Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id13654610

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1, v. 63. 64.

JUILLET 1759.

TOME XI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUILLET 1759.

TRAITÉS de physique, d'histoire naturelle, de minéralogie & de métallurgie, par M. LEHMANN, Docteur en Médecine, Conseiller des mines du Roi de Prusse, &c. 3 *vol.* in-12. *A Paris, chez* Heriſſant, *rue S. Jacques. Prix, relié,* 9 livres.

QU'ON suppose un profond Physicien, un Naturaliste accompli, un savant Chymiste, consommé surtout dans l'art de connoître, d'apprécier & d'exploiter les mines, qui se propose de communiquer tout son savoir à des éleves destinés à le remplacer, & qu'on se

demande comment un tel homme s'y prendra pour parvenir à inſtruire ſes éleves. On verra qu'il les mene d'abord ſur les terreins ſoupçonnés de receler des mines, qu'il leur indique comment le coup d'œil peut confirmer le ſoupçon qu'on ſe forme; à quels caracteres on reconnoîtra les eaux, les terres, les pierres, les crevaſſes de rochers, qui doivent être ou dans le voiſinage des mines qu'on cherche, ou charriées de deſſus ces mines; leurs empreintes, leurs couleurs, leur abondance, leur concours convertiſſent le ſoupçon en aſſurance. On fouille, nature du terrein, manieres différentes de percer les premiers puits, moyens de prévenir l'éboulement, établiſſement des galeries, proportions des puits, leur forme, leurs profondeurs, leurs directions, les machines néceſſaires pour retirer les décombres; celles qui doivent ſervir à la découverte des fillons, celles qui renouvellent l'air, ou qui épuiſent les eaux; enfin tout ce qu'il eſt eſſentiel de voir, de faire ou de conduire prudemment, avec ſûreté & économie; voilà le nombre d'objets qui s'offrent en foule à notre Minéralogiſte. La veine eſt découverte, il la faut ſuivre, il en faut diſtinguer le toit de ſa ſubſtance, il faut en connoître les directions, les variations, pour la forme, pour l'étendue, pour la profondeur; toutes conſidérations qui déterminent la ma-

niere de l'exploiter, & qui s'étendent juſqu'aux moyens de la tirer par glebes de ces ſouterreins profonds, d'où les inſtrumens tranchans, quelquefois la poudre à canon, l'ont détachée & rendue tranſportable.

La mine hors de ſes puits, eſt expoſée à de nouveaux examens; rarement c'eſt une ſubſtance homogene qu'on tire; elle eſt plus ou moins mêlée de terres, de ſels, de pierres, de métaux différens, de ſubſtance inflammables, toutes choſes non-ſeulement différentes les unes des autres, mais variées entr'elles, & dont la connoiſſance exacte importe d'autant plus qu'elles influent beaucoup ſur l'économie du travail & ſur ſa nature. C'eſt ici que le jeune éleve commence à devenir Naturaliſte; s'il eſt poſſible à ſon maître de lui donner des idées générales ſur chacun de ces objets, il lui eſt impoſſible d'entrer dans aucun détail; il faut voir & voir beaucoup d'échantillons pour acquérir ce coup-d'œil ſûr qui juge ſainement de la nature d'un minéral qu'on lui préſente.

Si chaque métal eſt ainſi confondu avec d'autres métaux & minéraux, il eſt cependant certains aſſemblages où ce métal ou prédominant, ou plus facile à retirer, détermine la nature du minéral, & en forme les différens genres; c'eſt ainſi, par exemple, que l'argent recelé dans le ſoufre ou dans de la terre jaune, ou maſqué par l'arſenic, ou

mêlé avec le plomb, le cuivre, &c. forme autant d'eſpeces de mines d'argent. L'étendue des connoiſſances auxiliaires qui rendent ce coup-d'œil plus certain, le nombre d'expériences chymiques qui doivent déterminer ſans équivoque la nature des ſubſtances minérales, forment une ſuite de travaux qui lient néceſſairement le Minéralogiſte & le Métallurgiſte à la ſaine chymie, & qui les obligent de s'en inſtruire à fond.

Chaque eſpece de mine doit être exploitée différemment, & ſi la nature des matieres qui enveloppent le métal, influe ſur la détermination du travail néceſſaire pour l'exploiter, la quantité reſpective du métal fin qu'on en doit retirer, doit fixer l'indéciſion ſur l'avantage & le profit qu'on en retirera; découvrir cette quantité reſpective, c'eſt ce qu'on appelle l'art des eſſais, art qui lui ſeul eſt ſuſceptible d'une infinité de variations, & dont nous nous abſtiendrons de faire mention ici.

D'après le réſultat de l'eſſayeur, on exploite leur mine en grand; alors nouveaux détails, tirés tant de la nature de cette mine ou de ſon métal, que de celle des reſſources que l'emplacement, la nature des lieux circonvoiſins, les facultés des propriétaires fourniſſent en plus ou moins grande abondance.

Malgré le grand nombre de choſes inutiles

qu'on retire d'une miniere en la fouillant, il eſt rare qu'on y trouve les choſes néceſſaires pour accélérer la fonte ou fixer la volatilité de cette mine; autre conſidération qui rend encore plus importante la connoiſſance des minéraux, & qui fait voir combien eſt ridicule la raillerie de ceux qui condamnent les collections nombreuſes que font des minéraux, les Naturaliſtes, ceux ſur-tout que le ciel a fait naître dans des pays dont la richeſſe dépend de la bonne & abondante exploitation des mines.

Devenu Métallurgiſte, & inſtruit, plus encore par ſon propre travail, que par les leçons de ſon maître, le jeune éleve ſçait diriger les fouilles, éclairer le travail de l'eſſayeur & économiſer celui du fondeur. L'habitude lui rend ſes occupations moins pénibles, moins ſérieuſes; il revient ſur ſes pas, ſe propoſe mille queſtions relatives à ſes premieres études, il veut les approfondir, il devient Phyſicien. Le but où tend cette curioſité n'eſt point équivoque; ſurprendre à la nature quelqu'un de ſes ſecrets, en appliquer la découverte au bien de l'humanité, voilà ſes intentions; & combien ne trouve-t-elle pas à s'exercer?

On trouve dans les cavernes qu'on creuſe des exhalaiſons, ſinon mortelles, toujours dangereuſes pour le moins; on les appelle moufetes. Quelle eſt leur origine, quels ſont

leurs effets? peut-on s'en garantir? peut-on en diminuer le danger? Que d'objets dignes de l'humanité & de la ſagacité d'un Phyſicien! Un certain Théobalde a écrit ſur cette matiere. M. Leehmann le commente, le réforme, & préſente ſur les moufetes des idées neuves, des expériences à tenter, des faits déjà obſervés.

Que ſera-ce ſi, plus curieux, notre Métallurgiſte veut ſçavoir comment ſe forment les métaux, s'ils ont une matrice, quelle elle eſt, & pourquoi il regne dans les croûtes dont il a pénétré l'épaiſſeur, une certaine régularité?

Les métaux peuvent être produits dès la création & ne plus ſe perpétuer, ou bien ils ſe réforment par quelque moyen. Le premier ſentiment répugne à l'expérience journaliere; mais comment ſe fait leur reproduction? A l'exemple des végétaux, eſt-ce une ſemence tombée dans une terre préparée, qui, en ſe développant, attire & s'approprie les ſucs de cette terre; comme les animaux, peut-on ſoupçonner aucun accouplement qui les produiſe? Non, leur nature eſt différente des corps de ces deux regnes; ils doivent ſe produire différemment; les principes qui les conſtituent peuvent bien être épars ſous terre, mais ils ne formeront jamais un corps métallique, que lorſqu'ils rencontreront un milieu capable,

non-seulement de les fixer, mais encore de leur donner le tems de s'assimiler, de se perfectionner. C'est ce milieu qu'on appelle *Matrice*, par l'idée qu'on s'en forme d'après ce viscere singulier & varié des animaux où le fœtus est déposé, nourri, développé jusqu'au tems de sa naissance. En effet on trouve toujours une substance arsenicale, voisine & compagne des sillons & des glebes métalliques; par-tout où cette substance est détruite, on ne trouve que des traces de destruction du métal lui-même; par-tout où elle ne l'est pas, il ne se rencontre que des matieres analogues aux métaux, mais qui n'en sont pas encore; l'arsenic de son côté se trouve également dans les sillons cuivreux, & dans les sillons d'argent; l'arsenic est donc, sinon la matrice même des métaux, ce qu'on ne peut assurer, au moins une substance minérale, sans la présence de laquelle l'opération de la reproduction d'un métal ne peut avoir lieu. Ces matrices quelconques, qu'elles existent de tout tems ou non, qu'elles soient arsenicales, sulphureuses ou mercurielles, ces matrices conservent, perfectionnent, consolident les principes des métaux, & leur procurent le dégré de ductilité, de malléabilité, & sur-tout de pureté qui les distinguent entr'eux; en sorte qu'il est aussi absurde de croire que dans une matrice propre à donner du fer, il s'y produira

indifféremment du cuivre, que d'imaginer que d'une brebis il naîtra un loup ou autte production pareille; il eſt vrai cependant que comme le concours des deux ſexes n'eſt pas le moyen qui fait rencontrer les principes métalliques, comme auſſi les matrices quoiqu'appropriées ont cependant des qualités communes, il eſt poſſible qu'en même tems que dans une matrice propre à donner du plomb, les principes métalliques néceſſaires à cette production s'y fixeront, il s'en fixera d'autres qui donneront de l'argent; poſſibilité d'autant plus fréquente, qu'il y aura plus d'analogie entre les divers principes des deux métaux.

De l'examen de cette matiere phyſique très-délicate, & que M. Leehmann a de plus en plus développée, ſuit la ſolution d'un problême très-agité en chymie, en phyſique & en minéralogie. Les métaux ſe reproduiſent-ils journellement, ou ſont-ils exiſtans dès l'inſtant de la création?

Ce premier objet de phyſique intéreſſe d'autant plus les éleves qu'il tient de plus près à la connoiſſance de l'objet immédiat de leur travail. On ſçait exploiter les mines, on en diſtingue les variétés, on connoît leurs produits métalliques; mais comment naiſſent ces produits, comment ſe conſervent-ils, &c. &c? Ce ſont les premieres queſtions que doit ſe faire un Métallurgiſte zélé. Puis

portant au-delà ſes vues & ſes recherches, il paſſe bientôt de l'admiration que lui cauſe la régularité des couches de la terre, à la recherche, & des raiſons qui établiſſent cette régularité, & des ſyſtêmes de ceux qui en ont pu parler.

Jamais matiere ne fut plus agitée, & ne mérita plus de l'être, que la cauſe de cette régularité; cette cauſe tient au ſyſtême général de notre goble. On convient aſſez en général que cette régularité eſt la ſuite d'une révolution univerſelle. Une comete, ſuivant les uns, un abyme ouvert, ſuivant les autres; les cataractes du ciel, diſent quelques-uns, une ſecouſſe violente, diſent certains philoſophes, couvrirent d'eau la ſurface du globe, qui antérieurement n'étoit autre choſe que la ſéparation ſubite *du liquide & du ſolide;* cette inondation, en s'écoulant ou ſe diſſipant, donna le tems aux matieres ſolides de ſe précipiter, chacune ſelon ſa peſanteur ſpécifique, & de former ces couches uniformes, qu'on remarque en creuſant à certaines profondeurs, dans les endroits inclinés; ces couches ont une épaiſſeur plus ou moins grande; telle couche ne paroît pas au haut d'une coline dont on trouve des traces vers le milieu de ſa pente, qui eſt très-épaiſſe dans le fond, & qui va ſe perdre ſur une autre coline.

Dans des tems moins éclairés que ceux-ci, peut-être eût-il été permis de former des disputes sur l'universalité de cette inondation, ou de supposer que la mer ayant autrefois couvert une portion de terrein, s'en est ensuite retirée, & a laissé en dépôt, les coquilles, les poissons, & les autres substances qu'elle porte dans son sein; mais sans compter la plus respectable autorité, celle de Moïse, qui parle positivement d'un déluge universel, nous avons tant de preuves physiques qui le démontrent, les possibilités des autres systêmes sont si peu satisfaisantes, qu'on ne peut ni ne doit s'empêcher d'admettre le déluge universel, comme cause des couches de la terre; en laissant aux Physiciens le plaisir de disserter sur les causes mêmes de ce déluge.

En exposant ainsi la série & la progression des études, par lesquelles un savant conduiroit son éleve pour en faire successivement un bon Métallurgiste, une Minéralogiste entendu, un profond Physicien, un Naturaliste éclairé; nous avons tracé le plan presqu'immense des différentes œuvres minéralogiques de M. Leehmann, annoncées dans le titre. Elles sont traduites de l'Allemand, par un savant déjà connu dans la république des lettres, & qui donne ici des preuves de sa profonde connoissance dans l'histoire

naturelle & dans la minéralogie. Ses notes, ſes avertiſſemens, ſa préface décelent & ſon goût & ſon ſavoir. Par-tout on y découvre l'ami des arts, le zélé propagateur de la chymie, le modeſte Auteur d'une infinité de traductions d'ouvrages chymiques & minéralogiques, dont il nous a enrichi.

Pour ne rien laiſſer à déſirer ſur cet excellent ouvrage, malgré la conciſion que nous preſcrit la forme de notre Journal, nous devons dire un mot d'une préface eſſentielle de l'Auteur, qui commence le ſecond volume : c'eſt moins une préface qu'une introduction, où M. Leehmann diſcute la néceſſité de faire des géographies ſouterreines, & où, pour montrer l'exemple, tant de l'importance de la choſe, que de la maniere dont il y faut procéder, il décrit avec ſcrupule tout le territoire de la Pruſſe Brandebourgeoiſe ; cette deſcription, qui ne tient aucunement à l'hiſtoire des matieres qui doit ſuivre, n'eſt rien moins qu'inutile en elle-même, & il ſeroit à ſouhaiter qu'à ſon imitation, chaque Naturaliſte fît pour ſon pays, ou les environs de ſa Ville, ce que M. Leehmann a fait pour la Pruſſe.

Il nous reſte encore un mot à dire de petits mémoires détachés, relatifs à la minéralogie, que le Traducteur a réunis en les abrégeant, & qu'on trouve à la fin du premier

volume ; ainſi que d'un mémoire ſur les cauſes des tremblemens de terre, qui termine le troiſieme volume.

Le projet de la deſcription du monde ſouterrein, eſt exécuté en partie dans la préface du ſecond volume dont nous venons de parler. Les curioſités naturelles du pays de Freyenvaldt, ſes mines d'alun, celles du pays d'Halberſtadt, les marbres de Blanckenbourg, tiennent tous à l'idée que nous avons donnée des études d'un Minéralogiſte; en quelque pays qu'on ſe trouve, il y a des curioſités, ou à découvrir, ou à examiner de nouveau, & notre intention eſt au moins de faire naître dans nos lecteurs ce zele pour les recherches naturelles, puiſque nous ne pouvons pas nous abandonner à des détails que nous ferions très-volontiers, mais qui occuperoient trop de place dans ce volume.

Quant aux tremblemens de terre, différentes cauſes les produiſent ; l'air & l'eau échauffés, dilatés & chaſſés par les feux ſouterreins, allumés par le concours de cauſes aſſez difficiles à développer, voilà ce qui cauſe les exploſions, les ſecouſſes ; tant que ces élémens dilatés & contenus dans des cavernes profondes, ne trouvent pas de débouchés, & que les vapeurs inflammables qui les accompagnent y ſont renfermées ;

les ébranlemens se font sentir aux endroits où les masses de rochers sont interceptées, où il y a des crevasses, où la pierre & les terres sont plus ou moins accumulées. Se présente-t-il quelqu'ouverture, cet air, cette eau dilatée sortent impétueusement, souflent avec violence, renversent ce qui se présente ou s'oppose à leur action. Si les vapeurs inflammables sont réellement enflammées, elles agissent avec force, brûlent, calcinent, fondent tout, rejettent, poussent au-dehors des pierres calcinées, des cendres, des fleuves de matieres fondues; tous effets plus ou moins funestes, selon que l'orifice est plus ou moins élevé, que la quantité des matieres inflammables est plus ou moins grande, que les vapeurs aqueuses sont plus ou moins abondantes ou dilatées.

Il nous reste à faire des remerciemens au citoyen zélé & désintéressé qui emploie tous ses soins à l'avantage des arts & aux sciences. Heureux celui dont les amusemens sont si utiles à la société, & heureuse la société de posséder de pareils citoyens.

PRECIS de la Médecine-Pratique, contenant l'hiſtoire des maladies, dans un ordre tiré de leur ſiege, avec des obſervations & remarques critiques ſur les points les plus intéreſſans, par M. LIEUTAUD, Médecin de Mgr le Duc de Bourgogne & des Enfans de France, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, & ancien Profeſſeur d'Anatomie. A Paris, chez Vincent, *Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, un volume* in-8°. *Prix, relié,* 6 livres.

Les Médecins déſiroient depuis long-tems un traité complet de pratique, qui fût dépouillé des productions ſubtiles de l'eſprit, qui n'eût pour baſe que l'obſervation, & qui ne fût en un mot qu'une hiſtoire abregée des faits, un tableau clair & précis des maladies, & une expoſition méthodique & judicieuſe des remedes les mieux accrédités. La plupart des Auteurs qui ont écrit ſur la médecine-pratique, ſe ſont copiés ſervilement les uns & les autres, ont été diffus ou obſcurs dans le détail des maladies, prolixes dans l'explication des cauſes, trop crédules dans le choix des remedes, ou pas aſſez méthodiques dans le traitement.

L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui

n'a aucun de ces défauts, & nous paroît mériter la préférence sur tous ceux qui ont été publiés jusqu'ici en ce genre. L'Auteur déjà connu, tant par d'excellens traités qu'il a donnés au public, que par son goût particulier pour l'anatomie, & ses connoissances profondes dans toutes les parties de la médecine, a rassemblé dans cet ouvrage le fruit de toutes ses veilles, de ses réflexions, & de ses observations pratiques.

L'ouvrage est divisé en trois parties. La premiere roule sus les maladies internes, & forme quatre sections, qui contiennent les maladies de la tête, celles de la poitrine, du bas-ventre, & celles qui n'ont aucun siege déterminé. Le second livre traite des maladies externes dans quatre sections ; la premiere renferme les maladies qui n'ont aucun siege affecté ; la seconde concerne les maladies externes de la tête ; la troisieme celles du tronc & des extrêmités ; les maladies de la peau composent la quatrieme section ; dans le troisieme livre il s'agit des maladies des femmes & des enfans, ce qui ne constitue que deux sections.

Les signes qui caractérisent toutes les maladies, sont détaillés & pre entés avec méthode & clarté. L'Auteur qui est ennemi des hypotheses, a cru, dans l'examen des causes, ne pas devoir s'arrêter à celles que l'on nomme prochaines ou immédiates, parce

qu'elles ſont trop cachées ; mais il a fait mention avec beaucoup d'exactitude des cauſes évidentes & éloignées.

Un avantage qu'a ce traité, & qu'on ne trouve pas dans tous ceux que l'on a compoſés ſur le même objet, c'eſt de contenir un détail exact, un expoſé fidele des différens déſordres qui ſe trouvent dans le corps humain, d'après l'ouverture des cadavres. Quelle obligation ne doit-on pas avoir à un Auteur qui veut bien rendre public un travail auſſi utile ! Anatomiſte infatigable, M. Lieutaud rapporte, dans preſque tous les articles, un tableau racourci de ce que l'inſpection des cadavres lui a pu offrir de plus inſtructif ; il s'eſt diſpenſé cependant de ce ſoin, quand il a cru que les réſultats de ces ouvertures ne pouvoient donner aux Médecins aucune lumiere nouvelle.

L'Auteur a été fort court ſur les pronoſtics, parce que, parlant à des Médecins, il étoit inutile qu'il répétât continuellement les mêmes préceptes ; il s'eſt contenté ſeulement de faire mention des ſymptômes particuliers, qui, ſelon les circonſtances, pourroient être de bon ou de mauvais augure. M. Lieutaud penſe avec raiſon que rien n'eſt ſi critique & ſi haſardé que le pronoſtic dans les maladies aiguës, & il trouve qu'Hippocrate nous inſtruit plus, lorſqu'il avoue qu'on ne peut rien prédire de certain dans les maladies

aiguës, que dans tout ce qu'il a répandu à ce ſujet dans ſes ouvrapes.

L'Auteur, qui regarde la diete comme le point le plus important de la curation, & qui peut ſeule combattre victorieuſement les maladies aiguës les plus graves, s'en repoſe en partie ſur l'intelligence de ceux qui conſulteront ſon ouvrage à ce ſujet, & n'a pas cru devoir davantage inſiſter ſur cet article.

A l'égard des remedes, il nous a paru que l'Auteur avoit fait un choix judicieux de ceux qui ſont les mieux appropriés aux circonſtances, & qu'il a ſu apprécier en praticien éclairé leurs vertus. Il les réduit à un petit nombre dans les maladies aiguës, mais il eſt bien plus fécond dans les maladies chroniques. En effet, dans les premieres, la nature eſt ſi active, qu'il ne faut preſque que modérer ſes efforts, & attendre le moment où l'on pourra placer les ſecours dont elle peut avoir beſoin; les dernieres demandent au contraire le plus ſouvent un traitement varié, & il faut quelquefois faire différentes tentatives avant d'obtenir les ſuccès qu'on peut en eſpérer.

Ce volume, qui eſt *in*-8° & qui a environ 800 pages, contient toute la médecine-pratique. On ne ſauroit trop admirer l'art & les talens de l'Auteur, qui a ſu ſe renfermer dans des bornes ſi étroites, & qui a trouvé

le moyen cependant d'être plus clair, plus instructif, & plus utile que tous ceux qui l'ont précédé.

OBSERVATION

Sur une hydropisie ascite heureusement terminée par les saignées & par l'opium, par M. PORTE, Docteur en médecine à Pau.

Une Religieuse du couvent de sainte Ursule de Pau, âgée de trente-huit ans, d'un tempérament sanguin & délicat, fut attaquée, il y a six mois, d'une colique d'estomac si violente, que le Médecin qui la voyoit alors, ayant inutilement employé les saignées, les délayans & les narcotiques, lui fit prendre un bain domestique qui appaisa la vivacité de la douleur; aussi-tôt que la malade sortit du bain, il parut sur tout son corps une bouffissure qui se dissipa peu à peu, à l'exception du pied gauche, qui a toujours été plus ou moins enflé jusqu'au 14 Juillet 1757, qu'il cessa de l'être : c'est aussi l'époque où commença la maladie qui fait le sujet de cette observation.

C'est donc le 15 Juillet 1757 que la malade se plaignit d'une vive douleur aux lombes, qui s'étendoit jusqu'au nombril; elle

avoit l'abdomen fort élévé & fort tendu, réſonnant comme un tambour; elle rendoit, quoique rarement, des vents, tantôt par haut, tantôt par bas : je donnai alors tous mes ſoins pour calmer cette douleur, que je regardois comme un ſigne caractériſtique d'une hydropiſie tympanite naiſſante, ſuivant l'aphoriſme d'Hippocrate, qui nous avertit : *Quibus tormina in lumbis & cruciatus ſuper umbilicum qui nullis remediis cedunt, in hydropem ſiccum terminantur.* Afin d'y parvenir, je fis ſaigner ce jour-là quatre fois au bras la malade, je la mis à l'uſage de l'eau de poulet, dont elle faiſoit ſa boiſſon ordinaire : elle continua d'en boire juſqu'au 20; le 21 je ſubſtituai à ce lavage le petit lait de chevre; la malade en prenoit le matin demi-chopine, & autant à quatre heures du ſoir; on lui ſervoit tous les jours un lavement, avec la décoction des herbes émollientes, & l'huile d'amandes douces; elle buvoit de cette huile trois ou quatre cuillerées le jour : on lui donna d'un jour à l'autre, vers les dix heures du ſoir, une émulſion narcotique juſqu'au 28, ſans qu'elle en reſſentît qu'un très-petit ſoulagement; mais comme j'avois tout lieu de craindre que l'aſcite ne ſuccéda à la tympanique, ainſi qu'il arrive quand on n'a pas pu guérir celle-ci, je ne balançai pas d'ordonner à la malade un demi-bain domeſtique, qu'elle

prit avec beaucoup de répugnance ; le ſouvenir de la bouffiſſure qu'elle avoit eue ſur tout le corps à la ſortie du premier bain, lui en faiſoit craindre l'uſage : je n'oubliai rien pour l'engager à le prendre ; elle céda enfin, & ſe baigna le matin 29 ; elle demeura dans le bain une demi-heure, y ſouffrit beaucoup moins : elle en prit un ſecond à cinq heures du ſoir, il eut un ſuccès égal ; auſſi continua-t-elle de ſe baigner juſqu'au deux d'Août ; au moment qu'elle eut quitté le bain, l'enflure qui n'étoit plus ſur le pied gauche, y parut pour lors ſeulement, avec une diminution de la douleur aux lombes & au nombril, & une ſoupleſſe évidente de tout l'abdomen. Quelque tems après la douleur devint plus forte, le ventre même augmenta en volume & en tenſion juſqu'au 10, que cette douleur étoit moins vive, le ventre moins tendu, mais fort élevé ; je l'examinai alors avec attention pour m'aſſurer ſi, comme je l'avois déjà craint, il n'y auroit point quelque épanchement d'eau ; je trouvai en effet qu'il étoit formé, la paracentheſe me parut l'unique voie qu'il y avoit à prendre pour l'évacuer promptement ; je la propoſai à la malade, qui ne l'accepta qu'avec peine ; le Chirurgien la fit le 12 ; il lui tira environ ſix pintes d'eau, de couleur de café ; je trouvai le foie & la rate conſidérablement obſtrués,

celle-ci l'étoit davantage, la malade rendoit en petite quantité des urines fort bourbeuſes & fort groſſieres.

Le 14 je purgeai la malade, elle ne rendit que des petits excrémens, à peu près comme ceux de chevre, un peu de bile, preſque point de ſéroſité.

Le 18, pour prévenir un nouvel épanchement, je preſcrivis à la malade des bouillons apéritifs pendant quatre jours; elle fut purgée au milieu & à la fin, ſans que le cours des urines devint plus abondant, ni qu'elles fuſſent moins chargées; l'abdomen au contraire accrut en tenſion & en volume. La douleur aux lombes & à l'ombilic fut plus vive qu'elle ne l'avoit été juſqu'au 28, qu'elle commença d'être plus ſupportable, & le bas-ventre étant devenu auſſi beaucoup plus mal, j'y découvris un ſecond épanchement plus grand que le premier. Je propoſai à la malade une ſeconde ponction que le même Chirurgien fit; il lui tira quatree pots d'eau d'une couleur ſemblable à celle qu'on avoit évacuée lors de la premier ponction.

Mais le 20 Août, contre toute attente, l'abdomen acquit un volume & une extenſion conſidérable, & l'ayant de nouveau palpé, j'y trouvai plus d'eau qu'il n'y en avoit lors de la ſeconde ponction, quoique dans cette circonſtance on eût fait prendre

à la malade la situation la plus convenable, pour tirer toute celle qui étoit épanchée.

Le 27 la malade eut la fievre, qui fut annoncée par un froid d'environ une heure; la douleur étoit assez modérée pendant douze heures que continua l'accès, qui finit par une sueur abondante; cette fievre revint le lendemain à peu près à la même heure; le froid ne céda en rien au précédent, la chaleur fut égale dans tout l'accès qui dura autant que le premier, & qui se termina de même par une sueur copieuse.

Comme cette fiévre, qu'on peut appeller quotidienne, & que la malade a eu l'espace de deux mois, n'avoit aucun accident fâcheux, & que je croyois au contraire qu'elle pourroit être d'un puissant secours pour détruire les embarras du foie & de la rate; je n'employai rien pour en suspendre le cours, si j'en excepte des apozemes amers & légerement apéritifs, que la malade a pris une quinzaine de jours & quelques purgations, que son dégoût & une amertume de bouche m'obligerent à lui prescrire; le succès répondit à mes désirs, car huit jours s'écoulerent à peine que le ventre perdit de son volume; j'eus encore la satisfaction, toutes les fois que j'avois le soin de l'examiner, de m'appercevoir que l'eau que j'y avois trouvé, lorsque la malade n'avoit point eu encore la fievre, n'y étoit plus en aussi grand

grande quantité, à meſure que la ſueur étoit plus abondante à la fin de chaque accès, en ſorte qu'en moins de deux mois il n'y avoit plus d'eau épanchée, & que les embarras du foie & de la rate étoient preſque détruits; tel étoit l'état de la malade lorſque la fiévre eut ceſſé; elle ſe croyoit hors de tout danger, j'avois moi-même tout lieu de le penſer; mais lorſqu'elle s'y attendoit le moins, la douleur aux lombes & à l'ombilic ſe réveilla auſſi vive & auſſi violente qu'elle eût jamais été; le ventre ſe roidit & ſe gonfla comme auparavant, la reſpiration devint difficile, le cours des urines n'alloit preſque plus, tout enfin menaçoit d'un quatrieme épanchement: je ne ſçavois comment l'empêcher; mais parce que j'avois obſervé que les trois autres ne s'étoient formés que lors des vives douleurs, je ne perdis point l'eſpoir de diſſiper le quatrieme, ſi je pouvois les calmer; & quoique les ſaignées & les narcotiques n'euſſent pas eu dans le principe de cette maladie, tout le ſuccès que j'en eſpérois, je n'héſitai pourtant point de conſeiller à la malade d'y avoir recours, comme au ſeul remede que je pouvois employer dans une circonſtance auſſi critique. Il ſe paſſa trois jours ſans qu'elle voulût ſuivre mon avis, imbue du préjugé général que la ſaignée & les narcotiques, bien loin de guérir l'hydropiſie, y précipitent au con-

traire ceux qui s'y livrent trop ; mais la ſituation triſte où elle étoit la détermina à ſuivre mon conſeil ; je lui ordonnai en conſéquence une ſaignée au bras ; on la ſaigna une ſeconde fois le même jour, la douleur s'appaiſa un peu, la reſpiration fut moins difficile : elle prit à dix heures du ſoir un julep avec l'eau de bourrache, le ſyrop de violette, l'eau de fleurs d'orange, & les gouttes anodines ; elle eut une nuit aſſez tranquille, elle dormit près de trois heures, ſon ventre étoit le matin moins roide & moins tendu, les urines coulerent moins épaiſſes & moins chargées : le ſuccès qui accompagna l'uſage des ſaignées & de l'opium, me fit eſpérer la guériſon d'une maladie que j'avois regardée comme incurable ; auſſi ne balançai-je plus de les employer, lorſque le cas l'exigeoit ; je puis même aſſurer que la malade s'en eſt toujours bien trouvée, que le lendemain ſon ventre étoit beaucoup plus ſouple, & qu'elle reprenoit des forces à proportion qu'elle étoit ſaignée, ou qu'elle uſoit des narcotiques dans toutes les occaſions où je les croyois abſolument néceſſaires ; de maniere qu'en moins de trois mois qui ſe ſont écoulés depuis le quatrieme épanchement que les ſueurs avoient emporté juſqu'au 20 Décembre, la malade a été ſaignée au moins dix fois au bras, & a pris trois fois la ſemaine, tantôt un julep narcotique ;

tantôt un grain d'opium dans l'eau de fleurs d'orange : cette méthode ſoutenue de quelques potions cathartiques que la malade a pris, lorſque le dégoût, une amertume de bouche, ou des rapports aigres ſembloient en indiquer le beſoin, a ſi bien réuſſi, que l'abdomen eſt revenu dans ſon état naturel, que les urines ont auſſi repris leur cours, qu'elles ne ſont ni trop groſſieres, ni trop chargées, que les obſtructions n'exiſtent plus, & que la malade jouit à préſent d'une ſanté parfaite.

OBSERVATIONS

Sur quelques effets du tonnerre, par M. MARTEAU DE GRANVILLIERS, Médecin à Aumale.

Après pluſieurs jours d'une chaleur étouffante, le 10 Juin dernier ſurvint, ſur les ſept heures du matin, un orage précédé du vent le plus impétueux. Le peuple des campagnes déjà raſſemblé pour le marché, ſe réfugia dans l'Egliſe des Jacobins. La foudre tomba ſur le portail, à cinquante pas de ma maiſon. Les premiers cris annoncerent qu'elle avoit écraſé un homme & une vache. J'y courus quelques minutes après, quand la ceſſation de l'averſe me permit de

ſortir. Je trouvai ce malheureux chez un Chirurgien de mon voiſinage, environné d'une foule qu'attiroit une curioſité importune. Le pouls étoit foible & lent, la reſpiration petite & languiſſante : comme la multitude des haleines ne pouvoit que le gêner de plus en plus, en fixant l'elaſticité de l'air, je le fis tranſporter à l'Hôpital, dans une ſalle bien aërée, où il recouvra la connoiſſance, après une heure de ſyncope. Il en fut quitte pour un peu d'ébranlement à la tête, & d'oppreſſion à la poitrine le reſte de la journée. Une cuillerée d'eau des Carmes l'avoit ranimé. Je crus devoir parer les ſuites de la commotion du cerveau par deux ſaignées, & quelques priſes de poudre de guttette, pendant huit jours.

Je n'apperçus ſur le corps de ce jeune homme, aucune tache que je puſſe ſoupçonner d'être l'effet du tonnerre. Il ne ſe ſouvenoit de rien, ſinon de s'être réfugié ſous le portail, aux approches de l'orage; il n'avoit ni vu l'éclair, ni entendu le coup. La ſyncope n'étoit donc pas l'effet de la frayeur. La foudre tueroit-elle par la commotion du cerveau ? Arbuthnot avoit déjà ſoupçonné la percuſſion. * L'analogie de la matiere fulminante avec la matiere électrique célébrée d'abord par M. Franklin à Philadelphie, a depuis été ſuffiſamment conſtatée

* Eſſais ſur les effets de l'air, pag. 260.

par les expériences des plus célebres Phyſiciens de l'Europe.* Or ſi l'électricité tue par commotion, ſon effet doit être de dilater prodigieuſement le ſyſtême vaſculeux du cerveau, & de l'engorger. On peut ſur cela conſulter la Médecine expérimentale de M. Thierry, page 245. N'en ſeroit-il pas de même du tonnerre?

A côté de ce jeune homme, une femme du village d'Anicourt, enceinte de cinq mois & demi, fut auſſi frappée, mais d'une façon différente. Elle ne vit point l'éclair, mais elle entendit le coup, ſe plaignit à l'inſtant d'avoir les jambes brûlées, & tomba ſans connoiſſance. Elle avoit les levres noires comme le charbon, & à la jambe droite, une tache noire d'un pouce & demi de diametre: la noirceur des levres ſe diſſipa en deux jours; celle de la jambe dura quelques jours de plus, devint enſuite rouge, & ſe gonfla avec cuiſſon, & ſentiment de brûlure; vingt-quatre heures après il n'y parut plus, mais elle n'en fut pas quitte pour ces accidens; il lui reſta une fiévre lente avec des douleurs vagues & ambulantes aſſez aiguës. Après avoir, pendant dix à douze jours, parcouru toutes les parties du corps, elles ſe fixerent ſur la tempe gauche, à côté de

* Et plus encore par le malheur du Profeſſeur de Saint-Peterſbourg, qui fit tomber ſur lui la foudre, en répétant cette expérience.

l'apophiſe orbitaire du coronal, & à la partie ſupérieure de l'occiput, & y formerent deux tumeurs, à-peu-près de la groſſeur d'un œuf un peu applati. Elles étoient accompagnées d'une grande chaleur, & de douleurs lancinantes, & non pulſatives, douleurs tantôt plus, tantôt moins graves. La tumeur temporale étoit très-rouge & très-dure; l'une & l'autre étoient encore au même état au 18 Août, ſans aucune diſpoſition à la ſuppuration. La malade depuis cet accident gardoit le lit, ſentoit des friſſons quand elle ſe levoit, éprouvoit des étouffemens, des chaleurs extraordinaires, & des ſueurs abondantes aux approches de l'orage, avant même qu'elle ſoupçonnât que le tonnerre dût gronder. La frayeur avoit tellement troublé les fonctions de l'eſtomac, que depuis le 10 Juin elle ſupportoit à peine une tranche de pain dans le bouillon; l'inſomnie étoit cruelle; elle mourut au commencement de Septembre, après une couche prématurée.

Il ſe préſente ici naturellement une queſtion. Pourquoi la plupart de ceux qui ont échappé au choc de la foudre, ſont-ils un barometre sûr pour annoncer l'orage? La femme d'Anicourt n'eſt pas le ſeul exemple que je puiſſe citer en preuve de cette vérité. *

* Jai été conſulté l'été dernier par M. le Doux,

Ce qui eſt encore plus étonnant, pourquoi l'annoncent-ils pluſieurs heures auparavant? Je ſçais qu'on pourroit dire en général que nos corps ſont ſoumis aux impreſſions de l'atmoſphere, & que, comme le thermometre, nos liqueurs doivent ſouffrir par les variations de celles-ci, différens dégrés de condenſation ou de dilatation, ſuivant que l'air environnant, d'un côté comprime plus ou moins nos vaiſſeaux par ſon poids, & d'un autre côté raréfie plus ou moins nos fluides par ſa chaleur; mais cette explication ſeroit-elle bien ſatisfaiſante? Il reſteroit toujours une difficulté. Pourquoi telle diſpoſition de l'atmoſphere ne produit-elle pas la même ſenſation dans tous les corps? Il faut bien que l'attouchement du tonnerre change la diſpoſition des organes, & leur donne une ſenſibilité plus exquiſe & plus délicate, rela-

Curé d'Ecles, pour une fille de douze ans, que la frayeur d'un grand coup de tonnerre avoit, ſur la fin de l'hiver dernier, rendu ſtupide. Elle étoit continuellement agitée de mouvemens convulſifs, qui redoubloient pluſieurs heures avant l'orage.

On a auſſi vu à Aumale un homme qui ayant été frappé du tonnerre le long de l'épine dans le moment qu'il ſe baiſſoit pour ſonner une cloche, pronoſtiquoit le tonnerre dès la veille. Il ſe ſentoit un mal-être & une démangeaiſon douloureuſe tout le long de la trace que le tonnerre lui avoit imprimée ſur le dos. Pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré avoir rectifié ſes pronoſtics, ſans avoir pu le trouver en défaut.

tivement à certaines impreſſions de l'air.

La vache qui avoit été terraſſée en même tems que les deux perſonnes, offrit un autre ſpectacle. Elle fut un quart-d'heure ſans mouvement ; elle avoit le poil emporté en pluſieurs endroits par ſillons, & la peau effleurée & rouge. Au bout d'un quart-d'heure elle fut ſaiſie de convulſions violentes, ſe leva bruſquement comme épouvantée; il lui reſtoit un œil fermé & larmoyant qui donne lieu de conjecturer qu'elle avoit été frappée à la tête, comme en toute autre partie du corps.

OBSERVATION

De M. GAUBIUS, Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Leyde, au ſujet de quelques pierres ſorties de la matrice d'une fille.

Cette obſervation eſt du nombre de celles dont l'art lui-même tire peu de gloire, puiſque la nature ſe ſauve par ſes propres forces, & ſe débarraſſe le mieux qu'elle peut de ſon ennemi. Ces ſortes d'accidens méritent néanmoins l'attention des connoiſſeurs, & ont toujours été aſſez eſtimés par les Médecins & les Chirurgiens, pour être communiqués au public pour ſon utilité. Si l'art n'en eſt pas enrichi, & qu'il n'en tire pas de nouvelles lumieres, on apprend du

moins à connoître les forces de la nature, & l'on eſt averti de ne pas d'abord perdre courage dans des cas difficiles où l'art ſe trouve arrêté, mais d'eſſayer & d'attendre ſi les efforts de la nature même n'apporteront pas quelque ſoulagement. Je rends l'hiſtoire avec la même ſimplicité qu'elle m'a été envoyée par MM. Corneille Cleyn, Prédicant de l'Egliſe réformée de Lekkerkerk, & Wouſer Boon, Chirurgien au même endroit.

Petronelle Van ***, fille âgée alors de 28 ans, étoit affligée depuis 12 ans d'une deſcente de matrice, qui, à ce qu'elle aſſuroit, lui étoit venue d'un coup de pied dans le ventre qu'elle avoit reçu étant encore petite, & qui avoit augmenté peu-à-peu en groſſeur; en ſorte que la partie pendante avoit alors ſept pouces de long, ſur treize de circonférence. Cette deſcente étant encore d'une médiocre groſſeur, elle pouvoit la faire rentrer avec la main, & ſe ſoulager ainſi pour quelque tems; mais comme elle travailloit fortement tous les jours, & qu'elle ne ſe ménageoit point pour le boire & le manger, cette partie devint au bout d'environ ſept ans ſi forte, & accompagnée de tant de douleurs & d'autres incommodités, qu'elle fut obligée de chercher les ſecours des gens de l'art. Après avoir tenté inutilement toutes ſortes de remedes dans le lieu où

elle a pris naissance & dans différens endroits, elle fut enfin réduite à revenir, pour obtenir quelques secours de charité, & elle tomba entre mes mains, comme étant maître de la Diaconie. Ayant observé cet accident, qui étoit nouveau pour moi, étant encore jeune dans la pratique de l'art, je fus d'un grand étonnement, & je résolus d'abord de consulter & d'appeller quelques-uns de mes confreres : nous fûmes trois qui nous chargeâmes de cette cure ; mais le grand affoiblissement & la dissolution des ligamens d'un côté, & l'endurcissement considérable de la matrice pendante de l'autre, furent cause de l'impossibilité d'avancer la guérison. Nous trouvâmes à propos de n'employer que des palliatifs, & de prévenir par les anti-phlogistiques l'inflammation & d'autres accidens, autant qu'il étoit possible. Ce fut ainsi que nous tâchâmes de soutenir l'incommodité dans l'état où elle étoit. La malade se plaignoit de tems en tems de douleurs dans l'hypogastre droit, d'une strangurie très-vive, & de pressions considérables dans le bas-ventre, en allant à la selle. Ces accidens augmenterent dans les derniers six mois, quoique la malade ne prît qu'une nourriture foible & adouciſſante, lorsqu'enfin le 14 Mars de cette année elle fut saisie de tranchées intermittentes & de douleurs qui ressembloient à celles d'un ac-

couchement. Je fus appellé, & ayant queſtionné la malade, elle ſe plaignit de douleurs inſupportables au dedans de la matrice; & l'ayant viſitée, cet endroit me parut enduit d'une matiere pierreuſe. Je lui fis faire des potions diurétiques; au bout d'une heure, la malade rendit une pierre, & elle ſe trouva fort bien le ſoir; mais le lendemain matin, la même douleur revint par intervalles, & l'on en vit paroître une ſeconde (*a*); & comme par rapport à ſa groſſeur, elle ne pouvoit pas franchir le paſſage étroit des levres de la partie, on fut obligé de faire une ouverture à l'orifice du vagin, pour donner paſſage à la pierre. La

(*a*) Ces pierres ont la ſurface liſſe & comme polie du côté où elles ſe ſont touchées. La plus petite a une eſpece de charniere qui eſt en quelque façon creuſe, & celle de la plus groſſe eſt comme élevée ou convexe. Le poids de la petite eſt d'une once cinq gros, de la plus groſſe, de deux onces un demi-gros.

On apperçoit à toutes quelques marques qui font voir qu'elles ont été ſerrées contre d'autres corps; mais l'on ne voit pas comment.

La matiere qui compoſe ces quatre pierres, eſt la même d'un gris de cendre, reſſemblant à de la craie, couverte au-dehors d'une croûte mince & caſſée en pluſieurs endroits, & d'un jaune brunâtre. La matiere eſt friable & aiſée à réduire en gravier. Au reſte ces pierres ont eu une formation cruſtacée, comme l'ont communément les pierres de veſſie.

malade étant ainſi débarraſſée de cette ſeconde pierre, toute la douleur ceſſa tout d'un coup, & elle rendit par continuation, une grande quantité de matiere ſablonneuſe & graveleuſe. Il eſt à propos d'obſerver que n'ayant jamais ſenti de douleurs depuis trois ou quatre ans, quand il falloit uriner, elle s'appercevoit pour lors chaque fois de cette évacuation. Le 24 & le 25 Mars, elle ſe plaignit encore de pareilles douleurs, d'où je conclus qu'il devoit encore y avoir quelques pierres qui ſe manifeſteroient tôt ou tard : cependant elle n'en rendit point cette fois ; & trois ſemaines après avoir rendu les deux premieres pierres, elle alla à pied à trois quarts de lieues, pour rendre graces à Dieu dans ſon Egliſe ; mais la douleur augmenta par la ſuite, & la malade perdit tous les jours quantité de petites pierres & de matieres pierreuſes. Il lui vint enfin du 23 au 24 d'Avril un accès très-violent de douleur, qui fit ſortir dans l'eſpace de vingt-quatre heures deux pierres peſant alors ſix gros, avec quantité de matiere ſanguinolente. Depuis ce tems, la malade s'eſt mieux portée qu'elle n'avoit fait depuis trois ans. Je m'apperçus pourtant quelques jours après qu'elle eût rendu ces dernieres pierres, que le paſſage par où elles étoient ſorties, étoit garni d'une chair ſpongieuſe, & qu'il y paroiſſoit de tems en tems du ſang : c'eſt pour-

quoi j'y appliquai des remedes propres à la conſumer, & j'en vins à bout en peu de tems. La malade ne ſent plus de douleur, elle va & vient, & ſe porte très-bien. La matrice pendante reſte dans ſa même groſſeur, & ſemble plutôt augmenter que diminuer. Je ne ſais pas quelles en ſeront les ſuites.

OBSERVATION

Sur une Amputation ſpontanée de la cuiſſe, par M. GIGNOUX, Docteur en Médecine à Valence en Angénois.

Une payſane de la paroiſſe de Goudourville, diocèſe d'Agen, âgée d'environ vingt-cinq ans, eſſuya vers la fin du mois de Mai 1757 une fiévre putride-vermineuſe, accompagnée des ſymptômes les plus dangereux. M. Ferriere, Chirurgien de Valence, la traita pendant ſa maladie; il employa ſucceſſivement les différens ſecours que la nature du mal parut exiger. La ſaignée, l'émétique, les vermifuges, les purgatifs, &c. furent adminiſtrés; rien ne fut négligé, la malade ſembla venir à bon port; on la flatta d'une guériſon parfaite.

Dans la convaleſcence de la maladie il ſurvint tout d'un coup une inflammation à la

plante du pied gauche, marquée par la rougeur de la partie, par une chaleur très-vive, & par une douleur aiguë, insupportable : on crut y remédier par l'application des anodins, des émolliens, &c. On s'apperçut deux ou trois jours après de quelques signes de gangrene ; le Chirurgien me fit part du cas : je lui conseillai d'employer le régime diaphorétique cordial, le quinquina en bol, de faire des scarifications à la plante du pied, & d'y appliquer des fomentations anti-septiques. La malade refusa tout secours, à l'exception du quinquina, dont elle prit quelques prises, qui ne produisirent aucun effet, peut-être parce qu'elle en fut trop tôt dégoûtée, & qu'on ne le continua pas assez long-tems : la gangrene fit des progrès rapides, le sphacele succéda à la gangrene, le Chirurgien proposa l'amputation du pied, on ne voulut point la permettre, il abandonna la malade.

Nous regardâmes la mort de cette fille comme inévitable : les apparences furent d'abord pour nous ; le sphacele, dans l'espace de trois semaines ou d'un mois, fit des progrès terribles ; il monte jusqu'au genou, la jambe pourrit, tombe en lambeaux, les vers y naissent, ils dévorent tout le tissu cellulaire, la graisse, la peau, & partie de la substance des muscles ; l'os se découvre, & se carie, &c. le tout exhaloit une odeur

insupportable, l'aspect en étoit horrible ; la malade agitée d'une fièvre lente, étoit devenue d'une maigreur affreuse ; elle souffroit des douleurs cruelles, des anxiétés inexprimables, des syncopes fréquentes, une insomnie continuelle, &c.

Enfin le sphacele se fixe, il paroît sur les parties latérales interne & externe du genou, & sur les parties antérieures & postérieures de la cuisse, à un ou deux doigts environ au-dessus de la rotule ; une ligne de séparation qui met des bornes entre les parties vives & les parties sphacelées, la mortification n'osa les franchir. Dans une nuit, après quelques heures d'un sommeil troublé & plein de rêves, qui même n'étoit pas ordinaire, la malade s'éveille, & s'apperçoit que la jambe s'étoit détachée de la cuisse, sans la moindre hémorragie, précisément à l'articulation du genou. On appelle vîte le Chirurgien, qui court à la hâte admirer ce phénomene ; il trouve le moignon de la cuisse à découvert, une portion de la peau qui recouvre antérieurement & postérieurement cette partie enlevée, une pousse de chairs vives & vermeilles est à même de fournir la suppuration la plus louable, & de réparer les dégâts que le sphacele a faits ; une très-petite partie postérieure du condyle interne du fémur étoit à nud. Il appliqua les digestifs ordinaires simples ani-

més, &c. qui ont réuſſi au mieux ; cette partie du fémur qui paroiſſoit à découvert, s'eſt exfoliée à l'aide des ſpiritueux ; inſenſiblement les chairs ſe ſont régénérées, la peau s'eſt étendue, le diametre de la plaie a diminué, elle s'eſt enfin entiérement cicatriſée au mois d'Octobre (même année.) La malade, ſans obſerver de régime, n'ayant pour regle que ſon appétit, ſes fantaiſies, ſes goûts, reprit long-tems avant la parfaite guériſon de la plaie, de l'embonpoint, des forces, & ſa premiere ſanté.

On doit regarder l'inflammation qui ſurvint à la plante du pied, comme une métaſtaſe critique de la matiere fébrile, comme une tentative de la nature qui fait des efforts inſuffiſans pour expulſer un reſte d'humeurs hétérogenes, que les ſecours de l'art n'avoient pu l'aider à ſubjuguer.

Suivons les traces de la nature ; elle eſt admirable dans ſes opérations.... Délaiſſée à elle-même, privée de tout ſecours, ne pouvant ni réſoudre, ni faire ſuppurer l'inflammation, elle abandonne, pour ainſi dire, la partie enflammée à ſon mauvais ſort ; elle permet que le ſphacele s'étende juſqu'au genou, elle en arrête préciſément là les progrès ; ne ſemble-t-il pas qu'elle connoiſſoit que l'amputation ſpontanée qu'elle méditoit, étoit plus aiſée à pratiquer à l'articulation, que par-tout ailleurs ? Pendant qu'elle ſe

préparoit à ſéparer la jambe de la cuiſſe, elle réparoit par une régénération des nouvelles chairs, les dégâts que le ſphacele avoit faits, elle travailloit à mettre à couvert les condyles du fémur ; il n'en reſta, avons-nous dit, qu'une très-petite partie à nud ; il eſt même vraiſemblable que cet ouvrage auroit été parfait, ſi les agitations & les mouvemens continuels qu'occaſionnoient à la malade les douleurs & les anxiétés qu'elle ſouffroit, n'euſſent accéléré la chute de la jambe.

M. Van-Swieten dans ſes commentaires ſur l'aph. 432 de Boerhaave, a recueilli deux obſervations ſur l'amputation ſpontanée des membres ſphacélés. Tulpius, *lib. 4, obſ. 51*, donne l'exemple d'une ſéparation du pied, occaſionnée par un pus âcre & & corroſif, qui rongea les tendons, les ligamens & les muſcles qui lient cette partie à la jambe ; le malade accablé de douleurs, mourut quelques jours après. Nous avons vu en ville une pauvre fille qui, dans un hiver rude, eut trois orteils gangrénés de froid ; la mortification s'y mit, ils tomberent d'eux-mêmes ſans ſuite fâcheuſe. Je vis derniérement un jeune homme du Périgord, bien fait, qui va de ville en ville demander l'aumône ; il a perdu ſes deux jambes, & marche cependant avec aſſez d'aiſance ſur les moignons des cuiſſes, garnis d'une eſpece

de chauſſure de cuir. Je le queſtionnai ſur les cauſes de ſon accident, & ſur les raiſons d'une opération qui me paroiſſoit aſſez ſinguliere. Il me répondit d'un grand air de ſimplicité, qu'étant occupé, il y a quatre ou cinq ans, à creuſer un foſſé dans un tems rude & froid, ſes jambes ſe gelerent avec les douleurs les plus cruelles, qu'elles ſe gangrenerent, & qu'au bout de quelques jours elles ſe ſéparerent des cuiſſes d'elles-mêmes, & l'une après l'autre.

OBSERVATION

Sur des Concrétions polypeuſes ſorties de la poitrine, par M. DALBY, Docteur en médecine à Millau en Rouergue.

La femme d'un Coutelier de cette Ville, âgée d'environ vingt-deux ans, d'une conſtitution foible & délicate, ayant les pâles couleurs depuis l'âge de puberté, avec oppreſſion, papiltation du cœur, & mal de tête, accoucha d'une fille ; quelques mois après ſes couches, elle fut attaquée d'une fiévre putride-vermineuſe, avec une légere douleur de côté : la difficulté de reſpirer devint pour lors auſſi grande que dans l'orthopnée, le pouls étoit fréquent, mais petit & ſans dureté, & la toux n'étoit point vio-

lente ; je débutai par une petite ſaignée, j'employai enſuite les béchiques, les anti-vermineux & les purgatifs, mais rien ne ſoulagea la malade. Sur la fin du quatrieme jour de ſa maladie, après une quinte de toux, elle expectora un morceau de chair, qu'un de mes confreres qui paſſoit devant la maiſon de la malade emporta ; le même ſoir elle en cracha un autre morceau que j'emportai chez moi pour l'examiner. Il étoit à l'extrêmité ſupérieure, de la groſſeur & de l'épaiſſeur d'un doigt, & à l'inférieure comme une plume à écrire, d'une ſubſtance aſſez ſolide, blanc en dedans & en dehors, ſans cavité, d'une figure irréguliérement ronde & applatie, long de trois travers de doigt ; à un eſpace de diſtance de l'extrêmité ſupérieure, il jette une racine, & un peu plus bas une autre ; enfin de l'extrêmité inférieure, il en part ſix plus petites que les deux premieres ; de ces ſix il en part encore quelques autres, comme des filamens, mais toutes ces ſix racines ont environ trois travers de doigt de long, elles n'ont, non plus que le tronc, aucune cavité.

J'ai cru que cette excroiſſance polypeuſe étoit formée dans le canal de la trachée-artere, ou dans le commencement des bronches, ou dans l'un & dans l'autre, dont j'ai attribué la cauſe à l'épaiſſiſſement & à la ſtagnation des humeurs dans les vaiſſeaux lym-

phatiques. Cette excroiſſance polypeuſe ne pouvoit-elle pas (ſi la malade eût vécu) devenir chancreuſe, & faire une maladie ſinguliere, & point décrite par les Auteurs. La malade mourut le ſixieme jour de ſa maladie : il eût été à ſouhaiter que les parens euſſent voulu me permettre de faire l'ouverture du cadavre, j'aurois peut-être trouvé quelque choſe d'intéreſſant, mais du moins je me ſerois éclairci ſur mes conjectures.

Il n'eſt pas vraiſemblable que cette maſſe charnue ſe ſoit formée dans le tems de la maladie aiguë; mais au contraire l'oppreſſion habituelle de cette femme, la groſſeur de ce corps étranger, & la longueur des racines démontrent qu'il exiſtoit long-tems auparavant, & ſa production n'a rien de fort étonnant, puiſque tout le monde ſait que dans les pâles couleurs le ſang eſt ordinairement appauvri, les liqueurs appeſanties, le ton des ſolides diminué, ce qui donne lieu à des ſtagnations & à des engorgemens; & enfin ce corps a été détaché & chaſſé hors du corps, ſoit par la rapidité de l'air expiré, ſoit par les ſecouſſes des poumons & de la trachée-artere, occaſionnées par la toux.

MÉMOIRE

Sur le Sel anti-épileptique de M. Weiſmann, par M. LE CHANDELIER, Apothicaire à Rouen.

A la lecture de l'obſervation de M. Weiſmann, ſur un ſpécifique anti-épileptique, annoncé dans le Journal de médecine du mois de Septembre dernier, je conçus aiſément le deſſein de le préparer ; la maladie pour laquelle il eſt vanté eſt un motif puiſſant pour tout Pharmacien zélé ; mais il devient preſſant pour moi, par l'eſpérance de délivrer un ami de vapeurs convulſives, dont il avoit le malheur d'être attaqué.

Comme j'ai remarqué quelques omiſſions dans la deſcription du procédé, & que d'ailleurs j'ai obtenu ce ſel par diverſes combinaiſons, je penſe que le détail de mes opérations ne ſera pas déſagréable aux amateurs de la Chymie ; je ſouhaiterois qu'il fût utile à ceux qui ſont affligés d'une maladie qui paſſe preſque pour incurable.

Premier procédé. J'ai fait diſſoudre du vitriol de Chypre dans l'eau, j'ai filtré la diſſolution, & il n'eſt reſté rien ſur le filtre ; j'ai ajouté de l'eſprit volatil de ſel ammoniac récemment diſtillé par l'intermede du ſel

de tartre, la liqueur eſt devenue bleuâtre, mais bourbeuſe ; je l'ai filtrée, & j'ai eu une liqueur d'un très-beau bleu foncé, & il eſt reſté ſur le filtre beaucoup d'un dépôt métallique terreux, dont la couleur imitoit le vert de gris.

L'Auteur qui preſcrit de filtrer la diſſolution du vitriol, oublie cette circonſtance après l'addition de l'eſprit volatil ; cependant ſi on ajoutoit de l'eſprit de vin à la liqueur dans cet état, en ſuppoſant même qu'il s'y formât des cryſtaux, ils ſeroient inviſibles & confondus dans la matiere bourbeuſe qui occupe tout le volume de cette liqueur.

A ma liqueur filtrée & tranſparente, j'ai ajouté de l'eſprit de vin rectifié ; elle s'eſt légerement troublée, & j'ai eu par une nouvelle filtration encore un peu de terre bleuâtre : j'ai augmenté l'eſprit de vin, & il ne s'eſt plus fait de dépôt ; j'ai laiſſé ce mêlange en repos, & j'ai obtenu des cryſtaux fort petits, brillans, d'un violet ſuperbe, tels qu'ils ſont annoncés.

Cette liqueur a verdi le ſyrop violat, & dominoit par conſéquent en alkali ; pour la remettre au point de ſaturation, j'y ai ajouté un peu d'une nouvelle diſſolution de vitriol ; ma liqueur filtrée étoit devenue verdâtre, j'y ai remis de l'alkali volatil qui m'a reſtitué la couleur bleue ; j'ai augmenté l'alkali volatil, & la couleur eſt devenue plus fon-

cée ; dans cet état elle a rougi la teinture de rhubarbe.

La teinture bleue des fleurs eſt la pierre de touche par laquelle tous les Artiſtes connoiſſent l'acide ou l'alkali dominant ; mais la couleur verte de la liqueur miſe au point de ſaturation pourroit en impoſer : le papier bleu ne change ſenſiblement de couleur que par l'impreſſion des acides ; mais on doit ſavoir que la teinture de rhubarbe prend une couleur bien plus chargée par l'addition d'un alkali. Il faut donc conclure que quand la diſſolution du vitriol eſt ſaturée d'alkali volatil, il ne faut pas s'en tenir-là, comme le dit M. Weiſmann, que la liqueur au point de ſaturation n'a point cette couleur violette, ſi néceſſaire cependant, qu'il y faut ajouter de l'eſprit volatil juſqu'à un dégré de couleur qui ne ſoit plus ſuſceptible d'augmentation.

Après la dépoſition des cryſtaux violets, j'ai fait évaporer la liqueur, & elle a donné une crême & des cryſtaux d'une couleur bleue céleſte, d'un goût de ſel ammoniac ; j'y ai ajouté de l'eſprit de vin, & il s'eſt fait une ſeconde cryſtalliſation ſemblable : une partie de ces cryſtaux expoſés ſur le filtre, ont fondu à l'air, & n'ont laiſſé qu'un dépôt de la couleur du vert de gris. Ce dépôt, ainſi que les cryſtaux bleus traités avec le phlogiſtique du charbon, ont laiſſé reparoî-

tre un peu de cuivre comme avec le flux noir, & pendant la fusion, il a paru une flamme verte qui est le propre du cuivre.

2. A une nouvelle dissolution de vitriol, j'ai ajouté un peu d'esprit volatil de sel ammoniac tiré par le moyen de la chaux ; la liqueur filtrée étoit d'un verd pâle, mais en augmentant du même esprit, elle est devenue bleue.

3. La dissolution de vitriol a fermenté avec l'alkali volatil confondu dans l'esprit de vin, je veux dire l'esprit volatil huileux ; la liqueur filtrée avoit une très-belle couleur verte, & elle est devenue bleue, en ajoutant de l'esprit volatil par le sel de tartre.

4. Le vitriol dissous s'est aussi décomposé par un esprit de sel ammoniac *ex tempore*, dont je me sers pour achever des précipitations ; la liqueur filtrée avoit une couleur verte ; avec l'esprit de vin, elle est devenue légerement bleue, & a déposé un sel presque blanc ; j'ai augmenté l'esprit de vin, qui, après avoir précipité un sel semblable, a rendu la liqueur plus bleue ; j'y ai ajouté de l'esprit volatil par le sel de tartre, & sa couleur a beaucoup augmenté.

Mon esprit ammoniacal *ex tempore*, n'est qu'une dissolution de sel ammoniac filtrée, à laquelle j'ajoute du sel alkali de tartre, sans les distiller.

5. La dissolution de sel ammoniac, filtrée

&

& confondue avec la diſſolution de vitriol, ne produit aucun phénomene : le mêlange de ces deux ſels n'opéra aucune décompoſition ; mais en y ajoutant de l'huile de tartre par défaillance, il ſe fait un ébullition conſidérable, la liqueur filtrée eſt d'un bleu céleſte, & cette couleur augmente par l'addition de l'alkali volatil.

6. La décompoſition du vitriol par l'alkali fixe du tartre, donne une couleur bleue pâle, l'alkali volatil la rend violette, & il ſe dépoſe un ſel preſque blanc, avant d'obtenir des cryſtaux violets.

7. La diſſolution du vitriol mêlée dans une leſſive de ſoude tirée par l'eau de chaux, donne une liqueur verte que l'alkali volatil fait changer en bleu.

8. Comme M. Weiſmann dit dans le Journal de médecine, qu'il faut du vitriol de cuivre, & que M. Lemery dans ſa Chymie, & bien d'autres Auteurs, décrivent un vitriol de cuivre par l'acide nitreux, j'ai conçu un doute ſur l'effet du ſel que j'avois éprouvé dès le mois de Novembre ; & pour opérer avec toute certitude, j'ai préparé exprès ce nouveau vitriol. L'Auteur m'auroit épargné cette opération, s'il s'étoit exprimé dans le Journal de médecine comme dans le Journal encyclopédique du premier Fevrier dernier, où il dit expreſſément, *vitrioli Cyprini*, & dans les Annonces hebdoma-

daires du 21 du même mois, où j'ai lu : *Prenez du vitriol de Chypre.* J'ai donc fait dissoudre dans l'eau du vitriol de cuivre par l'acide nitreux : la dissolution étoit légérement bleue, j'y ai mis de l'alkali volatil par le sel de tartre, il s'est fait un coagulum semblable au vert de gris, j'ai filtré la liqueur qui étoit verte, j'ai augmenté du même alkali volatil, la liqueur a pris une belle couleur violette ; j'y ai mis de l'esprit de vin, & j'ai obtenu des cristaux violets pareils à ceux qu'avoit produits le vitriol par l'acide vitriolique.

9. J'ai présumé jusqu'ici, que l'esprit de vin n'opéroit que la précipitation du sel surabondant, fondé sur la plus grande affinité de l'esprit de vin avec l'eau qu'avec le sel, & conséquemment j'ai cherché quelle étoit la quantité d'eau nécessaire pour tenir le vitriol en dissolution. J'ai dissous deux parties de vitriol dans trois parties d'eau bouillante ; & après avoir pesé les cristaux qui en sont résultés, ainsi que la liqueur restante, j'ai jugé que huit parties d'eau ne tiennent que trois parties de vitriol bleu en parfaite dissolution.

J'ai fait dissoudre une once de vitriol bleu dans deux onces & demie d'eau chaude, & je les ai laissé refroidir ; j'ai ajouté une once d'esprit volatil ammoniac par le sel de tartre ; après l'effervescence, toute la liqueur n'étoit

qu'un coagulum, j'ai filtré; la liqueur étoit verte, & ne pesoit qu'une once deux gros & demi; j'ai augmenté deux gros d'esprit volatil, la liqueur a resté fort limpide, & a i acquis une très-belle couleur violette; j'y a i mis une once d'esprit de vin rectifié, j'ai bien agité le mêlange, & je l'ai laissé reposer pendant douze heures dans une phiole; je l'ai filtrée ensuite, & les crystaux violets ramassés ont pesé vingt grains; j'ai remis dans la liqueur demi-once d'esprit de vin, j'ai eu encore cinq grains de beau sel; j'ai encore augmenté demi-once d'esprit de vin, j'ai eu dix grains de sel plus pesant en crystaux moins fins & moins colorés, que j'ai reconnu n'être qu'un mêlange de petits crystaux fins & violets avec d'autres, presque blancs & moins fins. J'ai versé sur ces crystaux mêlangés un peu d'eau froide, qui les a dissous aisément les uns & les autres; j'ai remis cette dissolution dans la liqueur, & au moyen de cette petite augmentation d'eau, j'ai obtenu après quarante-huit heures quelques crystaux violets seuls, aussi colorés que les précédens.

D'où il résulte qu'une once de vitriol dans peu d'eau, avec une once deux gros d'esprit volatil, n'ont donné que du sel violet par l'addition d'une once & demie d'esprit de vin, & en ont produit vingt-cinq

grains. Il paroîtroit que le coagulum abondant resté sur le filtre, & qui garde beaucoup d'eau, emporteroit une partie du sel désiré; je l'ai fait bouillir dans l'eau & filtrée, & j'ai eu une liqueur verte, laquelle avec l'esprit volatil est devenue bleue, & par le mêlange de l'esprit de vin, a donné un peu de sel de la couleur du vert de gris.

10. Ce dernier procédé en plus grand véhicule & dans un verre. Une once de vitriol bleu dissous dans cinq onces d'eau, décomposé par une once d'esprit volatil & filtré, a donné deux onces six gros & demi de liqueur verte; deux gros d'alkali volatil par augmentation, ont procuré une belle couleur violette. J'y ai mis tout d'un coup deux onces d'esprit de vin, & les ai laissé dans un grand verre à pied, je n'ai trouvé au bout de douze heures aucune cryſtallisation; mais douze heures après, j'ai eu quinze grains de sel violet en aiguilles très-fines & très-pointues: vingt-quatre heures après, j'y ai trouvé quelques petits cryſtaux fins que j'y ai abandonnés, & qui le lendemain étoient fondus en partie. J'ai pesé la liqueur, & comme elle s'étoit évaporée considérablement à travers le papier dont elle étoit couverte, je l'ai mise dans une phiole avec demi-once d'esprit de vin, j'ai eu six grains de sel violet en petits cryſtaux; & en aug-

mentant à diverſes fois de l'eſprit de vin, j'ai encore obtenu neuf grains de ſel, enſuite deux grains, enfin un grain.

Il réſulte que d'une once de vitriol dans beaucoup d'eau, avec une once deux gros d'eſprit volatil, & quatre onces d'eſprit de vin, on retire trente-trois grains de ſel.

Comme la liqueur perd de ſa couleur à chaque cryſtalliſation, j'ai remis de l'alkali volatil dans une partie de cette liqueur; mais comparée à l'autre partie, elle ne m'a laiſſé appercevoir aucun changement.

Avant de parler des effets de ce ſel, je ſens qu'il ſeroit de mon état & de mon devoir d'en dévoiler la nature; mais la petite quantité qui réſulte de ces opérations, ne m'en permet pas la décompoſition: je me contenterai de tracer ici quelques réflexions.

L'alkali volatil décompoſe aiſément, & ſans aucun dégré de chaleur, les ſels neutres formés de ſubſtances métalliques; or de cette union d'un acide à un alkali volatil, il réſulte un ſel ammoniac qui prend le nom de vitriolique ou de nitreux, ſelon la nature de l'acide qui entre dans ſa combinaiſon; auſſi ai-je obſervé qu'après que ce ſel violet eſt dépoſé, les cryſtaux qui ſe préſentent ont le goût du ſel ammoniac; mais ce ſel violet, ſoit qu'il ſoit le produit du vitriol par l'acide vitriolique ou par l'acide nitreux, a un goût âcre, brûlant qui ſe diſſipe aſſez

promptement, & laisse un goût de cuivre ; ni l'un ni l'autre ne fond à l'air, mais le nitreux se dissout moins promptement dans l'eau, & jette des étincelles sur les charbons ardens. Cette derniere circonstance démontre l'existence d'un principe huileux dans ce sel ; les alkalis volatils donnent au cuivre une belle couleur bleue; & il n'y a pas de doute qu'au même tems que la meilleure partie de l'alkali volatil s'unit à l'acide, une petite portion de ce même alkali s'attache à une portion du cuivre la plus colorée, tandis que l'autre portion du cuivre se trouve précipitée.

Mais quelle est cette portion plus légere & si colorée qui reste en dissolution? L'esprit de vin qui coopere à la formation des cristaux est une matiere inflammable. Une substance métallique, privée de son phlogistique, n'est plus qu'une chaux ; & en rendant du phlogistique à cette chaux, on ressuscite le métal. Le cuivre précipité par les alkalis, est privé d'une grande partie de son phlogistique ; c'est le phlogistique qui donne la malléabilité aux métaux. Ne pourroit-on pas présumer que ce même phlogistique leur donne la couleur? De toutes ces réflexions on pourroit tirer quelques conséquences.

Venons maintenant aux effets que les différentes épreuves m'ont démontrés. M. Weismann rapporte dans le Journal de médecine,

qu'André Stiſcere dit avoir trouvé dans ce ſel un ſuccès merveilleux, & que M. Winter a fait les obſervations qui conſtatent ſa vertu anti-épileptique ; il en raporte trois expériences ; & quoique ce ſoient les mêmes qu'il répete dans le Journal Encyclopédique & dans les Annonces, cependant cette répétition jointe à la publication qu'il a faite de cette découverte dans le premier tome des nouveaux Actes de l'Académie impériale des curieux de la nature, ne permettoient pas de douter du ſuccès ; il ne s'agiſſoit donc plus que de l'adminiſtrer avec cette prudence ſi néceſſaire en toutes occaſions à ceux qui ſe ſont voués à une des parties de la médecine.

J'ai donné le 21 Novembre à un de mes amis adulte cinq grains du ſel violet vitriolique ; M. Winter en a donné quatre à un enfant : mon ami a vomi une fois au bout de ſix heures, & n'a eu par bas aucune évacuation. Huit grains du même ſel adminiſtrés le 24 au même malade, l'ont fait vomir une fois au bout de deux heures, & lui ont procuré neuf ou dix ſelles ; & le 5 Décembre neuf grains du ſel violet nitreux lui ont fait le même effet qu'avoit fait le ſel vitriolique à la doſe de cinq grains. Ces trois priſes n'ont procuré aucun changement dans ſes vapeurs, qui ont reſté auſſi fréquentes, & telles qu'elles étoient auparavant.

Le 24 Janvier, un adulte assez bien constitué, qui n'avoit ni vapeurs ni accès épileptiques, a préféré de se purger avec ce sel. Huit grains du sel violet vitriolique l'ont purgé quinze fois par les selles sans aucun vomissement.

Le 26 Mars, j'en ai fait prendre à quatre épileptiques bien connus pour tels.

Un garçon âgé de 17 ans, attaqué d'épilepsie depuis quatre ans & demi, a pris neuf grains du sel violet vitriolique; il a vomi, un quart d'heure après, une grande partie de sa potion, & a vomi ensuite deux autres fois : il a été trois fois à la selle.

Une fille de 17 ans, épileptique depuis trois ans, a pris aussi neuf grains du même sel; elle a commencé à vomir au bout de deux heures : elle a vomi cinq ou six fois, & n'a été qu'une fois à la selle.

Une fille de 13 ans, sujette depuis deux ans à des attaques d'épilepsie très-fréquentes, a pris six grains du même sel, elle a vomi demi-heure après; cette évacuation s'est renouvellée sept ou huit fois, & elle n'a point du tout été purgée par bas : elle a eu le même jour au soir une attaque de sa maladie, qui a paru moins forte qu'à l'ordinaire.

Un garçon de 10 ans, qui tombe d'épilepsie depuis dix-huit mois, a pris cinq grains du sel violet nitreux; il a tout rendu par le

vomiſſement, un demi-quart d'heure après ; il a pris cinq grains du même ſel le lendemain, & a vomi deux fois ſans autre évacuation.

Mais à l'expiration du mois, terme ſuffiſant pour juger de l'effet de ce ſel, j'apprens avec peine que pas un de ces quatre malades n'a reçu aucun ſoulagement, ni quant à la fréquence, ni quant à la durée des accès épileptiques.

MEMOIRE

Sur la Maladie contagieuſe qui regne depuis le commencement de Novembre 1757, a Plenée-Jugon, & dans les paroiſſes circonvoiſines, par M. MOUCET, ci-devant Medecin du Roi de la ville de Saint-Malo, & préſentement Médecin-penſionné de la ville de Lamballe.

Pleneſt, autrement Plenée, tire ſon nom du mot *Plaine-Eſt* ; c'eſt une paroiſſe d'une très-grande étendue, contenant environ 4500 ames : le bourg eſt ſitué à trois lieues de Lamballe, & deux lieues de Broons, demi-lieue à la gauche du grand chemin de Rennes à Breſt. C'eſt un pays bas, plat & aquatique. Le mal y fut tranſporté par le nommé François Macé, qui en mourut le

7 Novembre 1757, & qui l'avoit contracté dans une petite paroiſſe adjacente, nommée Tramain, compoſée de 643 ames, dont 464 eurent cette maladie, & 86 en périrent. Le nombre des morts auroit été beaucoup plus conſidérable ſans les grandes aumônes que madame la Comteſſe de Froulay & pluſieurs autres perſonnes charitables y firent diſtribuer. M. le Bret, Intendant de Bretagne, informé des ravages que faiſoit cette maladie, me donna ordre le 4 Mars 1758 de m'y tranſporter avec deux autres perſonnes pour ſecourir les malheureux, arrêter le progrès de la contagion, & lui dreſſer un mémoire de ce que nous obſerverions. Le voici tel que j'ai eu l'honneur de le lui préſenter.

Symptômes.

Cette maladie s'annonce par des ſymptômes qu'on peut diviſer en deux claſſes. Les uns ſe trouvent toujours enſemble & dans tous les malades, je les nomme eſſentiels : les autres ne ſe rencontrent jamais tous à la fois dans les mêmes ſujets, je les appelle accidentels.

Ceux de la premiere claſſe ſont un violent friſſon qui dure plus ou moins long-tems, un grand mal de tête avec des battemens qui ſubſiſtent depuis le commencement juſqu'à la fin, ſuivi de chaleur, d'accablement,

comme si les malades étoient brisés; de difficulté de se mouvoir, du dégoût de tous alimens & de toutes boissons, si ce n'est d'eau chaude & de cidre; d'un pouls petit, fréquent, concentré, dur, intermittent, & d'une éruption cutannée qui paroît du premier au troisieme jour.

Ceux de la seconde classe sont de deux especes, les uns, plus ordinaires, qui accompagnent ou suivent de près les signes essentiels; les autres, plus rares, qui ne se remarquent qu'au bout de quelques semaines.

Les plus fréquens sont l'amertume de la bouche, les nausées, les vomissemens, les diarrhées, les vers, douleur au creux de l'estomac ou sous le cartilage xiphoïde, au ventre, qui augmente quand on le presse, oppression, mal de poitrine, de gorge, chaleur interne avec altération, langue noire, seche, rapeuse, mal au col, au côté, au dos, aux lombes, à toutes les articulations, & dans tous les muscles des extrêmités supérieures & inférieures.

Les signes les plus rares sont le flux de sang, vomissement de sang, hémorragie du nez, l'enflure des bras, des jambes, qui abcedent ou coulent sans suppurer, des furoncles, surdité, fluxions sur les yeux ou sur les oreilles, qui change alternativement de côté, affoiblissement de la vue, ou aveuglement entier, qui se guérit par l'enflure & l'é-

coulement des jambes, très-peu de parotides, (je n'en ai vu que deux.)

Observation sur les symptômes.

Les regles des femmes ont presque toujours paru avant le 15 du mal. Les femmes enceintes ont toutes accouché pendant la durée du mal, à quelque terme que ce soit, d'enfans morts, ou qui ont vécu très-peu d'heures.

L'éruption cutanée dégénere le plus souvent en gale, à cause de la démangeaison qu'elle excite, du défaut de linge, & de la mal-propreté des malades.

Ceux qui n'ont mal qu'à la tête, aux extrêmités, au col, au dos ou aux lombes, n'ont ordinairement ni nausées, ni vomissemens, ni altération; la langue est un peu blanchâtre & humide.

Ceux qui ont mal au creux de l'estomac, ont des nausées & des vomissemens, les uns leur sortent le plus souvent par la bouche.

Ceux qui ont le ventre tendu, souffrent beaucoup moins dans les extrêmités. *

* Je ne parle point des urines, car le nombre prodigieux des malades & l'étendue de la paroisse faisoient que nous n'allions jamais deux fois de suite du même côté; ainsi je n'ai pu suffisamment les observer pour en parler juste. Il y a eu un tems où il y avoit environ huit cens malades à la fois; des

Obſervation ſur le ſang.

Celui qu'on tire les premiers jours, eſt épais, viſqueux, ſec, d'un rouge écarlate, ſe coagulant promptement.

Celui qu'on tire du huit au dix, eſt jaunâtre, coëneux, fluxionaire, marqué de taches bleues; la ſéroſité qui ſurnage, quand il y en a, forme un coagulum tranſparent, comme de la gelée de viande, tandis que le deſſous eſt très-noir.

Celui qu'on tire au bout d'un mois ou ſix ſemaines, eſt bleuâtre, verdâtre, noirâtre, ne ſe coagulant qu'avec peine, & formant avec la lymphe une eſpece de bouillie, ou s'il y a de la lymphe, elle eſt gélatineuſe.

Obſervation ſur les ouvertures de cadavres.

Nous avons trouvé à la premiere ouverture tous les vaiſſeaux de la dure & piemères engorgés de ſang, les ſubſtances corticales & médullaires du cerveau, parſemées d'une infinité de vaiſſeaux ſanguins très-rouges & très dilatés; (celles du cervelet en avoient beaucoup moins.) La partie inférieure des lobes du poumon du côté gauche, très-noire & très-engorgée de ſang,

villages entiers tous alités, à l'exception d'une ou deux perſonnes en la ſeule paroiſſe de Plenée, & j'étois de tems en tems obligé d'aller en tournée dans les circonvoiſines.

les lobes du côté droit flaſques & deſſéchés. Toutes les ramifications des arteres méſentériques ſupérieures & inférieures, remplies d'un ſang noir & coagulé, les inteſtins un peu livides, & contenant beaucoup de vers.

La ſeconde ouverture nous fit également voir tous les vaiſſeaux des meninges remplis d'un ſang noir & coagulé, un nombre prodigieux de vaiſſeaux capillaires ſanguins & variqueux, répandus dans toutes les ſubſtances corticales & médullaires du cerveau & du cervelet, le poumon du côté droit gangréné & purulent, du côté gauche plus noir & plus engorgé, mais moins purulent; l'épiploon livide, partie des inteſtins enflammée, partie putréfiée & gangrénée, tout le méſentere engorgé de ſang, & livide, le foie noir & putréfié dans toute la ſuperficie de ſa partie concave, la véſicule du fiel remplie d'une bile noire & épaiſſe. La corruption que le cadavre avoit contractée, nous fit abandonner la partie par l'odeur qu'il exhaloit.

La troiſieme nous fit remarquer une inflammation & un engorgement prodigieux dans la petite courbure de l'eſtomac & dans tous les inteſtins, ſur-tout les grêles; le foie un peu livide extérieurement, le poumon du côté droit flaſque & livide, le gauche un peu plus livide, purulent & très-engorgé d'un ſang noir, une eau purulente épanchée dans

la capacité gauche de la poitrine, les meninges, les ſubſtances du cerveau & du cervelet très-engorgées & remplies de vaiſſeaux ſanguins rouges, le ſinus longitudinal ſupérieur très-dilaté par le ſang coagulé qu'il contenoit ; les ventricules du cerveau contenoient un peu plus de ſéroſité qu'à l'ordinaire.

Cauſes du mal.

Cette maladie, comme les autres, a ſes cauſes immédiates, médiates, prédiſpoſantes & occaſionnelles. La cauſe immédiate eſt une diſpoſition prochaine des entrailles à l'inflammation, à raiſon de la ſtagnation des liquides, de la tendance des ſolides à l'érétiſme, & de la grande irritabilité des nerfs, comme la viſcoſité & l'épaiſſiſſement du ſang ; la prompte invaſion du mal, le pouls dès le commencement petit & concentré, & l'ouverture des cadavres le font connoître

Les cauſes médiates ou éloignées ſont une abondance d'humeurs bilieuſes & putrides dans l'eſtomac & dans les inteſtins, & une humeur catarrale retenue dans le ſang par la ſuppreſſion de la tranſpiration, qui cauſe différens ſymptômes, ſuivant la partie qu'elle affecte.

L'exiſtence des humeurs dans les premieres voies, eſt invinciblement prouvée par

l'amertume de la bouche, le dégoût général, les nausées, le vomissement de matieres jaunes, verdâtres, fétides, l'haleine puante, les diarrhées qui soulagent les malades, l'utilité des émétiques & des purgatifs, les uns qui sortent plutôt par la bouche que par en bas, sans doute pour fuir la putridité des humeurs, qui de leur nourriture sont devenues leur poison, & dont le nombre & la grandeur me font croire qu'ils sont plutôt produits d'anciennes & mauvaises digestions, que les effets ou la vraie cause d'une maladie dont les progrès sont si rapides, & dans laquelle ils se manifestent souvent dès les premiers jours.

Qu'il y ait dans la masse des liquides une humeur catarrale, je veux dire une sérosité visqueuse & âcre, propre à former des obstructions & des inflammations dans tous les vaisseaux lymphatiques des différentes parties, sur-tout ceux du tissu cellulaire des muscles, & de nature à y causer de violentes douleurs; c'est ce qui me paroît incontestable par le frisson au commencement du mal, les douleurs dans toutes les articulations, dans les muscles des extrêmités & du tronc, les bourdonnemens d'oreilles, la surdité, la fluxion sur les yeux & les oreilles, qui change alternativement de côté, le sang bleuâtre, la lymphe gélatineuse, le défaut de nausée & de vomissement chez

ceux qui n'ont mal qu'aux extrêmités, le point de côté qui ſouvent n'eſt que dans les muſcles, & change d'endroit.

Quant aux cauſes prédiſpoſantes, les unes ont produit l'abondance d'humeurs qui infectent les premieres voies, les autres ont fourni au ſang l'humeur catarrale.

Les premieres naiſſent de la mauvaiſe nourriture & de l'affreuſe indigence des habitans qui manquent de tout, ſur-tout depuis deux ans que les grains ſont chers.

Parmi les ſecondes, la plus commune & la plus ſenſible, eſt la ſuppreſſion, ou du moins une très-grande diminution de la tranſpiration, cauſée par l'humidité de l'automne derniere, les fréquens brouillards, la ſituation aquàtique du lieu, la miſere du peuple, mal vêtu, mal couché, mal logé, expoſé nuit & jour à toutes les malignités de l'air.

A l'égard des cauſes occaſionnelles qui rendent cette maladie contagieuſe, il ne paroît pas que l'air infecté en ſoit la cauſe commune, puiſque le peuple ſeul en eſt la victime. On doit plutôt l'attribuer à la fréquentation des malades, à la cohabitation, la pauvreté qui les obligent, ſains & malades, de coucher quatre à cinq dans un lit, à la diſpoſition du tempérament affoibli, & dès-lors plus ſuſceptible des mauvaiſes impreſſions, au défaut du traitement, qui, en prolongeant la

maladie, a augmenté le nombre des malades ; auſſi ne s'eſt-elle communiquée que de proche en proche, & par dégrés.

Nature du mal.

Il eſt naturel de conclure de tout ce qu'on vient de dire, que cette maladie eſt dans ſon commencement une complication de fievre inflammatoire & catarrale, qui, par le défaut de traitement ou la mauvaiſe méthode, dégénere en fievre putride, & qu'on peut la caractériſer par ces trois dénominations, *fievre inflammatoire, catarrale, & putride.*

La putridité qui ſurvient quelquefois, quelque choſe qu'on faſſe, n'eſt que trop évidente par l'anéantiſſement que reſſentent les malades, le flux & le vomiſſement de ſang noir ; l'hémorragie du nez, les furoncles, les abſcès, la gale qui ſurvient au bout de quelque tems, le ſang noir, épais diſſous, qui alors ne ſe coagule que difficilement dans le vaiſſeau où on le tire, la prompte corruption que contractent les morts, enfin les ouvertures de cadavres.

L'éruption cutanée ayant été malheureuſement priſe pour le vrai pourpre, on ſe croyoit trop éclairé pour ſaigner en pareil cas ; trop peu inſtruit pour combattre avec ſuccès une telle maladie ; ceux qui en étoient attaqués, demeurant ſans ſecours, les humeurs viciées des premieres voies péné-

troient de plus en plus dans la masse du sang & ne pouvoient manquer d'en dissoudre la partie fibreuse, d'altérer les solides, & de faire dégénerer le mal en fievre putride.

Cure.

Pour procéder avec méthode, j'envisage cette maladie par rapport au tems, sous trois points de vue, ou seulement comme disposition inflammatoire dans les entrailles, ou comme inflammation complette dans quelques visceres, ou enfin comme dégénérée en fievre putride. Dans tous ces cas, je ne perds jamais de vue l'abondance d'humeurs corrompues dans les premieres voies.

Les indications générales que je me propose dans le premier cas, sont de détruire la stagnation du sang dans les visceres, de prévenir l'irritation des nerfs & l'érétisme des vaisseaux; pour parvenir à ces fins, aussitôt que je vois les premiers symptômes de la maladie, je fais saigner les malades une ou deux fois au bras, une fois au pied, le plutôt qu'il m'est possible. Je leur recommande de boire beaucoup d'eau chaude, qui est la seule boisson qu'ils puissent ou veuillent prendre, pour délayer les humeurs & disposer les malades à un vomitif que je leur fais administrer au plutôt. Si après l'opération de ces remedes, les accidens continuent, j'ordonne la saignée au pied, & le lendemain un purgatif.

Ces moyens ordinairement suffiront pour arrêter le progrès du mal ; la convalescence seroit beaucoup plus parfaite & plus courte, si je pouvois faire user de bouillons nourrissans & rafraîchissans ; mais de tous ceux que nous avons vus, il n'y en a pas six en état de s'en procurer de convenables.

Dans le second cas, le but que je me propose, est de résoudre l'inflammation, de détourner l'affluence des liquides de dessus la partie affectée, & de relâcher les vaisseaux obstrués. Pour cet effet, je fais augmenter le nombre & la fréquence des saignées, soit au bras, soit au pied, suivant que les circonstances l'exigent ; j'ordonne l'eau chaude en grande quantité, ensuite des vomitifs, que je rends plus ou moins actifs, à proportion des forces & du tempérament du malade, dans les circonstances où l'inflammation paroît attaquer en même tems plusieurs parties auxquelles l'émétique ne peut nuire.

Si elle n'affecte qu'une partie déterminée, je varie le traitement suivant le siege du mal ; lorsque le poumon est enflammé, j'agis comme dans les fluxions de poitrine ordinaires, à l'exception que je fais réitérer plus souvent les purgatifs, même dans le fort de l'inflammation, & toujours avec succès.

Le vomissement & la diarrhée (signes d'une grande irritation) ne font aucun obstacle aux saignées ; mais ils exigent une

grande circonſpection dans le choix des évacuans, ſur-tout des vomitifs : l'ipécacuanha eſt celui qui réuſſit le mieux, encore faut-il ſouvent l'adoucir avec de la manne : je préfere cependant le tartre ſtibié, quand la tête eſt la partie la plus affectée.

Les anti-ſeptiques tempérés ſont merveilles, lorſque le mal eſt opiniâtre ; les véſicatoires ſont d'un grand ſecours, quand on les place à propos ; il convient même de les appliquer un peu plutôt qu'à l'ordinaire.

Quand le mal a dégénéré en fievre putride, ce qu'on connoît par le pouls moins fréquent & moins dur, l'accablement, le viſage pâle, jaune, livide, les yeux battus, & le tems qu'a duré le mal ; la fin que je me propoſe eſt d'arrêter le cours de la putréfaction, de fortifier les vaiſſeaux, & de pouſſer légérement par la tranſpiration. Dans cette vue je ſuis circonſpect ſur le nombre des ſaignées, quoique j'aye remarqué qu'elles n'affoibliſſent pas dans ces circonſtances, comme dans les fievres putrides ordinaires, & même qu'elles ſoulagent ſur le champ, ſur tout quand on n'en fait qu'une en vingt quatre heures : après les ſaignées, ſuivant que je vois de la diſpoſition à vomir, ou le ventre trop libre, j'ordonne un vomitif ou un purgatif ; je fais prendre un opiat compoſé de thériaque diaphorétique minéral, nitre

purifié, & camphre; je la rends plus ou moins aſtringente, ſuivant que le cas l'exige, en ſuppléant le diaſcordium à la thériaque, & ajoutant quelques grains d'ipécacuanha ou d'alun.

Si je me ſuis borné à un ſi petit nombre de remedes, ce n'eſt pas que je ne ſçache qu'il y en a pluſieurs autres qui auroient pu convenir, & dont je me ſerois ſervi, ſi je les avois eus, & le tems de les faire adminiſtrer: j'aurois du moins employé plus ſouvent les lavemens, les fomentations & autres ſecours qu'on peut ſe procurer en tous endroits; mais le nombre prodigieux des malades, & la diſtance de leurs demeures, faiſoient qu'on ne pouvoit les voir qu'en paſſant, quoique j'euſſe avec moi trois Chirurgiens, & que nous fuſſions en tournée depuis le matin juſqu'au ſoir. Quoi qu'il en ſoit, ſur plus de quatre cens que nous avons pu voir dans la ſeule paroiſſe de Plenée, indépendamment des autres voiſines où nous avons été pendant ces quatorze jours, il n'en eſt mort que quatre ou cinq de ceux que nous avons pu traiter, encore n'étoient-ils déjà plus ſuſceptibles de guériſon, témoins les deux premiers cadavres que nous avons ouverts.

Je remis mon mémoire, en date du dix-neuf Mars 1758, à M. l'Intendant, dont la

tendreſſe paternelle envers les pauvres, & les belles qualités du cœur & de l'eſprit ne peuvent s'exprimer; il ſe tranſporta ſur les lieux le 30 du même mois, accompagné de M. Buſſon, Médecin de la Faculté de Paris, établi à Rennes, & connu du public par l'édition du Dictionnaire univerſel de Médecine, pour vérifier tous les faits; mais touché de l'extrême indigence du peuple & du nombre des malades, qui pour lors étoit de plus de ſix cens dans cette ſeule paroiſſe, il leur fit fournir trois tonneaux de vin, quatre cens livres de viande & ſix cens livres de pain par ſemaine; ces ſecours furent continués juſqu'au commencement de Juin, & j'eus permiſſion de me retirer le 10. M. Buſſon, que je conduiſis un jour chez pluſieurs malades, m'honora de ſon approbation, & fortifia mes idées ſur la nature du mal. Depuis le 4 Mars juſqu'au 10 Juin, nous avons traité environ 3500 perſonnes de la paroiſſe de Plenée, & beaucoup dans les paroiſſes adjacentes où j'ai fait pluſieurs tournées. Dans cet intervalle de tems, il n'en eſt pas mort 200, du nombre deſquels ont été deux des Chirurgiens qui ont travaillé avec moi, & neuf autres ont été malades, ſur douze qui à l'alternative ont partagé les fatigues avec moi. Lorſque M. le Bret nous eût fait fournir des remedes, leur uſage fut plus varié.

Après avoir suffisamment vuidé les vaisseaux, les entrailles & l'estomac, j'insistois sur les apozemes purgatifs avec les plantes nitrées, le séné, le sel végétal ou d'epsom, souvent aiguisés avec le kermés ou le tartre stibié. Quand la fievre putride étoit confirmée, la boisson ordinaire étoit une décoction de scorsonere rendue aigrelette avec l'essence de Rabel; la serpentaire de Virginie, le contrayerva, la thériaque, & les autres antiseptiques trouverent leur place. Lorsque la fievre se régloit, j'ajoutois le quinquina, soit en apozemes, soit en bol ou avec le vin, quand les circonstances le permettoient; & j'avois grand soin de soutenir doucement la transpiration, lorsque la nature m'indiquoit cette voie.

Le 20 Juillet, M. l'Intendant me fit l'honneur de m'écrire de nouveau, pour faire une tournée en vingt autres paroisses qui lui avoient porté leurs plaintes, & indiquer aux Chirurgiens des lieux le traitement que je croirois convenable. Je trouvai en effet par-tout la même maladie & les mêmes symptômes, excepté que le pouls n'étoit pas si petit, si fréquent, si concentré, ni si intermittent, que les viscères n'étoient pas si enflammés, & que le mal dégénéroit plus rarement en fievre putride, sur-tout après la saignée & l'émétique, car ceux qui ne faisoient rien

rien, retomboient dans le tems qu'on les croyoit guéris, & mouroient de leur rechute; l'éruption cutanée étoit moins fréquente, mais la jauniſſe & le délire étoient plus communs. La cauſe & la nature de ce délire ſont bien différens du délire phrénétique; il n'eſt dû qu'à une partie de l'humeur catharrale, qui affectant les nerfs & le cerveau, en troublent les fonctions. Les uns buvoient, mangeoient & ſe promenoient comme s'ils n'euſſent eu aucun mal; d'autres avoient la fureur de monter, & j'en ai vu monter ſur leurs maiſons pour les découvrir, ſans tomber ni ſe faire aucun mal. Il y a eu à Plenée, depuis le premier Janvier 1758 juſqu'au 24 Juillet ſuivant, 1826 perſonnes qui ont eu l'extrême-onction.

Une maladie à-peu-près ſemblable regne encore aujourd'hui en pluſieurs paroiſſes de la campagne, mais avec des ſymptômes bien moins violens.

SÉANCE

De l'Académie de Chirurgie.

L'Académie royale de chirurgie tint sa séance publique le Jeudi 26 Avril ; M. Morand, Secrétaire perpétuel, en fit l'ouverture par la lecture d'un discours apologétique sur le sujet proposé pour le prix de cette année. Il s'agit de *déterminer si dans le cas où l'amputation de la cuisse dans l'article, paroîtroit l'unique ressource pour sauver la vie à un malade, on doit la pratiquer, & quelle seroit la méthode la plus avantageuse de la faire.* Pour justifier l'Académie sur le choix d'une question aussi problématique, M. Morand rappelle d'abord qu'elle avoit également promis de donner le prix à celui qui prouveroit inconteſtablement qu'il ne faut faire l'opération dont il est question, en aucun cas ; puis il expose & discute les raisons de ceux qui ont tâché de le prouver.

Après avoir combattu l'idée fausse de ce qu'on nomme cruauté, quand on entreprend quelque chose d'extraordinaire pour sauver la vie ; la difficulté de ceux qui se récrient sur la grandeur de la plaie, lui paroît mériter peu d'attention ; ils ignorent apparemment celle de *Samuel Wood*, qui eut le bras &

l'omoplate arrachés par le mouvement d'une grande roue de moulin, dont la guériſon fut complette, & dont l'hiſtoire eſt rapportée dans le ſecond volume des Mémoires de l'Académie, d'après les Tranſactions philoſophiques. D'autres ſont effrayés du manuel, comme ſi le ſpectacle de l'opération Céſarienne ſur la femme vivante, étoit plus facile à ſoutenir que celui de l'opération propoſée. D'ailleurs pourquoi ces Auteurs ne ſe ſont-ils pas occupés d'établir un procédé moins effrayant? Pluſieurs perſonnes, tels que MM. Lalouette, Médecin de la Faculté de Paris, & Gourſaud, Maître en chirurgie & Membre de l'Académie, ont cru cet objet digne de leurs recherches, & ont trouvé une méthode aſſez facile à exécuter, & que M. Morand détaille. Quelques-uns ont particuliérement inſiſté ſur la peine de déarticuler l'os, quoique cela ſoit fort aiſé dans tous les cas; pluſieurs ont fait valoir le danger de la rétraction des muſcles fléchiſſeurs, capable, diſent-ils, d'attirer dans le baſſin, de l'inflammation, & les accidens qui en ſont les ſuites ordinaires; mais pourquoi la rétraction de ces muſcles occaſionneroit-elle tous les déſordres qu'on imagine? N'eſt-il pas vraiſemblable qu'ils ſuppureroient comme les autres, & que cette ſuppuration trouveroit une iſſue libre par la grande plaie? Enfin d'autres ſe ſont rejettés ſur les accidens

ſecondaires, que la ſurabondance du ſang doit occaſionner après la guériſon de la plaie. Ils diſent, pour appuyer leur ſentiment, que M. le Marquis de Coetmadeu, le premier à qui on a fait l'amputation du bras dans l'article, mourut par cette cauſe, ſix mois après que la plaie eût été conſolidée. En convenant du fait, combien d'autres exemples à leur oppoſer? M. Morand en rapporte quelques-uns; il avertit en même-tems que ces faits ne doivent pas étonner, & que la nature peut travailler à la conſervation d'un homme dans cet état, par quelque déplétion du ſang, telle qu'un flux hémorrhoïdal, ou un ſaignement de nez. D'ailleurs l'art peut, dans les premiers tems, concourir à cette déplétion, ſoit par des ſaignées, ſoit par un régime convenable, ou par tous les deux enſemble.

Toutes ces difficultés ramenées à leur juſte valeur, font voir que l'amputation de la cuiſſe dans l'article eſt dangereuſe; mais elles ne prouvent pas qu'elle ſoit abſolument mortelle. Le point eſſentiel, c'eſt de ſavoir ſi l'on peut arrêter l'hémorragie: or il y a bien des raiſons de le préſumer. 1° On peut faire l'opération de ſorte que l'artere crurale ne ſoit coupée que la derniere. 2° Il réſulte des obſervations que M. Morand a faites pluſieurs fois ſur les dimenſions de l'artere crurale, à la partie moyenne & à la partie ſupérieure de la cuiſſe, qu'elle n'a pas

beaucoup plus de diametre dans ce dernier endroit que dans le premier. 3° En faiſant l'opération à lambeau, l'artere peut n'être coupée que quatre à cinq pouces au-deſſous du pli de l'aîne, & l'on a des exemples d'amputation de cuiſſe faite dans cet endroit, qui ont parfaitement réuſſi. Il y en a actuellement aux Invalides. 4° La rétraction de l'artere au-deſſus du niveau des chairs coupées, doit encore favoriſer la ceſſation de l'hémorragie. 5° Enfin il faut ajouter à tous ces moyens le ſecours du tourniquet de M. Petit, à l'aide duquel on peut ſe rendre maître du ſang.

Ces réflexions, qui ſont toutes en faveur de l'amputation de la cuiſſe dans l'article, ſe trouvent confirmées par l'analogie; car il eſt prouvé que cette opération a été faite avec ſuccès ſur deux chiens, dont M. Morand donne l'hiſtoire, & on ne peut diſconvenir que cela n'établiſſe un préjugé très-favorable. Ces chiens ont été vus par les aſſiſtans, après la ſéance de l'Académie. M. Morand finit en avertiſſant le public que l'Académie a adopté l'affirmative, & a couronné le Mémoire, N° 24, dont la deviſe tirée de Fabrice de Hilden eſt, *patere ut ſalveris.* L'Auteur reſtreint à peu de cas ceux où il admet l'opération. C'eſt M. Barbet, Maître-ès-arts en l'Univerſité de Paris, & ancien Chirurgien-Major des vaiſſeaux du Roi, qui

a reçu pour la récompense de son travail une médaille d'or de 500 livres, & pareille somme en argent, parce que le prix étoit double, la question ayant déjà été proposée une autre année, sans avoir été traitée au gré de l'Académie

Le prix d'émulation, qui consiste en une médaille d'or de la valeur de deux cens livres, qu'on adjuge à un mémoire sur une matiere chirurgicale quelconque, au choix des Auteurs, a été remporté par M. *Buttet*, Chirurgien à Etampes, qui a donné un bon mémoire sur la luxation des côtes. On a délivré cinq autres médailles d'or aux Auteurs d'observations utiles, communiquées à l'Académie dans le cours de l'année précédente. Elles ont été obtenues par MM. *Mayranx*, Chirurgien à Poxanne, près d'Acqs; *Guersain*, ancien Chirurgien-Major au Sénégal; *Perenotti*, Membre du College de chirurgie en la royale Université de Turin; *Lefferré*, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu d'Auxerre; & *Mellet*, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu à Châlons-sur-Saone.

Après cette annonce, M. Morand fit l'éloge de M. Malaval, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, Trésorier de l'Académie, & Chirurgien ordinaire du Roi en sa Cour de Parlement, mort le 16 Juillet 1758, âgé de 89 ans & quelques mois.

Cet éloge fut suivi de celui de M. Verdier,

Démonſtrateur en anatomie, & de l'Académie de Chirurgie. Le premier avoit rendu de grands ſervices au public, comme habile Phlébotomiſte, & l'autre comme Anatomiſte célebre. M. Morand a fait valoir leurs talens réciproques, avec cette aménité dans le ſtyle, & cette ſagacité qu'on ne ſçauroit refuſer à ce grand Chirurgien.

M. Andouillé lut une obſervation ſur une plaie d'arme à feu au poignet; elle fut traitée ſuivant les regles de l'art, & très-bien guérie par les ſoins de M. de Garengeot. Peu de tems après que la cicatrice fut formée, le bleſſé y reſſentit de la douleur; lorſqu'on y touchoit, certains mouvemens l'affectoient au point qu'il perdoit connoiſſance; il lui ſembloit qu'un trait de feu partoit de ſa cicatrice, & ſe portoit avec la plus grande vivacité le long du bras; cette ſenſation étoit ſuivie de mouvemens convulſifs, & cet état fut pris pour une affection épileptique. Les remedes conſacrés par l'expérience à la guériſon de cette maladie, furent adminiſtrés ſans ſuccès; le malade fit deux voyages inutiles à Bareges; & il guérit enfin radicalement, après que M. Andouillé lui eût extirpé la cicatrice, dont la conſtruction bridoit & tirailloit quelques filets nerveux.

M. Levret, dans un mémoire ſur les infiltrations laiteuſes dans les ſuites de couches, s'appliqua d'abord à décrire les ſignes

qui distinguent ces sortes d'infiltrations, de celles qui sont produites par la partie blanche du sang ; celles-ci sont transparentes, les autres sont opaques. Les infiltrations séreuses & lymphatiques commencent par les parties inférieures, & gagnent le tronc par degrés. Les infiltrations laiteuses ont leur origine dans les environs de la matrice, d'où elles se continuent aux cuisses, pour descendre delà aux jambes & aux pieds.

Dans la formation des infiltrations laiteuses, les malades commencent à se plaindre de pesanteur dans le bassin, de douleurs sourdes dans les aînes, & de foiblesse dans les cuisses ; le cordon des vaisseaux nerveux devient douloureux ; dans les progrès, il se fait un engorgement douloureux à la cuisse, souvent sans rougeur, sans douleur & sans gonflement apparent. Ces mêmes symptômes se manifestent à la jambe, pendant que la cuisse se tuméfie, & qu'en même tems elle devient moins douloureuse ; le pied passe successivement par le même état, & l'on y observe la même singularité de diminution de sensibilité, à mesure que le volume augmente. La maladie est dans son état dans l'espace de huit ou dix jours, & dans la résolution du fluide engorgé, c'est par la cuisse qu'elle commence ; la jambe & le pied se débarrassent successivement, comcela arrive dans la terminaison ordinaire des œdématies.

M. Levret met au nombre des cauſes les plus ordinaires de l'infiltration laiteuſe le froid que les femmes en couches ont ſouffert, de quelque maniere qu'il ait été occaſionné. Les femmes qui ne veulent pas nourrir, doivent principalement prendre de grandes précautions pour éviter cet accident, auquel elles ſont plus ſujettes que les nourrices.

L'expérience que l'Auteur a acquiſe ſur les maladies des femmes en couches, rend ſes obſervations intéreſſantes. Il ne s'eſt pas contenté dans le mémoire dont nous parlons, d'expoſer les connoiſſances théoriques des infiltrations laiteuſes ; il propoſe les moyens curatifs qui réuſſiſſent le mieux dans ces cas, les ſudorifiques & les légers purgatifs lui paroiſſant les remedes les plus propres à prévenir les déſordres que peut produire le lait retenu dans la maſſe du ſang, ſans avoir pu s'y aſſimiler ; mais lorſque l'engorgement eſt formé, il penſe qu'il n'y a point de meilleur remede que les ſavons, à cauſe des ſels alkalis qui en ſont la baſe, & qu'il regarde comme les vrais fondans de la lymphe & du lait coagulés. M. Levret en a fait fondre dans une infuſion de plantes émollientes, pour en faire un cataplaſme avec de la mie de pain ; il en a quelquefois fait prendre en lavement, il l'a même preſcrit en demi-bains avec ſuccès. On apprendra par la publication de ſon Mémoire les doſes différentes de ce médica-

ment, dont l'uſage en général doit être dirigé conjointement avec les purgatifs, ſuivant les regles que preſcrira l'état des malades qui auront plus ou moins de fievre, & en qui la nature ouvre différens couloirs par les criſes qui terminent ſalutairement la maladie. Ces évacuations doivent être favoriſées, & la cure ſera d'autant plus heureuſe, qu'on fera agir conjointement & ſuivant des vues bien combinées les remedes internes avec les externes. M. Levret nous a paru avoir établi très-judicieuſement la néceſſité de ce concert.

M. Sabatier lut enſuite un mémoire ſur les injections dans la trompe d'Euſtache. Il a fait beaucoup de recherches dans les Auteurs ſur la poſſibilité & la néceſſité de faire ces injections. Il trouve de l'inconvénient à les tenter par la bouche. Ceux qui ont propoſé de les faire par les narines n'ont pas expliqué la maniere dont il faut s'y prendre. M. Sabatier a montré le ſyphon configuré d'après diverſes expériences ſur les cadavres, avec lequel il eſt parvenu à trouver l'embouchure de la trompe. Il a fait paſſer des liqueurs dans la caiſſe du tambour par ce conduit, & il indique dans ſon mémoire le procédé qu'il a ſuivi pour y réuſſir

M. Louis a terminé la ſéance par la lecture d'un mémoire ſur les corps étrangers dans la trachée-artere. Appellé, il y a peu de

tems, pour un enfant de ſept ans, qui croyoit avoir avalé une feve ſeche, M. Louis reconnut par les ſignes excluſifs de l'exiſtence de ce corps étranger dans l'œſophage, & par les ſymptômes, que la feve étoit dans la trachée-artere. L'enfant reſpiroit avec difficulté & râlement, & indiquoit avec ſon doigt le lieu où étoit le corps qui rendoit ſa reſpiration ſi laborieuſe. M. Louis propoſa l'opération de la bronchotomie, comme l'unique reſſource dans ce cas. Il étoit devenu très-urgent; car il y avoit deux fois vingt-quatre heures que l'accident étoit arrivé, & l'on avoit fatigué inutilement l'enfant, par les différens ſecours convenables pour enfoncer dans l'eſtomac, ou faire ſortir les corps étrangers de l'œſophage. M. Louis propoſa une conſultation; mais loin d'être autoriſé à faire une opération dont le ſuccès auroit été très-brillant, on lui conteſta d'un côté que le corps fût dans la trachée-artere, d'un autre on intimida les parens par la crainte que l'enfant ne mourût dans l'opération. M. Louis ramena tous les conſultans à ſon avis, ſur la nature du mal, en prouvant par des faits qu'il étoit plus fréquent qu'on ne penſe; mais il ne ſe décida que d'après la raiſon & l'expérience ſur les avantages de l'opération, qui a réuſſi tout autant de fois qu'elle a été pratiquée, & les exemples de plaies très-compliquées à cette partie, qui ont eu d'heu-

reux ſuccès. Tout ce raiſonnement ſi clair & ſi perſuaſif dans le mémoire de M. Louis, n'a pu vaincre les impreſſions de crainte que les parens avoient reçues ; l'enfant ne fut point opéré, & mourut le lendemain au ſoir, trois jours révolus après l'accident : l'ouverture du cadavre a comblé les regrets des parens, qui ont vu qu'une opération fort ſimple auroit ſauvé la vie à un enfant qui leur étoit cher.

M. Louis avoit fait l'hiſtoire de ce fait, peu de jours après qu'il fut arrivé, devant une très-nombreuſe aſſemblée, dans l'amphithéatre des écoles de médecine, en traitant de la bronchotomie, dans le cours des opérations de chirurgie que nous avons fait à la fin du mois dernier. Cette obſervation parut dès-lors très-importante ; mais les faits relatifs que l'Auteur y a joints, & la diſcuſſion des objections qu'on lui a faites, rendent ſon mémoire curieux & inſtructif, capable de prévenir dans d'autres occaſions le malheureux événement qu'entraîne la diverſité des avis, & l'oubli des regles les plus poſitives. Un cas auſſi marqué ne doit pas s'annoncer par des ſignes équivoques ; & il n'y a peut-être point d'accident dans tout le domaine de la chirurgie qui puiſſe manifeſter, d'une maniere auſſi ſatisfaiſante, les grandes reſſources de cet art dans les cas les plus déſeſpérés.

LIVRES NOUVEAUX.

La Vérolette ou Petite-vérole volante, en deux parties, par M. ***. A Paris, chez *Dhoury*, Libraire, rue de la vieille-bouclerie ; brochure de 90 pag. Prix, 1 liv. 4 ſ.

Le but de l'Auteur, dans cette brochure, eſt de faire connoître ce que c'eſt que la petite-vérole volante : ſelon lui elle a été ignorée des anciens ; ce n'eſt que depuis le ſeizieme ſiecle que cette maladie a commencé à ſe faire connoître ; les Médecins Italiens, François, Anglois & Allemands en ont parlé ſucceſſivement : ces recherches chronologiques ſont l'objet de la premiere partie. Dans la ſeconde l'Auteur examine la nature de la vérolette, qu'il définit une éruption critique de puſtules ſéreuſes qui ſe montrent après un jour de fievre, qui diſparoiſſent ou ſe deſſechent le troiſieme jour ; il en examine les cauſes, le diagnoſtic, le pronoſtic & le traitement, & il fait voir que cette maladie n'a rien de commun avec la petite-vérole, que par conſéquent la vérolette ne peut laiſſer craindre la vraie petite-vérole, ni laiſſer eſpérer, quand elle a paru, que le malade ſera pour la ſuite exempt de la petite-vérole, s'il ne l'a déjà eue. Delà l'Auteur conclut que la cauſe de l'inoculation demeure entiere, & que la vérolette n'eſt que le fantôme de la petite-vérole, qui n'ôte & qui

n'ajoute à celle-ci rien de ſes prérogatives, ni de ſes inconvéniens.

Traité des affections vaporeuſes du ſexe, avec l'expoſition de leurs ſymptômes, de leurs différentes cauſes, & la méthode de les guérir ; on y trouve auſſi des connoiſſances relatives aux affections vaporeuſes des hommes, par M. Raulin, Docteur en médecine, Conſeiller-Médecin ordinaire du Roi, des Académies royales des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux & de Rouen, *ſeconde édition, revue par l'Auteur.* A Paris, chez *Hériſſant*, Libraire, rue S. Jacques. Prix, relié, 2 liv. 10 ſols.

Nous avons déjà rendu compte l'année derniere de cet ouvrage, auquel nous avons accordé de juſtes éloges. L'Auteur, dans cette ſeconde édition, a eu grand ſoin de veiller de plus près qu'auparavant à la correction des fautes d'impreſſion, ce qui la rend ſupérieure à la précédente. On trouve de plus dans cette édition un Avertiſſement dans lequel M. Raulin ſe juſtifie de pluſieurs reproches qu'on lui avoit faits : il répond, article par article, à une critique qui avoit paru de ſon ouvrage, dans un écrit public ; il finit par combattre un Philoſophe de nos jours, qui, dans un brochure intitulée, *Lettre & Obſervation ſur la médecine*, s'eſt aviſé de vouloir attaquer cet art admirable & ſalutaire, & s'eſt attaché à prouver qu'il étoit

ſans principes. Ce Philoſophe a fait voir qu'avec beaucoup d'eſprit on pouvoit ignorer beaucoup de choſes, & qu'en voulant raiſonner de tout, on raiſonnoit ſouvent très-mal.

Diſſertations chymiques de M. Pott, Profeſſeur de chymie & Membre de l'Académie royale des Sciences de Berlin, recueillies & traduites, tant du latin que de l'allemand, par M. Demachy, Apothicaire gagnant maîtriſe à l'Hôtel-Dieu, 4 vol. *in*-12. Prix, relié, 10 liv. A Paris, chez *Hériſſant*, Libraire, rue S. Jacques.

Tableau des maladies, où l'on découvre leurs ſignes & leurs événemens, traduit du latin de *Lommius*, avec des remarques; ouvrage qui renferme les obſervations les plus importantes pour acquérir une parfaite connoiſſance de tous les maux du corps humain, en prévoir les ſuites, en pénétrer les cauſes, & s'aſſurer de leurs remedes. A Paris, chez *Debure* l'ainé, Libraire, quai des Auguſtins, vol. *in*-12. Prix, relié, 3 liv.

AVIS.

Quand on a paru exiger de nous que nous rendiſſions compte des livres nouveaux, & que nous en portaſſions un jugement, nous nous en ſommes chargés par le ſeul déſir de nous rendre utiles à tou-

tes les perſonnes de l'Arr, qui ne veulent ou ne peuvent pas acheter tous les livres. Quoique nous ſçuſſions ce qu'il en coûte pour être véridique, nous avons eu la force de dire la vérité, ſans craindre les effets de l'envie. Cependant, comme il pourroit ſe trouver des gens aſſez méchans pour inſinuer que nous avons voulu offenſer quelqu'un, nous déclarons que nous n'avons jamais eu deſſein de le faire, & que nous avons toujours eu grand ſoin de ſéparer dans toutes nos cenſures l'homme d'avec l'Auteur, & que nous reſpectons quelquefois autant celui qui écrit que nous faiſons peu de cas de ſon ouvrage.

Nous avertiſſons en même tems que nous n'annoncerons déſormais que les livres qui mériteront, ou des éloges ou de la critique, & que nous laiſſerons dans l'obſcurité ceux qui ne ſont pas faits pour en ſortir.

Nota. Nous avons été obligés de renvoyer au Journal prochain, faute de place, le rapport de l'inoculation, & l'examen des cauſes de la mort du fils de M. de Caſe, qui n'a pas péri par l'inoculatian, à ce que prétendent les Médecins, mais par une chute.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

MAI 1579.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
1	9	17	12 1/2	27	8	0	N. au N-E. fort.	Peu de nuages.
2	9	15 1/2	13		10		*Idem.*	*Id* pet. pl. à 8 h. du s.
3	9	14	10 1/2	28	0		*Idem.*	Couvert, Bruin. tout le matin.
4	10	13 1/2	11	27	10		*Idem.*	*Id.* petite pluie par interv. tout le jour.
5	8	16	11		11	0	O. médiocre.	Peu de nuages.
6	10	15	10 1/2	28	0	1/2	*Idem.*	Beauc. de nuag. pluie forte le s.
7	8	17	12 1/2		1	0	*Idem.*	Peu de nuages.
8	9	17	11 1/2		2	1/2	*Idem.*	*Idem.*
9	9	16	12		3	0	*Idem.*	*Idem.*
10	11	15	12		1		*Idem.*	Beauc. de nuag pet. pl. le mat. & le soir.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
11	11	15	12	28	2		*Idem.*	Couv. p. pluie à 3 h. le mat.
12	10 1/2	17	12		3	1/2	*Idem.*	Peu de nuages.
13	11	19	15		4	0	*Idem.*	*Idem.*
14	12	16	11		3	1/2	*Idem.*	*Id.* petite Bruine le m.
15	9	17	12		5	0	*Idem.*	Peu de nuages.
16	9	19	14		4		O. au N-O. méd.	Serein.
17	11	20	8		4		N. au N-E. fort.	Peu de nuages.
18	5	13	8		6		*Idem.*	*Idem.*
19	5	13	9		7		N. *idem.*	Serein.
20	6	17	10		6	1/2	*Idem.*	*Idem.*
21	8	18	12 1/2		5	0	*Idem.*	*Idem.*
22	8	15 1/2	10		5		*Idem.*	Peu de nuages.
23	8	15	10		5		*Idem.*	Beaucoup de nuages.
24	9	12	11		5		*Idem.*	Couvert.
25	9	18	14		4		*Idem.*	Beaucoup de nuages.
26	14	21	11		3	1/2	*Idem.*	*Idem.*
27	5 1/2	14	10		2		*Idem.*	Peu de nuages.
28	8	17	13		1	0	O-N-O. au S-O. m.	*Idem.*
29	8	19	12 1/2	27	9		S. au S-O. *id.*	*Id.* pl. forte à minuit.
30	9	15	10		10		O. médiocre.	Beaucoup de nuages,
31	8	20	13		9		S-E. *id.*	*Id.* pluie méd. le s. & la nuit.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été de 5 deg. au-dessous du même point : la différence entre ces deux termes est de 16 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 7 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 15 fois du N.
6 fois du N-E.
1 fois du S-E.
1 fois du S.
2 fois du S-O.
13 fois O.
2 fois du N-O.

Il y a eu 4 jours de tems serein.
23 jours de nuageux.
4 jours de couvert.
9 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse pendant tout ce mois, où le hâle a été encore plus fort que dans le mois précédent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1759 ; par M. VANDERMONDE.

On a observé pendant ce mois des fiévres rouges & miliaires, qui ont régné, sur-tout parmi les enfans ; elles s'annonçoient sous le masque de la rougeole, avec une fiévre assez vive, une toux seche & quinteuse, un larmoiement presque continuel. Le caractere de l'éruption étoit différent ; c'étoit de petits boutons rouges qui couvroient toute la surface du corps, & qui paroissoient sur-tout au visage. Les cordiaux & la diete analeptique faisoient périr les malades. Nous en avons vu qui, après cette méthode, éprouvoient des sueurs continuelles, & qui périssoient dans des convulsions ; ceux qui ont échappé par les délayans, les lavemens, les absorbans, la saignée, avoient pour signe de guérison des parotides ou des enflures aux jambes, dont on venoit difficilement à bout par la suppuration, & par la résolution.

Ce mois, qui n'est ordinairement pas fertile en maladies, a produit beaucoup de fausses pleurésies, des catharres à la tête & à la poitrine, des dartres, des démangeaisons à la peau ; il sembloit que la transpiration interceptée en partie pendant l'hiver, étoit la cause de tous ces maux, & que les humeurs âcres cherchoient à se faire jour au dehors : le petit lait, les lavemens, les boissons abondantes & apéritives réussissoient à merveille.

Il a régné aussi des maux de gorge, accompagnés de gonflement des amygdales & de la luette ; comme ces maux étoient sans fiévre, une saignée, de la diéte, des gargarismes suffisoient pour les combattre.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Avril 1759, *par M.* BOUCHER, *Médecin*

On peut dire que le tems a été ce mois à la séchereſſe, quoiqu'il ait plu nombre de jours, la pluie n'ayant eu lieu que par des intervalles courts: auſſi le barometre a-t-il toujours été haut; & nos campagnes enſemencées de lin & des grains de Mars, ſouffroient de la séchereſſe à la fin du mois. Les vents ont été variables pendant tout ſon cours.

Il y a eu des alternatives de tems doux & de tems froid. Le 6, le thermometre a été obſervé l'après-dîner à 14 dégrés, & le 7 il n'a pas monté plus haut qu'à 9 $\frac{1}{2}$ dégrés. L'air s'eſt adouci les jours ſuivans. Le 16, le 17 & le 19, il y eut la nuit de petites gelées blanches, il a fait chaud les derniers jours du mois; le 26, le thermometre monta à 17 dégrés, & le 27 à 17 $\frac{1}{2}$.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois 17 $\frac{1}{1}$ dégrés au-deſſus du terme de la congélation, & pour la moindre chaleur, 3 dégrés au-deſſus de ce terme: la différence entre ces deux termes eſt de 14 $\frac{1}{2}$ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27

pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 7 ½ lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du Nord.
8 fois du Nord vers l'Eſt.
5 fois du Sud vers l'Eſt.
6 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'Oueſt.
7 fois de l'Oueſt.
7 fois du Nord-Oueſt.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.
15 jours de pluie.
3 jours de tonnerre
2 jours d'éclairs.
3 jours de grêle.

Les hygrometres ont marqué de la ſéchereſſe tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Avril 1759, *par M.* BOUCHER.

Il y a eu, dans le cours de ce mois, parmi les jeunes gens & les enfans, des fievres rouges-malignes, qui s'annonçoient par un friſſon & un grand abattement, ſuivis bientôt d'une grande chaleur, violent mal de tête, mal de gorge, douleurs cardialgiques, oppreſſion, angoiſſes, envies de vomir, vomiſſemens, &c. L'éruption rouge ſe montroit au bout de vingt-quatre heures; elle ne ſoulageoit point : j'ai vu deux jeunes gens tomber dans le délire au deuxieme jour; les yeux étoient rouges & égarés, le

pouls petit & fréquent, la peau échauffée & seche ; les levres & la langue devenoient aussi bientôt seches : une inflammation érysipélateuse s'emparoit du voile du palais & d'une partie du gosier ; les malades n'avaloient qu'avec une peine extrême, ils refusoient même toute boisson ; ils rendoient des vers morts. J'ai vu mourir de cette maladie au septieme, une demoiselle de seize ans, avec des signes de gangrene intérieure ; une fille de sept à huit ans est morte dans le cinquieme ; une sœur ainée à celle-ci a été, à sa convalescence, environ trois semaines dans une bouffissure générale, dont elle est enfin guérie.

Il a régné beaucoup d'angines, les unes purement inflammatoires, avec gonflement des amygdales, & d'autres qui consistoient en une inflammation érysipélateuse du voile du palais, qui se communiquant dans une étendue plus ou moins considérable du gosier, affectoit aussi souvent les trompes d'Eustache & le fond de l'oreille ; il s'en est suivi dans quelques personnes des dépôts dans ce dernier organe. La cure de cette espece d'angine doit être un peu différente de l'autre ; les saignées ne doivent pas être poussées aussi loin dans l'autre espece, & l'on est obligé d'avoir recours plus libéralement aux boissons aigrelettes, délayantes & laxatives en même-tems, suivies d'apozemes composés d'anti-phlogistiques, d'anti-septiques & purgatifs. Nous avons eu aussi des angines pitui-

teuſes, dont on a guéri par la purgation réitérée.

Les pleuréſies & les péripneumonies franches ont été encore fort communes. Le ſang tiré des veines avoit une conſiſtance très-ferme dans la plupart des malades, & il étoit couvert d'une coëne très-dure ; ce qui joint à la force de la fiévre, obligeoit à tirer beaucoup de ſang & en peu de tems, ſans quoi les dépôts s'en ſuivoient bien vîte ; pluſieurs ſont morts au cinquieme de la maladie ; la texture ſerrée du ſang rendoit dangereux l'uſage des ſudorifiques & des réſolutifs animés : j'ai trouvé dans le ſuc de cerfeuil, mêlé avec du petit vin blanc, & édulcoré avec le ſyrop violat, un remede mitoyen en ce genre, qui, ſecondé par l'application de quelques cataplaſmes appropriés, a opéré une réſolution ſalutaire dans quelques malades. La criſe de la maladie a eu lieu en pluſieurs par les ſcelles en partie ; quelques-uns ont rendu des vers.

Il y a eu, parmi les pauvres ſur-tout & dans la garniſon, beaucoup de fiévres tierces, des doubles-tierces & des continues-rémittentes, & quelques apoplexies.

JOURNAL

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1, *v.* 63. 64.

AOUST 1759.

TOME XI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AOUST 1759.

DISSERTATIONS

Chymiques de M. POTT, *recueillies & traduites, tant du latin que de l'allemand, par M.* DEMACHY, *gagnant maîtrise à l'Hôtel-Dieu. A Paris, chez* Hériſſant, *rue S. Jacques; 4 volumes* in-12. *Prix relié* 10 *livres.*

DÈS l'année 1716, M. Pott, un des meilleurs diſciples de Stahl, profondément inſtruit de la Chymie, tant par la lecture des Auteurs qui en traitent, que par un travail aſſidu & des expériences bien faites. M. Pott s'annonça comme Chymiſte

à Halles, en y publiant une dissertation sur les soufres des métaux.

Les soufres sont, dit-on, une partie essentielle aux métaux; ils en contiennent le phlogistique, & leur grande expansibilité leur donne des vertus admirables, soit en médecine, soit dans la transmutation; aussi pour enlever aux métaux ce soufre prétendu, les anciens Chymistes n'ont-ils rien épargné. Détailler ces travaux des anciens, apprécier leurs opinions & leurs expériences, & réduire les éloges que l'on fait des soufres métalliques à leur juste valeur : tel est le but de M. Pott; & cette premiere dissertation, pleine de faits & de raisonnemens, prouve combien la lecture, quoique fastidieuse, des Auteurs alchymiques, peut receler de bonnes choses qui n'échappent qu'à deux sortes de lecteurs, aux gens peu attentifs, & à ceux qui sont trop pleins de préjugés.

Quatre ans après ce premier ouvrage, M. Pott publia une analyse de l'orpiment, où, après avoir exposé les variétés des sentimens sur la nature, les dénominations, les propriétés & les parties constituantes de son minéral, il démontre que c'est l'union naturelle du soufre & de l'arsenic; union différente néanmoins de celle que l'art opere, & qui donne les différens arsenics colorés. On trouve dans cette dissertation une huile singuliere d'orpiment, qui, au premier coup

d'œil, pourroit en impoſer. Après avoir indiqué les moyens de l'obtenir, on y examine ſa nature; & il réſulte que c'eſt l'arſenic diſſous par l'acide concentré du ſel marin, & rendu onctueux par la préſence du ſoufre de l'orpiment. C'eſt à la fin de la diſſertation que ſe trouvent cités les Auteurs, qui n'ont pas craint d'employer intérieurement l'orpiment & l'arſenic; on les met en oppoſition avec ceux qui en ont redouté l'uſage, & on conclut par le reléguer parmi les remedes externes; il rend de très-grands ſervices aux Chirurgiens, dans la cure des ulceres, des fiſtules, &c.

Si le total des œuvres de M. Pott eſt plus particuliérement deſtiné à la chymie, on trouve néanmoins à la fin de pluſieurs de ſes diſſertations, des vues de pratique médicale; & ces vues complettent l'utilité qu'on peut retirer de la collection que nous annonçons.

Il ne nous eſt pas poſſible de ſuivre, même avec conciſion, les trente-deux Diſſertations ou Mémoires qui forment nos quatre volumes françois. Les premieres étoient faites dès 1716, & les dernieres ſont de l'année 1757; toutes étoient éparſes, & les unes ont été recueillies au nombre de ſix, en 1739, avec trois diſſertations particulieres, ſous le nom de premiere Collection; trois autres furent publiées en 1741, ſous le titre de ſeconde Collection. Des ſept volu-

mes *in*-4°, intitulés, *Miſcellanea Berolinenſia*, quatre contenoient pluſieurs mémoires latins ; les volumes françois de l'Académie de Berlin en contenoient quelques autres. Enfin, M. Pott en avoit fait imprimer en allemand deux qui n'avoient pas été préſentés à l'Académie. Par l'expoſé que voici, il eſt aiſé de ſentir, & combien de volumes il eût fallu poſſéder pour avoir toutes les œuvres de M. Pott, & l'importance du ſervice qu'on a rendu aux Chymiſtes d'en faire le recueil complet, & de le traduire en françois.

A ces conſidérations ſe joignent celle de deux manuſcrits de l'Auteur, publiés ici pour la premiere fois ; celle du mérite particulier des œuvres d'un auſſi célebre Chymiſte que M. Pott, & celle enfin des remarques du Traducteur, qui, » attaché par goût & par » état à l'étude de la chymie, a dû concourir » pour ſa part à la perfection de l'ouvrage » chymique qu'il publie. « Il y a en effet concouru, & la clarté de ſes notes, la modeſtie de ſes objections, ou la politeſſe de ſes repliques, nous rappellent le ſouvenir des notes qu'un Savant avoit miſes à la ſuite du Traité du Salpêtre de l'illuſtre M. Stahl ; même abondance, même ſavoir dans les deux Commentateurs ; & pour rendre le parallele complet, même intelligence en publiant les ouvrages de Chymiſtes très-ſavans.

C'eſt pour confirmer davantage ce que nous diſons des diſſertations de M. Pott & des notes de ſon Traducteur, que nous allons encore expoſer l'analyſe de quelqu'une de ſes diſſertations.

Les corps ſont diſſolubles, les uns par un diſſolvant, les autres par un autre; & on convient aſſez généralement en chymie, que la diſſolution s'opere à raiſon de l'analogie qui ſe trouve entre le corps à diſſoudre & ſon diſſolvant, ou même entre quelques parties conſtituantes de l'un & de l'autre, pourvu que ces parties conſtituantes aient ſur les autres un plus grand degré d'activité ou qu'elles ſoient en plus grande quantité.

Pluſieurs choſes concourent à la diſſolution, la chaleur, la trituration, la nature des inſtrumens, la longueur du tems, exprimée par les Alchymiſtes par le mois philoſophique, & que le Traducteur remarque être le plus ordinairement de quarante jours.

L'eau diſſout bien des ſubſtances, & entr'autres, elle enleve au mercure une vertu anti-vermineuſe, qui ſemble prouver qu'elle lui a enlevé quelque choſe de ſa ſubſtance, tandis que le Traducteur obſerve que le mercure conſerve conſtamment ſon même poids; les acides végétaux attaquent les gommes réſines, des ſubſtances calcaires, quelques métaux, & ſur-tout le cuivre & le plomb: cette derniere diſſolution donne par la diſtil-

lation, un esprit inflammable, qu'on croit, dit M. D. » être une recomposition de l'a- » cide avec le phlogistique. «

L'huile de vitriol dissout le mercure en bouillant. M. D. remarque qu'alors il passe un esprit sulfureux, sur l'origine duquel on peut se tromper. Toute l'huile de vitriol noyée successivement d'eau, peut se convertir de même en acide sulfureux, sans que rien lui fourniſſe du phlogistique.

Comment les huiles dissolvent-elles les chaux métalliques ? C'est, dit M. D. parce qu'elles trouvent abondamment dans l'huile bouillante le phlogistique dont elles étoient privées.

Si l'on désire voir plus amplement comment notre Traducteur, bon patriote, surtout lorsqu'il s'agit de défendre la vérité, sans lui donner atteinte, justifie les Chymistes François que M. Pott a critiqués. On peut lire les notes de la dissertation sur les causes de la couleur rouge des vapeurs nitreuses, celles sur la base du sel commun, celles sur le borax, &c.

Les liqueurs æthérées qui résultent de la dulcification d'un acide minéral par l'esprit-de-vin, sont depuis plusieurs années l'objet des travaux, des disputes; & ce qui est plus précieux, des découvertes de nos Chymistes. Sans détailler ici les recherches pleines d'érudition qui enrichissent les

trois dissertations de M. Pott sur chacun des acides minéraux dulcifiés, on trouve dans plus de cent notes du Traducteur, qui les accompagnent, tout ce qui s'est dit, fait ou passé de plus remarquable à ce sujet, depuis la publicité de cette partie de l'ouvrage de M. Pott. On y voit l'usage de l'æther pour le refroidissement des liqueurs, & une infinité d'observations utiles, & de faits qui démontrent que le Traducteur ne s'est pas uniquement occupé à savoir ce que pensoient ou ce qu'avoient fait les autres.

Terminons cette annonce par le précis d'un ouvrage d'un genre différent, & qui termine aussi toute la collection. C'est une notice alphabétique des Auteurs & de leurs ouvrages cités par M. Pott; notice qu'il auroit été très-facile de faire, en transcrivant par ordre ces noms & ces titres. Mais l'intention du Traducteur étant, en faisant cette note, de démontrer qu'il n'étoit pas étonnant qu'il se trouvât peu de conformité entre les textes cités par M. Pott, & ceux que M. D. a consultés, il a recueilli dans les meilleurs Bibliographes les éditions différentes de chaque ouvrage, & c'est ce qui rend cette piece très-importante pour ceux qui aiment l'exactitude. Non-content d'un pareil travail, il s'est encore imposé la loi de faire tous ses efforts pour découvrir

l'exiſtence des diverſes éditions qu'il découvroit, perſuadé que quelques Bibliographes ont pu eux-mêmes être induits en erreur ; il eſt un grand nombre d'éditions qu'il n'a pu trouver, mais du moins aſſure-t-il qu'il a vu les principales : ainſi tout a concouru pour donner à l'ouvrage de M. Pott le dernier degré de perfection.

TABLEAU

Des Maladies où l'on découvre leurs ſignes & leurs événemens, traduit du latin de Lommius, avec des remarques : ouvrage qui renferme les obſervations les plus importantes pour acquérir une parfaite connoiſſance de tous les maux du corps humain, en prévoir les ſuites, en pénétrer les cauſes, & s'aſſurer de leurs remedes. A Paris, chez Debure *l'aîné, Libraire, Quai des Auguſtins, 1 volume* in-12. *Prix relié 3 livres.*

Lommius, Médecin de Bruxelles, qui vivoit il y a plus d'un ſiecle, nous a laiſſé un ouvrage achevé ſur le diagnoſtic & le pronoſtic des maladies. Ce Traité, qui eſt d'un très-grand prix aux yeux des connoiſſeurs, n'eſt pas fort commun par la néceſſité dont eſt ce livre à tous les Médecins qui

aiment véritablement leur profeſſion, & qui cherchent à s'en inſtruire parfaitement. Nous ne nous étendrons pas ſur les avantages que l'on retire tous les jours d'un ſi excellent ouvrage ; il ſuffit ſeulement d'obſerver que la ſcience du diagnoſtic eſt la baſe de la guériſon, que ſans elle on eſt expoſé à des erreurs continuelles, & nous oſons même aſſurer que quand un Médecin a bien ſu placer ſon diagnoſtic, que ſon malade eſt à moitié guéri ; car avec quelques connoiſſances, & un bon ſens ordinaire, il vient aiſément à bout du reſte de l'ouvrage. A l'égard de la doctrine des pronoſtics, elle eſt moins intéreſſante pour les malades ; mais c'eſt la partie la plus brillante du Médecin : c'eſt elle qui décide de ſon aptitude à l'exercice de ſa profeſſion, de la nature du génie avec lequel il fait ſes obſervations ; de façon qu'on peut aſſurer, ſans témérité, qu'un Médecin qui ſe trompe *lourdement* & *le plus ſouvent* dans ſon pronoſtic, ſera toujours un Médecin très-médiocre; c'eſt elle, en un mot, qui le diſtingue ſupérieurement de cette ſorte d'empyriques, de toute eſpece, qui ne craignent pas de ſe charger du ſort d'une infinité de malades dont les maux ſont au-deſſus de leurs forces, & de faire dépendre la vie des hommes de leurs opinions frivoles ou de leur routine.

Lommius qui avoit prévu tous ces inconvé-

niens qu'entraîne la pratique de la médecine, avoit formé le deſſein de tranſmettre à la poſtérité des obſervations fidelles ſur toutes les maladies. Ce tableau eſt en petit, mais il eſt fini ; tous les traits dont il eſt formé, partent d'un grand Médecin, & d'un exact & d'un intelligent obſervateur ; & la maniere avec laquelle il eſt préſenté, le met encore dans un plus beau jour.

On ne ſauroit donc trop applaudir aux ſoins de celui qui a bien voulu traduire cet ouvrage, & nous en rendre par là l'acquiſition plus facile. C'eſt à feu M. le Brethon, Médecin, que nous devons cette traduction. Il y a déjà plus de quarante ans qu'elle eſt faite, comme on le voit par la date de l'approbation, qui eſt de feu M. Burette, notre ſavant & illuſtre confrere. Des raiſons particulieres ont retardé de jour en jour la diſtribution de cet ouvrage, que nous croyons cependant que le public ne recevra pas avec moins d'empreſſement.

Cette traduction nous a paru aſſez bien entendue & ordonnée ; l'Auteur n'a pas cru devoir s'aſtreindre au ſens littéral dans certains endroits, pour donner plus de liberté à ſes idées, & pour préſenter les choſes avec plus de clarté. Il a ajouté des remarques qui pour la plupart ſont intéreſſantes, & doivent contribuer à rendre cette édition propre à figurer à côté des éditions latines,

qu'on ne peut se procurer quelquefois qu'avec difficulté. Ces remarques sont extraites des meilleurs Auteurs de médecine, & ne déparent pas celles de Lommius, dont tous les Médecins connoissent l'importance & le prix.

OBSERVATION

Sur une fille qui, à la suite d'une suppression, tomba en catalepsie & dans un sommeil de deux mois, qui a été guérie par les bains des pieds, & les frictions mercurielles, par M. MICHEL, Aggrégé au College des Médecins de Moulins, & Médecin de l'Hôpital de S. Joseph de la même Ville.

Claudine Despal, fille âgée de dix-huit ans, d'un tempérament très-sanguin, entra dans l'Hôpital des femmes le 21 Octobre 1758, attaquée d'une suppression depuis deux mois, occasionnée par une peur; elle jettoit le sang par le nez & par la bouche, en si grande quantité, que quatre saignées faites au bras, & une au pied, suffirent à peine pour l'arrêter : je la fis mettre à l'usage de l'eau de veau, avec le nitre & les herbes tempérantes; & elle usoit par intervalle d'une tisane simple, rendue acide par le syrop

de verjus; les lavemens, les juleps émulsionnés, tout ce qui étoit enfin capable d'arrêter & réprimer la fougue du sang, fut mis en usage. Au bout de huit jours elle parut se bien porter; son pouls étoit tranquille, plus d'hémorragie, ni de pesanteur de tête; elle étoit comme on pouvoit la souhaiter, à la couleur près de son visage, qui étoit plus haute que dans l'état de santé; elle persista dans ce mieux pendant quinze jours. Au bout de ce tems là, les symptômes reparurent les mêmes qu'auparavant, & furent combattus, à-peu-près par les mêmes remedes, mais inutilement; au troisieme jour de sa rechute, je la trouvai à ma visite comme attaquée d'un catarre suffocant; la malade avoit le râle, le pouls étoit foible, le visage étoit défiguré, & cette fille presque sans connoissance & dans un état d'agonie; je lui fis préparer une potion cordiale acidulée avec le syrop de berberis, pour ranimer ses forces, ne croyant pas pouvoir lui ordonner autre chose; le lendemain je revins à l'hôpital, mais voyant son lit dégarni, je jugeai qu'elle étoit morte; je n'en parlai point, & personne ne m'en parla.

Je restai ainsi pendant deux mois, au bout desquels, passant devant un lit qui étoit fermé, je demandai quelle étoit la malade; je fus fort étonné, quand on me fit voir cette pauvre fille, qui étoit précédemment

dans un autre lit, où je l'avois mise quand elle arriva à l'hôpital : je l'examinai attentivement ; les couleurs de son visage étoient des plus vives, son pouls fort naturel : elle étoit dans un sommeil comateux très-tranquille, privée en entier de mouvement & de sentiment ; toutes les parties de son corps restoient exactement dans la situation où on les mettoit ; & ce qui est singulier, c'est qu'en les déplaçant, on s'appercevoit qu'elles étoient toutes fort roides, & se prêtoient difficilement, excepté la tête qui cédoit aisément, & gardoit, comme les autres parties, la situation où on l'avoit mise une fois : je n'eus rien de plus pressé que de demander comment on l'avoit conduite pendant ce long intervalle, & la suite du déplorable état où je l'avois laissée la derniere fois que je l'avois visitée, on me répondit qu'elle avoit resté dans le râle environ vingt-quatre heures, & qu'elle étoit tombée à la suite dans le sommeil où je la voyois, sans avoir rien dit, ni s'être remuée depuis, à l'exception de quelques momens dans la journée ou dans la nuit ; qu'on l'élevoit un peu pour lui faire avaler quelques cuillerées de bouillon ou de tisane, dont elle rejettoit au moins les deux tiers ; & que pensant qu'elle étoit à chaque instant prête à mourir, on avoit cru inutile de lui rien faire prendre, ni de m'en parler. Je n'en jugeai pas ainsi :

au contraire je réſolus de donner tous mes ſoins les plus preſſans à cette miſérable ; & réfléchiſſant ſur ſon état, il me fut facile de penſer, eu égard à la cauſe antécédente, que le ſang qui avoit fait tout le ravage au commencement, s'étoit porté au cerveau ; & que faiſant une compreſſion ſur les nerfs, je ne devois pas chercher ailleurs la cauſe de la catalepſie ; & que quoique le pouls & la reſpiration fuſſent dans l'état naturel, je n'avois tout au plus que lieu de juger que le cervelet qui envoie des nerfs au cœur & aux organes de la reſpiration, n'avoit ſouffert aucune compreſſion : je voulus faire pratiquer des ſaignées, mais je ne pus en tirer d'aucune partie du corps ; les lavemens ne purent avoir lieu, les remedes pris par le haut ne me paroiſſoient pas indiqués ; après tout, comment les faire prendre ? Je fis lever la malade, & je lui fis mettre dans l'eau chaude les deux pieds ; on la laiſſa dans l'eau, ayant ſoin de lui faire frotter doucement les jambes, & juſqu'à moitié des cuiſſes par intervalle, & après les frottemens, la faiſant couvrir pour que la vapeur de l'eau chaude pénétrât & ramollît le tiſſu de la peau. Au bout d'une heure, elle fut couverte de ſueur ; ſon pouls étoit un peu foible, on la mit au lit ; cela n'empêcha pas que le ſoir je n'en fiſſe faire autant. Enfin, après trois jours de

ces bains, comme elle n'avoit aucun mouvement, ne pouvant pratiquer d'autres remedes, je me décidai pour les frictions mercurielles. Mais, m'objectera-t-on, comment pouvoit agir le mercure ? étoit-il pour lors indiqué ?

Je réponds à cela que le mercure agit par la peſanteur de ſes molécules ſur le ſang & la lymphe, qu'il diſſout. Mon idée fut de diminuer la roideur des membres, en briſant & diviſant les fluides ; & j'ai penſé qu'entrant dans le torrent de la circulation, il pouvoit opérer cet effet par-tout où il ſeroit porté ; d'ailleurs la malade étoit ſans fievre. Pourquoi ne pas penſer à la congeſtion qui étoit dans tous les points de la circonférence, qui demandoit des remedes propres à mettre en mouvement les liqueurs ralenties ? Or le mercure me parut le remede unique, puiſqu'il agit ſans cauſer de raréfaction.

Je lui fis donc adminiſtrer une friction de trois gros d'onguent mercuriel. En la frottant, elle cria un peu, ſans rien articuler ; ce qu'elle ne fit pas avant les bains. De jour à autre les frictions furent faites, en commençant par les pieds, & dans la même progreſſion qu'on auroit fait dans une maladie vénérienne ; à la cinquieme, elle répondoit par *oui* & *non*, & ne pouvoit articuler d'autres mots diſtinctement, quoiqu'elle en

eût bien envie ; le ſommeil n'étoit plus ſi profond. Après dix frictions, elle parloit & remuoit les extrêmités des pieds & des mains ; je lui fis prendre un petit apozeme de caſſe dans le petit lait, avec la manne, qui fit au mieux. Le lendemain, elle porta une main à ſa bouche, & levoit ſes deux pieds ſous ſa couverture, à la hauteur d'un demi-pied. Dans ce tems là les regles parurent, elle les eut pendant trois jours. Je fis adminiſtrer, après qu'elles furent paſſées, deux nouvelles frictions ; le mercure ayant diviſé la lymphe, elle devint plus coulante, & l'impuiſſance de mouvoir ſes membres ſe diſſipa peu-à-peu, & il ne lui reſta qu'une vacillation en marchant. Avant le tems qu'elle devoit avoir ſes regles, je lui fis mettre huit jours les pieds dans l'eau, deux fois par jour, pendant environ trois quarts d'heure ; elle les eut abondamment le 15 Mars, qui répondoit au tems : à la fin de ce même mois, je lui ai fait prendre les eaux de Bardon, en y ajoutant ſimplement le ſel de nitre pour les faire percer plus aiſément ; elle les a pris pendant quinze jours avec un grand ſuccès : elle jouit à préſent de la meilleure ſanté ; elle a été purgée trois fois dans le cours de ſa maladie & des frictions ; elle a pris quantité de boiſſon humectante & délayante : j'eſpere remédier à ce qui lui reſte, c'eſt-à-dire, à la foibleſſe

des articulations des genoux, par les eaux de Vichy, qu'elle prendra au mois prochain. J'ai oublié de dire qu'après les bains & les deux premieres frictions, on entendoit dans ſon ventre des borborygmes, qui me firent augurer une métaſtaſe ; ce qui arriva effectivement, comme on a vu ci-deſſus.

Il eſt étonnant que cette malade ait reſté deux mois dans un ſommeil tranquille, un pouls naturel avec un engorgement ſi conſidérable. Tous les Auteurs parlent de la catalepſie, qui a duré aux uns quelques heures, aux autres quelques jours. *Etmuller* en rapporte une obſervation tirée de *Fonſeca*, d'une femme qui, après une ſuppreſſion, avoit coutume, pendant ſix heures de chaque ſemaine, de tomber dans la catalepſie. *Plater* rapporte des exemples de cette maladie occaſionnée par la fumée & la vapeur du charbon. *Schenkius* en cite occaſionnées par des vers. *Foreſtus & Tulpius* citent des jeunes gens des deux ſexes, qui ſont tombés dans ces accès pour s'être trop livrés à des réflexions amoureuſes ; il s'en eſt vu qui avoient leur ſource dans l'affection hypocondriaque, telle que nous la dépeint *Hildesheim ;* mais je n'ai vu dans aucun Auteur un ſommeil ſi long. Comment concevoir que le ſang ſe déterminant au cer-

veau, & faisant une congestion aussi considérable, la malade ne soit pas morte ? Je réponds à cela une chose bien simple ; la congestion une fois faite, il y avoit lieu de penser que la circulation s'entretenoit dans les grands vaisseaux, sans que la congestion qui étoit faite, fût assez considérable pour attaquer le fond de la vie, quoiqu'elle le fût assez pour ôter le mouvement & le sentiment.

Mais le défaut d'alimens pendant deux mois, comment n'a-t-il pas produit la mort ?

Il est vrai que la malade prenoit peu de chose, puisque sept à huit cuillerées de bouillon ou de tisane lui suffisoient en vingt-quatre heures ; mais l'état tranquille dans lequel elle étoit, occasionnoit moins de transpiration : son pouls qui étoit naturel, démontroit bien que le cœur n'avoit pas un mouvement fort ; ainsi, à proportion, moins forte étoit l'action du centre à la circonférence, plus grande étoit la diminution de transpiration, & cette déperdition de substance moins forte exigeoit moins de nourriture.

LETTRE

De M. DUMONCHAU, Médecin du Roi aux Hôpitaux militaires de Douai, à l'Auteur du Journal, sur deux phénomenes très-singuliers.

MONSIEUR,

Voici une observation que je trouve dans des papiers de médecine, dont je suis possesseur, laquelle m'a paru assez frappante pour croire devoir vous en faire part. Je compte que vous voudrez bien la rendre publique par la voie de votre Journal.

Une paysane de ces cantons-ci avoit, depuis plus de six mois, une suppression d'urine bien complette. Une diarrhée de plus, devenue habituelle, la fatiguoit au point qu'elle devint d'une maigreur surprenante. Ce surcroît de douleur pourtant lui étoit en quelque sorte devenu un bien; les reins se déchargerent par la voie des intestins. Réduite au plus triste état, cette malade n'attendoit plus de l'art des Médecins aucun secours qui pût la soulager, lorsqu'un nouvel accident, au milieu des plus déplorables symptômes, lui apporta la guérison qu'elle n'osoit plus espérer. La langue lui enfla, elle grossit & prit tant de volume, que les passages de l'air en furent

preſqu'entiérement empêchés ; tout menaçoit de la ſuffocation & de la mort ; cependant qu'arriva-t-il ? La malade ſentit ſous ſa langue une douleur plus cuiſante, elle y porta le doigt, elle la grata, la preſſa, la déchira, en tira une pierre, un vrai *calcul ;* & dès ce moment heureux pour elle, l'urine reparut dans ſes couloirs, le flux de ventre ceſſa, l'embonpoint revint, & la malade guérit.

Vous pouvez bien penſer, Monſieur, que dans le tems on ne manqua point de parler beaucoup de cette maladie ſi extraordinaire ; elle parut ſinguliere apparemment : la plupart des Médecins, toujours ſi difficiles, & ſi lents approbateurs de ce qu'ont fait leurs confreres, crierent à la fable, au menſonge ; cependant on fut obligé d'y croire, quand on vit un autre fait de cette nature ; c'eſt une obſervation de M. *Lamelin*, autrefois bon Médecin, vivant à Valenciennes. Un jeune homme de cette Ville ſouffrit pendant long-tems d'une ſuppreſſion d'urine, avec complication d'un cours de ventre *ſéreux* ; enfin il ſurvint à la tempe un abſcès qui dura long-tems auſſi, & qui, en s'ouvrant, laiſſa voir un *calcul* dont l'extraction rendit à l'urine ſon cours, & au malade la bonne ſanté dont il jouiſſoit avant l'arrivée de tous ces maux.

Ces obſervations, Monſieur, ne ſont pas

récentes ; je leur crois plus de cinquante ans. Je les ai extraites & traduites d'un très-grand Traité latin, manuscrit, de médecine-pratique, composé par feu *Gabriel Leclercq*, Médecin à Avenes en Hainaut. Cet ouvrage rempli d'excellentes choses, a, comme bien d'autres, essuyé le sort des manuscrits *orphelins*, tombés en mains étrangeres. Il n'a point été publié après la mort de l'Auteur, qui l'avoit mis, autant, au moins qu'il étoit en sa puissance, en état d'être rendu public, & qui l'avoit paré de plusieurs approbations des meilleurs Médecins de Louvain & de Bruxelles. Il n'y a pas apparence qu'il soit jamais mis au jour ; c'est une raison qui m'engagera à vous envoyer, si vous l'agréez, Monsieur, ce que j'y pourrai trouver d'assez intéressant, en fait d'observations, pour mériter l'attention du Public.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur les effets de la Morelle, par M. DUMOLIN, Médecin à Cluny, par Mâcon.

En 1743, deux filles de Jean du Patier, Marchand, rue Merciere, à Cluny, âgées, l'une d'environ sept ans, l'autre de huit, furent frappées d'une manie au-dessus de leur

âge. Les phénomenes furieux dont elles étoient affligées me firent ſoupçonner le poiſon : je leur fis donner quelques verres de tiſane ſtibiée ; elles vomirent, l'une deux bayes, l'autre trois de *morelle furieuſe*, entieres, auſſi pleines, auſſi fraîches qu'au moment qu'elles ſont détachées de la plante, dans leur parfaite maturité ; cependant la manie ſe ſoutenoit depuis près de vingt-quatre heures ; tous les membres étoient frappés de foibles mouvemens convulſifs; le geſte étoit audacieux, leur regard exprimoit la fureur, le ris ſardonique immodéré ſuccédoit & faiſoit place aux larmes ameres ; elles bégayoient des paroles hardies, & cherchoient à mordre & déchirer tout ce qui ſe préſentoit devant elles : l'anus, le ſphincter de la veſſie étoient relâchés ; les extrêmités inférieures étoient engourdies par une atonie paralytique : l'effroi s'empara de l'eſprit timide du peuple voiſin ; la ſuperſtition, compagne inſéparable de la foible crédulité, enfanta des prodiges ; on cria au ſortilege ſur ces créatures innocentes, & l'organe de l'ignorance les publia hautement poſſédées ; on fit des prieres, & l'exorciſme donné ſans connoiſſance, fut auſſi ſans ſuccès; l'émétique en lavage réuſſit. Demi-heure après l'opération du remede, le public ſurpris vit jouer en pleine rue nos convaleſcentes avec les compagnes de leur âge ; aujourd'hui elles jouiſſent d'une

d'une ſanté ferme & vigoureuſe, & n'ont jamais reſſenti aucune impreſſion fâcheuſe du poiſon, dès l'inſtant qu'il fut rejetté au dehors.

L'érétiſme des nerfs, les tenſions ſpaſmodiques, les mouvemens convulſifs de certaines parties, l'atonie, le relâchement du ſphincter de la veſſie & de celui de l'anus, le délire univerſel tirent-ils leur naiſſance d'un tourbillon de vapeurs ſtimulantes, attachées à l'atmoſphere des fruits de la *morelle furieuſe?*

Ces fruits rendus entiers, favoriſent la réponſe conſéquente à la queſtion. Il eſt démontré qu'ils furent avalés, ſans nulle lacération, ſans avoir reçu un coup de dent chez l'une ni chez l'autre malade; & dès-lors on pourroit tout au plus ſe livrer au ſoupçon de l'épanchement de leur ſuc pendant leur long ſéjour ſur l'eſtomac; mais les baies rendues, farcies de ſemences, & les ſucs dont elles étoient remplies, d'une couleur & d'une conſiſtance homogene à ceux des fruits que je détachai de la plante, n'impriment point à ce fait le caractere de l'évidence.

Le tourbillon des vapeurs *nécrotiques*, flottant autour de la baie (*a*) nous découvre un agent ſenſible dans les opérations de la morelle ſur nos malades.

J'abandonne aux maîtres de l'art la théorie fine & lumineuſe dont ils embelliſſent

(*a*) Tourbillon analogue à celui des *moſetes*.

l'explication des phénomenes prodigieux dûs à l'irritation des nerfs. Qu'il me ſoit permis de rapporter ici, d'après le célebre Richard Mead, la différence des effets produits par les poiſons minéraux, de ceux qui ſuccedent aux poiſons végétaux, quoiqu'ils agiſſent par les mêmes principes, mais ſeulement avec plus ou moins d'activité (*a*). *Nec omninò admirandum eſt ſymptomata à vegetabili veneno cum his à minerali diſcordare, etiamſi ejuſdem ſint generis & ſolùmmodo inæqualis vis; ſolidiores enim particulæ minerales cùm ſtomachi erodant tunicas, totalem mortificationem & gangrœnam inducunt, & ſic ſimul & ſemel ſuum perficiunt opus: ſales verò plantarum debiliores, non-niſi levem excoriationem infligere poſſunt, ad cujus ſenſum moleſtum, angores & ſpaſmi inſequentes potiùs ſenſim & ſenſim exhauriunt vires; in hoc caſu animal nec tam de repentè, nec iiſdem ſub ſymptomatibus ſuccumbit.*

Les premieres voies ſe trouvent fermées pendant vingt-quatre heures aux fruits meurtriers; à peine en ſont-elles délivrées, que le calme & la ſérénité renaiſſent; nos poſſédées prétendues folâtrent & jouent dans la rue avec les compagnes de leur enfance. Le vinaigre, l'hydromel, la thériaque &

(*a*) Rich. Mead, *Mechanica expoſitio venenor.* pag. 117.

tous les antidotes vantés, produiroient-ils en pareils cas de si prompts effets ? La plupart des poisons avalés impriment à l'estomac une contraction spasmodique ; le resserrement du pilore s'oppose à leur passage dans les intestins ; leur long séjour sur l'organe intéressé ne change point l'indication essentielle ; l'ennemi doit être attaqué dans son retranchement ; l'émétique en lavage y conduit, il offre des armes sûres pour en triompher : les secours destinés à rétablir le jeu des solides, à rappeller les liqueurs sous les pressoirs de la vie, à réparer les désordres, les impressions qui succedent aux venins portés sur l'estomac, n'entrent point dans mon observation ; mes malades n'en eurent aucun besoin.

Je finis en esquissant le tableau de mes malades dans la description des effets du poison de l'aconit & de la ciguë, tirée de la traduction Latine de J. Gorrée, Médecin Parisien, sur le Traité des antidotes du fameux Clavien, le célebre Poëte & Médecin Nicander.

Il parle de la ciguë :

Hæc primùm tentat caput, & caligine densâ
Involvit mentes, tempus vehementer utrumque
Palpitat : ex oculis madidus delabitur humor
Perpetuò. Apparet geminum quodcunque videtur ;

Sicut nocte ſolent qui vina bibere mèraca.
Aut veluti expreſſis Sileni agreſtibus uvis
Cornibus inſignem qui nutrivere Lyæum,
*Poſtquam tantârunt * ſpumantia pocula mentem,*
Primum oculis variant, titubantes inde per imas
Incedunt nyctæ maleſidis greſſibus oras:
Talis eos premit epoto vertigo veneno.

LETTRE

A l'Auteur du Journal, en forme de Diſſertation, où l'on prouve que les ſels alkali-volatils ne ſont pas de l'eſſence de la putréfaction, & où l'on développe la nature du ferment qui lui eſt propre, par M. ESTEVE, Médecin de Montpellier.

MONSIEUR,

Les différentes queſtions que j'ai été obligé de traiter dans le cours de la diſpute de la Chaire de Chymie, dans l'Univerſité de cette Ville, m'ont fourni matiere à quelques réflexions que je crois utiles pour la Médecine-pratique; je vous les envoie en conſéquence, afin que vous ayez la bonté de les inſérer

* *Vide Nicandri alexipharmaca* 10, *Gorræo Pariſienſi medico interprete*, in-12. *Pariſ. apud Vaſcoſanum* 1549, *fol.* 23. *verſo*, *lin.* 25, *errore typographico*, tantârunt, *lege*, *tentârunt.*

dans votre Journal, ſi vous les trouvez utiles : j'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu une Diſſertation ſur le choix des purgatifs, & ſur la maniere de les employer utilement.

C'eſt une erreur de la vieille Chymie, que le ſel alkali-volatil eſt de l'eſſence de la putréfaction ; on peut démontrer la fauſſeté de cette prétention, en ce que l'alkali-volatil eſt le produit du feu, auſſi bien que des mouvemens inteſtins de certaines ſubſtances ; en ſecond lieu, parce que les excrémens de l'homme, qui ſont très-fétides, ne donnent preſque point de ce ſel ; en troiſieme lieu, parce que l'urine portée au dernier dégré de putréfaction, ne fournit plus de ſel volatil ; auſſi les Chymiſtes qui veulent le retirer de cette derniere ſubſtance, la font-ils putréfier dans des vaiſſeaux clos, afin de retenir le ſel volatil, qui ſans cela ſe diſſiperoit dans l'air? Enfin il n'eſt perſonne qui ne diſtingue l'odeur du ſel volatil dans l'urine légerement putréfiée d'avec l'odeur de l'urine corrompue. Il faut donc conclure delà que l'alkali-volatil ne s'engendre qu'accidentellement dans la putréfaction, & d'une matiere propre. Je ſerois fort porté à croire que cette matiere propre eſt la même que celle de l'alkali-fixe, joint chymiquement au phlogiſtique, & à quelque portion de matiere graſſe & d'eau, puiſque le ſel ammoniacal

nitreux *déflagre* dans le vuide chymique, & que le sel alkali-volatil, traité avec les terres absorbantes, se résout en terre, en huile & eau. Plusieurs expériences faites par le Docteur Pringle, ont démontré que l'alkali-volatil retarde la putréfaction des substances; si je démontre donc que la vapeur qu'exhalent les corps fétides, est un ferment propre à produire la corruption, ces substances seront nécessairement différentes.

Je ne sçaurois démontrer ce fait *à priori*; cette vapeur est incoërcible; d'ailleurs je suis éloigné, & par mon état & par ma maniere de penser, des spéculations; ainsi je vais rapporter quelques effets.

Cette vapeur conservée pendant un certain tems dans des charniers, est devenue pestilentielle, elle a fait perdre le ressort à l'air, la flamme de la chandelle n'a pu y subsister, & les hommes non-seulement y ont été suffoqués, mais leur corps s'est enflé tout de suite, & est devenu sphacelé. Ces observations ont été faites dans l'Eglise de Notre-Dame, & cinq ou six personnes y moururent, dans un charnier qui n'avoit pas été aëré.

Les Médecins praticiens connoissent encore ce fait, lorsque l'arriere-faix se corrompt dans l'utérus; soit qu'il ait resté après l'accouchement, ou après l'avortement, il survient un état de dépérissement, l'haleine

du malade eſt fétide, & ſon état devient ſemblable à celui que j'ai détaillé ci-deſſus, ſi la maladie arrive au dernier période.

Le même effet s'obſerve dans la réſorption du pus ſanieux de la petite-vérole cryſtalline, dans quelques fiévres épidémiques, & dans la plupart des maladies contagieuſes.

La vapeur qu'exhalent les corps fétides, eſt donc un ferment très-propre à exciter la corruption; on doit dire même qu'il eſt très-actif.

Voici l'application de ce principe à la Médecine pratique; lorſqu'il reſte quelque partie d'aliment corrompu dans l'eſtomac, ou dans le premier des boyaux, les alimens que l'on prend ſe corrompent en très-peu de tems, parce qu'ils rencontrent le ferment de leur corruption; delà cet aphoriſme d'Hippocrate, *quò magis impurum corpus nutrieris, eò impurius reddes.* En effet la diete convenable & les minoratifs répétés, ſont les ſeuls remedes qui puiſſent alors rétablir les fonctions; & les remedes que l'on appelle mal-à-propos ſeptiques, ſtomachiques ſeroient nuiſibles: auſſi produiſent-ils des exanthêmes, en atténuant & diviſant les matieres putrides des premieres voies.

Je penſe qu'il eſt inutile de rapporter d'autres faits; les Médecins s'appercevront aiſé-

ment de l'étendue & de l'application de cette doctrine, qui eſt déduite de l'expérience.

Mais ce ferment n'eſt pas toujours néceſſaire pour exciter la putréfaction; on ſçait qu'elle eſt naturelle à la plupart des ſubſtances du regne animal & végétal, & qu'elle n'exige que certaines conditions. C'eſt une erreur cependant que de croire qu'elle s'excite naturellement dans l'eſtomac; les alimens y ſont agités & lavés par les ſucs des premieres voies; & s'il s'y fait de la putréfaction ou de la fermentation, ſoit vineuſe, ſoit acéteuſe, ce n'eſt jamais dans l'état de ſanté; c'eſt ce qu'il eſt facile de démontrer par la ſaveur inſipide qu'on a trouvée dans les matieres à demi digérées, que le cahot d'un carroſſe fait vomir.

Mais ſi les forces digeſtives ſont affoiblies, les digeſtions troublées par quelque affection d'eſprit, le mouvement périſtaltique arrêté par le ſpaſme, comme il arrive aux hypocondriaques, alors les rapports tantôt aigres, tantôt nidoreux, les vents, &c. annoncent la fermentation ou la putréfaction.

Il faut être très-attentif à ces conſidérations, ſans quoi les maladies ſe compliquent avec la fiévre de pourriture, comme on l'obſerve journellement dans les plaies d'armes à feu, & dans les hémorragies conſidérables.

Un braconier du village de Balaruc reçut

un coup d'arme à feu au bras gauche, qui lui fracaſſa l'os : on traita ce malade par la méthode ordinaire ; mais vers le cinquieme jour, la fiévre eut des redoublemens, le pouls devint mou, caracteres évidens de la complication avec la fiévre putride ; faute de remplir cette ſeconde indication, le malade mourut : je priai le Médecin ordinaire de vouloir bien ordonner l'ouverture du cadavre. Nous obſervâmes des engorgemens aux boyaux, & des tampons de vers & d'excrémens dans l'ileum ; il n'eſt pas douteux qu'on eût pu prévenir ce funeſte événement, en tenant les premieres voies libres, ſur ce principe que la foibleſſe du corps & les douleurs amenent la foibleſſe des digeſtions ; celle des digeſtions produit la fiévre de pourriture. J'omets beaucoup d'autres exemples tirés des hémorragies, parce qu'ils ſont des ſuites immédiates de ce principe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une Exfoliation qui s'eſt faite cinquante-ſept ans après un coup reçu à la tête, par M. CHEVALIER, Maître-ès-Arts & en Chirurgie, & Chirurgien employé à l'Hôpital Royal & Militaire de Bourbonne-les-Bains, en Champagne.

M. Collon, Maître en Chirurgie, & Chirurgien-juré aux rapports de la ville de Juſſey, en Franche-Comté, âgé actuellement de près de quatre-vingts ans, fit une chute à l'âge de treize à quatorze mois. Tout l'effort du coup porta ſur le pariétal gauche, & ne fit aucune diviſion à la peau. Quelque tems après il s'éleva une tumeur ſur tout l'endroit contus, tumeur que ſes parens négligerent, la regardant de peu de conſéquence; mais les accidens qui ſurvinrent à la ſuite leur firent ouvrir les yeux, & appeller un Chirurgien, qui ayant été informé de l'accident arrivé au malade, ſe fit inſtruire auſſi de ſes ſignes primitifs. On lui apprit que le bleſſé, au moment de ſa chute, perdit la connoiſſance & le mouvement, qu'il demeura par terre comme immobile & ſans ſentiment; que rappellé à lui par l'uſage de quelques liqueurs ſpiritueuſes, il eut un vomiſſement bilieux.

Parfaitement instruit de ces premiers signes, il l'examina, & le trouva dans un assoupissement, duquel il ne revenoit que lorsqu'on lui touchoit quelque endroit de la tête, & sur-tout celui où il avoit reçu le coup. Il avoit le visage rouge, un gonflement & une tension œdémateuse de toute la tête, qui s'étendoient jusqu'aux paupieres, & la fiévre; tous ces symptômes lui firent juger qu'il y avoit compression au cerveau, par l'épanchement de quelque liqueur sur la dure-mere, entre cette membrane & la pie-mere, entre celle-ci ou le cerveau, ou dans la propre substance du cerveau. En conséquence il décida de la nécessité de l'opération du trépan, & y procéda tout de suite. Il fit une incision cruciale d'environ deux pouces & demi de long, sur autant de large, emporta les quatre angles de la plaie, & la remplit de charpie brute, qu'il laissa jusqu'au lendemain, pour absorber le sang.

Cet appareil levé, il ne découvrit aucune fente ni fêlure au crâne, malgré les recherches & les moyens qu'il employa à cet effet; il apperçut seulement une dépression en forme d'enfoncement, qui avoit produit sur les deux tables le même effet qu'un coup violent produit sur un pot d'étain en l'enfonçant. *

* Cet enfoncement avoit occasionné tous les symptômes de la compression du cerveau.

L'élaſticité de la partie, & les battemens réitérés du cerveau le rétablirent bientôt dans ſon état naturel : les panſemens furent faits dans la ſuite, avec des plumaſſeaux imbibés d'eſprit de vin qu'on appliquoit ſur l'os découvert, & d'autres plumaſſeaux chargés d'un digeſtif ſimple, pour panſer les bords de la plaie ; mais ce panſement abandonné à la conduite de certaines perſonnes qui n'étoient point au fait de l'art, fut négligé, & devint préjudiciable au malade ; les bords de la plaie devinrent calleux, & l'os à découvert pendant pluſieurs mois, s'altéra pour avoir été expoſé aux injures de l'air.

Tout le monde ſait que ce fluide ſe charge de quantité de corpuſcules répandus dans l'atmoſphere, capables de cauſer des dérangemens conſidérables dans l'économie animale, & même d'altérer les parties les plus ſolides de notre corps. C'eſt ce que Boerhaave a judicieuſement rémarqué dans ſes Aphoriſmes, s'expliquant en ces termes (*a*) : le péricrâne étant léſé de façon à laiſſer l'os long-tems découvert & à l'altérer ; cet os ſe trouve privé des vaiſſeaux que lui fourniſſoit le péricrâne, & conſéquemment des ſiens propres, les liqueurs reſtent en ſtagnation dans ces mêmes vaiſſeaux, & s'y corrompant, ſéparent une écaille ; ce qui fait

(*a*) Boerhaave, Aph. 249 & 250.

que l'os devient jaune, brun, noir, & enfin s'exfolie.

La cauſe de ce mal eſt l'interruption de la continuité des vaiſſeaux, ou l'air froid qui en reſſerre & deſſeche les extrêmités dans l'os par ſa nature : ſeroit-on fondé à croire pour cela qu'il y ait de la malignité (*a*), ſes effets étant l'augmentation des maux ? Il ne ſe fit cependant, malgré ce mauvais traitement, aucune exfoliation, quoique la plaie eût même été plus de deux ans à ſe cicatriſer. Depuis le tems de ſa guériſon, qui ne s'obtint qu'au moyen de quelques légers cauſtiques, mêlés avec des pourriſſans, & ſuivis des deſſicatifs, il n'a reſſenti aucune douleur de tête, aucun étourdiſſement, quoiqu'il ait beaucoup travaillé d'eſprit & de corps.

Il a joui de cette tranquillité parfaite juſqu'à l'âge de ſoixante-un ans. Ce fut dans ce tems qu'il fut ſollicité par un de ſes parens, pour l'accompgagner dans un voyage qu'il devoit faire à Beſançon : à peine fut-il à quatre lieues de chez lui, qu'une douleur des plus vives & des plus aiguës ſe fit reſſentir avec tant de violence dans l'endroit de la cicatrice, qu'il ne lui fut pas poſſible d'aller plus loin. Il examina l'endroit douloureux, il y apperçut une tumeur de la groſſeur d'une

(*a*) Boerhaave, Aph. 251.

bonne noiſette, qui lui étoit très-ſenſible, ſur-tout lorſqu'on la touchoit : il y appliqua une emplâtre de bétoine, & demanda une chambre pour ſe repoſer ; une demi-heure ne fut pas plutôt écoulée après ſon application, que la douleur s'éclipſa entiérement, & il continua ſon voyage ; deux jours après la tumeur s'ouvrit, & il en ſortit deux eſquilles d'os, de la groſſeur de deux petites écailles de poiſſon.

Depuis cette premiere exfoliation, la plaie s'eſt ouverte deux, trois, quatre & cinq fois par an, toujours en s'y élevant de petites tumeurs, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, mais avec des douleurs beaucoup moins vives que la premiere fois : quoique ces petites tumeurs ne ſe diſſipent point ſans la ſortie de pluſieurs petites eſquilles de différente grandeur, largeur & figure ; en ſorte qu'il y a déperdition de ſubſtance de la premiere table de l'os, de la largeur d'environ un écu de ſix livres.

Il ne laiſſe pas, malgré ces accidens, qui lui durent depuis près de dix-huit ans, de jouir d'une très-bonne ſanté, d'être fort & vigoureux, & d'un tempérament gai, faiſant ſes fonctions, tant vitales, naturelles, qu'animales, à quelque choſe près, comme à l'âge de quarante ans.

N'eſt-il pas probable que cet os qui a demeuré ſi long-tems à s'exfolier, s'eſt altéré

pour avoir été exposé trop long-tems aux injures de l'air, à cause du pansement peu méthodique qui suivit l'opération quelques jours après la chute du malade; que la nature encore trop foible ou trop prudente pour séparer cette partie morte de son tout, la laisse, pour ainsi dire, dans l'oubli, jusqu'à ce que gênée par sa présence, elle l'a chassée au dehors? Ne lisons-nous pas dans les Auteurs plusieurs observations touchant des corps étrangers, & même des enfans qui ont demeuré pendant des 26, 28, 30 & 46 ans dans le ventre de leur mere, sans altérer considérablement leur santé? MM. Bourdois, Chomereau & Morand nous rapportent plusieurs de ces faits. Le Journal de Juin 1758, pages 549 & 551, nous fournit aussi deux observations sur deux corps étrangers, que la nature a conservés très-long-tems, & dont elle ne s'est encore débarrassée que par les secours de l'art. L'os qui fait le sujet de cette observation, peut très-bien être regardé comme un corps étranger, puisque tous les Auteurs conviennent que les parties de notre corps, lorsqu'elles sont totalement privées de nourriture, sont des corps étrangers que la nature conserve souvent dans cet état de mortification des jours, des mois & des années entieres, sans altération considérable des parties saines & voisines, jusqu'à ce qu'enfin troublée, inquiétée

par leur préſence, elle s'en débarraſſe.

Mais avant de finir cette obſervation, ne pourrois-je pas remarquer que ſi l'on eût employé le trépan perforatif de Beloſte, l'on auroit prévenu cette exfoliation, & conduit la plaie plutôt à cicatrice? Boerhaave, en parlant des plaies de la tête, le conſeille auſſi (*a*). Il dit qu'on les guérit en perçant légérement avec un petit trépan le crâne, juſqu'à ſon milieu, en divers endroits, & à peu de diſtance. Par là on prévient l'exfoliation, & le périoſte ſe régénere.

GUERISON

D'un coup de fuſil à la poitrine, par M. LAUGIER, Docteur en Médecine à Peliſſanne, en Provence.

Au mois de Novembre de l'année 1756, dans un bourg de la Provence, nommé la Colle-Saint-Paul, qui eſt à deux lieues de la Méditerranée, entre Antibes & Vence, je fus engagé, de la part de MM. Mercier & Beliſſimre, tous deux Maîtres en Chirurgie de l'endroit, d'aller voir un laboureur, qui, en allant un jour à la chaſſe, avoit reçu un coup de fuſil, chargé avec un tampon de

(*a*) Boerhaave, Aph. 252.

bourre, à la région même du cœur, qui perçoit la cavité de la poitrine, pour aller se terminer bien avant dans la substance du poumon, ce qui présentoit un coup d'œil assez curieux par rapport au battement du cœur, s'il n'avoit été dangereux par rapport aux poumons. En voici l'histoire.

Cet homme dont il est ici question, & qui fait le sujet de cette observation, étant un jour fatigué du chemin qu'il avoit fait pendant la chasse, voulut rester un moment debout, autant pour se délasser, que pour voir s'il ne se présenteroit rien qui pût le dédommager de sa peine; tandis qu'il s'arrête dans cette intention, & qu'il fixe ses pas sur l'endroit où il devoit se reposer, & qui devint, par un moment fatal, le théatre de son malheur, il veut poser son fusil un peu penché de droite à gauche, tournant la crosse en bas, la bouche vers le cœur, & le laisse tomber d'un demi-pied de haut, sans avoir la précaution de l'accompagner jusqu'à terre, ce qui n'auroit rien été, si le fusil n'eût pas été bandé; mais par malheur il ne l'étoit que trop, de façon que la crosse n'est pas plutôt tombée à terre, que la secousse qu'elle reçoit, fait partir le fusil, dont le coup vient frapper par-dessous le tetton gauche, de bas en haut, & un peu de droite à gauche, perce la peau, le muscle pectoral & intercostal de cette partie, les tégumens & la plévre, ne touche point

au cœur, quoique la moitié du péricarde ait été emportée, & va se fixer bien profondément dans la substance du lobe gauche du poumon : l'accident étant arrivé, quelqu'un du voisinage, au bruit du coup, s'en apperçoit ; on transporte le malade chez lui ; le Chirurgien qui est appellé, le trouve nageant dans le sang, à l'occasion de la grande hémorragie que la solution des vaisseaux de toutes ces parties avoit produite ; il lui donne des cordiaux pour remettre ses forces, il sonde la plaie, il la trouve profonde ; il fait sortir une partie des morceaux de bourre qui étoient figés dedans ; il panse la plaie avec le digestif ordinaire ; il tâche de laisser entrer le moins d'air qu'il est possible, pour prévenir les impressions qu'il auroit pu faire sur le diaphragme : le médiastin, par bonheur, ne reçut aucun dommage, ni de la part du coup, ni de celle du pus.

Quant aux bouillons, il y eut un espace proportionné aux besoins du malade : le pouls foible & vacillant s'éclipsoit quelquefois ; la suppuration se fit bientôt ; le malade resta dans cet état pendant quelques jours ; dans cet intervalle, M. Belissinre appelle M. Mercier, son confrere, dont il a été parlé ci-dessus. On a l'attention de bien faire sortir le pus en dehors, faisant incliner le malade en avant, afin que celui qui se faisoit dans le lobe gauche du poumon pût être chassé au dehors ; on avoit même le soin de faire

touſſer le malade, afin que par la ſecouſſe qu'il donnoit par ce moyen aux poumons, le pus pût en être encore mieux exprimé.

On fit quelques jours après une inciſion par-deſſous, & un peu à côté de la plaie, afin de donner plus de jour & une iſſue plus facile au pus, qui devenoit tous les jours plus cauſtique & plus âcre par le ſéjour qu'il faiſoit dans cette cavité; malgré toutes les attentions qu'on avoit de le faire évacuer, & de lui procurer des voies & des moyens pour ſa ſortie, il étoit ſi abondant, qu'il rempliſſoit dans moins de vingt-quatre heures une poëlette ordinaire pour les ſaignées.

La métaſtaſe ne reſta pas long-tems d'arriver; le pus ſe mêla bientôt avec le ſang, & donna lieu à une fiévre lente, qui le conſumoit inſenſiblement; l'acrimonie de ce pus augmenta ſi fort, qu'après avoir rongé une bonne partie du lobe gauche, elle s'étendit juſqu'à ronger & briſer les véſicules pulmonaires de ce même côté, puiſqu'on entendit bientôt après l'air entrer & ſortir avec une eſpece de ſiflement. On avoit à faire à un corps robuſte & bien conſtitué; les vulnéraires & les balſamiques qu'on mit en uſage rendirent la ſuppuration des plus louables. Enfin, après bien de la peine, elle ſe termina; les chairs s'accrurent, à la faveur des tiſanes pectorales & adouciſſantes, dont le malade uſa pendant quelque tems; la fiévre lente ceſſa bientôt, de façon qu'après avoir reſté

deux mois & demi dans cette ſituation, le malade ſe leva ; il reprit ſes forces ordinaires, la plaie ſe ferma, & tout ſe cicatriſa juſqu'au point qu'il vit encore, & ſuit ſes travaux journaliers.

Voilà l'hiſtoire de ce funeſte accident. Je penſe qu'on me ſaura gré d'avoir donné ce détail, afin qu'on en tire toutes les conſéquences qu'une plaie de cette nature fournit ordinairement, tant par raport au cœur, dont l'équilibre, le mouvement & le reſſort ſe ſont toujours bien ſoutenus, malgré la grande ſecouſſe que dut occaſionner le coup dans cette partie, & les impreſſions du pus dont il ne reçut pas la moindre atteinte, que par raporr au péricarde, dont la moitié fut emportée, ſans que le cœur lui-même en ait ſouffert le moindre dérangement.

LETTRE

De M. DIONIS, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris, à l'Auteur du Journal, ſur un Os avalé par une femme, & rendu par les urines.

Comme je viens de lire, Monſieur, dans votre Journal du mois de Juin de cette année une obſervation faite par M. la Riviere le jeune, notre confrere, au ſujet de pluſieurs portions d'os trouvés dans la veſſie, j'ai cru que vous ne ſeriez pas fâché d'apprendre au

public un fait à peu-près ſemblable, au ſujet d'un os avalé par une femme, & rendu par les urines.

L'obſervation dont il s'agit ici eſt de M. Halois, Médecin de la Rochelle, qui m'a envoyé l'os rendu par la malade, que j'ai encore chez moi, & que j'ai fait voir à pluſieurs curieux : voici le fait.

La femme d'un Négociant de la Rochelle, fort maigre, valétudinaire & cacochyme, mangeant avec avidité d'une tête d'agneau qui étoit ſur ſon potage, avala preſque ſans s'en appercevoir un petit os de cette tête ; elle n'en ſentit aucun mal, juſqu'à la nuit du mercredi au jeudi ſuivant, qu'elle eut des douleurs dans le rein gauche, qui augmenterent par dégrés à tel point que le jeudi matin, ſur les huit heures, ſuccombant à la violence de ſes douleurs & des cris perçans qu'elles lui arrachoient, elle me fit appeller ; je trouvai ſon pouls petit, mais roide, tendu, dur & fréquent, des ſoubreſauts dans les tendons, de la fiévre, de la difficulté de reſpirer, les yeux étincelans, la langue rouge, le viſage violet, les urines de la nuit un peu rouges & troubles, mais en aſſez bonne quantité, pour faire voir qu'elles n'avoient pas été arrêtées, quoiqu'elle eût des vomiſſemens violens & fréquens. Je fis ſaigner la malade trois fois au bras, & une fois au pied dans les vingt-quatre heures, & je preſcrivis une boiſſon abondante & tiéde, d'émulſion faite

avec la graine de pavot blanc, les pepins de *ſapotille* & les amandes douces, & pour toute nourriture du bouillon de poulet, le baume de Copahu, les lavemens de térébenthine, de baume de Canada dans des décoctions émollientes & carminatives, & le demi-bain ; tout cela fut employé dans les intervalles des ſaignées & des bouillons, & dans des diſtances réglées. Malgré tous ces remedes, bien loin que la douleur ſe calmât, les convulſions ſe mirent de la partie, ce qui me détermina à lui faire prendre d'heure en heure deux cuillerées d'une potion faite avec le laudanum liquide de *Sydenham*, le ſyrop des cinq racines apéritives, l'eau de ceriſe noire, & un peu d'eau de canelle orgée. Les vomiſſemens & les efforts ceſſerent à la ſeconde doſe : la malade n'avoit pas encore pris la moitié de ſa potion, que les convulſions & les ſoubreſauts des tendons diſparurent, & qu'elle ſentit quelque choſe deſcendre du rein, & cheminer peu-à-peu le long de l'uretere, avec un ſentiment de déchirement très-vif & très-douloureux : l'uſage de la potion & des émulſions ſe continuoit toujours ; enfin le vendredi matin, ſur les dix heures, c'eſt-à-dire, après plus de trente-deux heures de ſouffrances les plus cruelles, les douleurs ceſſerent tout-à-coup, & peu de tems après la malade s'endormit d'un ſommeil tranquille, qui dura près de quatre heures de ſuite ; je compris bien qu'a-

près cela la malade rendroit quelque pierre, ou quelque gravier raboteux & conſidérable ; car je ne ſuppoſois pas qu'autre choſe eût pu cauſer tous les accidens énoncés ci-deſſus ; c'eſt pourquoi j'avois ordonné qu'on examinât exactement les urines, qu'on les mît dans des verres, & qu'on eſſuyât ſoigneuſement le vaiſſeau à chaque fois.

Peu de tems après ſon réveil, la malade rendit plus d'une chopine d'urine, tout de ſuite, avec quelques filamens de ſang, & l'os que je vous envoie, tel qu'il a été rendu, & auquel il eſt aiſé de remarquer que les deux apophiſes ſupérieures, & l'inférieure, ont été un peu rongées par le frottement des parties par où il a paſſé. Quelque tems après, cet os rendu, la malade ſe plaignit d'une douleur avec battemens, & quelquefois des élancemens dans le rein gauche & dans l'uretere ; & vingt-quatre heures après, elle rendit des urines aſſez chargées d'un pus blanc & épais; cet écoulement de pus dans les urines dura ſept à huit jours, & elle en fut entiérement guérie par le ſeul uſage du baume de Copahu, pris tantôt en forme liquide, & tantôt en forme ſolide.

Plus de trente-deux heures des plus cruelles douleurs, accompagnées de fiévre & de convulſions, le pus que la malade a rendu par les urines, ſont des preuves convaincantes des déchiremens & de l'ulcération que cet os a cauſé dans le rein & les autres voies

de l'urine. Le mari de cette femme étoit seul chargé de ma part d'examiner les urines, de les mettre dans des verres, avec tout ce qui s'y trouveroit de pierre & de gravier ; & j'arrivai chez elle un demi-quart d'heure après qu'elle eût rendu cet os seul, & sans addition d'aucun gravier, par conséquent on n'a pas pu me tromper ; le fait est donc vrai & bien constaté, & je ne le trouve pas moins surprenant. Je conserve chez moi cet os rendu par la malade : il a deux pouces de long, & trois lignes de large ; il fut envoyé avec l'observation. J'avoue qu'ayant peine à croire que cet os eût pu passer par la voie des urines, & l'ayant montré à M. Winslow, ce savant anatomiste l'a reconnu pour être un appendice de l'os hyoïde, lequel ne se trouve pas dans l'homme : il m'a ajouté que fondé sur d'autres observations à peu-près semblables, il y avoit lieu de croire que cet os avoit percé le *rectum* au bas de l'uretre, & qu'ayant causé étranglement dans cette partie, il a produit les douleurs de reins, qui ont cessé lorsque l'os s'est échappé avec les urines ; ce qui a aussi produit le pus que l'on a remarqué. M. Winslow m'a ajouté qu'il soupçonnoit que cet os avoit été avalé long-tems auparavant, la suppuration n'ayant pas pu être parfaite en trente-deux heures, comme il est rapporté.

MEMOIRE

MEMOIRE

Sur le mal de Gorge gangréneux qui ſe répand dans pluſieurs villages de Picardie, par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, Médecin à Aumale.

Le mal de gorge gangréneux eſt une maladie nouvelle pour ce pays-ci. Ce n'eſt que depuis ſept à huit ans qu'il ſe répand en Picardie & en Normandie. C'eſt ſur-tout les enfans qu'il attaque, cependant il n'épargne pas les adultes; mais les femmes y ſont plus ſujettes que les hommes, les jeunes gens plus que les vieillards.

Cette maladie eſt épidémique, mais elle differe des épidémies ordinaires en ce qu'elle n'attaque que peu de ſujets à la fois; elle eſt auſſi contagieuſe. Ceux qui reſpirent de trop près l'haleine des malades, s'expoſent à gagner la maladie.

Elle regne ſur-tout dans la ſaiſon des pluies & des brouillards; les gelées ralentiſſent ſes progrès; mais au dégel elle reprend de nouvelles forces; elle eſt généralement moins univerſelle l'été: cette ſaiſon cependant n'en eſt pas exempte.

Rien n'eſt ſi irrégulier que l'invaſion du mal de gorge gangréneux; on ne ſçait où

l'attendre : quelquefois il s'annonce par un léger ſentiment de douleur & de chaleur à la gorge, avec une petite fiévre très-obſcure qui ſe développe au bout de deux ou trois jours : quelquefois il eſt précédé pendant quelques jours d'un mal-aiſe général, laſſitude, bâillemens, alternatives de petits friſſons & de petites chaleurs ; d'autres fois il attaque ſubitement par un friſſon ; d'autres fois, par une douleur ſoudaine à l'une des amygdales, tantôt par un élancement ſubit dans l'oreille, du côté qui ſera bientôt affecté, tantôt par un gonflement plus ou moins douloureux de la parotide, ou des glandes maxillaires. J'ai vu cette maladie commencer auſſi par un vomiſſement ; les malades s'étonnoient de vomir, ſans avoir, diſoient-ils, mal au cœur.

Aux premiers ſymptômes que je viens de décrire, ſuccede la difficulté d'avaler, & une grande douleur à la gorge ; la tête devient ſourde, la douleur augmente, le plus ſouvent elle n'occupe qu'une amygdale, quelquefois elle s'étend juſqu'à l'oreille, avec élancement, bourdonnement & ſiflement ; la fiévre eſt quelquefois fort médiocre, quelquefois forte ; le pouls, dans ce dernier cas, eſt ordinairement précipité, petit & ſerré, rarement eſt-il large, onduleux & mollet, ſur-tout dans les enfans : il y a ſouvent, dès les premiers jours, des nauſées, des rapports

nidoreux, des vomiſſemens de matieres jaunes, vertes, érugineuſes, & des flux de ventre abondans & très-infects; les adultes au reſte y ſont moins ſujets que les enfans.

La plupart des malades ont le viſage pâle & bouffi, & les yeux mornes, à moins que le pouls ne ſoit dilaté; l'abattement eſt toujours très-grand dans les enfans; ils ſont mous, manquent de courage, & ſe plaignent d'oppreſſion; dans quelques-uns la reſpiration eſt entre-coupée de ſoupirs, & le mouvement des membres continuel.

Si l'on obſerve la gorge, on y trouve tantôt une, tantôt les deux amygdales gonflées: dans ces premiers inſtans elles ſont ou blanches, comme un morceau de veau ſaiſi dans l'eau bouillante, ou d'un rouge purpurin & terne, ou ſe couvrent d'hydatides ou véſicules blanches: peu d'heures après on y remarque une pellicule blanche, tantôt plus & tantôt moins épaiſſe: quelquefois on n'apperçoit que quelques petites taches blanches ſemées çà & là ſur l'amygdale; ſous peu d'heures elles ne forment qu'une ſurface continue: c'eſt ainſi que ſe forme l'aphte gangréneuſe; rien n'eſt ſi rapide que ſes progrès. J'en ai vu qui de lenticulaires ſe ſont en moins de deux heures étendues à couvrir preſque toute l'arriere-bouche.

Peu-à-peu l'engouement gagne la luette & le voile du palais; celle-là devient groſſe,

traînante, allongée ; tout le voiſinage eſt d'un rouge livide, comme les chairs baveuſes d'un ulcere qui tend à la gangrene ; ſuccede bientôt une coëne blanche, alors la déglutition devient très-difficile, & quelquefois impoſſible ; les boiſſons reviennent par le nez, la voix eſt rauque & nazarde, la langue ſe couvre d'une craſſe blanche, très-épaiſſe & fétide ; le nez ſuinte une ſéroſité limpide ou blanchâtre ; la ſalivation eſt un ſymptôme preſque général ; elle eſt abondante, muqueuſe, & quelquefois de mauvaiſe odeur ; quelques malades ſont attaqués d'une eſpece de rhume ou catarre ; les expectorations ne ſont que glaireuſes.

Si l'aphte fait des progrès ultérieurs, elle jette des fuſées, tantôt à la membrane pituitaire, tantôt au pharinx, & tantôt au larinx ; c'eſt toujours un fâcheux pronoſtic, quand on ceſſe d'en appercevoir la baſe ou la circonſcription.

Quand elle gagne la membrane pituitaire, la voix devient très-nazillarde ; le nez ſuinte un ichor cauſtique, blanc comme le petit lait, qui picote la membrane pituitaire, produit l'enchifrénement, des envies inutiles de moucher, des éternuemens & des ſaignemens de nez fréquens, mais goutte à goutte ; elle enflamme auſſi, gonfle, & quelquefois excorie les narines & la levre ſupérieure.

Si l'aphte s'étend au pharinx, il y a bien

du danger qu'elle ne gagne promptement l'œſophage & l'eſtomac ; ce ſont alors des hoquets & des vomiſſemens ; ces ſymptômes deviennent plus terribles, à proportion que l'aphte gagne de plus près le ventricule ; car alors l'eſtomac ſe révolte à la préſence des alimens & des remedes : ces malades ſont ſans reſſource.

Quand l'aphte s'étend vers le larinx, la voix devient rauque & ſourde ; différente de l'eſquinancie, dans laquelle la voix eſt grêle, aigre & glapiſſante ; ſi delà elle gagne la trachée-artere, le malade tombe preſque toujours dans une aphonie ou extinction de voix proportionnelle aux progrès de l'aphte ; ſi elle s'étend enfin juſqu'aux poumons, c'eſt une groſſe toux férine qui ſurvient, mais ſourde, avec une oppreſſion pneumonique : il n'eſt point de remede contre la putréfaction de ce viſcere ; les plus grands efforts de l'art ſe bornent à la prévenir : de la célérité du traitement dépend le ſuccès.

Il ſe fait des éruptions dans cette maladie ; la plus générale eſt l'éruption rouge ; tous les malades n'y ſont pas ſujets, mais elle eſt plus commune parmi les enfans & les jeunes gens ; toute la peau devient tantôt écarlate, & tantôt cramoiſie, ſaillante par petits boutons, comme un cuir chagriné, ou comme la peau d'une jeune volaille plumée, âpre & dure ; le viſage, les yeux & les bras

ſe bouffiſſent: ces éruptions ſe font preſque toujours ſans ſueurs; elles cauſent quelques démangeaiſons, & engourdiſſent les doigts; elles occupent notamment les bras, le col & la poitrine.

On en diſtingue de ſymptomatiques & de critiques: les ſymtomatiques paroiſſent dès le premier ou le ſecond jour, ne diminuent pas les accidens, & ſont preſque toujours l'avant-coureur du mal de gorge; s'il ſurvient, le danger eſt grand.

Les éruptions qu'on peut regarder comme critiques, ſurviennent au mal de gorge, & ſont d'autant plus ſalutaires, qu'elles ſont plus complettes, & diminuent plus les accidens. Si, en préſence de ces éruptions, l'aphte ſe circonſcrit & ceſſe de s'étendre; ſi le ventre demeure mollet, ſi la diarrhée ſe modere, ſans ſe ſupprimer, ſi l'ardeur de la fiévre ſe ralentit, c'eſt une preuve qu'une partie de l'humeur dépoſée à la peau, ceſſe de faire à l'intérieur des ravages redoutables: quand au contraire le mal de gorge ſuccede à l'éruption, quelqu'univerſelle que ſoit celle-ci, c'eſt une preuve qu'elle n'a pas ſuffi à la dépuration de l'humeur morbifique; ce qui reſte confondu dans la maſſe des liqueurs, ne manque jamais de produire ſur les viſceres les déſordres les plus funeſtes, les délires, les météoriſmes du bas-ventre, les oppreſſions, & enfin une diſpoſition gé-

nérale à la gangrene, qui se manifeste promptement par des taches pourprées, brunes ou violettes, & par la putréfaction subite des cadavres.

Dans ces éruptions, le malade est en sûreté quand la peau devient farineuse, & s'enleve par écailles comme du son; ce qui arrive quand ces exanthemes se flétrissent; cette espece de dépuration de la peau est prochaine, quand les boutons commencent à blanchir aux bras & au col; on est sûr de voir deux jours après la fiévre tomber, & la peau s'écailler.

Cette maladie se termine quelquefois heureusement par des dépôts critiques aux parotides.

Le mal de gorge gangréneux & la fiévre rouge laissent souvent après eux des suites fâcheuses, telles qu'une éruption de gale, des toux seches, des fiévres de marasme, des leucophlegmaties, des oppressions asthmatiques, des hydropisies de poitrine, des endurcissemens squirrheux des amygdales, & quelquefois l'affoiblissement de la vue.

Beaucoup de malades rendent des vers.

Je n'ai remarqué d'autre crise dans cette maladie, que les flux de ventre & d'urine, le ptyalisme & l'éruption; encore peut-on regarder comme critiques des efforts prématurés d'une nature en désordre, efforts qui laissent subsister une partie des accidens les

plus graves, & qui ne laiſſent pas d'accompagner quelquefois les malades au tombeau. Je crois qu'il eſt plus prudent de les conſidérer comme critico-ſymptomatiques, c'eſt-à-dire, comme des évacuations qui peuvent donner quelque ſoulagement, mais qui ſouvent ſont encore plus le témoignage de la grandeur de la maladie, que les ſignes de la victoire de la nature. Au reſte je déclare qu'il ſeroit de la derniere imprudence de contrarier ces déterminations de l'humeur morbifique; ſi elles ne ſuffiſent pas pour guérir, elles ſont du moins un égout ſalutaire pour une partie du virus: ſupprimer ces évacuations, ce ſeroit les faire refouler ſur les viſceres, augmenter l'accablement de la nature, & la proſtration des forces.

Quand l'aphte gangréneuſe ſe termine en bien, l'eſcarre diminue peu-à-peu, blanchit, *s'amincit*; le contour s'affaiſſe, devient plus vermeil & plus fleuri; l'eſcarre ſe diviſe, & laiſſe appercevoir entre pluſieurs bandes blanches, des chairs de couleur naturelle; la déglutition devient plus facile: ces cures ſont ordinairement terminées en cinq jours, au plus tard à la fin du ſeptieme, quoique la fiévre s'opiniâtre quelquefois au-delà; en tout cas, je n'ai plus d'inquiétude, quand l'ulcere eſt détergé.

Quand l'aphte gangréneuſe ſe termine en mal, elle tue quelquefois en deux ou trois

jours, communément en quatre ou cinq; rarement épargne-t-elle juſqu'à la fin du ſeptieme : j'ai cependant vu quelques cas où les malades ont vécu près d'un mois.

L'aphte qui devient mortelle, s'étend, s'épaiſſit comme une coëne de lard, devient jaune, griſe, brune ou noire; le voiſinage eſt rouge cramoiſi, ſec & luiſant, ou pâle & livide; s'il ſe détache des eſcarres, les chairs ſubjacentes ſont livides, gonflées, ſpongieuſes, & reproduiſent, ſous peu d'heures, une nouvelle croûte gangréneuſe; la gorge eſt inſenſible, la langue ſe gonfle, ſur-tout à ſa baſe; l'haleine eſt fuligineuſe, & le plus ſouvent d'une puanteur inſoutenable; aux approches de la mort, les yeux ſont caves, triſtes, larmoyans, ténébreux, & les extrêmités plombées.

Tel eſt l'abrégé des principaux phénomenes de cette maladie; un plus grand détail n'entre pas dans le plan de ce mémoire, qui n'a pour objet que d'apprendre promptement aux perſonnes qui ſont chargées des malades à ſaiſir le caractere de cette maladie, & la différencier des autres eſpeces de maux de gorge, le traitement en étant eſſentiellement différent.

Méthode curative.

Cette maladie eſt une vraie fiévre putride-maligne & contagieuſe; elle parcourt ſi rapidement ſes périodes, qu'il ne faut pas

perdre les premiers instans: un délai de vingt-quatre-heures a coûté la vie à plus d'un malade.

Cette maladie présente deux indications essentielles à remplir, 1° arrêter les progrès de la pourriture; 2° détruire celle qui est établie.

On arrête la pourriture en évacuant les impuretés des premieres voies, & en dérivant à l'extérieur le virus gangréneux.

On détruit la pourriture établie, 1° en soutenant les forces vitales par l'usage des anti-septiques & des cordiaux; car c'est à la nature à séparer le mort d'avec le vif: 2° en appliquant sur la partie affectée les remedes les plus propres à faciliter la séparation de l'escarre.

Si le pouls est gros, dur & plein, il n'y a point à balancer, il faut ouvrir la veine, & même répéter, sous peu d'heures, pour diminuer l'impétuosité de la fiévre; mais il faut ensuite être circonspect sur l'usage ou l'abus de la saignée. En général cette maladie ne demande pas qu'on fasse couler des flots de sang; un sang vermeil & trop facile à séparer, ou couvert d'une gelée molle, verte, bleue, ou jaune, ou marbrée de différentes couleurs, menace d'affaissement, & nous apprend à nous tenir sur nos gardes; la dépression, la foiblesse & la mollesse du pouls sont encore des raisons d'épargner le sang. J'ai guéri plusieurs malades sans

ſaignées, parce qu'elles n'auroient pas manqué de détruire les forces.

Quand le ſang eſt couvert d'une coëne dure & épaiſſe, comme dans la pleuréſie, on peut alors pratiquer trois & quatre ſaignées, ſans inconvénient, mais promptement, à ſix ou huit heures de diſtance; avec un pareil ſang, le pouls ſe ſoutient.

Les éruptions ſymptomatiques qui ſuccedent au mal de gorge, ne manquent jamais d'élever le pouls, & de donner une fiévre très-forte. J'ai vu un Chirurgien pratiquer en cet état la ſaignée avec quelque ſuccès, nonobſtant la préſence de l'éruption. J'ai balancé d'abord à prononcer ſur cette méthode; mais l'événement a juſtifié la témérité de ſa pratique. Je penſe au reſte qu'il ne faut s'y décider en pareil cas, qu'avec bien de la circonſpection; il faut que la violence de la fiévre exige indiſpenſablement ce ſecours. D'ailleurs, avant de paſſer à une ſeconde ou une troiſieme ſaignée, on ne ſauroit examiner de trop près ſi cette évacuation ne nuit pas aux progrès de l'éruption; pour peu qu'on s'apperçoive qu'elle la flétriſſe, il faut s'arrêter.

La préſence du flux de ventre n'eſt pas une contre-indication pour la ſaignée, quand des ſymptômes urgens en indiquent la néceſſité; il ne faut pas là-deſſus s'arrêter au préjugé vulgaire: les préjugés ne ſont pas la médecine.

Dès les premiers inſtans (ſoit avant, ſoit après la ſaignée, ſuivant la roideur de la fiévre) il faut nettoyer l'eſtomac avec une très-petite doſe d'émétique ou d'ipécacuanha, étendu dans un verre de vin ſucré chaud; les malades peuvent enſuite hâter le vomiſſement avec le doigt ou la barbe d'une plume. On ne ſauroit trop prendre de précautions pour éviter la ſuperpurgation, elle auroit des ſuites terribles; ſi les remedes n'operent point par les ſelles, on les provoque par un lavement de petit lait, avec trois ou quatre cuillerées de miel; ſi la fiévre & l'ardeur ſont trop fortes, on étend le vomitif dans l'eau ſucrée.

Dans le cas de ſuperpurgation, le pouls devient plus foible, plus petit & plus irrégulier; il faut le modérer, & le ranimer par l'adminiſtration d'un ſcrupule ou demi-gros de bonne thériaque, dans quelques cuillerées de vin & d'eau; il ne faut pas au reſte s'alarmer de la continuité d'une petite diarrhée, pourvu qu'elle ne conduiſe pas à l'abattement, & que le ventre ne ſe tuméfie pas.

Après avoir débarraſſé les premieres voies, l'eſſentiel eſt de détourner promptement le cours du virus gangréneux. Le moyen le plus sûr d'y réuſſir, eſt l'application des véſicatoires ſur les deux jugulaires, depuis l'angle de la mâchoire inférieure, juſqu'à la clavicule. Il faut auparavant frottet un peu rudement la partie, ſi ſa ſenſibilité le per-

met ; tout eſt déſeſpéré, ſi l'épiſpaſtique n'attire pas de gros phlyctenes, ſous leſquelles les chairs ſoient bien vives & vermeilles ; car leur couleur, ou pâle ou purpurine, ſont les pronoſtics le plus dangereux, ſur-tout ſi vingt-quatre heures après l'enlevement du véſicatoire il ne s'établit pas de ſuppuration : cette pierre de touche eſt sûre pour juger de l'événement.

Je préfere l'emplâtre véſicatoire aux cantharides, ſur le levain, qui ſeche trop promptement, & n'attire jamais de groſſes veſſies ; je laiſſe les emplâtres au moins dix-huit heures ; chaque emplâtre doit porter au moins deux travers de doigt de large ſur quatre de longueur : on ne doit jamais manquer d'enlever les phlyctenes & les pellicules mortes, qui ſe régénerent le lendemain ; ſans cela, point ou preſque point de ſuppuration.

Si elle manque de s'établir, on couvre les feuilles de bettes ou de choux flétries d'une couche de digeſtif, animé de teinture de myrrhe, d'aloës & de ſtyrax liquide.

Ce n'eſt point aſſez de s'oppoſer aux progrès de la gangrene, il faut attaquer immédiatement celle qui eſt établie : le vomitif, les ſaignées & le véſicatoire ne feroient qu'une diverſion inſuffiſante : quoique j'aie vu les véſicatoires, appliqués à tems, faire en ce genre des eſpeces de miracles, les cordiaux & les topiques rempliſſent cette ſeconde indication.

Dès avant d'adminiſtrer le vomitif, je touche l'aphte avec un pinceau de charpie ou de linge mollet, imbibé d'eſprit de ſel; s'il eſt fumant, je l'édulcore avec un peu de miel roſat, ſans cependant trop altérer ſa cauſticité : je répete quatre fois par jour; il faut toucher mollement, ſans violence; il ſeroit dangereux de tenter l'avulſion des eſcarres. Le quatrieme jour, ſi l'aphte commence à blanchir & diminuer, je ſubſtitue le baume du Commandeur de Perne à l'eſprit de ſel. Il eſt connu dans les boutiques, ſous le nom de baume du Commandeur. Il eſt à noter qu'il faut, avec ce baume, changer de pinceau à chaque fois; il durcit le linge; on peut auſſi toucher avec la diſſolution de plomb.

Les touches ne ſont pas le ſeul remede topique: il ſeroit très-imprudent de négliger les gargariſmes; on en trouvera ci-après différentes formules : il eſt utile de gargariſer ſouvent.

On devine bien que je ne propoſe pas de faire gargariſer les petits enfans: il y faut ſuppléer par la fréquence des touches, avec l'eſprit de ſel, mais édulcoré; il eſt auſſi important de les coucher ſur le côté le plus affecté, pour que la ſalive coule, & qu'ils en avalent le moins qu'il eſt poſſible; car c'eſt aſſez ſouvent la virulence de cette ſalive qui porte la gangrene dans l'œſophage & l'eſtomac.

Je ne puis applaudir à la méthode des ſcarifications ; elle eſt inutile, cruelle, & pourquoi ne dirois-je pas dangereuſe ? On a vu à Abbeville un enfant expirer entre les bras du ſcarificateur.

Ceux qui ont aſſez de raiſon pour gargariſer, ne doivent rien avaler qu'ils ne ſe ſoient gargariſés.

Les remedes topiques ſont ici d'un grand ſecours ; mais ſuffiſent-ils ? rarement. Il faut ſoutenir les forces de la nature ; ce n'eſt que par des efforts continuels, & des coups redoublés, qu'elle peut détacher l'eſcarre des parties ſaines. C'eſt dans ces vues que je conſeille, dès le ſoir même de l'opération, l'émétique, le looch camphré, ou la décoction anti-ſeptique, & quelquefois l'un & l'autre alternativement.

Je me ſers du looch camphré, quand il y a météoriſme de l'abdomen, toux fatiguante, fiévre forte. Je lui préfere la décoction anti-ſeptique de quinquina, quand le pouls eſt mou, déprimé & menacé d'affaiſſement : j'appelle l'un & l'autre à mon ſecours, quand à beaucoup de molleſſe dans le pouls ſe joint une grande fréquence. C'eſt à l'expérience à apprendre aux praticiens à augmenter ou diminuer la doſe de ces remedes, à les varier & placer à propos. Je ne puis ici établir que des regles générales, & indiquer les meilleurs remedes ;

la ſaine pratique ſaura bientôt les modifier, & les adapter aux différens cas.

Le météoriſme du bas-ventre demande le ſecours des lavemens, nonobſtant la préſence des éruptions; les plus ſimples ſont les meilleurs. J'applique auſſi ſur l'abdomen des linges ou des flanelles imbibées de décoctions émollientes; mais il faut ſe garder de les laiſſer refroidir.

Si la langue devient aride, ce qui eſt rare, je donne pour boiſſon une limonade minérale; elle eſt moins coûteuſe pour les gens de la campagne, preſqu'auſſi gracieuſe que la limonade de citron, & auſſi bienfaiſante. On obſervera de ne mettre cette boiſſon dans aucun vaſe de métal; elle le ronge, & fait avec la plupart des poiſons; le verre & la faïence ſont les ſeuls vaiſſeaux auxquels elle doit toucher.

Telle eſt la méthode qui m'a réuſſi: elle paroîtra cruelle; mais elle ſauve, & promptement, ceux qui ſont curables. On me reprochera que je précipite les remedes, mais je redoute le danger; il eſt prompt comme l'éclair. J'ai eu le déſagrément de n'approcher de certains malades que pour m'appercevoir qu'au bout d'un jour ou deux il étoit trop tard. Ce n'eſt pas avec un ennemi ſi féroce qu'il faut faire tréve. Dans les maladies inflammatoires, je compte ſur les efforts de la nature, je les reſpecte, & la ſuis pas à

pas : ici je ſais combien peu je dois compter ſur mon impuiſſance ; c'eſt à l'art à tout faire.

FORMULES DES REMEDES.

Diſſolution de plomb.

Faites fondre un gros de ſel de Saturne dans deux onces d'eau roſe ; on s'en ſert pour toucher la gorge.

Eſprit de ſel édulcoré.

Edulcorez l'eſprit de ſel fumant, en y ajoutant pareil poids de ſyrop de violettes, ou de miel roſat.

Gargariſmes.

I.

L'eau-de-vie pure, ou affoiblie avec un peu d'eau, pour les enfans & les perſonnes délicates.

II.

Dans une pinte d'eau-de-vie, meſure de Paris, diſſolvez ſur la cendre chaude un gros de camphre en petits morceaux.

III.

Dans la même quantité d'eau-de-vie, diſſolvez deux gros de myrrhe en larmes, & coulez.

IV.

Dans une pinte d'eau, mesure de Paris, faites bouillir une once de quinquina, & demi-once de contrayerva ; réduisez à trois demi-septier ; versez alors cette décoction bouillante sur un gros de camomille romaine, avec deux onces de miel, & deux onces ou quatre cuillerées d'eau-de-vie ; laissez infuser une heure, & passez.

Décoction anti-septique pour prendre intérieurement.

Dans une pinte & demie d'eau, mesure de Paris, faites bouillir demi-once de quinquina, & deux gros de contrayerva ; réduisez à pinte, versez sur deux gros de camomille romaine, laissez infuser un bon quart d'heure ; délayez-y deux onces de bon miel blanc, coulez.

On en donne quatre onces de quatre en quatre heures.

Syrop anti-septique de quinquina pour les enfans.

Faites bouillir dans trois demi-septiers d'eau la demi-once de quinquina, & les deux gros de contrayerva ; réduisez à quatre onces de liqueur ; filtrez, ajoutez-y quatre onces de sucre blanc, & deux gros

d'eau de canelle ſimple ; la doſe eſt d'une cuillerée toutes les quatre ou ſix heures, & par-deſſus un verre de boiſſon.

Looch camphré.

Syrop de guimauvre, deux onces.
Huile d'amandes douces, une once.
Eau de canelle ſimple, un gros & demi.
Camphre, depuis deux juſqu'à ſix grains, ſuivant l'âge ou l'indication que fournit la plus ou moins grande pourriture. On diſſout le camphre par trituration, avec l'huile, la verſant d'abord goutte à goutte dans le mortier.

Doſe : une cuillerée toutes les quatre heures.

Dans le bouillon, force creſſon de fontaine, ou d'oſeille.

LETTRE

A M. VANDERMONDE, au ſujet de l'Ecrit ſuivant.

MONSIEUR ET CHER CONFRERE,

Vous inſérâtes l'année derniere dans votre Journal des obſervations ſur les effets funeſtes des poudres d'Aillhaud. M. le Curé de la Madeleine qui m'avoit engagé à les écrire, déſira, pour le bien de l'humanité, que les faits que j'y annonçois fuſſent

auſſi publiques & auſſi authentiques qu'il le croyoit néceſſaire. Il envoya auſſi-tôt au Mercure de France une copie de ces mêmes obſervations que je vous avois communiquées. Elles y furent imprimées ſans aucun changement, au mois de Mai 1758, avec l'atteſtation qu'il y ajouta. On nous attaqua tous les deux dans le 2e volume du Mercure d'Octobre; & M. Marmontel, qui en étoit dès-lors l'auteur, y fit imprimer tout au long le jugement d'un Militaire ſur une queſtion de médecine. On me conſeilla de répondre à cet article; je le fis, & j'envoyai mon écrit à l'adreſſe du Mercure. Quatre mois ſe paſſerent ſans que j'en entendiſſe parler. Je crus devoir m'en expliquer avec M. Marmontel, qui me remit à la huitaine. Ce terme expiré, il me fit l'honneur de me dire qu'apparemment cet écrit étoit égaré; il fallut en faire un autre, & il a été imprimé dans le Mercure de Mai, mais avec des ſuppreſſions dont on ne peut pénétrer les motifs. On a peine à croire qu'elles aient été faites dans la ſeule intention de ménager la place du Journal; & dans ce cas on auroit pu du moins me conſulter ſur les endroits qu'il falloit ſacrifier. Loin de témoigner que ce n'étoit pas ma faute ſi cette réponſe paroiſſoit ſi tard, ainſi que M. Marmontel me l'avoit expreſſément promis, il a jugé à propos de ſupprimer la

date de ma lettre. Enfin, Monſieur, comme ſi on eût craint que le Lecteur n'eût quelque tentation de lire le ſentiment des Médecins ſur un objet de la ſanté publique, on a eu ſoin de mettre en titre, que ce qu'on va lire eſt un ſujet fort rebattu. Mes confreres & moi ne connoiſſent pourtant ſur ce ſujet *ſi rebattu*, outre le petit livre des ſieurs Aillhaud, que mes obſervations, & les objections qu'on y a faites dans le ſecond volume du Mercure d'Octobre. Ces procédés n'ont pu que ſurprendre les perſonnes qui me connoiſſent, & qui ſavent que M. Marmontel n'a certainement rien obſervé de ma part qui ait pu y donner le moindre lieu. Je ne lui demandois que de la juſtice : je m'étois flatté qu'un Médecin de la Faculté de Paris, qui n'avoit que des vues pures, ſeroit mis du moins dans une balance égale avec le diſtributeur d'un mauvais remede, & ſon apologiſte. J'attends de vous plus d'équité, Monſieur, & que voudrez bien donner à l'écrit ſuivant quelque place dans votre Journal. Je ne vous importunerois pas, s'il n'étoit queſtion du ſalut des citoyens, & ſi j'avois d'autre but que celui d'inſtruire & de me rendre utile au plus grand nombre.

J'ai l'honneur d'être, M. & cher Confrere,

Votre très-humble ſerviteur,

THIERY.

LETTRE

De M. THIERY, Médecin de la Faculté de Paris, concernant l'uſage d'un remede dangereux, connu ſous le nom de poudres d'Aix ou d'Aillhaud.

Lorſque je me déterminai à rendre publiques mes obſervations ſur l'effet funeſte des poudres d'Aillhaud, je m'attendois bien, Monſieur, que celui qui en fait trafic ne verroit pas avec indifférence l'avertiſſement qu'on donnoit au public ſur les dangers de ſon remede. Mais je n'aurois jamais cru que le ſieur Aillhaud n'eût pu trouver pour ſa défenſe que l'approbation d'un Militaire, qui avoue en tout honneur ne pas entendre ces matieres. Le public a vu avec ſurpriſe qu'on ait voulu faire réſoudre un problême de médecine par un Officier d'artillerie. Il eſt même étonnant qu'on ait pu ſe livrer à des plaiſanteries ſur la mort d'un homme eſtimable, qui, malheureuſement a péri par l'uſage d'un mauvais remede, ainſi que ſur le zele d'un Curé reſpecté de tout le monde, qui, ayant été témoin de pluſieurs malheurs arrivés dans ſa paroiſſe par la même cauſe, s'occupe des moyens d'en arrêter le cours. Les plaiſanteries ſont mal placées ſur un ſujet

auſſi ſérieux que celui de la vie des hommes. Il ſeroit donc aſſez inutile de répondre à l'article inſéré dans le ſecond volume du Mercure du mois d'Octobre dernier ; cependant je cede à l'avis de pluſieurs perſonnes éclairées, qui jugeant les obſervations que j'ai données ſur les poudres d'Aix, fort intéreſſantes, ſouhaitent que j'y ajoute les éclairciſſemens convenables, afin que le public ſoit en état de bien juger une cauſe qui eſt la ſienne, & qu'on ne plaide que pour lui.

Mais avant toutes choſes, il eſt bon que je déclare ici publiquement ce que j'ai dit à un ami des ſieurs Aillhaud, que je ne les ai jamais connus, & que je n'ai contr'eux aucune animoſité perſonnelle. Je n'avois, lors de la publication de mon écrit, d'autre raiſon pour me plaindre de ce remede, que celle d'avoir vu quelques-uns de mes malades à toute extrêmité, pour l'avoir pris ſecrétement, & pour en avoir vu périr M. Boccane. Je n'ai même connu ce dernier qu'à l'occaſion de ſa maladie ; & puiſque je ſuis obligé de le dire, je l'ai viſité uniquement par zele, & n'ayant d'autre intérêt à ſa conſervation, que celui que je dois prendre à tout citoyen qui m'appelle & qui me confie ſa ſanté. J'ajouterai de plus qu'en publiant l'hiſtoire de la maladie & de la mort produites par les poudres d'Aix, je n'ai pu me

cacher qu'il ne m'en reviendroit que des tracasseries ; que les particuliers me sauroient peu de gré de les avertir d'un danger éloigné ; mais que ceux qui s'intéressent à ce remede, par quelque motif que ce soit, ne manqueroient pas de m'en témoigner leur mécontentement. Ces considérations n'ont pourtant pu tenir, Monsieur, contre celles de l'utilité publique : je devois à la médecine la relation d'un fait assez rare & important par lui-même : je devois à la société les conseils qui résultoient naturellement de ce fait ; & j'ai cru ne suivre en cela que l'étendue de mon devoir.

Qu'il me soit permis de dire que j'ai reçu à ce sujet les lettres les plus flatteuses de plusieurs Médecins & Chirurgiens du royaume : il s'est élevé, me disent-ils, un cri général dans les Provinces, à l'occasion des malheurs produits par ces poudres : l'observation qui en a rappellé le souvenir, sauvera, ajoutent-ils, des milliers de sujets au Roi. On m'a cité de même, dans Paris, un grand nombre de pareils malheurs ; & je ne doute point que l'attention du public se trouvant actuellement réveillée, on ne trouve en quantité de lieux des observations aussi tristes sur les effets de ce remede, que celles qu'on vous a envoyées de Limoux, & dont vous avez fait mention, Monsieur, dans votre Journal.

Ce

Ce ſeroit en effet ſe tromper étrangement, que de vouloir ſe perſuader que l'eſpece de gangrene dont je parle dans ma relation, ſoit un cas aſſez ordinaire dans la pratique médicinale, & qu'ainſi M. Boccanne auroit pu contracter ce mal tout naturellement, & indépendamment de l'uſage qu'il avoit fait des poudres d'Aix. Je le répete, & plus clairement encore, s'il eſt poſſible, l'altération des viſceres, telle que je l'ai rapportée, telle qu'elle a été vue par pluſieurs témoins, & accompagnée de circonſtances auſſi ſingulieres; une telle altération, dis-je, n'eſt rien moins que commune, & on ne peut la regarder que comme l'effet d'une fievre peſtilentielle précédente *, ou d'un redoutable poiſon. Or, puiſque ce malade n'avoit au commencement qu'une ſimple fievre catarrale; puiſqu'il ne régnoit dans Paris, à la fin de 1757 & au commencement de 1758, aucune ſorte d'épidémie; puiſqu'enfin les remedes qu'on employa dans la maladie de M. Boccanne, furent principalement des adouciſſans & des mucilagineux, que reſte-t-il à conclure, ſinon qu'il a été empoiſonné par les poudres dont il faiſoit uſage depuis long-tems, & qu'il avoit priſes nommément dans le commencement de ſa derniere maladie?

* *V.* l'excellent Traité de la Peſte, par M. Senac premier Médecin du Roi. Paris 1744, *in*-4°.

Je n'ai certainement pas prétendu, Monsieur, ni même je ne crois pas qu'il soit jamais venu dans l'idée de personne, qu'un mauvais remede produisît toujours & à l'instant son effet funeste, ni même qu'un poison tuât un homme aussi-tôt qu'un boulet de canon. Heureusement pour l'humanité, nous ne connoissons pas encore de poison aussi prompt que celui des Indiens de la Riviere des Amazones. Il suffit de citer ici l'exemple trop commun du venin de la rage & du mal vénérien. Qui ne sait d'ailleurs que le levain de la petite-vérole, inséré dans le corps délicat d'un enfant, y reste quelquefois sans aucun effet sensible? On voit certains ouvriers s'habituer, pour ainsi dire, avec le cuivre, & ne recevoir presqu'aucun dommage de ce poison. Cependant la société n'en croit pas moins devoir prendre les mesures les plus sages contre l'effet ordinaire de ces venins. Le public a reçu favorablement une these que je donnai, il y a neuf ans, sur l'usage dangereux des vaisseaux de cuivre dans les cuisines : j'ai vu avec le plus sensible plaisir, qu'il employoit à s'en préserver les moyens les plus convenables, & qu'à la faveur de quelques attentions, on conserve journellement la santé & la vie à une infinité de citoyens.

Je n'ai point dit non plus que les poudres d'Aillhaud fussent composées de substances minérales corrosives; cependant les plantes caustiques qui y entrent masquées, mais non

corrigées, n'en conſtituent pas moins un remede dangereux, qui, ſelon différentes circonſtances, produira les effets d'un poiſon plus ou moins actif. Je dirai plus; en ſuppoſant que ces poudres ne contiennent que des purgatifs réſineux qu'on emploie ſouvent en médecine, tels que le jalap, la ſcammonée, l'aloës, &c. & qu'on emploie toujours avec ſuccès, quand on les adminiſtre à propos, ces mêmes remedes ne produiront le plus ſouvent que de funeſtes effets, dès qu'on voudra s'en ſervir dans toutes les maladies, dans tous les cas, pour tous les âges & pour tous les tempéramens. Il eſt prouvé par une expérience journaliere, que les purgatifs les plus doux, tels que la caſſe, la manne, &c. ont ſouvent fait beaucoup de mal, quand on les a employés dans certaines circonſtances. Les Médecins de tous les ſiecles & de toutes les nations, ſont convenus de l'utilité des purgatifs réſineux en particulier, dans quelques maladies: c'eſt par prudence qu'on a preſque abandonné ceux d'entr'eux qui ſont fort violens, comme l'euphorbe, la lauréole *, les tithymales, &c

* On m'a envoyé de Province une recette des poudres d'Aillhaud, où l'on trouve la lauréole, le diagrede, la gomme-gutte, l'aloës & la manne deſſéchée à l'étuve, avec l'abſinthe, la véronique la verveine, la menthe, & la pervenche. On aſſure dans cette lettre, que le ſieur Aillhaud pere, avoit ſurpris cette formule à un Apothicaire, qui l'avoit reçue lui-même d'un Médecin Allemand, qui l'avoit ſouvent employée & avec connoiſ-

La nature nous offre un nombre prodigieux de purgatifs de différens dégrés : nous pouvons choiſir, ſelon les différens cas, depuis la blete & les tamarins, juſqu'à la gomme-gutte & l'ellébore. Mais en reconnoiſſant ces bienfaits, & en avouant toutes les belles guériſons opérées par des purgatifs efficaces, les Médecins ne nous ont point caché les dangers qui les accompagnent : ils ont exigé toute notre ſageſſe pour l'adminiſtration de ces remedes. Ainſi, comme je l'ai dit dans ma relation, le ſieur Aillhaud ne peut ſe diſculper, ou d'une mauvaiſe foi manifeſte, ou de l'ignorance la plus craſſe, par ce ſeul fait qu'il propoſe indifféremment à tout le monde, & pour tous les maux poſſibles, un ſeul remede, un purgatif, & quel purgatif!

Pour peu qu'on veuille y réfléchir, on conviendra donc aiſément que les poudres d'Aillhaud, bien qu'elles puiſſent avoir leur utilité en quelques circonſtances particulieres, ont dû être & ont été en effet très-préjudiciables à la Société. Il ne ſerviroit de rien de dire qu'elles ont eu quelquefois d'heureux ſuccès. Je ne les nie point. Il eſt

ſance de cauſe, ſous le nom de poudre *panchymagogue*. J'ai déjà remarqué dans ma relation, que les poudres d'Aillhaud ont été changées pluſieurs fois, & j'en ait dit la raiſon. J'ajoute que, par une négligence blâmable, les doſes des violens purgatifs ne paroiſſent pas être égales dans les différens paquets qui conſtituent les priſes, ce qui en rend l'effet incertain pour les uns, & bien plus dangereux pour les autres.

réellement impoſſible qu'une drogue, quelle qu'elle ſoit, même dangereuſe, ne faſſe du bien à quelqu'un, ſur un très-grand nombre de perſonnes. Prenons, par exemple, le ſublimé corroſif ou le vert-de-gris qu'on a employés quelquefois en médecine dans certains cas extraordinaires : ſuppoſons ſeulement qu'on ne les donne pas à de fortes doſes, & qu'on en faſſe prendre à des millions d'hommes, je dis que des centaines de malades ne pourront manquer de s'en trouver aſſez bien ; car ſur un ſi grand nombre de combinaiſons, il n'eſt pas poſſible qu'il ne s'en rencontre où ces ſubſtances redoutables produiroient d'heureux effets. Il en ſera de même, à plus forte raiſon, d'une drogue qui agira moins puiſſamment ſur nos corps : quelquefois elle fera du bien, ſouvent elle ne produira ni de grands biens, ni de grands maux ; mais le plus communément elle ſera ſuivie d'effets funeſtes, parce que pour une circonſtance favorable ou indifférente, il faut, de néceſſité, qu'il y en ait un très-grand nombre qui ſoient contraires à ce remede. Tout le monde ſent aſſez que la Société ne peut gagner à des combinaiſons qui ne dépendent que du haſard. Les meilleurs remedes ne ſont utiles qu'à la faveur d'une juſte application : pour que notre art ſoit véritablement ſalutaire, il faut que nos remedes, dictés par le beſoin, pla-

cés dans l'occaſion, dirigés avec ſageſſe, réuniſſent, avec le moins d'inconvéniens, tous les avantages poſſibles.

C'eſt d'ailleurs faire bien foiblement l'éloge des poudres d'Aillhaud, quand on nous dit, Monſieur, que le diſtributeur offre d'en donner quelquefois gratuitement. Nous ne connoiſſons aucun charlatan, même de l'eſpece de ceux qui s'établiſſent ſur le Pont-Neuf, qui ne ſe ſoit ſouvent aviſé d'une pareille libéralité envers les paſſans. Une charité éclairée n'occaſionne pas des abus; elle ne ſéduit pas le peuple par des erreurs dangereuſes : celle-ci, par exemple, qu'un ſeul remede guérit de toutes les maladies, & que ce remede eſt une poudre purgative : deux choſes qu'on peut aiſément démontrer impoſſibles. On a voulu faire croire auſſi qu'il y avoit dans le monde de fauſſes poudres d'Aillhaud; que les bons ſuccès devoient être attribués aux véritables, mais que les morts dont on ſe plaint, avoient été produites par les fauſſes. Quoi donc, le ſalut des citoyens va dépendre d'une erreur auſſi facile? Il faudra périr pour n'avoir pas bien connu une poudre que le diſtributeur à déjà ſi ſouvent changée, ou parce que dans différens lieux on n'aura ſçu bien diſtinguer la vraie ſignature du ſieur Aillhaud? Auſſi l'Eſpagne & la Moſcovie, pays dont la police pour ce qui regarde la ſanté eſt admirable, ont-

elles fait interdire l'entrée de ces poudres ſans diſtinction ? Ces défenſes, ainſi que je le tiens de perſonnes reſpectables, furent publiées ſous les peines les plus ſéveres, dès qu'on s'apperçut dans ces deux extrêmités de l'Europe des ravages produits par ce remede.

En ſuppoſant que le ſieur Aillhaud, pere, ait été l'inventeur de la poudre en queſtion, ce que des perſonnes inſtruites lui conteſtent; en ſuppoſant que ſon remede ſoit le plus doux, le plus sûr, le plus efficace de tous les purgatifs, ce que tous les gens de l'art lui nieront; en ſuppoſant toutes ces choſes, Monſieur, la conduite du ſieur Aillhaud pouvoit être bien différente envers le public, pour peu qu'il eût eu quelque pitié de ſes ſemblables. Nous n'aurions pas aujourd'hui à nous en plaindre, ſi, au bout de quelques années, il avoit bien voulu le donner au public. Eh ! ne l'avoit-on pas payé aſſez cher par tant d'argent & par tant de meurtres occaſionnés au moins par l'abus qu'on en a fait ? Ou bien, ſi le ſieur Aillhaud ne pouvoit s'élever à ce dégré de déſintéreſſement, ne pouvoit-il pas s'en remettre à la généroſité du plus humain des Rois, qui a récompenſé ſi ſouvent les Auteurs ou les poſſeſſeurs des découvertes utiles? Le quinquina, ce remede divin, l'ipécacuanha qui a guéri tant de dyſſenteries, l'eau de Rabel,

le kermès minéral, ſi efficace dans certaines maladies de poitrine, la panacée mercurielle, les gouttes du Général la Motte, &c. ces remedes, & beaucoup d'autres ſont les bienfaits des ſages Princes ſous leſquels les François ont le bonheur de vivre, & que toutes les nations doivent regarder comme les bienfaiteurs de l'humanité entiere. Ces remedes ſemblent même être devenus plus utiles depuis qu'ils ſont au public. Comme ils ont été plus employés, on en a mieux déterminé l'uſage : par une infinité d'expériences auſſi innocentes qu'ingénieuſes, on eſt parvenu à augmenter leur efficacité. Je ne craindrai pas de le dire ; enrichis de pareils ſecours, nous pouvons même, avec des talens médiocres, obtenir tous les jours des ſuccès heureux, dont les plus grands Médecins des ſiécles précédens n'auroient oſé ſe flater. La bonté, la sûreté des inſtrumens a augmenté la certitude de l'art précieux de guérir. Mais le ſieur Aillhaud, loin de concourir à des vues ſi utiles, a paru s'occuper de ſon intérêt perſonnel beaucoup plus que de la ſanté publique & de l'avancement de ſa profeſſion. Il a préféré, quoi qu'il en dût coûter à la ſociété, de traiter par ſon unique remede, à l'excluſion de la ſaignée, même dans les cas de la pléthore & dans les maladies inflammatoires ; il a préféré, dis-je, de traiter des millions d'hommes qu'il n'a ni

vus ni connus, & dont preſque toujours il ignoroit les maladies. La ville d'Aix & la Provence ont vu avec étonnement un Médecin qui ne viſitoit aucuns malades accumuler des gains très-conſidérables, par le dangereux trafic d'un remede dont elles-mêmes ne vouloient pas ſe ſervir. Je ne me livrerai point à toutes les autres réflexions qui ſe préſentent à l'eſprit ſur ce ſujet, parce que, je le répete, je n'ai rien à démêler avec les ſieurs Aillhaud. J'ai voulu ſimplement montrer au public le danger de leur poudre, ſoutenir la cauſe de l'humanité, remplir mon devoir uniquement ; & je crois que m'en voilà quitte. J'ai l'honneur d'être, &c.

RAPPORT de l'Ouverture du corps du fils cadet de M. de Caze.

Aujourd'hui 7 Mai 1759, a été procédé à l'ouverture du corps du fils de M. de Caze, Fermier-Général, âgé de cinq ans, par le ſieur Silvy, Chirurgien, en préſence des Médecins ſouſſignés, & a été obſervé ce qui ſuit.

L'habitude du corps étoit de la couleur naturelle, ſans aucune lividité ; elle étoit parſemée de pluſieurs grains de petite-vérole fort ſéparés les uns des autres, d'une forme étendue, telle qu'elle ſe trouve dans

les petites-véroles ſimples & de bonne eſpece. Tous ces grains ou boutons étoient dans l'exſiccation, à la réſerve de trois ou quatre ſur les doigts des mains & des pieds, qui étoient remplis de pus, ſans aucun affaiſſement; quoiqu'il y avoit près de trente heures depuis la mort, on ne s'apperçut d'aucune odeur de putréfaction à l'ouverture de l'abdomen & de la poitrine; il ne s'eſt trouvé aucun point de lividité dans les viſceres & dans les inteſtins, les glandes obſtruées qu'on a remarquées au méſentere, étoient d'ancienne date, & ne prouvent rien dans le cas préſent.

On avoit procédé d'abord à l'ouverture du cerveau, qui, par les accidens qui avoient précédé la mort, étoit la partie où l'on ſoupçonnoit avec raiſon d'en trouver la cauſe: en effet, après avoir examiné cette partie eſſentielle à la vie, & qu'on eût enlevé la dure-mere, tout le cerveau parut à l'extérieur luiſant, tel qu'on l'obſerve dans ceux dans leſquels il ſe trouve une diſpoſition à l'hydrocéphale; après avoir ouvert les ventricules, quand on fut arrivé au cervelet, on trouva toute la ſubſtance remplie de ſéroſité, de même que les environs de la baſe du crâne; la quantité de cette eau pouvoit aller à trois ou quatre onces, ce qui ſuffit pour rendre raiſon de la mort du fils de M. de Caze, qu'on n'avoit pas lieu d'atten-

dre, comme on verra dans l'hiſtoire que M. Hoſty, Médecin ordinaire, donnera d ſa maladie.

Fait à Paris ce 11 Mai 1759. *Signés* BOYER, *Doyen de la Faculté de médecine.* LORRY, *Docteur-Régent de la même Faculté.* HOSTY, *Docteur-Régent de la même Faculté.* PETIT, *fils*, *Médecin de S. A. S. M. le Duc d'Orléans.* GUERIN, *Chirurgien-Major des Mouſquetaires.*

PROCÈS-VERBAL

& information de Témoins.

L'AN mil ſept cent cinquante-neuf, le mercredi ſeize Mai, quatre heures de relevée, en l'Hôtel & par-devant Nous Gilles-Pierre Chênu, Avocat en Parlement, Conſeiller-Commiſſaire du Roi en ſon Châtelet de Paris, eſt comparu M. Ambroiſe Hoſty, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de cette Ville, y demeurant, rue de Seine, paroiſſe S. Sulpice; lequel Nous a dit & a déclaré qu'ayant appris, par une lettre miſſive à lui adreſſée lundi dernier quatorze du préſent mois, de M. Lorry, ſon Confrere, que le ſieur de Caze, fils, décédé le ſix dudit mois, à la ſuite de l'inoculation, étoit tombé quelques jours auparavant du haut de ſon lit en bas ſur le carreau, ſans

que qui que ce ſoit en ait rien dit ; il a fait les démarches néceſſaires pour s'aſſurer de ce fait, & en apprendre les circonſtances ; qu'en conſéquence il s'eſt rendu certain que quinze jours avant le décès de cet enfant, âgé de près de cinq ans, il étoit tombé de ſon lit ; que qui que ſe ſoit n'en a parlé, quoique pluſieurs perſonnes aient ſu cette premiere chute ; que la femme Bobin, garde-malade, demeurant rue Mazarine, n'a pu diſconvenir de la vérité du fait, avec le comparant, qui l'a vue à ce ſujet ; que la femme du Jardinier de l'orangerie de Chaillot en eſt pareillement convenue, en parlant au ſieur Lorry, le jour de l'ouverture du corps du défunt, & depuis en parlant au ſieur Hoſty, même en préſence de M. le Curé de Chaillot, & de pluſieurs autres perſonnes ; & comme le Comparant a l'intérêt le plus ſenſible de découvrir la vérité, & d'aller à la ſource des cauſes étrangeres qui ont pu contribuer à cette mort, il eſt venu nous faire la préſente déclaration, de laquelle il nous a requis acte ; requérant ainſi qu'il nous plaiſe recevoir les déclarations deſdites femmes Bobin & Jardiniere ſuſdites, & de tout en dreſſer Procès-verbal, pour ſervir & valoir de ce que de raiſon, & a ſigné en cet endroit de notre minute.

Eſt auſſi comparue Genevieve Lormeteau, femme de Pierre Mary, Jardinier-Fleu-

riſte de l'orangerie de Chaillot, y demeurant ordinairement, & de préſent à Paris, laquelle nous a dit qu'elle a vu les deux fils de M. Caze, Fermier-Général, tous deux avec la petite-vérole, de laquelle ils ont été traités en la même maiſon de la Comparante ; a la connoiſſance que l'ainé des deux en a été parfaitement guéri, & qu'il eſt en parfaite ſanté ; a vu le cadet toujours ſe bien porter, ſans aucun accident, pendant l'eſpace de treize jours environ, la petite-vérole étant même lors ſéchée ; qu'après ledit tems il a été attaqué d'un aſſoupiſſement, que ſa garde & gouvernante ont d'abord pris pour une eſpiéglerie de ſa part ; que cet aſſoupiſſement n'a fait qu'augmenter juſqu'au moment de ſa mort, peu avant laquelle la Comparante a appris de la garde, que ledit ſieur de Caze, le cadet, étoit tombé quelques jours auparavant de ſon lit ſur le carreau, ce qui a été ſoigneuſement caché par la nommée Manon, gouvernante deſdits enfans, quoique la garde, qui craignoit la ſuite de ladite chute, eût eu envie d'en faire part à M. Hoſty, qui traitoit leſdits ſieurs de Caze ; que le jour de l'ouverture du cadavre dudit ſieur de Caze, le cadet, un des Médecins qui y a aſſiſté, étant arrivé avant les autres, la Comparante ayant cauſé avec lui, lui a fait part de la ſurpriſe de tout le monde ſur cette mort, & lui a dit : Monſieur, vous

allez l'ouvrir, vous en verrez sans doute la cause ; car il a fait, il y a quelques jours, une chute de son lit sur le carreau, ce que l'on a malheureusement caché : laquelle présente déclaration elle est venue nous faire pour rendre hommage à la vérité, à laquelle elle est conforme en tout son contenu, ainsi qu'elle le jure & affirme, dont & de quoi elle nous a requis acte, & a déclaré en notre minute ne savoir écrire ni signer, de ce enquise, suivant l'ordonnance.

Est aussi comparue Marie-Louise Liard, femme de Jean Bobin, garde-malade, demeurant rue Mazarine, paroisse S. Sulpice, laquelle nous a dit qu'elle a gardé les deux enfans de M. de Caze, Fermier-Général, tous deux ayant la petite-vérole à Chaillot ; qu'elle a vu l'aîné en guérir parfaitement ; que le cadet a été treize jours sans aucun accident, la petite-vérole étant même séchée ; que le treizieme jour il lui est survenu un assoupissement qui ne l'a point quitté jusqu'à sa mort, que la Comparante a attribué à une chute qu'il avoit faite quelques jours auparavant de son lit sur le carreau, pendant que la Comparante donnoit un bouillon à l'aîné ; que la gouvernante a jugé à propos de cacher cette chute, & l'a même engagée à n'en point parler, parce que cela lui feroit du tort ; qu'elle s'est contentée de lui faire tirer un mouchoir avec les dents

pour voir s'il n'y auroit point un contre-coup, après lui avoir frotté la tête avec sa main ; que cet enfant, lorsque ladite gouvernante l'a relevé de dessus le carreau, étoit fort pâle ; ce qui a toujours d'autant plus inquiété la Comparante, que la chute étoit de haut, étant tombé par-dessus la barriere de son lit, sur le derriere de la tête ; que la Comparante, quelques jours après, en a fait part à la femme Mary, Jardiniere de l'orangerie dudit Chaillot, où demeuroient lesdits enfans, mais que ladite gouvernante a toujours caché ladite chute à la famille & à M. Hosty, Médecin, qui traitoit lesdits enfans ; laquelle présente déclaration la Comparante est venue nous faire, pour rendre hommage à la vérité, à laquelle elle est conforme en tout son contenu, ainsi qu'elle le jure & affirme, dont & de quoi elle nous a requis acte, & a signé en cet endroit de notre minute.

Desquelles comparutions, dires & déclarations, Nous, Conseiller-Commissaire susdit, avons donné acte auxdites Comparantes, & de ce que dessus avons dressé le présent Procès-verbal, pour leur servir & valoir ce que de raison. *Signé* CHÊNU.

LIVRES NOUVEAUX.

Dissertation sur les Eaux nouvellement découvertes à Aumale, en Normandie, contenant l'analyse de ces eaux, & quelques observations sur les maladies qu'elles ont guéries, par Pierre-Antoine Marteau, Médecin de la ville & de l'Hôpital d'Aumale, & Membre de l'Académie des Sciences d'Amiens. A Paris chez *Vincent*, Libraire, rue Saint Severin. Prix broché 15 sols.

L'Art d'essayer les mines & les métaux, publié en allemand, par M. Schindlers, & traduit en François par feu M. Geoffroy le fils, de l'Académie Royale des Sciences. A Paris, chez *Hérissant*, Libraire, rue Saint Jacques, 1 volume *in*-12. Prix relié 2 livres 10 sols.

Recueil de pieces qui ont concouru pour le prix de l'Académie Royale de Chirurgie, tom. III. A Paris, chez la veuve *Delaguette*, Imprimeur de l'Académie Royale de Chirurgie, rue S. Jacques. Prix relié 10 livres.

Nous rendrons compte incessamment de cet Ouvrage, qui nous a paru fort intéressant.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

JUIN 1759.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
1	11	16	11	27	8	0	S-E. fort par intervalles.	Beauc. de n. pl. méd. par interv. tout le j. ton. le s.
2	10	17	12		9		S-O. *id.*	*Idem.*
3	10	14	11			10	S. *idem.*	*Id.* p. pl. par interv.
4	10	15	11			$\frac{1}{2}$	S-O. *id.*	*Idem.*
5	10	16	12	28	0	0	*Idem.*	*Idem.*
6	11	$20\frac{1}{2}$	14				*Idem.*	*Idem.*
7	12	21	14				*Idem.*	*Idem.*
8	10	18	13		3		N. méd	Peu de n.
9	12	20	16		5		N-E. *id.*	*Idem.*
10	11	22	17		0	0	N-E. au S-E. *id.*	*Id.* quelq. gouttes de pluie le s.
11	15	20	12	27	9		S-O. fort par intervalles.	Beaucoup nuag. pet. pl. par int. tout le j.
12	12	18	15	28	1		O. *idem.*	Beauc n. p. pl. le s.
13	13	17	13	27	11		S-E. au S-O. méd.	*Id.* p. pl. le matin.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
14	11	17	12	28	3	$\frac{1}{2}$	S-O. *id.*	Beauc. de nuages.
15	10	19	16		5	0	O. foible.	*Idem.*
16	15	21	16			$\frac{1}{2}$	*Idem.*	*Idem.*
17	14	22	17		6	0	N-O. *id.*	*Idem.*
18	14	23	18				N. *idem.*	Peu de n.
19	15	24	19,				N-E. *id.*	Serein.
20	15		20$\frac{1}{2}$		5		*Idem.*	*Idem.*
21	18	20	17$\frac{1}{2}$		3		N-O. *id.*	Couv. pl. médioc. le mat. & le s.
22	15	21	18		2		*Idem.*	Couvert, pl. forte la nuit.
23	15	19	14		0	0	*Idem.*	Beauc. n. pet. pl. par int. tout le jour.
24	13	20	16		5	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Beauc. n. quelq. g. de pl. à 8 h. du soir.
25	12	22	16		6	0	*Idem.*	*Id.* pluie méd. à 8 h. s.
26	15	15	17		4	$\frac{1}{2}$	N-E. au O. foible.	Beauc. de nuages.
27	14		15			0	N-E. *id.*	Beauc. de n. pet. pl. mé. ton. & écl. à 8 h. s.
28	14	17$\frac{1}{2}$	15		2		O. *idem.*	Beauc. n. pl. m. par int. le mat.
29	10	17	13	27		10	S-E. au O. fort par interv.	Beauc. de n. pet. pl. tout le matin.
30	11	16	12				S-O. *id.*	*Idem.*

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 24 deg. au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus du même point: la différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 6 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes: la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.
6 fois du N-E.
4 fois du S-E.
1 fois du S.
9 fois du S-O.
6 fois O.
6 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems serein.
26 jours de nuageux.
2 jours de couvert.
20 jours de pluie.
3 jours de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement & à la fin du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1759, *par M.* VANDERMONDE.

On a observé parmi les enfans & les adolescens de l'un & l'autre sexe, des coqueluches qui se dé-

claroient pour la plupart par un enrouement qui gagnoit juſqu'à la poitrine, qui étoit immédiatement après ſuivi d'une petite toux, qui d'abord étoit ſéche & paſſagere, mais qui devenoit enſuite violente & convulſive. Ce ſymptôme étoit ſi opiniâtre, qu'il ne cédoit pas à une ou deux ſaignées, à l'uſage répété de l'ipécacuanha, aux inciſifs appropriés, aux ſtomachiques, unis aux purgatifs; le tems, la diete, & le changement de ſaiſon aſſuroient la guériſon. Cette maladie ſe préſentoit ſous des dehors inſidieux, qui en impoſoient à ceux qui n'avoient pas un coup d'œil sûr & déterminé. Les malades que l'on n'a ni ſaigné ni fait vomir dans les commencemens, ont été quelquefois les victimes de l'ignorance ou de la négligence de ceux qui en étoient chargés. L'hydromel uni à une infuſion légere de feuilles de véronique, nous a très-bien réuſſi après les remedes généraux.

Il a régné auſſi des éruptions éryſipélateuſes & charboneuſes; la peau dans quelques endroits étoit légérement enflammée, on y ſentoit une chaleur âcre & brûlante, & la couleur de la partie cédoit à l'impreſſion des doigts: dans d'autres parties on appercevoit de petites tumeurs rouges, rondes, élevées en pointe, accompagnées d'une chaleur cauſtique; elles ſe changeoient au bout de vingt-quatre heures en des croûtes noires, comme ſi on y eût appliqué un fer rouge. Cette maladie étoit ſans fiévre: peu de ſaignées, beaucoup de petit lait, les bains, les ſucs dépurés des plantes nitreuſes & ſavoneuſes, joints à un régime adouciſſant, terminoient le traitement.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Mai 1759 *par M. BOUCHER, Médecin.*

La séchereſſe a été encore plus conſidérable ce mois que le précédent : il n'y a eu de pluie remarquable que le dix & les trois derniers jours du mois : auſſi le barometre a-t-il été plus ſouvent obſervé au-deſſus de 28 pouces, qu'au-deſſous de ce terme ; & il n'a pas été ſuſceptible de variations conſidérables ; il y en a eu plus dans la température de l'air, & ſur-tout à la fin du mois. Le thermometre n'étoit, le 30 au matin, qu'à 5 dégrés au-deſſus du terme de la glace, au lieu que quelques jours avant il avoit été obſervé le matin à 11 dégrés, & à 18 l'après-dîner : le 16 il étoit monté juſqu'à 18 $\frac{1}{2}$ dégrés.

Le vent, après avoir été au Nord les trois premiers jours du mois, a été enſuite toujours au Sud ou à l'Oueſt juſqu'au 18, qu'il s'eſt remis au Nord, & où il eſt reſté juſqu'au 29.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois 18 $\frac{1}{2}$ dégrés au-deſſus du terme de la congélation, & pour la moindre chaleur, 5 dégrés au-deſſus de ce terme : la différence entre ces deux termes eſt 13 $\frac{1}{2}$ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 6 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 6 lignes: la différence entre ces deux termes eſt d'un pouce.

Le vent a ſoufflé 6 fois du Nord.
8 fois du Nord-Eſt.
3 fois du Sud-Eſt.
11 fois du Sud vers l'Oueſt.
13 fois de l'Oueſt.
8 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

8 jours de pluie.
1 jour de tonnerre.
1 jour d'éclairs.
1 jour de grêle.

Les hygrometres ont marqué de la grande ſéchereſſe tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Mai 1759, *par M.* BOUCHER.

La continuation de la ſéchereſſe a augmenté le nombre des pleuréſies, ſur-tout dans la garniſon & parmi le petit peuple: bien des malades ont ſuccombé, plus par la mauvaiſe cure, que par la nature de la maladie, quoique fort grave. Preſque tous avoient des crachats ſanguinolens; mais dans pluſieurs, aux ſymptômes caractériſtiques de la pleuréſie, ſe joignoient des ſignes

d'amas bilieux dans les premieres voies : il étoit néanmoins dangereux d'employer les émétiques & ſur-tout les antimoniaux, à raiſon de l'état d'irritation ou de la tenſion ſpaſtique des membranes nerveuſes, portée à un haut point, & ſubſiſtant même après de copieuſes ſaignées ; on étoit obligé de s'en tenir à des minoratifs émolliens, tels qu'une ſolution de manne, à laquelle on joignoit de l'huile d'amandes douces : la criſe avoit ordinairement lieu par les ſueurs & par les crachats, & quelquefois en partie par les ſelles & par des urines troubles.

Il y a eu encore beaucoup d'angines, les unes éryſipélateuſes, les autres phlegmoneuſes. La premiere eſpèce s'eſt fait obſerver avec la fievre rouge dans un petit nombre de ſujets. J'ai guéri de cette maladie un homme jeune & aſſez fort, à qui le mal de gorge étoit venu, au point qu'il ne pouvoit plus rien avaler : par le ſecours de trois ſaignées, dont une au pied, de pluſieurs lavemens émolliens, de boiſſons délayantes, aigrelettes & nitrées, d'apozemes compoſés de végétaux acides & laxatifs, de loochs adouciſſans & rafraîchiſſans, de cataplaſmes réſolutifs, appliqués autour du col, & en procurant une révulſion vers les extrêmités inférieures, au moyen des bains pour ces parties ſeulement, & par l'application de ſynapiſmes aux pieds.

Les fievres-tierces & doubles-tierces ont continué : j'en ai vu quelques-unes avec des caracteres de putridité : il y a eu encore quelques apoplexies.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1, v. 63. 64.

SEPTEMBRE 1759.

TOME XI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1759.

RECUEIL

De Pieces qui ont concouru pour le prix de l'Académie royale de Chirurgie, depuis 1750 *juſqu'en* 1758, *tome III, vol.* in-4° *de* 600 *pages environ. A Paris, chez* le Prieur, *Imprimeur du Roi, rue S. Jacques. Prix relié* 10 *livres.*

LE ſujet du premier prix qui a été remporté par M. Gourſaud, Chirurgien de Paris, roule ſur la métaſtaſe. L'Auteur a cru devoir définir le tranſport d'une humeur morbifique d'une partie à une autre. Après avoir diſtingué la déliteſcence du reflux, il

paſſe en revue les maladies ſujettes à métaſtaſe, comme les dartres habituelles, la gale, la petite-vérole, la goutte, les rhumatiſmes, les lochies, le lait des femmes nouvellement accouchées, la gonorrhée, les plaies, les ulceres, les bubons vénériens, peſtilentiels, les dépôts critiques, & généralement toutes les tumeurs humorales. M. Gourſaud paſſe delà aux maladies que la métaſtaſe produit ſur les poumons; elle peut faire naître une péripneumonie & une hémoptiſie; ſur le foie, une inflammation qui dégénere quelquefois en induration; ſur les inteſtins, des coliques & des dyſſenteries; à la veſſie, des ardeurs & des rétentions d'urine. L'Auteur qui attribue tous ces effets à l'humeur des dartres rentrées, examine avec la même exactitude les accidens qui ſuivent la répercuſſion des autres humeurs, comme la gale, le virus variolique, goutteux, l'humeur de l'éryſipele, le lait, la gonorrhée, celle des bubons vénériens, &c. & il prouve que les humeurs viciées qui rentrent dans le ſang, produiſent des accidens plus ou moins conſidérables, ſoit par leur dégré d'acrimonie, ſoit par leur quantité, ſoit à raiſon des différentes parties où elles ſe dépoſent.

M. Gourſaud dit qu'il faut éviter la métaſtaſe dans la gale, les dartres habituelles, les gonorrhées, les ulceres ſordides, les

dépôts critiques, gangréneux, peſtilentiels, la petite-vérole, la goutte, &c. L'Auteur n'auroit-il pas dû diſtinguer ici la métaſtaſe critique d'avec celle qui ne l'eſt pas? Quand la métaſtaſe devient criſe, elle n'eſt plus à craindre, & loin de l'éviter, on doit la favoriſer. Ne voyons-nous pas tous les jours des rhumatiſmes, des dartres ſe changer en tumeurs, qui tournent en ſuppuration, & qui dégagent de la maladie primitive. Au reſte M. Gourſaud recommande ici de prendre garde de ne pas faire rentrer ces humeurs: l'avis eſt ſage; mais ne peut-il pas ſe faire une métaſtaſe critique d'une partie extérieure à une autre qui eſt auſſi extérieure? Il n'eſt pas toujours dit que le tranſport de la matiere morbifique ſe fera de l'extérieur à l'intérieur, puiſque l'on obſerve très-ſouvent dans la pratique des métaſtaſes apparentes & extérieures de la tête aux pieds, ce qui s'opere très-rapidement par le moyen du tiſſu cellulaire.

M. Gourſaud prétend qu'il faut procurer la métaſtaſe dans l'eſquinancie ſuffocante, dans les inflammations des parties intérieures; mais il ne détermine pas dans quel cas, dans quelles circonſtances, & dans quel tems on doit préciſément le faire. Il nous ſemble que dans le commencement de ces fortes inflammations, la réſolution eſt la ſeule voie qu'on doive & qu'on puiſſe ten-

ter, & s'il y a quelque métaſtaſe à eſpérer & à exciter, ce ne doit être que quand les vaiſſeaux ſont déjà déſemplis, que la matiere y coulant un peu plus librement, la nature peut l'atténuer, la préparer & la rendre propre à être tranſportée dans d'autres parties. N'auroit-il pas auſſi été à propos de dire ici quels ſont les ſignes propres à déterminer ſi l'on doit exciter la métaſtaſe, ou ſi au contraire on doit travailler fortement à la réſolution?

Les cauſes de la métaſtaſe ſont, ſelon l'Auteur, la ſubtilité de l'humeur, qui étant fort tenue, eſt facilement repompée dans le ſang; le caractere de certaines plaies, comme les ulceres qui viennent à la ſuite des dépôts par congeſtion, qui ſuppurent beaucoup; le pus de ces ſortes de plaies a peu de conſiſtance, les vaiſſeaux ont peu de reſſort, & l'humeur eſt par conſéquent facilement réſorbée; la diſpoſition du ſujet, qui eſt maigre, languiſſant, cacochyme, la complication de quelque virus particulier, les paſſions de l'ame, le mauvais régime, peuvent auſſi former la métaſtaſe.

L'Auteur rejette les ſignes généraux de la métaſtaſe comme équivoques, & en donne de particuliers à chaque eſpece de maladie où la métaſtaſe arrive, relativement à la partie affectée & au caractere de l'humeur qui s'eſt dépoſée. Ces préceptes,

qui ſont de la plus grande conſéquence dans la pratique, ſont ici développés d'une maniere ſatisfaiſante, quoiqu'on pourroit déſirer que l'Auteur ſe fût encore un peu plus étendu ſur cet objet.

M. Gourſaud propoſe enſuite les moyens de prévenir la métaſtaſe, ce qui ſe borne à l'éloignement des cauſes qui peuvent la produire, à l'application de certains remedes indiqués ſelon les circonſtances, & aux précautions acceſſoires qu'un Chirurgien inſtruit doit connoître. L'Auteur conſeille, pour procurer la métaſtaſe, la ſaignée & les bains au pied, quand le mal eſt à la tête ou à la gorge; la ſaignée au bras, quand il eſt à la poitrine & à l'eſtomac; & ſi ces moyens ne ſuffiſent pas, il preſcrit les ſynapiſmes, les véſicatoires & l'application des orties. Il eſt vrai qu'il eſt d'uſage dans la pratique de faire faire les ſaignées, comme l'indique l'Auteur; mais penſe-t-il qu'elles ſoient bien propres à favoriſer la métaſtaſe? Ne pourroit-on pas dire au contraire qu'elles la détournent en déſempliſſant les vaiſſeaux, qui deviennent par-là beaucoup plus ſuſceptibles d'aſpirer la matiere morbifique de l'extérieur à l'intérieur? Il y a tout lieu de le croire; auſſi ne doit-on pas placer les ſaignées dans le tems que la métaſtaſe eſt prête à ſe faire, mais dans celui où l'on voit qu'il eſt néceſſaire que la

nature la faſſe. Au ſurplus, que peuvent les ſaignées dérivatives & révulſives pour la plupart des métaſtaſes qui ſe font par le moyen du tiſſu cellulaire ? Il n'en eſt pas de même des bains, des ventouſes, des cataplaſmes, des ſcarifications, des véſicatoires & des ſynapiſmes qui ſont les remedes les plus puiſſans en pareil cas.

Le ſecond prix avoit pour ſujet de déterminer le caractere des tumeurs ſcrophuleuſes, leurs eſpeces, leurs ſignes, leur cure. Ce prix fut propoſé en 1749, & fut remis en 1751. L'Académie obligée de préſenter ce ſujet pour la ſeconde fois, n'eut qu'à ſe féliciter du ſuccès. Elle a reçu ſix Mémoires qui contiennent tous des choſes intéreſſantes ſur différens points de la matiere ; elle a cru devoir les faire imprimer, quoiqu'elle n'ait adjugé ce prix qu'aux deux premiers, dont les Auteurs ſont M. Faure, Chirurgien à Lyon, & M. Bordeu, Médecin, pour lors correſpondant de l'Académie royale des Sciences, depuis Docteur en médecine de la Faculté de Paris, & qui jouit dans cette ville comme praticien d'une très-grande réputation.

M. Faure tâche de déterminer le caractere des écrouelles par le ſentiment des anciens & des modernes ſur cette maladie ; il en établit le diagnoſtic par le maintien, la figure & la couleur du viſage, par un air d'indolence qui accompagne les enfans qui en

ſont attaqués, & ſur-tout par une matiere grumelée quis ſort de ces eſpeces d'abſcès, quand on les ouvre. Les cauſes, ſelon l'Auteur, ſont la laxité des fibres, & l'épaiſſiſſement & la ſurabondance des humeurs. M. Faure donne immédiatement après les différences & le pronoſtic des écrouelles: on trouvera dans cet article des préceptes excellens ſur la maniere de diſtinguer ces tumeurs d'avec celles qui ſont enkiſtées, le rachitis, le goître, le ſpina-ventoſa, le ſquirrhe. Dans la cure, l'Auteur conſeille de faire uſage du remede ſuivant, comme d'un ſpécifique.

Prenez du ſavon d'Alicante, depuis quinze grains juſqu'à une dragme; de la poudre d'éponge brûlée & calcinée, depuis dix grains juſqu'à demi-dragme; de la poudre des deux ſcrophulaires, depuis ſix grains juſqu'à un ſcrupule; de la limaille d'acier, depuis ſix grains juſqu'à un ſcrupule; liez le tout avec ſuffiſante quantité de ſyrop des cinq racines.

On en fait des pilules proportionnées à l'âge & aux forces du malade; on lui fait boire en même tems de l'eau ſeconde de chaux. Nous croyons cette boiſſon très efficace, parce que dans les écrouelles des enfans, comme dans preſque toutes leurs maladies, il y a toujours un levain acide qui ſert à coaguler la lymphe & à augmenter

ſon épaiſſiſſement ; on pourroit peut-être employer l'eau de chaux avec ſuccès dans tous ces cas, ſi on pouvoit la rendre potable par l'addition de quelque ſyrop approprié à la maladie, & quelque eau aromatique & cordiale; c'eſt l'eau de chaux d'écailles d'huître que l'on doit préférer, comme la meilleure, ſelon les expériences de MM. Whytt & Roux, Médecins. Il y a cependant une réflexion que M. Faure nous permettra de faire ſur l'uſage de ſon remede. Ne ſeroit-il pas avantageux de le faire précéder par des bains, des décoctions apéritives, des cataplaſmes émolliens & réſolutifs, pour humecter d'abord la lymphe, qu'il faut rendre coulante? Autrement n'y auroit il pas lieu de craindre que ces pilules ſavonneuſes ne deſſéchaſſent l'humeur amaſſée dans les glandes, en diſſipant par ſon action le peu de liquide qui y reſte? Il faut avouer qu'avec ces précautions préliminaires, les remedes actifs ſont moins à craindre, ſur-tout dans les enfans dont la chaleur eſt conſidérable, le mouvement du pouls très-vif, & les remedes incendiaires preſque toujours dangereux. M. Faure termine ſon mémoire par une réflexion bien judicieuſe : il conſeille de ne pas ouvrir les tumeurs ſcrophuleuſes prêtes à s'abſcéder, pour éviter la difformité de la cicatrice, d'autant plus que quand la tumeur eſt ouverte, il faut agir à-peu-près comme ſi elle ne l'étoit

pas. Nous exhortons tous les Chirurgiens à être bien attentifs à ce précepte, qui vient d'un bon citoyen, & d'un habile Praticien.

Le mémoire suivant dont M. Bordeu, notre confrere, est l'Auteur, est rempli d'excellentes idées sur différentes matieres. On y voit un enchaînement de faits & d'observations qui lie entr'eux les différens préceptes de théories que l'Auteur y développe avec sa sagacité ordinaire. Il y trouve occasion de mettre au grand jour son système sur les glandes & sur la formation, la situation, la connexion & les usages du tissu cellulaire ou muqueux. On peut voir ses idées sur cette matiere, dans une these qu'il soutint aux écoles de médecine de Paris en 1751, dont le titre est : *An Aquitaniæ minerales aquæ morbis chronicis ?* Cette these, qui fut généralement accueillie dans le tems, contient le précis de presque toutes les connoissances qui sont répandues dans cette dissertation, & dont on auroit pu faire plusieurs ouvrages; la multiplicité d'objets utiles & de préceptes lumineux disperses dans ce mémoire, nous empêche de l'extraire ; nous nous contenterons d'en faire appercevoir quelques beautés. Un objet qui a été souvent mal discuté, & presque toujours mal éclairci, est de déterminer la cause qui rend les écrouelles endémiques parmi

les habitans des montagnes. M. Bordeu examine en Phyſicien éclairé cette matiere. Il prétend que l'eau, l'air & les alimens des montagnes concourent à diſpoſer la machine aux écrouelles & à leurs ſuites : l'eau des montagnes eſt crue, froide, ne diſſout pas le ſavon ; elle en fait de même dans l'eſtomac avec les alimens : d'ailleurs elle n'eſt pas la même à tous les inſtans du jour, elle eſt plus ou moins peſante, terreuſe, &c. Quelles révolutions ne doit pas exciter une pareille eau ? L'air des montagnes n'eſt pas plus ſain pour ceux qui le reſpirent continuellement. Le lait, le fromage, les farineux, les bouillies, la pâte & le pain groſſier, voilà la nourriture des montagnards. M. Bordeu a raiſon de conclure qu'elle épaiſſit le ſang & la lymphe. Un fait intéreſſant & propre à donner des vues ſur cette matiere, c'eſt ce que l'Auteur a obſervé. Les cadavres des montagnards écrouelleux ont le foie gros & blanc, ou du moins d'un jaune fort clair, & la véſicule du fiel pleine d'une ſubſtance épaiſſe comme de la colle de poiſſon. Dans la cure, M. Bordeu conſeille l'uſage de l'ipécacuanha, le ſéné, le jalap, & non les minoratifs, les abſorbans, les coraux, les yeux d'écreviſſes, la magnéſie, le quinquina, les anti-ſcorbutiques ; il ne ſe ſert du lait, que comme d'un aliment ou d'un remede bon, ſelon les circonſtances, mais jamais cura-

toire ; les eaux minérales, telles que les *Bonnes* en Bearn, celles de *Barege* en Bigorre, & ſur-tout les frictions mercurielles, priſes conjointement avec les eaux, achevent le traitement. L'Auteur n'oublie pas d'indiquer le régime, le changement d'air, & toutes les autres précautions qu'un Praticien connoît. Un des points de ce mémoire qui fait le plus d'honneur à l'Auteur, c'eſt ce qu'il dit ſur la formation de la cicatrice : il la regarde comme une eſpece de calloſité, comme un amas de ſuc nourricier, comme une application des couches du tiſſu cellulaire, les unes ſur les autres. » Il prétend, d'après les » diſſections des cadavres, que toute cica- » trice eſt toujours établie ſur un endurciſſe- » ment, ou de carnification des parties voi- » ſines, qui ont changé de nature & acquis » une conſiſtance pareille à la coëne de » lard, dure, ſouple, homogene, ſans » fibres ni vaiſſeaux apparens, & interme- » diaire entre les os, les ligamens & les » chairs proprement dites ; cette ſubſtance » n'eſt autre choſe que la cohéſion des cou- » ches du tiſſu cellulaire, faite au moyen du » ſuc nourricier épanché dans leurs in- » terſtices. « Cette belle doctrine eſt ici fort bien préſentée, & porte un caractere de vraiſemblance.

La diſſertation ſuivante eſt de M. Charmetton, ancien Chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité à Lyon. L'Auteur donne

dans ce mémoire, d'une maniere diffuſe, à-peu-près la même théorie qu'il a publiée dans un traité particulier des écrouelles.

M. Gourſaud qui a remporté le prix ſur la métaſtaſe, eſt l'Auteur du mémoire ſuivant ſur les écrouelles, dans lequel nous n'avons rien trouvé de particulier, ſi ce n'eſt qu'il rejette les frictions mercurielles, & qu'il croit qu'on ne doit en faire uſage que quand il y a complication de vérole; il preſcrit les eaux, mais celles de Bourbon & du Mont-d'Or. Il prétend de plus que la carie aux os produite par un virus ſcrophuleux, ſe guérit avec une pâte faite avec le ſublimé corroſif, mêlée avec la gomme arabique, ou avec le cautere actuel. Le célebre M. le Cat, Chirurgien à Rouen, a fait deux cures de cette nature, par le moyen de ces cauſtiques. On peut bien s'en rapporter à une pareille autorité.

M. Majault, Chirurgien-Major du régiment de la Reine, cavalerie, & frere de M. Majault, notre illuſtre confrere, eſt l'Auteur du cinquieme mémoire ſur les écrouelles. Il nous a paru contenir de l'érudition, de la clarté, de la méthode, des vues de traitement très-juſtes, & prouve dans l'Auteur du talent & de l'exercice dans ſon art.

Le ſixieme mémoire eſt anonyme, & contient une théorie lâche; mais l'Auteur y

a publié des recettes qui lui étoient particulieres, & qui ne sont pas tout à fait conformes à celles dont nous faisons usage en pareil cas. On doit sçavoir très-grand gré à l'anonyme de cette générosité.

Le sujet du prix de 1755 étoit: le feu ou cautere actuel n'a-t il pas été trop employé par les anciens, & trop négligé par les modernes? En quel cas ce moyen doit-il être préféré aux autres pour la cure des maladies chirurgicales, & quelles sont les raisons de préférence? Le prix double a été adjugé à M. de la Bissiere, Chirurgien-Major du régiment de la Reine, cavalerie, que l'on dit être l'Auteur. Il traite dans la premiere partie, de la nature & des propriétés des principaux moyens que la chirurgie emploie à la cure des maladies; & il a insisté particuliérement sur la théorie du feu, considéré tant en lui-même que dans le cautere actuel; ces principaux moyens sont les médicamens, le fer & le feu. Il examine ensuite la nature du feu, & prétend que les propriétés particulieres de ce remede, sont de calciner, mortifier, altérer, dessécher ce qu'il touche immédiatement, engorger, enflammer les parties qui l'avoisinent, secouer vivement le genre nerveux, occasionner des métastases, & de grandes révolutions dans la machine. Dans la seconde partie il passe en revue les divers genres de maladies chirurgicales, à la cure desquelles

le cautere actuel eſt ou préjudiciable, ou au contraire utile & préférable aux autres moyens; tels ſont les ulceres compliqués de fungoſités, de caries profondes & humides. L'Auteur rejette l'uſage du feu dans les hernies; il le conſeille dans les tumeurs inflammatoires, malignes, formées par une cauſe extérieure, dans la gangrene qui vient d'un principe venéneux, malin & local, dans les tumeurs inflammatoires bâtardes, dans les tumeurs froides des articles, les verrues, condylomes, polypes, ſcrophules confirmés, ſquirrhes, cancers vrais & bâtards; mais le feu ne convient dans ces derniers cas, que quand le fer devient inſuffiſant. L'Auteur croit qu'on doit tenter le cautere dans la paralyſie, dans le relâchement des ligamens, dans l'anchyloſe fauſſe, dans la carie profonde & humide, dans les hémorragies dont les vaiſſeaux ſeront ſitués entre des os caſſés ou déplacés, & ſur leſquels la ligature, la compreſſion, l'uſage même des ſtyptiques eſt impraticable. Il prétend auſſi que le fer rouge, applique ſur la morſure d'une vipere, ſur celle d'un chien enragé, dans le moment qu'elle vient d'être reçue, conſume la liqueur venimeuſe, & qu'on prévient par-là tous les accidens qui s'en ſuivent. Cette propoſition mériteroit d'être confirmée par l'expérience. L'Auteur conſeille l'application du fer rouge dans les

ulceres qui ont des callosités inaccessibles à l'instrument tranchant, dans ceux qui sont calleux, fongueux, abreuvés de sanie, qui ont résisté à toutes les especes de traitement interne & externe. Toutes les réflexions de l'Auteur tendent à faire convenir les modernes, qu'il y a beaucoup de fondement dans la confiance que les anciens avoient au cautere actuel, qui, selon lui, à la rigueur, peut être placé par-tout où l'on emploie les autres, & qui l'emporte à bien des égards sur eux; & l'on ne doit blâmer les anciens, que sur l'abus qu'ils en ont fait, & que nous sommes répréhensibles d'avoir donné dans un excès opposé, en négligeant des moyens si précieux de guérison.

Dans le mémoire suivant on examine également l'usage du feu. Il est de M. Louis, Maître-ès-arts & en chirurgie à Metz, Démonstrateur public d'anatomie & de chirurgie, Chirurgien-Aide-Major des camps & armées du Roi, & de l'Hôpital militaire de Metz en survivance, & frere du célebre M. Louis, Chirurgien-Major-Adjoint de la Charité à Paris. Ce mémoire nous a paru contenir tout ce qu'il y a d'intéressant dans le premier; il a de plus le mérite d'être bien écrit, de donner de grandes vues chirurgicales sur tous les objets qu'il traite, des réflexions historiques & critiques, très-utiles sur la chirurgie ancienne, moderne, & sur celle de nos con-

temporains; il nous semble aussi que l'Auteur a très-bien spécifié les cas où l'on doit se servir du feu, & ceux où il falloit rejetter ce secours comme dangereux; & ce qui nous paroît au-dessus de tout, c'est qu'il a eu le talent de rendre ses idées avec clarté, méthode & précision. Cette excellente piece n'a pas été couronnée.

Le sujet de 1756 étoit : l'amputation étant absolument nécessaire dans les plaies compliquées de fracas des os, & principalement celles qui sont faites par armes à feu, déterminer les cas où il faut faire l'opération sur le champ, & ceux où il convient de la différer, & en donner les raisons. Le prix double a été adjugé à M. Faure, Chirurgien-Major du régiment Royal-Vaisseaux. Ce mémoire contient de bons préceptes, une théorie simple & juste, & une pratique judicieuse.

Le prix de 1758 étoit de déterminer les cas où les injections sont nécessaires pour la cure des maladies chirurgicales, & établir les regles générales & particulieres qu'on doit suivre dans leur usage. Le prix a été adjugé au mémoire n° 8. L'Auteur est M. Grillon, Chirurgien à Rouen. On expose ici les avantages & les inconvéniens que les injections doivent avoir dans les différentes especes de maladies, & suivant la nature différente des parties malades. Cette matiere, qui est

des plus vaſtes & des plus intéreſſantes, & qui a été juſqu'à préſent fort peu approfondie, eſt ici traitée d'une maniere ſatisfaiſante.

Nous finirons, en faiſant obſerver que ce volume eſt bien rempli, & que tous les objets propoſés y ſont diſcutés & éclaircis, de façon que cette collection académique devient très-utile & même néceſſaire à tous ceux qui ſont attachés à leur profeſſion, & qui veulent y faire quelques progrès.

DISSERTATION

Sur les Maladies qu'on appelle malignes, par M. DE HAEN, Profeſſeur en médecine à Vienne en Autriche.

On ne doit appeller *malignes* que les maladies qui ſont accompagnées de ſymptômes extraordinaires, ou de ſymptômes beaucoup plus graves & plus nombreux que ceux qui ont coutume de les caractériſer; ainſi une maladie, quelque aiguë qu'elle ſoit, ne mérite point ce nom, tant qu'elle parcourt ſes tems dans l'ordre qu'elle a coutume de ſuivre. Nous allons examiner les différens remedes qu'on a employés juſqu'ici pour ces ſortes de maladies, afin de tâcher de découvrir quel eſt celui qu'on doit préférer.

La plupart des Médecins François, Allemands & Anglois débutent, dans presque toutes les maladies aiguës, par l'émétique, qu'ils font précéder quelquefois de la saignée. Comme cette méthode est entiérement opposée à celle des anciens, il est bon de l'examiner en particulier.

Hyppocrate ne purgeoit jamais dans le commencement des maladies aiguës, à moins qu'il n'y eût des signes de turgescence; mais comme l'explique Galien dans le livre qu'il a intitulé, *Quos, quibus medicamentis, & quando purgare oporteat?* Il ne suffit pas, pour caractériser cette turgescence, que le malade ait quelques nausées, ou de légeres envies de vomir, qu'il ait la bouche amere ou mauvaise, puisque ces symptômes accompagnent presque toujours le commencement des maladies aiguës; au lieu qu'Hyppocrate avertit expressément que la turgescence des humeurs est rare dans ces commencemens. Aretée de Cappadoce, & Cælius Aurelianus parmi les anciens; Mercatus, Platerus, Lommius, Forestus, Sennert, Houllier, Duret, Riviere, &c. parmi les modernes, marchant sur les traces de ces grands maîtres, n'ont fait aucune mention des émétiques au commencement des maladies aiguës ou malignes; du moins ils ne les ont employés que lorsqu'ils ont vu des signes évidens de turgescence.

Cependant il y avoit déjà des Médecins, tels que Droet, Quercetant, Mathiole, Angelus Sala, Willis, &c. qui avoient osé employer ce genre de médicamens dans le commencement des maladies accompagnées de malignité, comme on peut le voir dans Diemerbroek, qui rapporte les effets funestes de cette méthode, contre laquelle un grand nombre de Médecins se sont élevés. André Lew décrivant la maladie pétéchiale qui régna en Hongrie en 1683, rapporte qu'on vit périr tous ceux à qui on donna l'émétique; il fit la même observation en 1699, 1704, 1705, & son fils Charles Lew a remarqué deux ou trois fois la même chose en 1730. Hoyer, dans ses épidémies de Mulhausen; Genselius, dans celles de la Hongrie inférieure; le Conseil de santé d'Autriche; Marc-Neveu O-kelly, Présidents de l'Université de Prague, dans la Description de la fievre maligne qui régna en Bohême l'année derniere, ont tous observé que les émétiques ou n'étoient d'aucun effet, ou en produisoient de funestes, quoiqu'ils parussent indiqués quelquefois par un léger vomissement.

Mais, me dira-t-on, comment est-il donc possible que la méthode contraire ait si fort prévalu? Cela vient sans doute de ce que la nature de la maladie ayant souffert quelque variation, on aura été obligé de changer la

méthode curative ; & vraiſemblablement, depuis ce tems-là, on a pris pour la regle ce qui n'en étoit que l'exception. Sydenham ayant employé avec ſuccès les émétiques dans une fievre épidémique pendant trois ans, eut enſuite la douleur de voir périr tous ceux à qui il voulut les donner dans une fievre en apparence de la même eſpece. Je n'ignore pas que Huxam, Pringle, Tyſſot ont fait uſage de ce remede avec ſuccès dans les épidémies qu'ils nous ont décrites ; mais je ne crois pas qu'ils prétendent qu'on doive l'employer dans toutes les maladies de ce genre. Tout ce qu'on peut conclure de leurs obſervations, c'eſt que les maladies malignes s'écartent quelquefois de leur cours ordinaire, & qu'alors le Médecin doit changer ſa méthode curative. Mais il réſultera toujours de ce que nous avons dit, que l'émétique ne convient point en général dans les fievres malignes, & qu'on ne doit y avoir recours que dans quelques cas particuliers, c'eſt-à-dire, comme l'obſerve très-bien le Baron de Van-Swieten, dans ſon Commentaire ſur le 661e Aphoriſme de Boerhaave, dans le cas ſeulement où le malade éprouve dès le commencement de ſa maladie une foibleſſe extraordinaire, qui n'eſt produite ni par la pléthore, ni par la perte réelle des forces, mais par des miaſmes venéneux qui ſéjournent dans l'eſtomac, dont ils affectent les

nerfs, & par leur moyen tout le genre nerveux.

On n'a pas de regle plus sûre sur l'usage de la saignée, que sur celui des émétiques. Quelques Auteurs la louent extraordinairement; mais la plupart la proscrivent, ou du moins ne la conseillent que dans le cas de pléthore, ou au commencement de la maladie, se fondant sur ce que les maladies malignes sont accompagnées d'une si grande foiblesse, que la saignée doit être plutôt nuisible que salutaire. Mais avant de prononcer avec tant d'assurance, on auroit dû examiner si cette foiblesse étoit réelle ou seulement apparente. Hyppocrate nous indique avec sa briéveté ordinaire dans son livre *De rat. vict. in acut.* l'idée que nous devons nous former de cette foiblesse apparente, qu'il attribue avec raison à l'embarras des vaisseaux sanguins, & à l'arrêt des esprits dont les conduits trop gonflés, compriment les nerfs; aussi prescrit-il dans ce cas la saignée, comme l'unique remede qu'on doive employer. Aretée de Cappadoce, Alexandre de Tralles, &c. ont adopté la même méthode; & si quelques autres s'en sont écartés, ils ont été forcés d'y revenir. Oribase, par exemple, est obligé de convenir qu'il ne se délivra de la peste dont il avoit été attaqué en Asie, qu'en se faisant aux jambes

des ſcarifications, au moyen deſquelles il ſe tira deux livres de ſang.

Hyppocrate, Alexandre de Tralles & Sydenham nous ont indiqué les ſignes auxquels on pouvoit reconnoître cette foibleſſe apparente. Selon le premier, la plupart des malades qui ſont dans ce cas, ont le viſage rouge & enflammé, les yeux fixes, des mouvemens convulſis aux mains: ils grincent les dents; ils ſe plaignent de battemens dans tout le corps; leurs extrêmités ſont froides, & les eſprits ſéjournent dans leurs vaiſſeaux. Alexandre dit qu'ils ont d'abord le viſage pâle & ſec, le pouls petit, inégal & irrégulier, les déjections bilieuſes; qu'ils ſont accablés par les veilles & par une ſoif extraordinaire. Sydenham faiſant l'hiſtoire d'un jeune homme, dont il rétablit les forces étouffées par la ſurabondance des humeurs, au moyen de trois ou quatre ſaignées, rapporte que quoiqu'il parût prêt à rendre l'ame, la chaleur de ſa peau étoit ſi douce, que les aſſiſtans avoient peine à croire qu'il eût de la fievre; ce qui venoit de ce que ſon ſang circuloit avec peine.

Nous conclurons de tout ceci, que la ſaignée eſt inutile & même dangereuſe, toutes les fois que la foibleſſe qu'éprouve le malade eſt l'effet de quelque grande évacuation, de la putridité des humeurs, ou de quelque

matiere corrompue, qui séjourne dans les hypocondres; mais il n'y a point de remede plus sûr, lorsque cette foiblesse n'est qu'apparente, c'est-à-dire, lorsqu'elle n'est produite que par la surabondance des humeurs ou leur raréfaction.

Voyons maintenant ce qu'il convient de faire dans la suite du traitement de ces maladies. J'ai consulté les meilleurs Auteurs, j'ai examiné avec soin leurs différentes méthodes, & je me suis convaincu qu'elles réussissoient presque toutes, ou que du moins elles ne nuisoient pas toutes les fois que la maladie n'étoit pas véritablement maligne; mais lorsqu'elle avoit acquis un certain dégré de malignité, j'ai toujours vu avec douleur que la plupart de ces méthodes étoient insuffisantes, & que la maladie prenoit le dessus, ce qui m'engagea à en chercher une plus sûre & plus efficace. Voici celle que j'ai employée avec le plus de succès.

I. Je nourris mes malades avec des décoctions d'avoine, ou d'orge peu chargées; ou si je leur fais faire usage des bouillons à la viande, j'y ajoute une bonne dose de crême de tartre, ou de suc de citron : je leur permets les pommes, les poires, les prunes cuites, avec un petit morceau de pain; leur boisson est une décoction d'orge miellée, ou du lait coupé avec de l'eau, auquel je fais ajouter un peu de miel, ou bien

quelque légere émulsion, & je leur recommande sur-tout de boire beaucoup & souvent.

II. Je leur fais prendre plusieurs fois dans le jour quelque léger parégorique dans une émulsion, dont on leur donne des doses plus fortes, deux, trois ou quatre fois dans l'espace de vingt-quatre heures.

III. J'ai employé avec le plus grand succès le quinquina, que j'ai donné dès que la malignité s'est déclarée, soit que ce fût après, soit que ce fût avant l'éruption des exanthemes, soit même lorsqu'elle se déclaroit dès le commencement de la maladie.

IV. Enfin si la toux étoit trop forte, & qu'on dût craindre de l'abandonner à elle-même, je l'appaisois avec l'oxymel scillitique, le kermès minéral, ou les parégoriques.

En même-tems je fais appliquer sur différentes parties du corps des véscatoires & des épipastiques; je tiens le ventre libre par des lavemens: j'emploie des fomentations émollientes, s'il y a de la roideur dans les parties, ou des vins médicinaux, si la foiblesse est excessive; mais examinons quels peuvent être les effets du quinquina dans ces maladies.

Il y a déjà long-tems que Morton, guidé par une longue expérience, osa avancer que le

quin quina convenoit non-seulement dans les fievres intermittentes & rémittentes, mais encore dans celles qui étoient accompagnées de symptômes irréguliers, ou qui tendoient à la malignité, & cela non-seulement dans les maladies aiguës, mais encore dans les maladies chroniques. Ces assertions peut-être trop générales, & les écrits qu'on répandit pour lors dans l'Europe contre ce médicament, empêcherent qu'on ne fît toute l'attention qu'on auroit dû faire aux nouvelles vues de Morton. Quelque tems après le célebre Torti publia un ouvrage sous le titre de *Therapeutice specialis ad febres quasdam perniciosas, inopinato ac repente lethales, una verò chinachina peculiari methodo ministrata, sanabiles.* Sa grande réputation lui fit deux adversaires dignes de lui, Ramazzini & Manget, mais il réduisit le premier au silence par une réponse apologétique ; & le second se rétracta dans la suite, ayant été convaincu de l'efficacité de ce remede par ses propres observations.

Le savant Charles Richa dans ses épidémies de Turin pour l'année 1720, rapporte qu'il avoit employé le quinquina comme un cardiaque excellent dans une espece de fievre maligne qui se terminoit par un cours de ventre ; & il le regarde comme un antidote sûr, toutes les fois que les humeurs ont été portées à un dégré d'atténuation

extraordinaire. Huxam & Pringle en ont auſſi fait uſage avec ſuccès ; mais le premier ne l'a employé qu'après l'état de la maladie, & ne l'a donné qu'avec les cardiaques & les alexipharmaques ; & perſonne que je ſache n'en a déterminé juſqu'ici ni la doſe, ni le tems précis où l'on doit commencer d'en faire uſage ; c'eſt ce que je crois avoir fait d'une façon à ne laiſſer rien à déſirer, comme on le verra par ce petit nombre d'obſervations.

Une femme de trente-ſix ans ayant été attaquée d'une fievre continue putride, qui dégénéra en fievre maligne, je lui preſcrivis ſans ſuccès les alexipharmaques les plus appropriés : j'y joignis les véſicatoires, le camphre & l'opium ; mais ils ne réuſſirent pas mieux que le reſte. Le neuvieme jour il ſurvint une ſtrangurie, accompagnée d'une douleur ſi violente dans le baſſin, que la malade jettoit les hauts cris ; au bout de quelque tems, elle rendit du ſang avec ſes urines qui ne couloient que goutte à goutte, ce qui dura un jour & demi ; au bout de ce tems, les ſelles furent teintes de ſang, ce qui mit fin au piſſement de ſang. Je fus effrayé de ce ſymptôme terrible ; je lui fis faire des injections d'huile de lin dans la veſſie, qui calmerent la douleur ; & dès que le ſang eut commencé à paroître, je lui fis prendre de l'extrait de quinquina, à la doſe d'une onc

par jour, & je le lui fis continuer pendant quatorze jours à cette doſe; je la diminuai enſuite, & je lui en donnai encore, pendant huit jours, une demi-once chaque jour: pendant tout ce tems-là elle prit du ſyrop de diacode deux ou trois fois le jour, juſqu'à ce qu'elle fût parfaitement guérie; le kermès & l'oxymel ſcillitique achevérent la cure, en mettant fin à une toux qui lui étoit reſtée.

M. Haſenord, Médecin de l'hôpital Eſpagnol de cette ville, ayant traité avec beaucoup de ſuccès un grand nombre de fievres malignes, fut lui-même atteint de cette cruelle maladie: on le traita d'abord avec des anti-phlogiſtiques; mais le ſixieme jour, ſon viſage, ſon col, ſa poitrine & ſes bras furent couverts de taches pétéchiales, & de puſtules miliaires blanches: ayant été appellés en conſultation par M. Mayer, nous convînmes, 1° de lui donner une once d'extrait de quinquina tous les jours; 2° de lui appliquer les véſicatoires; 3° de lui tenir le ventre libre par des lavemens; 4° de lui faire prendre trois ou quatre fois le jour une once de ſyrop de diacode, ce qui réuſſit au-delà de nos eſpérances; car à peine eut-il commencé de faire uſage du quinquina, que l'éruption ſe fit abondamment, les forces ſe releverent, les urines parurent critiques, &c.

M. Holmann, Médecin de l'Hôpital militaire dans le fauxbourg de Léopold, ayant été attaqué de la même maladie, fut guéri par les mêmes remedes. Je pourrois rapporter un plus grand nombre d'obſervations qui confirment toute l'efficacité du quinquina donné à très-grandes doſes, toutes les fois qu'on l'adminiſtre auſſi-tôt que la malignité commence à ſe manifeſter ; mais celles-ci m'ont paru ſuffiſantes pour démontrer la vérité des concluſions ſuivantes.

I. Que le quinquina eſt le meilleur cardiaque qu'on puiſſe employer dans la foibleſſe qui accompagne les fievres malignes.

II. Qu'il eſt un alexipharmaque ſûr contre toute ſorte de corruption, ſoit interne, ſoit externe.

III. Qu'il paroît guérir les ſymptômes les plus terribles des fievres malignes, le piſſement de ſang, & les déjections ſanguinolentes.

IV. Qu'il favoriſe & ſoutien l'éruption des exanthemes, & qu'il les conduit à maturité.

V. Qu'il prévient les rechutes qui font périr un ſi grand nombre de convaleſcens, & qu'il empêche les métaſtaſes, qui ne produiſent que trop ſouvent des gangrenes mortelles.

VI Mais afin que le quinquina produiſe ces effets, il faut le donner à grandes do-

ſes, & en continuer l'uſage pendant long-tems; c'eſt du moins ce que mes obſervations & celles de pluſieurs autres Médecins m'ont paru démontrer.

VII. J'ai obſervé dans pluſieurs de mes malades, que la criſe ne ſe faiſoit jamais mieux que pendant l'uſage du quinquina.

VIII. Enfin le quinquina a non-ſeulement la faculté de modérer les trop grands mouvemens & la chaleur exceſſive, mais encore de les animer, lorſqu'ils ſont trop foibles.

Concluons de tout ce que nous avons dit juſqu'ici, que les différentes méthodes qu'on a employées contre les maladies éruptives, qu'on appelle vulgairement malignes, ont réuſſi lorſque ces maladies n'avoient pas de malignité. J'ai employé avec ſuccès les antiphlogiſtiques, les délayans, les adouciſſans, les huileux, les légers cardiaques; mais, comme je l'ai déja dit, on ne doit pas mettre ces maladies au rang des maladies malignes. On a vu réuſſir des méthodes différentes, & même des méthodes oppoſées dans les différentes conſtitutions épidémiques dont nous avons l'hiſtoire; mais dans tous ces cas, les Médecins ont preſque toujours craint des métaſtaſes & des rechutes mortelles. L'uſage du quinquina, que je propoſe, eſt à l'abri de tous ces inconvéniens; mes obſervations m'ont convaincu qu'il étoit l'an-

tidote le plus sûr qu'on pût employer contre le dernier période de la malignité.

Nota. Avant de finir, je crois devoir avertir que la propension qu'ont certains Médecins à voir de la malignité où elle n'est pas, est de la plus dangereuse conséquence pour les malades ; car on abandonne les anti-phlogistiques, & on se rejette entiérement sur les cardiaques, les alexipharmaques, les bézoardiques ; on tient le malade couvert, on agite son sang, & on excite par-là des exanthemes souvent mortelles. Combien cette cruelle méthode n'a-t-elle pas fait périr de femmes en couche ?

OBSERVATION

Sur les effets de la Momie d'Egypte, par M. de SEVELINGES, Docteur en Médecine à S. Etienne-en-Foretz.

La momie d'Egypte est assez connue, ses effets ne le sont peut-être pas autant ; c'est ce qui me détermine à donner les observations suivantes.

Il y a quelques années que je fus appellé pour voir un particulier qui venoit de tomber d'un toit de 48 pieds de hauteur : il rentontra dans le milieu de sa chute une barre de bois de chêne qui traversoit une petite cour, il la cassa en deux, & s'arrêta

ſur un tas de charbon de terre ; il fut aſſez heureux pour ne ſe faire aucune fracture ni luxation. Je le fis mettre au lit, & fis pratiquer une ample ſaignée au bras : on l'enveloppa dans une peau de mouton toute chaude ; le moment d'après il prit une dragme de momie d'Egypte (*a*), en poudre, & pardeſſus, une grande taſſe d'une forte infuſion des vulnéraires de Suiſſe ; il vomit d'abord le reſte des alimens non digérés : il ſurvint une ſueur qui dura 35 heures, après quoi il ſortit de ſon lit auſſi frais que s'il n'avoit eu aucun accident, & ne s'en eſt plus jamais reſſenti.

II. OBSERV. Peu de tems après j'employai le même remede avec ſuccès pour un Monſieur qui éprouva une chute de cheval très-violente. Il ſe heurta la tête ſur le pavé ; on avoit tout lieu de craindre une commotion : la ſaignée ayant précédé, je lui preſcrivis une même doſe de momie, avec l'infuſion ; comme il ſortoit de dîner, il vomit abondamment ; la ſueur ſurvint, il fut parfaitement guéri.

III. OBSERV. Un Payſan ivre, étant

(*a*) Il ne faut pas croire que la momie que l'on vend dans les boutiques, ſoit tirée des ſépulcres des anciens Egyptiens ; cette eſpece eſt trop rare & trop coûteuſes. Celle dont M. de Sevelinges a fait uſage, paroît néanmoins avoir beaucoup de vertu ; il faut qu'elle vienne de quelque cadavre embaumé avec ſoin.

tombé dans un fossé où il y avoit de l'eau, il y passa la nuit, qui commençoit à être froide : on le trouva le lendemain matin presque sans vie ; j'employai le même remede ; après deux jours, il fut en état de vaquer à ses affaires.

IV. OBSERV. Cette quatrieme observation est d'une jeune femme qui reçut un coup d'une pelotte de neige, qui la frappa à l'oreille ; elle en fut fort émue, ce qui ne l'empêcha pas de continuer son chemin. Elle se sentit tout le reste du jour fort étourdie ; on vouloit la faire saigner, elle s'y opposa ; elle eut une nuit assez inquiete ; le lendemain elle sentit une douleur de tête fort aiguë ; elle se détermina sur le soir à la saignée, on la fit au pied ; la nuit fut encore plus mauvaise, & sur les quatre heures du matin, le délire se manifesta, auquel succéda, peu de temps après, une espece de léthargie : elle ne prononçoit que oui & non à toutes les questions qu'on lui faisoit ; l'œil opposé au coup qu'elle avoit reçu, se flétrit & se ferma ; l'autre étoit extrêmement tendu & égaré, le pouls petit, les forces abattues : je fus appellé dans cette triste circonstance ; j'essayai les saignées à la jugulaire & au pied ; les émétiques, les potions spiritueuses, les ventouses scarifiées, tout fut inutile : la commotion du cerveau étoit trop considérable, & il y a tout lieu de

croire qu'il s'étoit fait un épanchement : je m'aviſai, ſur le ſoir, de lui faire prendre de la momie d'Egypte ; peu de momens après, nous fûmes étonnés de lui voir reprendre ſes ſens, la connoiſſance & le jugement, comme ſi elle n'eût par été malade ; elle crut revenir d'un profond ſommeil : on étoit prêt à crier miracle ; mais cet état ne fut que momentané : un quart d'heure après elle retomba dans l'aſſoupiſſement, qui termina ſes jours dans la nuit ſuivante.

Quoique cette derniere expérience n'ait pas été auſſi heureuſe que les autres, elle ne confirme par moins l'efficacité du remede dans les cas de cette eſpece, & s'il n'a pas réuſſi, on ne doit l'attribuer qu'au défaut de la prompte adminiſtration. Je ſuis même perſuadé que ſi la malade eût été ſecourue à tems, & que l'on eût employé les moyens que je propoſe, on auroit prévenu une mort auſſi funeſte.

OBSERVATION

Sur l'Ouverture ſpontanée d'un Abſcès, à la ſuite d'une fluxion de poitrine ; par M. GIGNOUX, Docteur en Médecine à Valence en Agénois.

Une jeune fille, d'un tempérament robuſte

& fortifié par le travail, fut attaquée, vers la fin d'Avril 1758, d'une pleuréſie vraie; la douleur étoit vive, fixée au côté droit; le 7 & le 8 les ſymptômes inflammatoires tomberent, la malade fut beaucoup mieux. Quelques jours après l'oppreſſion revint, la douleur reparut, accompagnée de friſſons vagues, d'une petite toux ſéche & d'une fievre hectique lente : je ſoupçonnai une ſuppuration dans la poitrine, & la formation d'une vomique; des crachats purulens que la malade rendoit avec peine, & de loin en loin, confirmerent mes ſoupçons. Je propoſai les ſecours les plus convenables dans ces circonſtances, mais vainement; la malade, dont l'appétit étoit bon, ſe dégoûta des remedes, & voulut vivre à ſa fantaiſie.

Je ne me rebutai pas; je continuai mes viſites, curieux de ſavoir la terminaiſon ſpontanée d'une maladie aſſez rare dans nos cantons, & perſuadé d'ailleurs que la nature forte & robuſte chez la malade, prendroit d'elle-même, & ſans le ſecours de l'art, le deſſus ſur un mal toujours dangereux, & le plus ſouvent mortel : je ne me trompai point; il parut à différentes repriſes une petite tumeur très-douloureuſe, préciſément à l'endroit où ſiégeoit précédemment le point pleurétique; cette tumeur n'étoit pas permanente, elle diſparoiſſoit une heure

ou deux après s'être montrée, & ſa rentrée redoubloit toujours l'oppreſſion & la toux.

Enfin, au bout de près de deux mois paſſés dans les ſouffrances, dans les anxiétés, & dans une inſomnie preſque continuelle, la tumeur ſe fixe, elle groſſit, l'inflammation ſe met de la partie ; c'eſt une eſpece de phlegmon d'un pouce ou d'un pouce & demi de diametre ; il ſuppure & s'ouvre de lui-même ; le pus renfermé dans la vomique, ou épanché, ſuppoſé que ce fût un empyeme, dans l'intervalle que laiſſent entr'eux les poumons, le diaphragme & la plévre, s'échappe par cette ouverture, qui pénétroit dans l'intérieur de la poitrine ; il coule lentement, toujours blanc, épais & bien conditionné ; dans quinze jours la ſource en fut tarie ; la nature avoit ouvert l'abſcès ſans le ſecours de l'art ; elle ſeule auſſi le détergea, le conſolida, le cicatriſa ; la malade eſt très-bien guérie.

Je me rappelle d'avoir vu une autre fois un fait entiérement ſemblable à celui-là, & dans ſes circonſtances, & dans l'événement. Tulpius, *lib.* 2, *obſ.* 6, donne une obſervation ſur le même ſujet, peu différente de celle que je viens de rapporter. Une femme, dit-il, tomba dans l'empyeme, à la ſuite d'une pleuréſie négligée. Il ſe forma deux abſcès, l'un ſous l'aiſſelle, & l'autre près de l'ombilic ; ils s'ouvrirent, & le

pus renfermé dans la poitrine, s'évacua à la longue, & peu-à-peu par ces deux voies; la malade recouvra bientôt sa premiere santé.

EXTRAIT D'UNE DISSERTATION

Sur les Eaux nouvellement découvertes à Aumale, en Normandie, contenant l'analyse de ces eaux, & quelques observations sur les maladies qu'elles ont guéries, par M. MARTEAU, Médecin de la Ville & de l'Hôpital d'Aumale, & Membre de l'Académie des Sciences d'Amiens. A Paris, chez Vincent, *Imprimeur-Libraire, rue S. Severin. Prix, broché, 15 sols.*

Lorsque Glaubert découvrit le sel qui porte son nom, & qu'il reconnut ses propriétés singulieres, dans l'étonnement & l'entousiasme de sa découverte, il ne put s'empêcher de l'appeller *admirable*; & ce nom fastueux lui est resté, quoique depuis on ait trouvé ce sel combiné par la nature dans une infinité de circonstances, & surtout dans la plupart des eaux minérales martiales.

C'est ainsi que les premiers qui remarquerent des vertus singulieres dans certaines eaux minérales, se répandirent en éloges

emphatiques qui ne leur laiſſerent pas le loiſir d'approfondir les cauſes de tous ces effets, & encore moins d'examiner les parties conſtituantes de ces eaux ſi efficaces.

Il s'en faut de beaucoup que depuis Hofmann les Chymiſtes modernes s'abandonnent ainſi à de vains éloges, qui détruiſent la confiance que l'on peut avoir dans les eaux minérales. La Diſſertation que nous annonçons eſt particuliérement exempte de ces défauts, & paroît dictée par l'amour du bien public & de la vérité, appuyée de l'expérience d'un Artiſte inſtruit & intelligent. M. Marteau débute par l'examen ſcrupuleux des parties conſtituantes de l'eau minérale qu'il analyſe; il détaille enſuite avec modeſtie les obſervations curatives qui ſe ſont préſentées à lui depuis la découverte, & laiſſe aux Chymiſtes à juger de la conſéquence de ſes procédés, & aux Médecins à apprécier la vertu de ces mêmes eaux. Entrons maintenant dans le détail de ſa Diſſertation.

Le haſard fit découvrir, dès 1755, à un religieux Bénédictin, quelques ſources aux environs d'Aumale, dont le ſol rouillé lui donna des ſoupçons. M. Marteau vérifia par quelques épreuves, que l'eau de ces ſources étoit vitriolique. On pouſſa plus loin les recherches, & il ſe trouva que la plupart des ſources déjà faites, ou qu'on fit naître en creuſant dans toute l'étendue de la prairie

où s'étoient trouvées les premieres, étoient de même empreintes de vitriol, mais à différens degrés. Cette découverte appuyée du ſoulagement que trouverent quelques perſonnes qui en haſardent l'uſage, les expériences de M. Marteau, qui remarquoit avec un ſingulier plaiſir quelque identité de ces eaux avec celles de Forges, qu'il avoit précédemment examinées : toutes ces conſidérations engagerent Monſeigneur le Comte d'Eu, en ſa qualité de Duc d'Aumale, à faire conſtruire un bâtiment qui enclôt les trois principales ſources des eaux minérales, & de rendre le terrein où elles ſourdes d'autant plus agréable, que la ſituation d'Aumale eſt très-ſaine, & que les épidémies y ſont fort rares. En reconnoiſſance on a dédié la premiere ſource au Duc d'Aumale, c'eſt-à-dire, au Comte d'Eu, en la nommant *la Bourbonne*. La troiſieme ſource éterniſera le nom du Bénédictin à qui l'on eſt redevable de la découverte ; elle ſe nomme *la Malon*. M. Marteau ayant reconnu par quelques expériences, que la montagne voiſine de la prairie où coulent les ſources, contenoit des filons de fer, s'occupe d'abord à démontrer la nature martiale de ces eaux, ſoit en rendant le phlogiſtique à leur ochre, ſoit en la diſſolvant après dans les menſtrues du fer, ſoit enfin en le rendant ſenſible par les précipitans ou par les réagiſſans : le voiſinage des eaux de

Forges, & l'analyſe que notre Auteur en a déjà faite, l'ont engagé à comparer dans bien des circonſtances les phénomenes ou les principes de ces eaux, avec les nouvelles ſources qu'il analyſe.

Les eaux d'Aumale ſont très-légeres, & M. Marteau attribue cette légereté à une grande quantité d'air qu'elles contiennent, & qu'il a découvert, entr'autres moyens, en expoſant à la gelée des bouteilles de même capacité, remplies, l'une d'eau minérale, & l'autre d'eau de fontaine ordinaire.

Le fer contenu dans les eaux y eſt-il pur & ſeulement diviſé à l'infini, ou n'y eſt-il ſuſpendu qu'à l'aide d'un diſſolvant qui en faſſe un vitriol? Nous avouons que les difficultés pour & contre ſont de très-grand poids & en très-grand nombre, & il nous paroît, à travers la modeſtie de la déciſion de M. Marteau, qu'il penche plus volontiers pour le vitriol quelconque. Pour le prouver, il y a dans la Diſſertation une ſuite d'expériences délicates & de comparaiſon qu'il faut ſuivre pas à pas, & qu'il ne nous eſt pas poſſible de tranſcrire.

Les eaux minérales d'Aumale s'épurent à la longue, c'eſt-à-dire qu'elles précipitent naturellement & par le repos, ou même à l'aide d'une légere chaleur. Ici, & dans pluſieurs endroits de ſon ouvrage, M. Marteau emploie le terme d'*extinction*

pour signifier ce phénomene qui n'est pas particulier aux eaux d'Aumale, & nous croyons devoir prévenir le lecteur sur la signification que donne M. Marteau à ce terme qu'il emploie le premier dans ce sens.

Après avoir démontré par nombre d'expériences que les eaux d'Aumale ne contiennent pas surabondance d'acide, on les compare avec les eaux nouvelles de Passy, qui coagulent le lait, tandis que celles-là n'y font aucune impression ; nous croyons qu'il seroit difficile de démontrer que les eaux de Passy coagulent le lait, à raison d'excès d'acide, quoique M. Marteau semble l'insinuer. Aucun de ceux qui ont analysé ces eaux n'a reconnu cet excès d'acide ; & M. Marteau, qui est très-versé dans la chymie, n'ignore pas que les substances alkalines peuvent faire coaguler le lait ; au reste les eaux de Passy, comme celles d'Aumale, contiennent du sel marin, & une terre absorbante ; & nous croyons qu'en rapprochant les phénomenes que présentent la plupart des eaux ferrugineuses ou vitrioliques, on trouveroit une telle identité, que les variations ne rouleroient entr'elles que sur quelques grains en plus ou en moins de chacune de leurs parties constituantes, qui, dans toutes les eaux martiales dont on fait usage, sont toujours dans une très-petite proportion, & n'agissent que par leur grande atté-

nuation & par la légereté, ou, si l'on veut, la ténuité des molécules de l'eau.

Après avoir rempli en homme très-intelligent les fonctions d'*analyſte*, M. Marteau paſſe aux obſervations de médecine, ſcience qu'il profeſſe avec éclat & ſuccès dans la ville d'Aumale. Ce ſont ces ſuccès qui nous ont procuré dans différens de nos Journaux d'excellentes obſervations, & nous eſpérons que ſon zele à ce ſujet ne ſe ralentira pas.

De ces obſervations, les unes ſont dues au conſeil de différents praticiens qui ont expérimenté l'uſage de ces eaux, avec une confiance bien légitime, puiſqu'elle étoit fondée ſur l'analyſe d'un de leurs confreres; d'autres obſervations ſont juridiques, c'eſt-à-dire, qu'elles tendent à conſtater pardevant les Juges les vertus déjà reconnues de ces eaux; & de toutes ces obſervations nous ne rapporterons que la ſeconde, page 63, parce que c'eſt M. Marteau lui-même qui rapporte ſa guériſon, & la vingt-ſeptieme, page 98; on les trouvera à la ſuite de cet extrait.

Il réſulte que les eaux minérales d'Aumale ont en effet produit des guériſons miraculeuſes qu'on ne doit ni à la curioſité, ni à l'enthouſiaſme, ni à la charlatanerie des gens intéreſſés; les malades certifient leur guériſon, les Juges les entendent; ce-

lui de tous les Médecins d'Aumale qui pouvoit faire avec plus de sécurité ces essais, en conseille l'usage. C'est après des épreuves continues pendant quatre années, qu'il se détermine à publier son travail, dans lequel on ne trouvera pas un style recherché, mais de l'ordre, de la clarté & des vues, peu d'amour-propre, & beaucoup de connoissances ; qualités rares qui conviennent à tous les hommes, mais surtout à un Médecin, & à un habile scrutateur de la nature.

II. OBSERVATION.

J'étois travaillé d'aigreurs très-fâcheuses. Un sentiment d'érosion au cardia, de fréquentes pandiculations, des bâillemens étoient les premiers symptômes que j'éprouvois. Succédoit une soif inextinguible. La salive devenoit épaisse, visqueuse & salée. Souvent en cet état je tombois en défaillance, avec oppression & lenteur du pouls. Ces accidens se terminoient par des rots mousseux, comme l'écume de l'eau de savon, & très-acides. Ils me laissoient dans la gorge une impression semblable à celle de l'eau-forte. Des besoins continuels sans faim, un goût fastidieux, une digestion précipitée ; le gonflement des hypocondres, & quantité de vents & de borborygmes ajoutoient à l'incommodité de cet état. Je

pris nos eaux minérales à petite doſe d'abord, ſans aucun préparatif ; je me purgeai le cinquieme jour avec le ſel de ſeignette ; je continuai à la doſe de deux pintes par jour, juſqu'au quatorzieme, que mes embarras m'obligerent de ceſſer. J'ai été non totalement guéri, mais ſi conſidérablement ſoulagé, que les ſuites de cette indiſpoſition ne méritoient plus mon attention. L'été ſuivant ces aigreurs ſe ſont régénérées. La reconnoiſſance & la confianee m'ont de nouveau conduit à nos fontaines. J'ai pris ces eaux pendant dix-huit jours avec le même ſuccès que l'année précédente. Les premiers gobelets chaque jour m'occaſionnoient l'éructation de ces mouſſes ; mais elles étoient moins acides. L'eau paſſoit par les urines, le plus ſouvent une heure après le retour des fontaines. De tems en tems elles m'occaſionnoient des ſueurs nocturnes. Elles m'élevoient le pouls dans le jour, effet qu'elles ont produit généralement à tous les buveurs. Elles m'ont quelquefois étourdi, & donné de la pente au ſommeil. Dès le trois ou quatrieme jour l'appétit étoit dévorant : c'eſt encore un de leurs effets preſqu'immanquable. Depuis le mois de Juillet 1756 je me ſuis peu ſenti de cette indiſpoſition. J'avois, ſans ſoulagement, pris des yeux d'écreviſſes, avant que de paſſer aux eaux.

XXVII. OBSERVATION

Un homme de cinquante & quelques années, ſujet à l'épilepſie, ſouffroit depuis dix ans la gravelle & les douleurs de néphrétique les plus horribles. Les attaques revenoient tous les trois ou quatre mois. Elles étoient ſi violentes, que ne trouvant de ſoulagement que dans le bain, il y reſtoit pluſieurs jours de ſuite, ne quittant le bain que cinq à ſix heures par jour, à différentes repriſes. Il lui eſt arrivé plus d'une fois de mordre de rage les cercles de la baignoire, & de les éclater. L'inutilité des apéritifs ordinaires l'avoit engagé à avoir recours aux eaux de Forges; mais il auroit fallu les prendre ſur les lieux, & le malade ne pouvoit s'abſenter d'Aumale. Il les prit deux étés ſans ſoulagement. Au mois de Juillet 1756 il eſſaya celles d'Aumale; & jugeant, tant par la facilité de les rendre, que par l'éloignement des paroxiſmes, qu'elles lui faiſoient bien, il les continua ſans interruption juſqu'aux fortes gelées du mois de Décembre. Il paſſa l'hiver fort tranquille, & une partie du printems. Au commencement de Mai il eſſuya une attaque violente, avec ſuppreſſion totale des urines pendant trente-ſix heures. Il but une bouteille de la Bourbonne, & demi-heure après ſes urines coulerent à plein ca-

nal, ſans douleur, excepté au premier jet. Il s'étoit écoulé onze mois entre cette attaque & la précédente. Le Chirurgien qui a plus ſouvent occaſion de voir ce malade que moi, a obſervé que ces accès d'épilepſie ſont plus fréquens, mais point violens. Ce ſont ſeulement quelques agitations convulſives, & quelques clameurs ſans écume & ſans chute. On ignore ſi ce mal eſt ou non antérieur à la gravelle. C'eſt ſur quoi le malade ſe tait.

Il réſulte de cette obſervation, que nos eaux ſont très-bonnes pour détruire la gravelle, & les ſymptômes qui l'accompagnent. Mais en conclurai-je que, loin de ſoulager l'épilepſie, elle en multiplie les accès? L'obſervation ſemble l'inſinuer. C'eſt matiere à plus ample examen.

Il eſt certain que la ſuppreſſion d'urine peut cauſer l'épilepſie (*a*): or il n'y a pas lieu de conjecturer qu'un remede qui rétablit la liberté des urines, augmente & multiplie les accès de cette eſpece d'épilepſie ſympathique, parce que l'effet ne ſe multiplie pas ſans cauſe. Il n'eſt donc pas vraiſemblable que celle de ce malade doive ſa naiſſance à la néphrétique; car nos eaux auroient dû la diminuer, ou tout au moins

(a) *Venenum eſt urina: in iſchuriâ enim retenta, vel ad duos dies, ſi in cerebrum ſerpit, facit epilepſiam. Joannis Hautini obſerv. in Hollerii, c. 39, de hydrop. p. 303.*

la laiſſer dans ſon état primitif. J'ai bien plus lieu d'augurer que cette affection eſt idiopathique, & je ſuis bien éloigné de proſcrire l'uſage des eaux minérales indiſtinctement dans toute épilepſie, ſur la foi d'une ſeule obſervation. Je n'ai pas de peine à croire que l'épilepſie eſſentielle ſoit rebelle à cette eſpece de remede ; mais en même-tems l'expérience m'a appris à Forges combien les eaux ferrugineuſes ſont ſalutaires dans celles qui dépendent du vice de l'eſtomac ou de l'utérus, & ce ſera toujours ſans crainte que je les conſeillerai dans ces cas.

MEMOIRE

Sur l'Amputation de la cuiſſe dans l'article, par M. MOUBLET, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, & Chirurgien-Major de l'Hôpital de Taraſcon en Provence.

Satius eſt anceps experiri remedium quàm nullum

Un Chirurgien ne marque point ſa ſagacité en s'abſtenant d'une opération difficile, parce que ſon ſuccès eſt douteux. Sa prudence dépend des ſoins qu'il prend avant de ſe décider pour démêler ſes avantages de ſes dangers ; mais la ſcience de la Chirurgie

rurgie consiste à reconnoître les principes & les preuves qui en démontrent la réussite ou l'impossibilité.

Ce qui a rendu l'art des amputations si difficile, ses progrès si lents, & les esprits si divisés dans le choix des moyens, c'est que chaque partie où elles s'exercent, différente par sa structure & par son mécanisme, semble exiger une méthode particuliere. La moindre circonstance oubliée dans ces occasions importantes, suffit pour susciter des obstacles insurmontables; aussi il en coûte quelquefois plus pour appliquer à propos les découvertes des autres, que pour en faire de nouvelles; & on a trouvé dans un tems des remedes salutaires, en rapprochant & en modifiant des secours connus, pour des maladies qu'on avoit regardées dans un autre comme incurables & mortelles.

Quel malheur ne seroit-ce point pour l'humanité, si l'amputation prise pour l'unique ressource de sauver la vie à un malade, étoit impraticable dans l'articulation de la cuisse avec l'os innominé, tandis qu'elle s'exécute heureusement dans toutes les autres articulations des grandes extrêmités!

Je ne sçaurois me résoudre à penser que la chirurgie ait des bornes si étroites. Je me croirois cependant coupable de présumer que cette opération est possible, si je n'en étois convaincu par les réflexions que ces

différentes considérations m'ont fait naître ; car, *audacia ignorantiam artis significat* (a). Pour exposer dans toute leur clarté les raisons qui me le persuadent, je diviserai cette Dissertation en deux Sections ; je tâcherai de prouver dans la premiere, qu'on peut & qu'on doit pratiquer l'amputation de la cuisse dans l'article, lorsqu'elle est l'unique ressource pour sauver la vie à un malade ; & je décrirai dans la seconde la méthode qui me paroît la plus avantageuse pour la faire.

SECTION PREMIERE.

De la possibilité de l'Amputation de la cuisse dans l'article.

Avant que le pere de M. Ledran eût pratiqué cette fameuse amputation du bras dans son articulation avec l'épaule (*b*), dont aucun Auteur n'avoit encore parlé avant lui, & qui étonna par sa nouveauté & par son succès tous les Chirurgiens de son tems, on auroit pu mettre en problême, si elle étoit possible, dans le cas même désespéré où tous les autres secours sont infructueux.

J'ose avancer qu'il n'y a pas plus de difficulté à surmonter dans celle de l'articulation

(*a*) Hipp. *De leg.*
(*b*) Observ. de Chirurg. de M. Ledran.

du fémur avec l'os des hanches, & je l'ai faite pluſieurs fois ſur le cadavre en aſſez peu de tems.

L'amputation que l'on pratique dans les autres articulations eſt aſſez perfectionnée pour qu'aucun Chirurgien verſé dans ſa ſcience ſe faſſe une peine de la faire, lorſqu'il y eſt obligé. Les Auteurs anciens & modernes nous en fourniſſent une infinité d'exemples où elle a réuſſi, dans des cas même où les malades ſembloient ſe trouver dans les circonſtances les plus déplorables.

On lit dans les ouvrages de l'Académie Royale de Chirurgie, qu'un enfant eut la jambe coupée dans le genou, & arrachée par un carroſſe, ſans hémorragie & ſans ſuite funeſte (*a*).

Fabrice de Hilden rapporte qu'un jeune homme fut attaqué d'une gangrene au pied, qui gagna bientôt juſqu'au genou, & y cauſa un ulcere ſordide qui rongea tellement les muſcles & les ligamens de cette articulation, que les os s'en ſéparerent ſans produire aucun mauvais effet (*b*).

Ambroiſe Paré fait mention d'une amputation difficile qu'il fit fort heureuſement dans la jointure du coude, de laquelle il

(*a*) Mém. de l'Académie Royale de Chirurgie, tom. 4, *in*-12, pag. 141.

(*b*) Fab. de Hild. cent. IV, obſ. XCI, p. 176.

avoit conçu peu d'eſpérance, parce que le malade avoit eſſuyé auparavant des ſymptômes terribles (*a*).

M. de la Motte a inſéré dans ſon Traité complet des Accouchemens l'obſervation d'un enfant qui eut le bras embarraſſé dans la roue d'un moulin, qui en ſépara le bras dans ſon articulation avec l'omoplate; & qui guérit par des remedes ſimples & ordinaires (*b*).

On comprend aiſément que dans ces cures & ces maladies extraordinaires, où tout le corps a été ébranlé, la partie cruellement déchirée, les tendons, les nerfs, les vaiſſeaux, les capſules ligamenteuſes, tous les muſcles du membre emporté, & de celui avec qui il eſt articulé, ont été coupées, briſées, arrachées de force & par violence, les bleſſés doivent avoir ſouffert des tourmens affreux, & avoir été expoſés aux accidens les plus redoutables; cependant ils n'ont pas éprouvé le moindre danger.

La nature, qui a opéré ſeule ces ſurprenantes guériſons, pourroit-elle ne pas ſeconder les précautions utiles, & les ménagemens ſalutaires qu'un Chirurgien habile, éclairé par les dogmes les plus lumineux de l'art, prendroit dans l'amputation de la cuiſſe

(*a*) Par. ch. XXXVIII, pag. 309.
(*b*) Traité compl. d'Accouchem. *in*-4°, obſerv. 441.

dans l'article ? enfin cette articulation ſeroit-elle la ſeule exceptée ?

Car quelles ſont les difficultés qui empêchent cette opération ? Elles ne peuvent venir que de la nature de la partie, des maladies qui l'affectent, ou des moyens chirurgicaux.

Nous croyons les raſſembler toutes ſous ces trois chefs. Afin de répandre un plus grand jour ſur cette matiere, nous les examinerons ſéparément dans les trois paragraphes ſuivans.

§. I.

Preuves de la poſſibilité de l'Amputation de la cuiſſe dans l'article, tirées de la nature de la partie.

Les Anciens, dont toutes les méthodes d'amputer les membres étoient vicieuſes, ne ſe décidoient qu'en faveur de celle dont ils avoient éprouvé une moindre ſuite d'expériences malheureuſes ; incertains pendant long-tems s'ils devoient faire l'amputation d'une extrêmité gangrénée dans le ſein, ou dans le ſphacelé, ils diſputoient encore s'il y avoit quelque ſécurité à la pratiquer dans les articulations.

Hippocrate, d'un génie vaſte & ardent, mais trop abſtrait pour que ſes écrits ſoient compris par des eſprits timides & bornés,

ordonne (*a*) d'amputer dans l'article, & assure que les symptômes qui paroissent après la section, ne sont pas à redouter. *Integræ autem*, dit-il, *abscissiones ossium, & circà articulos in pede & in manu, & in crure non nullis circà malleolos, & in brachio non nullis circà carpos, plerumque citrà noxam fiunt* (b).

Galien est du même sentiment (*c*), & soutient qu'il n'y a aucun danger à craindre en coupant dans les articulations.

Paul d'Ægine (*d*), Avicenne (*e*), Albucasis (*f*) & tous les Arabes coupoient les membres à la jointure, & donnent la préférence à cette méthode, pour la promptitude & la sûreté de l'opération.

Ces autorités prouvent inconteſtablement que l'amputation des grandes extrêmités se faisoit dans le tems de ces Auteurs avec succès dans les articulations, puisqu'ils la recommandent tous avec tant d'instances.

Il est facile de comprendre la cause de cette longue révolution qu'a éprouvé après

(*a*) Hipp. *sect. IV, lib. 4 de artic. comm. Vid. Widi*, pag. 737.
(*b*) Hipp. Charter. tome 12 *de artic.* pag. 446.
(*c*) Gal. *Comm.* 36, *lib. de artic.*
(*d*) Paul. Ægin. *cap.* 19, *lib.* 4 *de gangr.*
(*e*) Avicen. *lib.* 3, *tr.* 44.
(*f*) Albuc. *lib.* 1 *de cauter.*

eux l'opération des amputations dans les articles. Ceux qui les ont ſuivis, effrayés des funeſtes effets qu'elles avoient, crurent celle-ci impoſſible, & en attribuerent les fâcheuſes iſſues à l'articulation, ſiége de leur opération, tandis qu'ils n'auroient dû les imputer qu'aux moyens cruels & défectueux qu'ils employoient.

Celſe, qui eſt le premier qui l'a décrite avec exactitude, & à qui Galien reproche un excès de timidité (*a*), n'en parle que pour la condamner (*b*), & avoue qu'il préfere de laiſſer périr le malade ſans ſecours, plutôt que de tenter cette violente & inutile reſſource de l'art.

Tous ceux qui ſont venus après, ſéduits par le témoignage d'un ſi grand homme, ou peut-être après avoir eſſuyé les mêmes malheurs, ont embraſſé ſon opinion.

Rempli de ces idées, Chalmete ſe fait une gloire de l'imiter (*c*). Fabrice d'Aquapendente regarde toutes les plaies des jointures comme abſolument mortelles (*d*).

Mais Hildan (*e*), inſtruit par ſa propre ex-

(*a*) Gal. *lib.* 2, *cap.* X, *ad glauc.*
(*b*) Corn. Celſ. *lib.* VIII, *cap.* 33, *page* 498. *Summo cum periculo fit.*
(*c*) Chir. de Chalm.
(*d*) Fabr. ab Aquap. Pentateutiq. liv. II, ch. XLIX, pag. 335.
(*e*) Fabr. Hild. liv. 89, p. 298.

périence, & témoin d'une amputation, ouvrage de la nature, dans l'articulation du coude, que la gangrène ſépara heureuſement, commença de croire & d'avancer que cette opération pouvoit ſe pratiquer.

Parmi les Auteurs qui lui ont ſuccédé, les uns n'ont pas été entiérement convaincus par ces exemples, & ont nié la prétendue poſſibilité de l'amputation des articles; les autres ébranlés, l'ont jugée praticable, mais ſi difficile & ſi rare, qu'ils obligent d'attendre, pour y recourir, une ſi grande extrêmité, qu'elle ne promet plus rien.

Ils ont été en effet ſi réſervés ſur cette matiere, que la plupart qui en donnent des préceptes, n'en citent aucun exemple.

Gui de Chauliac (*a*), Marc-Aurele Severin (*b*) diſent qui ſi la corruption atteint juſqu'à la jointure, il faut la couper dans une preſſante néceſſité. Etmuller (*c*) & Courtin (*d*) le preſcrivent à-peu-près avec les mêmes reſtrictions.

Malgré leur ſentiment, Falcon penſe que les accidens qui accompagnent cette opération, ſont d'un danger imminent (*e*). Am-

(*a*) Chaul. Tr. VI, ch. VIII, p. 464.
(*b*) Sever. Pirotechn. ch. 14, p. 349.
(*c*) Chir. Etmull. *in*-4°. p. 326.
(*d*) Court. Tr. IX, ch. VIII, p. 500.
(*e*) Falc. pag. 695.

broiſe Paré cependant coupa très-heureuſement l'os du coude dans ſon articulation, avec celui du bras (*a*).

C'eſt ainſi que leur opinion contraire, déduite de leurs expériences fautives, tomboit & renaiſſoit dans le même ſiécle. La Nauche écrit que ſi l'on eſt contraint de couper le membre dans ſa jointure, on le faſſe ſans peine (*b*). Pigrai atteſte la réuſſite de ces opérations (*c*). Barbette enfin donne la préférence à cette méthode, & conſeille de couper toujours dans les petites articulations (*d*).

Tel a été le ſort des opérations difficiles, tant qu'elles ont été ſans régles, & abandonnées à une expérience aveugle; heureuſes quelquefois par haſard, plus ſouvent malheureuſes par une mauvaiſe conduite, elles ſont adoptées par quelques-uns, & rejettées par le plus grand nombre, entre les mains de qui elles ne réuſſiſſent point, juſqu'à ce qu'elles ſoient dépouillées de leurs erreurs, & que leurs ſuccès ſoient conſtatés & vérifiés par une pratique éclairée.

Le Clerc, dans des tems moins reculés, ne permet auſſi de couper qu'aux jointures des

(*a*) Par. liv. XII, ch. 37, p. 309.
(*b*) La Nauch. liv. II, ch. 3.
(*c*) Chir. de Pigr. liv. I, ch. X, p. 150.
(*d*) Barb. Obſ. XXIV, p. 412.

doigts des mains & des pieds (*a*). Lambert croit que la section des articles est très-dangereuse (*b*) ; & la Charriere prétend que quand même il n'y auroit aucun espoir de sauver la vie au malade que par l'amputation du membre affecté dans son articulation : *ce seroit*, dit-il, *la profaner*, *que de l'entreprendre*, *parce qu'elle ne peut réussir* (c).

Solingen se récrie contre les François qui extirpoient le genou dans l'article (*d*). Verduc suppose la derniere nécessité pour condescendre à cette opération (*e*) ; & Dionis même n'approuve point qu'on coupe dans cette articulation (*f*).

Cette histoire succincte de l'amputation dans les articles, prouve que si les anciens l'ont blâmée sans raison, peut-être sommes-nous moins fondés qu'eux à penser que celle de l'articulation de la cuisse est impraticable, parce qu'ils les jugeoient toutes en général impossibles, & que nous l'avons vu faire heureusement à toutes les autres, & qu'il ne reste plus que celle de la cuisse à qui on doive l'appliquer.

(*a*) Chir. de le Clerc. tome II, p. 15.
(*b*) Chir. de Lamb. ch. XXIX, p. 432.
(*c*) La Charr. ch. 36, p. 322.
(*d*) Soling. dans Verduc, ch. XXXVII.
(*e*) Verd. Traité des opér. Chirurg. 37 p. 176.
(*f*) Opér. de Dion. Démonstr. 9, p. 619.

Il eſt étonnant que les Auteurs modernes qui conviennent & éprouvent tous les jours qu'on doit amputer dans les articulations, lorſque le cas l'exige, exceptent celle de la cuiſſe, après avoir vu réuſſir l'amputation du bras dans l'article, qu'ils penſoient auparavant être d'une égale impoſſibilité.

Car les ſuccès de l'une ſervent de preuves de poſſibilité pour l'autre ; & ces heureuſes expériences qu'en firent au commencement de ce ſiécle deux grands Chirurgiens (*a*) n'ont point été démenties par celle qu'a renouvellé encore M. de la Motte (*b*).

En effet de quel danger particulier peut être menacé l'amputation de la cuiſſe dans ſon articulation avec l'os innominé, ſoit par rapport à ſa ſtructure, ſoit par rapport à ſon mécaniſme ?

Si je ne craignois de me trop étendre, je ferois remarquer que la reſſemblance & la conformité de ces deux articulations ſont telles, qu'elles ſont garnies à-peu-près des mêmes parties qui exercent les mêmes fonctions, ſont ſujettes aux mêmes inconvéniens, & qu'enfin les muſcles mêmes de l'une & de l'autre, différens ſeulement par leur poſition & par leur volume, ont juſ-

(*a*) MM. Morand & Ledran.
(*b*) Chir. compl. Obſ. 311, p. 408.

qu'à ceux qui ſont au plan & à la trame de leurs fibres entiérement ſemblables (*a*).

L'articulation de la cuiſſe avec celui des hanches, eſt par énarthroſe la plus ſimple de toutes, & celle qui permet le plus de mouvement en tous ſens. Sa texture ne differe point de celle du bras; les vaiſſeaux mêmes qui s'y diſtribuent, ramaſſés & apparens à leur ſortie du bas-ventre, ſont trois travers de doigt de chemin, récouverts ſeulement de la peau, & ſuſceptibles de toutes ſortes de compreſſions.

Tous les muſcles qui ſervent à mouvoir la cuiſſe ſur le baſſin, ſont de la même ſtructure que ceux de tout le corps. Ce n'eſt donc que la privation d'un membre conſidérable, & l'aſpect d'une grande déperdition de ſubſtance qu'on doit enlever, qui peuvent inſpirer de la terreur; mais un Chirurgien expérimenté doit ſurmonter ces craintes, & être exempt de cette timidité, quand on ne peut ſe flatter d'employer utile-

(*a*) Le deltoïde a le plan de ſes fibres divergentes du même centre, qui s'épanouiſſent en rayons, détaché & compoſé de pluſieurs muſcles comme les feſſiers; leur tendon eſt fort court, ramaſſé également. On peut pouſſer plus loin cette analogie, & l'étendre ſur tous les autres muſcles de ces deux articulations, en examinant & comparant l'avantage de leur inſertion, l'emploi de leur force, leur direction, & leur uſage.

ment d'autres remedes, & que la mort du bleſſé eſt moralement sûre.

Ce qui facilite la ſection de ces muſcles, c'eſt qu'ils ne ſont point adhérens à la cuiſſe dans toute leur étendue; ils n'ont ni la même origine, ni la même direction; ils exécutent des mouvemens combinés qui ne leur ſont pas propres; & la rétraction qui ſuit leur ſection, relative à leur force tonique & muſculaire, ne peut nuire ni à leur partie tronquée qui reſte, ni à celles qui l'entourent.

Car il leur eſt indifférent d'être attachés à une partie mobile, ou aſſujettis contre une qui ſoit privée de mouvement. Le tiſſu des fibres motrices divergentes ou obliques à l'axe du fémur ne peut être léſé ni dérangé dans leur rétraction par le changement de leur mécaniſme, de leur ſituation & de leur figure. Ce racourciſſement borné par l'élaſticité & l'action des vaiſſeaux nerveux, qui ſont répandus dans tous les points de la ſubſtance des muſcles coupés, qui font effort pour ſe retirer vers leur tronc, ne peut ni étrangler, ni gêner les fonctions des parties voiſines, dont la force & la compreſſion originelle qui en réſulte, lutte contr'elles, les tient en bride, s'oppoſe à leur trop grand rebrouſſement, & les contient dans leur état naturel; enfin la plaie de chaque muſcle

priſe ſéparément, ne caractériſe qu'une plaie ſimple.

Ce n'eſt pas non plus l'inciſion des muſcles que les anciens appréhendoient tant, c'eſt celle des aponévroſes, des ligamens, des tendons qui inveſtiſſent les os articulés. Epouvantés des terribles phénomenes que la ſeule piquure d'un tendon cauſe, ils conjecturoient *à fortiori*, que ſon entiere ſection devoit tourmenter encore plus cruellement le malade, & lui donner infailliblement la mort.

Ces conſidérations les porterent à croire que ces parties ſi délicates & douces, d'un ſentiment ſi exquis, ſont eſſentiellement nerveuſes, & qu'il y avoit du danger à les toucher & à les découvrir (*a*): *à vulnere tendinum convulſio lethalis*, dit Aret. (*b*) Si le mal atteint la moindre partie tendineuſe, ajoute Celſe, il ne faut point la couper, parce qu'on ne peut calmer les douleurs, ni ſe rendre maître des déſordres mortels & inévitables qui ſurviennent (*c*); & à cauſe que les articulations manquent de force & de chaleur naturelle (*d*), elles

(*a*) Hippocr. Epid. Charter. *tom. XII. lib.* 5, pag. 348.
(*b*) Aret. Cappad. *lib. II, cap.* 6.
(*c*) Corn. Celſ. *lib. V, cap.* 26.
(*d*) Gal. *Meth.* 4. *lib. V*, *cap.* 4, *aph.* 6.

qui ſont le centre & le ſiége des plus grands mouvemens du corps.

A la vérité dès qu'un tendon eſt bleſſé, ou que ſa gaîne eſt ſimplement ouverte, la contractilité, la tenſion ſpaſmodique des fibrilles nerveuſes & muſculaires irritées, produiſent une diſtraction qui procure un déchirement continuel, & des douleurs violentes ; la ſimple piquure de l'aponévroſe du biceps ſuffit pour nous convaincre des ſouffrances, des convulſions, & de tous les terribles effets qui les ſuivent. Mais l'expérience nous apprend auſſi que ſi un tendon à demi-coupé produit des maux ſi redoutables, tous ces phénomenes ceſſent, quand il l'eſt en entier.

Sans doute que Celſe, qui n'a point appliqué en ce cas cette connoiſſance, n'ignoroit pourtant point cette vérité, puiſqu'il dit : *Quòd ſi muſculus læſus videbitur, præſcindendus erit, namque ſi percuſſus mortiferus eſt, præciſus ſanitatem recipit.* (a)

Nous en avons un exemple récent qui le confirme dans cet agile ſauteur, qui voulant s'élever à pieds joints ſur une table fort haute, fit un ſi grand effort que le tendon d'Achille, des deux jambes, ſe rompit. L'hiſtoire mémorable de cette opération, qui étoit nou-

Fabr. ab Aquap. Pentateutiq. p. 1, liv. II, ch. 49, p. 355. Lambert, ch. XIX, p. 432.

(a) Corn. Celſ. *Med. lib. V, cap. 26, p.* 291.

velle pour le grand homme dont la Chirurgie regrettera long-tems la perte, qui trouva dans ſon heureuſe habileté un moyen sûr pour les remettre, lui attira autant de gloire, qu'elle lui ſuſcita de difficultés. Les deux extrêmités des tendons coupés, furent rapprochées, ſe reprirent, & le malade ne ſouffrit aucune douleur pendant le cours de ſa guériſon.

Paul Barbette inſiſtant ſur les mêmes raiſons, dit (*a*) que le lieu le plus commode pour faire l'amputation des membres eſt l'article, mais que c'eſt l'endroit le plus dangereux, & celui qu'il faut éviter, à cauſe des parties tendineuſes qui entourent les grandes articulations, au-deſſous deſquelles on doit toujours couper.

Guillemeau, qui tâche de réſoudre ces objections, répond (*b*): » L'on tient que la » ſection des jointures eſt ſujette à de mor» tels accidens; celle qui eſt faite au-deſſous » ne l'eſt pas moins, parce qu'on y trouve » pareillement des tendons & des parties » nerveuſes. Ainſi il ne faut pas craindre » qu'il ſurvienne plutôt des douleurs & » des convulſions pour la ſection faite à la » jointure même, que de celle qui ſera faite » quelques travers de doigt au-deſſous. «

L'Auteur, qu'il eſt le plus ſurprenant de voit exagérer ces difficultés, c'eſt Paré, qui

(*a*) Barb. Obſ. XXIV, p. 412.
(*b*) Guillem. liv. 7, ch. IV, p. 710.

regarde la section des jointures comme mortelles (*a*), parce qu'elles sont environnées de tendons & de parties membraneuses, entre lesquelles, dit-il, serpentent, & sont situés de gros vaisseaux qui peuvent procurer de funestes hémorragies, lui qui avoit déjà fait avec succès l'amputation de l'avant-bras dans l'article (*b*), & qui se glorifioit d'avoir imaginé la ligature & de posséder dans elle le moyen le plus propre pour arrêter le sang des gros vaisseaux ; tant il est vrai qu'il n'est pas donné à un seul homme de reconnoître tous les avantages qu'on peut retirer de ses propres découvertes.

Il n'y a pas plus d'inconvéniens, quand on a ouvert la capsule ligamenteuse de l'articulation pour en couper les parties internes. Elles sont de même nature & de même genre que la capsule qui la recouvre, le ligament rond qui est le seul lien qui retient la tête du fémur dans la cavité cotyloïde, est situé à la partie latérale interne de cette même cavité, environ un pouce dans l'adulte, au-dessus du bourrelet cartilagineux qui regne à sa circonférence ; ce ligament est attaché dans l'intérieur de la cavité cotyloïde, environ dix lignes au-dessus de l'échancrure destinée à donner passage aux vaisseaux qui communiquent dans cette ca-

(*a*) Amb. Par. liv. X, ch. XLII, p. 259.
(*b*) *Idem.* liv. XII, ch. 37, p. 309.

cavité, & que l'on remarque à la partie postérieure du trou ovalaire, formée par la jonction du pubis & de l'ischium; cette échancrure découverte donne jour pour pénétrer dans la cavité, & en détacher le ligament interne.

SCHOLIE.

Il résulte de toutes ces connoissances que la section des parties qui s'inserent autour de l'articulation du fémur avec l'os innominé, peut se faire sans danger dans cette amputation de la cuisse; leur mécanique, & la direction de leur mouvement la favorise.

L'incision des parties charnues étant faite, l'extension des muscles est interrompue, l'élasticité de leurs fibres les entraîne vers leur principe, & leur racourcissement direct à leur position, les éloigne du centre de mouvement du fémur, auquel ils ne peuvent plus contribuer. Ils laissent à découvert la capsule ligamenteuse dont l'articulation est garnie; la coupe de ces muscles est d'autant plus parfaite, que le fémur étant d'une figure cylindrique, & également fort dans toute sa rectitude, sert de point d'appui fixe pour les amputer.

Quelqu'inégale que soit la crispation, & le rebroussement des fibres charnues de chaque muscle, différentes dans les extenseurs & les fléchisseurs, par l'obliquité de leur direction, & relative à la longueur, à la quan-

tité, & à la force de leurs fibres motrices, ils déborderont toujours dans leur plus grande rétraction le niveau de l'articulation, & ne s'oppoſeront point à leur rapprochement après l'extirpation.

La cuiſſe douée de toutes ſortes de mouvemens de rotation, facilite la ſection de toutes les parties qui avoiſinent l'article, en ſe portant circulairement en tout ſens, & en fléchiſſant la cuiſſe vers l'endroit où l'on coupe.

Un autre avantage qu'on retire en amputant dans l'article, c'eſt qu'on abrege l'opération, en évitant de ſcier l'os; car la ſcie déchire le périoſte, & laiſſe la ſurface de l'os ſain, rude, raboteuſe, pleine d'aſpérités & de pointes qui s'enfoncent dans les chairs.

La principale raiſon que nous devons ajouter à toutes les autres, & celle qu'Hippocrate & Galien (*a*) ont eu le plus en vue, quand ils conſeilloient de couper dans l'article, c'eſt le délabrement de la ſubſtance, & des vaiſſeaux de tout genre, parſemés dans la moëlle des os longs. Hippocrate (*b*) dit que les inciſions de la moëlle dans les opérations conſidérables, ſont remplies de danger, & qu'on ne connoît pas tous les

(a) *Comm.* 36, *lib.* 4. *de artic.*
(*b*) Hippocr. aph. 47, fragm. 2.

maux qu'on lui cauſe, & les dérangemens qu'ils peuvent apporter.

Ambroiſe Paré (*a*) obſerve auſſi que la moëlle eſt d'une délicateſſe & d'une ſenſibilité extrême, & que ſon déchirément ne peut être que funeſte ; c'eſt un grand mal, dit Courtin, que la moëlle de l'os ſoit découverte, à laquelle il faut que la nature faſſe un calus qui lui coûte beaucoup (*b*).

Nota. Comme cette piece eſt très-longue, nous ſommes forcés de la partager en pluſieurs Journaux.

OBSERVATION

Sur une adhérence du prépuce avec le gland, par un vice de conformation naturelle, qui avoit cauſé un rétréciſſement exceſſif à l'ouverture de la verge, & donné lieu conſéquemment à la formation d'une pierre dans ſa foſſe naviculaire, & à pluſieurs fiſtules qui laiſſoient échapper l'urine de l'uretre, par M. CAMPARDON, Maître en Chirurgie à Maſſeube.

Jean Debats, laboureur, habitant de Lourtyes, âgé d'environ cinquante-cinq

(*a*) Par. liv. 15, ch. XVIII.
(*b*) Court. liv. 7, ch. IV, p. 710.

ans, d'un tempérament bilieux & ſanguin, étoit ſujet depuis ſa naiſſance à une dyſurie habituelle, qui recevoit des accroiſſemens par intervalle; il ne pouvoit rendre ſon urine que par un petit filet, & cette difficulté s'étoit tellement augmentée en pluſieurs occaſions, qu'il lui étoit ſurvenu des dépôts ſur les bourſes, qui s'étoient terminés par ſuppuration. Leurs ouvertures faites par le ſeul ouvrage de la nature, ou par le ſecours de quelques cataplaſmes, devenues fiſtuleuſes, laiſſoient échapper pendant long-tems l'urine avec le pus : c'en étoit bien aſſez pour ſoupçonner quelque embarras dans le canal de l'uretre ; cependant on s'étoit contenté d'appliquer quelques topiques ſur les tumeurs, lorſqu'elles s'étoient montrées, & on en étoit demeuré-là. Malgré ces incommodités, cet homme s'étoit marié, & il a eu neuf à dix enfans.

Il me fit appeller au commencement de l'année 1755, pour lui donner mon ſecours ; je le trouvai atteint d'un peu de fiévre, d'une tenſion douloureuſe dans le bas-ventre, & ſur-tout à la région de la veſſie ; il ſe plaignoit principalement d'un embarras à l'extrêmité de la verge, qui ne lui permettoit de rendre ſon urine que goutte à goutte. Ma premiere attention fut d'examiner cette partie ; je reconnus que le prépuce couvroit entiérement le gland, & lui

étoit adhérent dans toute ſon étendue : je ſentis, en les preſſant un peu avec mes doigts, une réſiſtance qui me fit ſoupçonner une pierre dans la foſſe naviculaire : un ſtylet que j'y introduiſis, me rendit certain de ſon exiſtence ; l'ouverture de la verge étoit ſi petite, que je ne pus y faire entrer une ſonde ordinaire ; je ne doutai point que ſon étroiteſſe ne fût la cauſe primordiale de la dyſurie habituelle de cet homme, & qu'elle n'eût donné lieu à la formation de la pierre dans la foſſe naviculaire, & que ce calcul oppoſant un ſurcroît d'obſtacle à la ſortie des urines, n'eût déterminé des crevaſſes dans le trajet de l'uretre, & conſéquemment les fiſtules obſervées dans ce canal. Je ne vis point de moyen plus propre à remédier à tous ces accidens, qu'une opération de chirurgie, qui, en dilatant l'extrêmité de l'uretre, pût permettre l'extraction de la pierre ; je la propoſai d'abord au malade ; il s'y détermina volontiers.

J'introduiſis, quoiqu'avec peine, une des branches pointues de mes ciſeaux droits ; je fis par leur moyen, une inciſion au prépuce & au gland, vers la partie ſupérieure de celui-ci, juſqu'à la foſſe naviculaire ; j'en fis une ſemblable vers le bas, à côté du frein ; & enſuite avec une curete, je détachai, & je tirai une pierre, du volume & de la figure d'une feve de haricot : j'intro-

duiſis une ſonde algalie dans l'uretre, juſques dans la veſſie ; je l'y laiſſai pendant pluſieurs jours, pour empêcher que les diviſions que j'avois faites ne ſe rétréciſſent trop. Je crus inutile de tenter de ſéparer le prépuce d'avec le gland, par une diſſection qui n'auroit pas été moins difficile que douloureuſe. Je panſai cette plaie d'une maniere convenable ; elle fut parfaitement guérie en moins de huit jours. Depuis cette opération, le malade a uriné toujours très-librement ; il ne ſe reſſent abſolument d'aucune de ſes anciennes infirmités, ni de ſes fiſtules : il jouit encore aujourd'hui de la meilleure ſanté.

Cette petite opération m'en rappelle une autre que j'avois faite un an auparavant, à un homme âgé d'environ quarante ans. Il étoit attaqué, depuis pluſieurs années, d'une difficulté d'uriner, accompagnée de beaucoup de douleur au bout de la verge. L'inſpection & l'examen de la partie me convainquirent de la préſence d'une pierre dans la foſſe naviculaire de l'uretre. Je mis en œuvre pluſieurs moyens pour tâcher de la faire ſortir ; leur inutilité me détermina à recourir à l'opération, pour en faire l'extraction. Je fis d'abord une inciſion avec les ciſeaux, vers la partie ſupérieure du gland ; elle ne fut pas ſuffiſante pour tirer la pierre, qui étoit friable & adhérente dans preſque

toute la cavité qui la renfermoit : j'en fis une ſeconde vers le bas du gland, à côté du frein du prépuce, ce qui me permit d'extraire ce corps étranger en pluſieurs pieces : comme les plaies rendoient peu de ſang, je me contentai de les laver avec du vin chaud, & de recouvrir le gland avec le prépuce, qui lui ſervoit d'une eſpece de capeline ; je couvris le tout avec un bandage convenable. Dans les panſemens ſuivans, je fis des injections avec le même topique dans l'uretre, & entre le gland & le prépuce, pour éviter qu'il ne ſe fît quelque adhérence entr'eux. Le malade fut parfaitement guéri dans moins de huit jours.

LETTRE

Sur le Salop.

MONSIEUR,

Vous me demandez ce que c'eſt que le ſalop dont on commence à faire uſage dans cette ville, & que l'on vous a vanté comme une reſſource ſalutaire, & de beaucoup au-deſſus de la ſemoulte & du vermichel pour les phtiſiques, & tous ceux que les maladies de la poitrine ou foibleſſe d'eſtomac mettent hors d'état d'uſer d'alimens ſolides. Jaloux de vous prouver mon zele à vous obliger

obliger, j'ai cherché des éclairciſſemens ſur l'origine, l'eſpece, la nature, les propriétés de ce remede, & ſur la maniere de s'en ſervir par-tout où j'ai cru pouvoir en trouver; je vais vous faire part du réſultat de mes recherches.

Deſcription du Salop.

Je ne connois que deux Auteurs qui ayent donné quelque détail ſur le ſalop (que l'on appelle auſſi ſalab & ſalep.) *Albert Seba dans ſon Tréſor des choſes naturelles* (a), *& Jean Hartm Degnerus dans ſon Hiſtoire médicale d'une dyſſenterie bilieuſe* (b); encore ce dernier n'a fait que copier la deſcription donnée par Seba. Voici cette deſcription.

La plante appellée ſalop, croît ſur les confins de la Perſe & de la Chine: elle a deux teſticules ou racines bulbeuſes, oblongues & fibreuſes, qui, au premier coup d'œil, paroiſſent unies & collées enſemble, mais qui dans la réalité ſont ſéparées. Ces bulbes, de même que celles qui naiſſent dans nos pays, n'ont pas toutes la même forme; les unes ſont rondes, d'autres oblongues: il y en a qui reſſemblent à une campanule ou clochette renverſée, & il y en a qui ont la figure d'un cœur.

(a) Tom. II, page 33 & ſuiv.
(b) Page 133 & ſuiv.

De ces bulbes sort un feuillage unique qui enveloppe la tige : cette tige s'éleve de l'entre-deux des bulbes, elle porte à son sommet des fleurs d'une belle couleur purpurine, qui, avant d'être développées, représentent assez bien la figure d'un homme armé, sans mains & sans pieds ; dès qu'elles sont ouvertes, cette figure disparoît.

Quand les fleurs sont passées, les racines deviennent granuleuses, & conservent toujours leur glutinosité, qui sert à les défendre de la corruption. Si on les fait sécher, elles acquierent la dureté de la pierre, parce que leur partie gélatineuse est dépouillée des parties fluides qui l'amolissoient.

Je conviens que cette description n'a point tout le mérite de ces descriptions détaillées que nos Botanistes donnent des plantes qu'ils ont sous leurs yeux. Elle nous laisse ignorer bien des particularités essentielles sur la tige, les feuilles, les fleurs & les racines mêmes. Mais quelqu'imparfaite qu'elle soit, les détails qu'elle contient, la description d'autres salops de Perse, peu différens les uns des autres, qui suit cette premiere description, ont paru suffisans (*a*) pour décider l'espece du salop, & pour le ranger dans la classe des orchys ou satyrions, avec lesquels il a en effet une si grande affinité, qu'on le peut

(a) *Voyez* Mémoires de l'Académie des Sciences année 1740.

regarder comme orchys de la Perſe.

Quelques perſonnes cependant ont prétendu que le ſalop n'étoit point une racine, mais le fruit d'un arbre qui croît aux environs de Conſtantinople. Degnerus rapporte qu'on lui avoit écrit que ce fruit avoit la figure d'une figue, & qu'on le faiſoit ſécher avant que de s'en ſervir. La ſeule preuve que l'on ait donnée pour confirmer cette opinion, eſt tirée des pédoncules que l'on trouve ſur le ſalop deſſéché; pédoncules, dit-on, qui reſſemblent beaucoup à ceux des figues. Mais pour détruire cette foible induction, il ſuffit de jetter les yeux ſur pluſieurs de nos racines bulbeuſes qui ont de ſemblables pédoncules.

Le R. P. Serici, Jéſuite, Miſſionnaire, dans une lettre qu'il a écrite à M. Boire, Secrétaire de l'Hôtel de la Compagnie des Indes en 1755, appelle le ſalop une gomme d'Arabie; la dureté, la tranſparence du ſalop deſſéché, & la propriété ſinguliere qu'a cette racine de ſe diſſoudre dans la bouche, de même que la gomme arabique, quoique plus difficilement, ſont ſans doute la cauſe de la fauſſe dénomination que lui a donné le Pere Serici.

Le ſalop, tel que je l'ai vu chez M. Andry, Marchand Epicier-Droguiſte, rue de la Harpe, le ſeul qui en ſoit fourni, eſt d'une couleur plus ou moins rouſſâtre, plus ou

moins tranſparente, les bulbes ſont enfilées à une certaine diſtance les unes des autres. C'eſt ainſi que le vendent les Turcs, qui le préparent & en font un grand uſage.

Quoique nous ne ſachions pas au juſte la maniere dont ils le préparent, il eſt cependant plus que vraiſemblable qu'après avoir tiré les bulbes de la terre, on les fait bouillir dans de l'eau, on les dépouille de leur peau, & on les enfile exactement ſéparées les unes des autres, pour les faire ſécher au ſoleil; ce qui nous donne lieu de préſumer que c'eſt ainſi que l'on prépare cette racine, c'eſt que telle qu'on l'envoie, elle n'a jamais de peau, & eſt un peu tranſparente. Or l'ébullition dans l'eau, & l'exſiccation au ſoleil, & dans un tems ſec & chaud, ſont des moyens ſûrs pour dépouiller de leur peau les racines bulbeuſes, & les rendre tranſparentes.

Vertus du Salop.

Si ceux qui ont parlé du ſalop ſont diviſés de ſentimens ſur la claſſe à laquelle il appartient, ils ſont tous parfaitement d'accord ſur ſes vertus médicinales & diététiques.

» Le Pere Serici, dans la lettre déjà citée, » dit que le riche Indien, More & Gentil » ſe ſervent auſſi efficacement, & pour la » même fin, du ſalop, que le Chinois ſe ſert » de ginzing; la bouillie qu'on fait avec ſa » poudre a une vertu efficace pour réparer

» les forces perdues, ou par une longue » maladie, ou par un grand âge; cette ra- » cine eſt très-ſtomachique, nourriſſante; elle » purifie le ſang ſans trop échauffer; elle eſt » fort en uſage chez les Turcs pour rétablir » les forces épuiſées.

» Les Chinois & les Perſes, dit Albert Se- » ba, font un très-grand cas de cette raci- » ne, à laquelle ils attribuent la vertu aphro- » diſiaque: ils lui reconnoiſſent encore d'autres » vertus, confirmées par l'expérience; c'eſt » pourquoi lorſqu'ils entreprennent un long » voyage, ils en portent toujours avec eux, » comme un médicament ſpécifique contre » toutes ſortes de maladies & de langueurs. » Cet Auteur ajoute: *Nous l'avons auſſi re-* » *connu d'une utilité ſinguliere contre les* » *convulſions, les épilepſies des enfans & des* » *adultes, contre les ſpaſmes.* «

Degnerus aſſure que cette racine a plu- ſieurs vertus médicinales, ſur-tout celle d'a- mollir, de lubréfier, d'adoucir, de calmer, d'épaiſſir, de nourrir; vertus très-utiles & très-précieuſes dans pluſieurs maladies, dans les coliques, les diarrhées, dyſſenteries, le cholera-morbus, &c. Il en fit un très-grand uſage dans une dyſſenterie bilieuſe qui affli- geoit ſon pays; & les malades en reſſentoient un ſoulagement ſi prompt & ſi marqué, *qu'ils croyoient ne devoir le rétabliſſement de leur ſanté qu'à ce ſeul remede.*

M. Dubuiſſon, Médecin, qui avoit été aux Indes Orientales, éprouva ſur lui-même l'efficacité de ce remede, en ayant pris ſix ſemaines conſécutives : il eſt auſſi fort vanté pour les malades affectés de phthiſie & de maraſme.

Ces éloges donnés au ſalop d'après les expériences heureuſes que l'on a faites, ne doivent point être confondus avec ceux que l'on donne ſi faſtueuſement à de prétendus ſpécifiques, qui ſouvent n'ont d'autre mérite que l'obſcurité myſtérieuſe de leur origine, l'irrégularité de leur préparation, & ſur-tout le manege & l'effronterie inſigne de ceux qui les débitent.

La nature du ſalop & ſa préparation ſont connues ; c'eſt une racine bulbeuſe, ſans odeur, qui, mâchée, ne laiſſe dans la bouche d'autre impreſſion que celle d'une ſubſtance viſqueuſe & mucilagineuſe, qui ayant perdu toute ſon humidité par l'exſiccation, ſe diſſout aiſément dans l'eau, ou dans tel autre liquide que l'on juge à propos. La partie vraiment nourriſſante des alimens que nous prenons tous les jours, eſt la portion gélatineuſe & mucilagineuſe. Il faut de plus que cette portion ſe diſſolve aiſément ; car ſi ſa viſcoſité étoit trop grande, elle formeroit dans l'eſtomac & dans les inteſtins une colle dangereuſe, comme cela arrive très-ſouvent à la bouillie faite avec la farine crue, & à tous les autres farineux, dont la viſcoſité n'a

point été détruite. La préparation du salop, avant qu'on nous l'envoie, celle qu'on lui donne encore pour le réduire en poudre très-fine, lui enleve cette grande viscosité qu'il avoit avant que d'être desséché. La facilité avec laquelle il se dissout dans l'eau, le lait, le vin, &c. en est une preuve.

Non-seulement la portion gélatineuse du salop est très-nourrissante, & n'exige que peu de forces de la part des instrumens de la digestion, pour être changée en notre propre substance; mais elle est encore très-efficace pour modérer l'acrimonie bilieuse, pour adoucir & calmer les douleurs. S'attachant plus fortement aux solides, dit *Degnerus*, elle enduit les intestins corrodés d'un baume très-doux & très-salutaire, & par cette raison elle l'emporte de beaucoup sur les autres gélatineux, mucilagineux & gommeux.

Maniere de s'en servir.

Suivant Albert Seba, les Chinois & les Persans en prennent la poudre à la dose d'un gros, deux fois le jour, dans du vin ou du chocolat.

» Le Pere Serici nous apprend que les In-
» diens en prennent une once le soir à l'eau
» & avec du sucre; mais la plus saine par-
» tie, ainsi que l'Européen, le prend au lait,
» à la dose d'une demi-once; on le pulvé-
» rise dans un mortier, & on fait bouillir

» cette farine dans du lait avec du ſucre » pendant un demi-quart d'heure ; il en ré- » ſulte une bouillie agréable, avec laquelle » on fait ſon déjeûner ; l'on peut y mettre » quelques gouttes d'eau roſe, ou de fleurs » d'orange. «

Degnerus a donné une préparation un peu plus détaillée de ce remede. On fait infuſer un gros de cette racine réduite en poudre très-fine, dans huit onces d'eau chaude ; on la fait diſſoudre à une douce chaleur, on la paſſe enſuite dans un linge, pour la purifier des petites ordures qui pourroient s'y être jointes ; la colature reçue dans un vaſe, ſe congele & forme une gelée mucilagineuſe très-agréable ; on en donne au malade de deux heures en deux heures, & de trois heures en trois heuress une demi-cuillerée, une cuillerée entiere, plus ou moins, ſuivant l'exigence des cas.

Cette préparation dictée par Degnerus, paroît la meilleure, ſur-tout quand on ne veut point faire une bouillie, mais qu'on veut donner ce remede dans quelque véhicule liquide, comme dans l'eau ſimple, dans du vin, dans de la tiſane ; la gelée s'y étendra beaucoup mieux que la poudre ; on prend, par exemple, le poids de 24 grains de cette poudre qu'on humecte peu-à-peu d'eau bouillante ; la poudre s'y fond entiérement, & forme un mucilage qu'on étend par ébul-

lition dans une chopine ou trois demi-ſeptiers d'eau : on eſt maître de rendre cette boiſſon plus agréable, en y ajoutant du ſucre, ou quelques légers parfums, ou quelques ſyrops convenables à la maladie, comme le ſirop de capillaire, de pavot, de citron, d'épine-vinette, &c. On peut auſſi couper cette boiſſon avec moitié de lait, ou en mêler la poudre à la doſe d'un gros dans un bouillon.

Concluſion.

Il ſuit de ce que j'ai dit ſur les vertus du ſalop & ſur la maniere de s'en ſervir, 1° que l'uſage de cette racine ne doit pas être borné, comme il paroît qu'on le borne en France, à ſervir de nourriture aux phthiſiques & autres perſonnes languiſſantes, qui ne peuvent uſer d'alimens ſolides, mais qu'elle peut être d'une très-grande utilité dans les dyſſenteries, les coliques bilieuſes, les dévoiemens, & dans toutes ces maladies qui dépendent de l'âcreté de la lymphe; c'eſt principalement dans ces maladies qu'Albert Seba & Degnerus en ont vanté l'efficacité.

2° Qu'on peut la donner dans différens véhicules, au choix du malade, dans du lait, du bouillon, du vin, de l'eau, &c. avantage ineſtimable, & qui convient à un très-petit nombre de remedes.

3° Enfin ce qui doit d'autant plus déter-

miner à recourir à ce remede, dont toutes les vertus ne ſont peut-être pas encore connues, parce qu'on n'en a encore fait que peu d'uſage, c'eſt que ſa nature douce, mucilagineuſe & un peu balſamique, ne laiſſe aucun lieu d'en craindre quelque ſuite fâcheuſe: la prudence cependant exige que ſon application ſoit conduite & dirigée par un Médecin capable d'en ſuivre tous les effets, & d'apprécier le moment auquel on peut l'employer, la doſe qui convient, & ſous quelle forme elle doit être donnée.

Je ſuis, Monſieur, &c.

EXTRAIT DES REGISTRES

De l'Académie royale des Sciences de Paris, du 23 Juin 1759.

M. Morand, pere, a lu l'Ecrit ſuivant.

Occupé depuis quatre ans à faire pour S. M. l'Impératrice de Ruſſie, une collection des inſtrumens, machines & modeles néceſſaires à la chirurgie, j'ai été chargé d'y joindre une anatomie artificielle qui pût ſervir aux démonſtrations ſur cette matiere; & comme je ſuis ſur le point de l'envoyer à ſa deſtination, j'ai déſiré qu'elle fût vue par l'Académie, dont le certificat ne peut que faire honneur à l'entrepriſe.

Il ne falloit pas moins que les rares talens de Mademoiselle Biheron, pour l'exécuter à un si haut point de perfection. Cette Demoiselle, qui possede bien le dessin, la peinture & l'art de mouler, s'est trouvée avoir un goût décidé pour l'anatomie. Elle a tiré le meilleur parti des démonstrations qui lui ont été faites sur les cadavres ; & c'est d'après ces démonstrations qu'elle a entrepris cette piece sous ma direction.

Ceux qui ont vu les anatomies en cire de feu M. Desnoues, & depuis ce tems-là des morceaux détachés, faits par quelques particuliers, trouveront, à l'avantage de ce qu'elle va montrer, des différences très-essentielles.

1° Depuis le transport de l'anatomie de M. Desnoues en Angleterre, l'on n'en avoit point vu où, sur un même corps, l'on pût démontrer les viscères contenus dans les trois ventres.

2° Ce qui avoit été fait jusqu'ici en ce genre-là, ne présente que des blocs de cire qui expriment mal les parties minces, & dont les reliefs & les couleurs font tout le mérite. Le corps même est fait de cire, ce qui peut entraîner beaucoup d'inconvéniens ; car la surface extérieure se jaunit à la longue, & ne représente point du tout

la peau ; les viſceres que l'on déplace pour en faire la démonſtration, ſont ſujets à ſe caſſer au plus petit accident, & le tout ſe fend par l'effet de la grande ſéchereſſe. Le corps qu'on préſente à l'Académie, eſt recouvert d'une vraie peau, qui imite bien mieux l'enveloppe extérieure & générale, que de la cire, & qui permet le tranſport de toute la piece facile & ſans danger.

3° On a imité les membranes naturelles à tromper les yeux des ſpectateurs ; ce qui eſt ſur-tout très-remarquable dans l'épiploon, avec ſes bandes graiſſeuſes.

4° Les viſceres creux & membraneux, tels que l'eſtomac & les inteſtins, ſont rendus artificiellement avec la conſiſtance, la ſoupleſſe & la légéreté des viſceres naturels. On peut même enfler l'eſtomac pour en mieux faire voir le relief, la figure, les courbures, &c.

5° Les parties ſolides, comme le foie, les reins, le cerveau, ſont faites de cire, mais avec un alliage particulier qui les empêche d'être ſuſceptibles d'amolliſſement dans le tems des chaleurs, & de caſſure dans le tems froid ou par accident.

6° Enfin les proportions naturelles, les rapports des parties entr'elles m'ont paru bien obſervées, & pour tout dire, quoique cette piece ne ſoit pas abſolument ſans

défauts, j'espere que les Anatomistes conviendront qu'on n'étoit point encore parvenu à copier la nature avec la précision & la vérité qu'on remarquera dans cette piece.

Après la lecture de cet écrit, Mademoiselle Biheron est entrée, & a démontré la piece même, dont la vue a confirmé tout ce que M. Morand en venoit de dire. L'Académie a admiré la justesse du choix des matieres qu'elle a employées à représenter les différentes parties, l'adresse avec laquelle elle a pu parvenir à copier la nature avec tant de vérité, qu'on croit voir les pieces même qu'elle a représentées, & elle n'a pu refuser à cet ouvrage les justes éloges qu'il mérite.

Je certifie l'extrait ci-dessus conforme à son original. A Paris le 26 Juillet 1759.

Signé GRANDJEAN DE FOUCHY,
Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences.

Nota. Comme plusieurs personnes de goût nous avoient fait beaucoup d'éloges de cette production anatomique, nous avons eu la curiosité de la voir. Nous avons été singuliérement surpris de la fidélité, de l'exactitude & de la vérité avec

lesquelles toutes les parties sont exprimées ; il nous a semblé que Mademoiselle Biheron a redoublé d'efforts toutes les fois qu'elle a rencontré des obstacles, & que ses talens se sont irrités contre les difficultés. On ne peut pas mieux rendre qu'elle l'a fait la surface interne du crâne, les différentes substances du cerveau, & les cordons des nerfs. Le plexus choroïde nous a paru de toute beauté ; nous avons également admiré la section transversale des côtes, la texture du sternum, & surtout les membranes qui recouvrent la poitrine & le bas-ventre ; l'épiploon fait une illusion complette. Il y a des beautés de détail sans nombre, que nous ne pouvons faire sentir ici ; nous ne dissimulerons pas même qu'il y ait des parties que nous n'avions jamais si bien vues dans le cadavre. Si Mademoiselle Biheron continue à se perfectionner dans ce genre, nous ne doutons pas qu'elle ne puisse faire une anatomie complette, aussi parfaite que la nature, dans laquelle on pourra pleinement s'instruire de cette science, sans dégoût & sans horreur, & nous sommes persuadés qu'à l'aide des maîtres & des livres, on apprendroit mieux & en moins de tems l'anatomie. Les lumieres du célebre M. Morand pour l'anatomie, les sages conseils

de Mademoiſelle Baſſeporte, Peintre du Roi pour le deſſin, n'ont pas peu contribué à faire éclorre les talens de Mademoiſelle Biheron, & à faire ſortir de ſes mains ce chef-d'œuvre que nous lui devons & que nous admirons.

LIVRES NOUVEAUX.

Appendix de trois nouvelles Planches aux anciennes de la Conchyliologie, avec leur explication, que l'on placera entre la premiere & la ſeconde partie.

La premiere Planche renferme les coquilles univalves, au nombre de vingt-deux; dans la ſeconde on en trouvera onze de la même eſpece, mais très-rares; la troiſieme Planche offre à la vue huit coquilles bivalves très-rares. Tous les genres, les eſpeces & les variétés ſont mêlés, & l'on aura recours aux Planches où elles ſont renvoyées. La Conchyliologie a paru en 1742, & a été bien acueillie du public. Nous croyons que cet Appendix ne ſera pas moins bien reçu, tant par rapport à la netteté, à la vérité & à la correction du deſſin, qu'à cauſe du ſoin avec lequel toutes ces coquilles ont été gravées, & de la difficulté

où l'on eſt de ſe les procurer, par la rareté dont elles ſont. Cette brochure ſe vend à Paris, chez *Debure* l'aîné, Libraire, Quai des Auguſtins; le prix eſt de 3 livres. Le même Libraire débite auſſi la Conchyliologie.

M. Bernard, Docteur & Profeſſeur-Royal en médecine à Douai en Flandres, & Correſpondant de l'Académie royale des Sciences de Paris, vient de publier la ſeconde partie de ſon ouvrage, intitulé : *Hydraulice corporis humani variis tabulis figurativis demonſtrata*, à Douai, chez *Willerval*, & ſe vend à Paris, chez *Ganeau*, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la fontaine S. Severin, aux armes de Dombes.

Hippocratis aphoriſmi, Hippocratis & Celſi locis parallelis illuſtrati, ſtudio & curâ Janſonii ab Almeloveen, M. D. quibus acceſſit Ludov. Verlhoofd, index locupletiſſimus, &c, Pariſiis, apud G. Cavelier, *viâ San-Jacobœâ*, 1 volume *in*-24. Le prix, relié, 2 liv.

Le texte grec & latin, la verſion, la forme, le papier, le caractere, la partie typographique, tout en eſt beau, à l'exception des *petites* notes, que le nouvel Auteur y a ajoutées.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

JUILLET 1759.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
1	12	18	14	28	1	0	O. au N. fort par intervalles.	Beauc. de nuag. pet. pluie le s.
2	13	19	13		4		N-O. médiocre.	Couvert.
3	12	20	16		5		*Idem.*	Beauc. de n. quelq. gouttes de pl. à midi.
4	14		13		7	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	*Id.* petite pl. le mat.
5	12	20	15				*Idem.*	Peu de n.
6	13	22	19		6		*Idem.*	*Idem.*
7	15	23	19		4	$\frac{1}{2}$	N. à l'E. foible.	Serein.
8	16	27	21		3	0	N-E. au O. *idem.*	Peu de nuages.
9	17	26	21		4		E. méd.	*Idem.*
10	18	27	23		2		S-E. *id.*	*Id.* quelq. gouttes de pluie le s.
11	17		20		4		S-O. *id.*	Peu de n.
12	17	25	18	28	4	$\frac{1}{2}$	O. *idem.*	Serein.
13	15	25	19		5	0	N. *idem.*	Peu de n.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
14	15	25	19		4	$\frac{1}{2}$	N. au N-E. *id.*	*Idem.*
15	16	25	20		2	0	N-E. *id.*	Serein.
16	19	25	20		3		O. *idem.*	Nuag. ton. écl. & pl. forte à 6 h. du matin.
17	16	23	16		4		S. au O. *idem.*	Nuageux, qu. gout. de pl. à midi
18	14	20	17		6		O. *idem.*	Peu de n.
19	14	23	19		5		N. à l'E. *idem.*	*Idem.*
20	16	25	20		4	$\frac{1}{2}$	O. au N. *idem.*	Serein.
21	15	24	19		5		N. *idem.*	Peu de n.
22	15	$25\frac{1}{2}$	21		4	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Serein.
23	15	26	$21\frac{1}{2}$		2	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Peu de n.
24	18	27	22		1	0	*Idem.*	*Idem.*
25	17	26	20				O. au N. *idem.*	*Idem.*
26	17	26	17		0	0	N. au S. foible.	*Id.* éclairs, ton. & pl. méd. à 9 h. du soir.
27	18	24	$17\frac{1}{2}$		1		O. méd.	Nuageux, ton. & pl. méd. à midi.
28	15	23	19		2		N. *id.*	Peu de n.
29	16	22	17			$\frac{1}{3}$	*Idem.*	Beauc. de nuages.
30	14	22	20	28	1	0	O. *id.*	Peu de n.
31	18	21	19	27	11		S-O. fort par intervalles.	Beauc. de n. pet. pl. par intervalles tout le soir.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 27 deg. au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été de 12 degrés au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 7 ½ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 11 lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 ½ lignes.

Le vent a soufflé 14 fois du N.
3 fois du N-E.
3 fois E.
1 fois du S-E.
2 fois du S.
2 fois du S-O.
10 fois O.
5 fois du N-O.

Il y a eu 5 jours de tems serein.
25 jours de nuageux.
1 jour de couvert.
9 jours de pluie.
3 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué un peu d'humidité au commencement du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1759, *par M.* VANDERMONDE.

Ce mois, pendant lequel la chaleur a été constante & assez forte, a produit quelques fiévres

ardentes. Les malades reſſentoient une chaleur preſque brûlante au toucher, inégale en divers endroits, très-ardente à la tête, à la poitrine & au ventre; ils avoient une reſpiration ſerrée, laborieuſe & fréquente, une langue ſeche & brûlée, une ſoif qu'on ne pouvoit éteindre; les ſaignées promptes & répétées, la limonade, l'oxycrat, le petit lait, avec l'eſprit de ſoufre, les lavemens, les fomentations émollientes continuelles ſur la tête, le ventre & la poitrine, étoient les principaux remedes; l'ardeur de la peau étoit quelquefois ſi violente, que l'on étoit contraint de faire lever les malades, de les découvrir, & d'humecter toutes les parties de leur corps, avec une éponge trempée dans de l'eau-de-vie. Nous avons obſervé que le ſoulagement qu'occaſionnoient ces eſpeces de bains, étoit plus prompt & plus déciſif, que celui que tous les autres remedes procuroient. Quand la chaleur de la fiévre étoit tombée, les malades étoient dans une foibleſſe exceſſive; la criſe ſe faiſoit par les urines & par les ſelles; on la favoriſoit par des apozemes apéritifs, par l'uſage des plantes ſavoneuſes & nitreuſes, & par des décoctions de tamarins.

Il a régné auſſi quelques fiévres intermittentes, tierces & doubles-tierces; les tiſanes apéritives, les altérans, les cordiaux légers unis au quinquina, terminoient la cure; la criſe paroiſſoit ſe faire dans la plupart des malades par une éruption miliaire-rouge, & par des ſueurs qui duroient deux ou trois jours; les purgatifs augmentoient la maladie & la prolongeoient.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Juin 1759, *par M.* BOUCHER, *Médecin.*

Il y avoit eu le 29 de Mai un orage, avec tonnerre & éclairs, qui avoit été le signal du changement du tems. Il fut suivi le premier, le 2, le 3 & le 4 de ce mois, d'autres orages & d'un ouragan, avec des pluies fortes & copieuses, qui cependant cesserent absolument le 8. La pluie reprit le 11, & depuis ce jour jusqu'au 26 il y eut une alternative de jours de pluie & de jours sereins. Un violent orage, survenu encore le 27, fut suivi d'une pluie copieuse, qui, persista à diverses repriſes, les trois derniers jours du mois.

Le barometre a été observé plus souvent au-dessous de 28 pouces, qu'au-dessus. Le premier, le 2, le 3, le 29 & le 30 il étoit au terme de 27 pouces 6 lignes; le vent le plus souvent a été *Sud & Sud-Oueſt.*

Il y a eu des variations dans la température de l'air : le thermometre n'a guere monté au-dessus de 15 & 16 dégrés, jusqu'au 15, si ce n'est le 10, qu'il a été observé à 21 dégrés. Depuis le 17 jusqu'au 23, il a toujours été observé l'après-dîner

au-dessus de 20 dégrés, & delà à la fin du mois presque toujours au-dessous : le 30 il n'a pas monté au-dessus de 13 dégrés.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 22 dégrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 8 dégrés : la différence entre ces deux termes est de 14 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 5 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 9 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
2 fois du Nord-Est.
2 fois de l'Est.
2 fois du Sud-Est.
10 fois du Sud.
12 fois du Sud vers l'O.
5 fois de l'Ouest.
6 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

19 jours de pluie.
2 jours de grêle.
4 jours de tonnerre.
3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois, si ce n'est les quatre derniers jours.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juin 1759, par M. BOUCHER.

Les pleuropneumonies & les angines ont continué ce mois. La premiere eſpece de maladie a été bien moins commune après le 15 ; les angines, partie phlegmoneuſes, & partie éryſipélateuſes, ont été le plus ſouvent le ſymptôme de la fievre rouge, qui a perſiſté parmi les enfans : quelques-unes ont été ſuivies de tumeurs glanduleuſes, ſoit des parotides, ſoit des maxillaires, qui néanmoins n'abſcédoient point : quoique cette fiévre ait encore été fâcheuſe, & avec des ſignes de malignité, elle a été peu meurtriere ce mois ; elle ſe terminoit, dans le plus grand nombre des malades, par un bourſouflement général, qui cédoit à des purgatifs & à des apozemes, compoſés avec les plantes ſavoneuſes inciſives. Dans quelques ſujets, la fievre perſiſtoit avec la bouffiſſure, & ſouvent l'oppreſſion de poitrine y étoit jointe ; alors la ſaignée devoit précéder les autres remedes ; il eſt reſté à d'autres malades, au lieu de bouffiſſure, de la ſenſibilité ou des douleurs dans toute l'habitude du corps. Des perſonnes de tout âge ont eu des efflorescences cutanées, en forme de petits bourgeons plus ou moins rouges, aux uns avec fievre, aux autres ſans fiévre. J'ai vu une de ces

éruptions, de l'eſpece qu'on appelle urticaire.

Vers le milieu & à la fin du mois, nous avons eu des fievres continues, qui étoient de nature inflammatoire, portant le plus ſouvent à la tête, & dans leſquelles, après quelques ſaignées, les remedes les mieux indiqués ont paru être les boiſſons délayantes, nitrées ou aigrelettes, les lavemens & les bains aux pieds.

Outre cette fievre, il régnoit toujours dans la garniſon, ainſi que dans le peuple, des fievres intermittentes, des tierces ſimples, & des doubles-tierces, dans leſquelles les émético-cathartiques donnés à propos, obvioient ordinairement à toutes ſuites fâcheuſes.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1, v. 63. 64.

OCTOBRE 1759.

TOME XI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1759.

EXTRAIT.

Medical Obſervations and inquiries by à ſociety of phyſicians in London, *vol.* 1; c'eſt-à-dire, *Recherches & Obſervations de Médecine, par une Société de Médecins établie à Londres, tome premier. A Londres, chez* Guillaume Johnſton, 1757, *in*-8° *de* 435 *pages, ſans y comprendre la Préface, ni la Table des matieres.*

IL y a quelques années qu'un certain nombre de Médecins de la ville de Londres, réſolurent de s'aſſembler entr'eux pour pro-

fiter des lumieres les uns des autres, & chercher à perfectionner leur pratique. Ils s'entretenoient dans leurs assemblées des maladies régnantes, du traitement qui avoit le mieux réussi, des nouvelles découvertes qui se faisoient en médecine, & sur-tout de celles qu'ils avoient faites eux-mêmes, ou qu'ils avoient eu occasion d'examiner. Les membres de cette Société étoient tous avantageusement connus du public, & il y en avoit plusieurs qui étoient chargés des hôpitaux, ce qui les mettoit à portée de faire un grand nombre d'observations, & en même tems de vérifier celles des autres. Lorsqu'il survenoit à quelqu'un d'eux un cas difficile ou embarrassant, il consultoit la société, il essayoit le traitement qui avoit été jugé le plus convenable, ensuite il rendoit compte du succès à l'assemblée.

Il y avoit déjà long-tems que cette association subsistoit, lorsque quelques-uns des membres qui la formoient, résolurent de faire part au public des avantages qu'ils tiroient eux-mêmes de leurs assemblées : ils s'unirent donc à quelques autres Médecins, & formerent avec eux une nouvelle Société, pour recueillir & publier *des observations & des recherches de Médecine*. Pour le faire avec plus de succès, ils lierent des correspondances que le grand commerce de la ville de Londres rend plus faciles que par-tout ailleurs.

Le premier volume de leur Recueil que nous annonçons aujourd'hui, eſt compoſé de trénte articles qui contiennent chacun quelque obſervation curieuſe & intéreſſante. Nous allons tâcher de donner une idée de chacune de ces pieces : pour pouvoir le faire avec un peu plus d'étendue, nous partagerons nôtre Extrait en deux ou trois Journaux.

On a toujours regardé les convulſions qui ſurviennent à la ſuite des bleſſures, comme un très-mauvais ſigne. Hippocrate avoit même prononcé qu'elles étoient conſtamment mortelles, *Convulſio quæ in vulnus incidit, lethalis.* Aph. II, L. V. Nôtre Recueil nous préſente deux cures de ce terrible ſymptôme : elles forment les articles premier & ſeptieme ; mais nous avons cru devoir les rapprocher, parce qu'elles roulent ſur le même objet, & qu'elles ont été opérées par le même remede.

Une femme étant tombée de cheval, ſe caſſe la premiere phalange du doigt annulaire de la main droite ; on lui coupe cette phalange, qui tenoit à peine ; mais comme la ſeconde a été dépouillée, la douleur augmente de jour en jour ; la peau ſe retire, la main enfle, il s'y forme pluſieurs abſcès ; le 17e jour, les muſcles de la mâchoire inférieure entrent en convulſion, la malade ne peut plus rien prendre qu'avec une cuiller à café. M. Sylveſtre à qui on doit cette obſer-

vation, vit pour lors cette malade qui étoit entrée à l'Hôpital de Londres dont il étoit Médecin: il lui fit d'abord appliquer des véſicatoires, lui preſcrivit des alexiteres & des eſprits volatils; cela ne changea rien à ſon état, au contraire elle alloit de mal en pis: tout ſon corps étoit en convulſions; enfin il eut recours à l'opium, qui empêcha d'abord les progrès de la maladie, & qui enſuite diminua la fréquence des ſymptômes: cependant voyant que ce remede ſuſpendoit plutôt les ſpaſmes, qu'il ne les guériſſoit, il conſeilla d'emporter le doigt: peu-à-peu les ſymptômes diſparurent; cela n'empêcha pas de continuer toujours l'uſage de l'opium, dont il diminua les doſes par dégrés. La malade fut parfaitement guérie au bout de deux mois.

L'autre exemple a été communiqué par M. Clephane, Médecin de l'Hôpital Saint Georges. Un homme qui travailloit dans une briqueterie, ſe perça le pied avec un clou qui pénétra entre le troiſieme & quatrieme os du métatarſe; on dilata d'abord la bleſſure, & on en retira un morceau de bas que le clou y avoit fait entrer: il ne ſurvint aucun accident juſqu'au 14 ou au 15, que le malade ſentit de la roideur dans ſa mâchoire inférieure, & qu'il lui ſurvint une toux ſéche, accompagnée de picotemens dans la poitrine: on le ſaigna, on lui appliqua les

véſicatoires, & on lui fit prendre de l'huile d'amandes douces, avec l'eſprit volatil de corne de cerf; le ſoir, on lui donna deux grains d'opium: le lendemain, il prit du muſc dans un julep, il réuſſit mal; on eut recours à l'opium, qui le guérit radicalement au bout de cinq ſemaines. M. Clephane remarque que le ſang qu'on lui tira, étoit d'un tiſſu lâche, & qu'il ne ſe coagula pas, ce qu'il prétend avoir obſervé dans toutes les affections ſpaſmodiques.

Le ſecond article de ce Recueil contient l'hiſtoire d'une femme qui a vécu quarante-quatre ans avec une hydropiſie du péritoine, qui lui étoit ſurvenue ſix ans après une maladie qu'elle eut pour s'être expoſée au froid après avoir eu chaud. A l'ouverture de ſon cadavre, on trouva les deux lames du péritoine écartées l'une de l'autre, leur face externe étoit liſſe & polie, mais l'interne étoit inégale & ſquirrheuſe; elles étoient beaucoup plus épaiſſes que dans l'état naturel; la cavité qu'elles formoient contenoit 25 pintes d'une liqueur puante, épaiſſe, viſqueuſe & ſaline, qui avoit dépoſé un ſédiment ſalin, ſur-tout vers le fond de la cavité, où l'on diſtinguoit quelques cryſtaux de la groſſeur d'un grain de chénevi, priſmatiques & aſſez ſemblables aux cryſtaux du nitre: phénomene bien ſingulier, & qui

auroit mérité un examen un peu plus ſuivi. L'épiploon & le méſentere étoient ſans aucune graiſſe, les glandes de ce dernier étoient toutes ſquirrheuſes : l'eſtomac & les inteſtins étoient prodigieuſement rétrécis ; mais les autres viſceres étoient en aſſez bon état. Cette obſervation a été fournie par M. Jacquin, Chirurgien à Spittlefields.

A la ſuite de cet article on trouve la deſcription de la plante qui produit la ſcammonée, par M. Ruſſel ; comme il ne fait que confirmer ce qu'on ſçavoit déjà ſur cette plante, & ſur la maniere d'en recueillir le ſuc, nous ne nous y arrêterons pas, non plus qu'à l'article ſuivant, fourni par M. Mucaulay, qui contient la deſcription de deux enfans, l'un mâle & l'autre femelle, dans leſquels les viſceres de l'abdomen, c'eſt-à-dire, l'eſtomac, la rate & les inteſtins étoient placés dans la cavité de la poitrine, où ils avoient pénétré par une ouverture du diaphragme ; ces enfans ne vécurent qu'une heure après leur naiſſance, pendant laquelle ils parurent reſpirer avec beaucoup de peine. Quoique de pareils faits méritent d'être inſcrits dans les faſtes de la Médecine, ils ne ſont cependant pas d'une utilité aſſez prochaine, pour qu'on ne leur doive pas préférer des faits plus utiles, quand même ils ſeroient moins merveilleux.

Nous allons paſſer à l'hiſtoire d'une maladie

très-singuliere, guérie par un moyen plus singulier encore. Une sœur de M. Gnowin Knight, âgée de trente ans, fut attaquée d'une fièvre qui lui dura dix jours, & l'affoiblit beaucoup; elle retomba au bout de trois jours, pour s'être un peu trop exposée au froid. Les deux premiers jours de sa rechute, elle eut des nausées & des vomissemens qui l'empêcherent de prendre aucune nourriture; ces symptômes disparurent pour faire place à des sueurs excessives qui acheverent de l'épuiser; on eut recours aux vésicatoires, aux cordiaux, à la teinture antiphthisique de la pharmacopée de Londres, qui firent disparoître ces sueurs, mais qui produisirent une difficulté d'uriner, & des vents dans l'estomac & dans les intestins; elle n'avoit pas dormi depuis qu'elle étoit retombée: ces accidens ayant cessé, elle s'assoupit; mais son sommeil, bien loin de la soulager, la fatigua cruellement; cela alla en augmentant jusqu'au huitieme jour, qu'elle parut si mal, qu'on ne crut pas qu'elle passât la nuit: elle s'endormit sur le soir; mais elle se réveilla si fatiguée de son sommeil, qu'elle ne se crut pas en état d'en soutenir un second: elle pria donc son frere de se tenir auprès d'elle pour l'empêcher de dormir; il s'y mit en effet, & réfléchissant sur ce phénomene extraordinaire, il imagina que dans cet état de

foibleſſe, les muſcles qui ſervent ordinairement à la reſpiration ſpontanée, étoient incapables de remplir ſeuls leurs fonctions; qu'ils avoient beſoin du ſecours des muſcles ſoumis à la volonté, qui concourent quelquefois avec eux aux mouvements du thorax, d'où il conclut que ces derniers n'agiſſant pas pendant le ſommeil, la malade étoit en danger de ſuffoquer, & que c'étoit vraiſemblablement ce qui la réveilloit. Il réſolut donc de la laiſſer dormir, d'obſerver avec attention ſon pouls & ſa reſpiration, afin de l'éveiller dès qu'ils commenceroient à s'affoiblir; & avant qu'elle eût ſouffert de cette eſpèce de ſuffocation, il lui fit part de ſon projet, & la fit conſentir à ſe livrer au ſommeil, contre lequel elle luttoit; elle s'endormit donc; mais à peine eut-elle dormi une demi-minute, que ſon pouls & ſa reſpiration s'arrêterent; il l'éveilla auſſi-tôt, & fut bien ſurpris, lorſqu'il lui entendit dire que ce ſommeil lui avoit fait un très-grand bien; elle s'endormit une ſeconde fois: ce nouveau ſommeil dura le double du premier; ainſi peu-à-peu elle parvint, au bout de cinq ou ſix heures, à dormir ſans danger: à meſure qu'elle dormoit, ſon pouls, qui juſques-là avoit été très-petit, ſe développoit; les ſoubreſaults qu'on ſentoit à ſes tendons depuis le cinq, devinrent moins fréquens: elle commença à ſentir des véſicatoires qu'on

lui avoit mis aux jambes, & qui n'avoient pas encore mordu : en un mot la fiévre ceſſa ; & quoiqu'elle fût encore très-foible, elle ſe rétablit peu à peu.

M. Rook, Chirurgien & Apothicaire de la ville de Londres, étoit ſujet à des attaques de goutte qui ne revenoient que tous les ans ; il en eut au mois de Juin 1752 une plus forte que toutes les autres. M. Pye, Auteur de cette obſervation, lui conſeilla la diete végétale, dont il avoit vu de très-bons effets : il s'abſtint donc de toutes ſortes de viandes pendant près de trois mois ; mais ayant eu une nouvelle attaque au bout de ce tems, il retourna à ſon premier genre de vie : il en eut une autre aux deux pieds en Mars 1753 ; ſes douleurs augmenterent pendant dix ou douze jours, au point qu'elles le rendirent preſque fou. Dans le plus fort de ſes angoiſſes, il ſentit la douleur paſſer comme un éclair, de ſes pieds aux gras des jambes ; elle quitta avec la même rapidité les gras des jambes, & gagna les cuiſſes ; elle monta ainſi ſucceſſivement dans le bas-ventre, où elle produiſit des tranchées affreuſes, & enfin dans l'eſtomac ; lorſqu'elle y fut parvenue, le malade vomit environ une chopine d'une eau verte, ſi acide & ſi corroſive, qu'il la compara aux acides minéraux ; immédiatement après il s'endormit & ſe réveilla au bout de cinq ou ſix heures,

ſans ſentir la moindre douleur. L'année ſuivante il eut une nouvelle attaque qui dura ſix ſemaines, & qui ſe termina de la même maniere ; les douleurs ſuivirent le même cours : il avoit vomi dans les commencemens du paroxyſme ; mais comme ſes douleurs n'avoient pas encore changé de place, les matieres qu'il rendit n'étoient pas acides ; elles ne le furent qu'au dernier vomiſſement, auſſi termina-t-il l'accès : ce qui ſemble indiquer d'une maniere bien ſenſible le tranſport de la matiere de la goutte. Pendant tout le tems que durerent ces deux paroxyſmes, il ſua tous les matins ; & ſes ſueurs, ainſi que ſa reſpiration & ſes urines, étoient ſi puantes, que ni lui ni pas un des aſſiſtans n'avoit rien ſenti de ſemblable ; ſon linge étoit teint de couleur de ſafran, ſon urine étoit très-colorée ; mais tous ces ſymptômes diſparoiſſoient avec le vomiſſement. Il eut un autre paroxyſme en 1755, qui fut beaucoup moins violent, mais qui fut accompagné des mêmes ſymptômes, & ſe termina par le vomiſſement ; cette fois-ci ce vomiſſement fut ſi peu de choſe, qu'il ne rendit que plein une cuiller à café de matiere acide : cette petite évacuation fut auſſi critique que les deux autres, elle emporta le paroxyſme. L'attaque de 1752 lui avoit laiſſé ſur le métatarſe du pied droit une tumeur qui ſubſiſta juſqu'en 1755,

qu'elle se fondit ; il sortit, par le doigt du même pied, une espece de craie enveloppée dans une matiere semblable à du blanc d'œuf ; cette décharge fut suivie d'un paroxysme qui ne fut suivi d'aucun des symptômes qui avoient coutume d'accompagner les autres ; il se termina sans vomissement, laissant quelques nodosités aux mains. Quelque tems après le dernier paroxysme, il sortit pendant trois mois par le gros orteil du pied gauche une grande quantité de matiere crétacée. Avant que cette plaie se fermât, il lui survint une fiévre qui lui dura trois jours, sans qu'il ressentît la moindre douleur de goutte, mais pendant laquelle il eut les mêmes sueurs & les mêmes urines que celles qui accompagnoient les vomissemens critiques des paroxysmes précédens. Le quatrieme jour, la goutte le prit aux deux pieds ; il eut de fréquentes envies de vomir, mais il ne vomit point : ayant senti de la démangeaison au gros orteil du pied gauche, il y apperçut de la fluctuation ; en effet il en sortit bientôt après un peu de matiere crétacée liquide ; le lendemain au matin, il y fit une incision, par laquelle il sortit près d'un demi-septier d'une matiere sanieuse & crétacée ; ce fut la crise du paroxysme, car aussitôt après la plaie se ferma, & depuis ce tems il s'est bien porté.

Nous pensions déjà depuis long-tems qu'il

étoit vraiſemblable de croire que l'humeur goutteuſe étoit produite par un levain acide. Cette obſervation paroît confirmer nos idées. Nous avons même déjà fait faire uſage de l'eau de chaux d'écailles d'huîtres à des goutteux ; nous n'avons pas encore opéré de guériſons, parce que cette boiſſon eſt ſi rebutante, que les malades ne peuvent pas s'y accoutumer ; mais nous croyons cependant pouvoir aſſurer qu'elle leur a procuré quelque ſoulagement momentané : ſi nous réuſſiſſons à pouvoir maſquer le goût de l'eau de chaux, & la rendre potable, nous ferons de nouvelles tentatives que nous rendrons publiques. Nous invitons les Médecins à faire de leur côté les expériences néceſſaires pour conſtater l'effet de ce remede dans une maladie auſſi rebelle & auſſi douloureuſe.

Nous avons cru que nos Lecteurs verroient avec plaiſir des détails qui nous ont paru propres à jetter du jour ſur cette cruelle maladie ; nous paſſerons plus rapidement ſur les articles ſuivans.

Le premier, qui eſt le huitieme du Recueil, contient une hiſtoire des maladies épidémiques qui regnent à Gamron, dans les Indes orientales, pendant le printems & l'automne, par M. Oliphant. Ce ſont principalement des fiévres intermittentes ; les quotidiennes ont ſi peu d'intermiſſion, qu'on les prendroit preſque pour des fiévres continues,

dont on les distingue cependant par un froid qui attaque quelques-unes des extrêmités, comme le nez, le bout des doigts, &c. sans jamais saisir tout le corps à la fois ; peu-à-peu les intermissions deviennent plus longues, & enfin au bout de quinze jours elles prennent le type des fiévres-tierces. On ne traite ces fiévres qu'avec de légers vomitifs, tels que l'ipécacuanha & les délayans ; dans le cas d'assoupissement, on a recours aux vésicatoires ; & on emploie le quinquina toutes les fois que la foiblesse du malade est telle, qu'on craint qu'il ne puisse pas résister à l'effort de la maladie : les saignées ni les évacuans ne sauroient convenir, ils prolongent la maladie ; les fiévres-tierces y sont très-rebelles ; le quinquina & les amers sont les remedes qui réussissent le mieux ; les évacuans occasionnent presque toujours des rechutes ; les acides sont les meilleurs cordiaux qu'on puisse employer contre la foiblesse extraordinaire qui accompagne ordinairement cette maladie.

L'article qui suit celui-ci, & qu'on doit à M. Bond, Médecin à Philadelphie, roule sur un ver qui avoit été nourri dans le foie d'une femme dont il causa la mort. Cette femme, dix-huit mois avant de mourir, sentit dans le côté droit une douleur d'abord légere, & semblable à une piquure d'épingle, mais qui augmenta dans la suite au

point qu'elle la comparoît à des chiens qui lui mangeoient le foie. Au bout de neuf ou dix mois elle crut ſentir quelque choſe de vivant dans ſon côté ; ſes douleurs n'étoient jamais ſi grandes que quand elle étoit au lit ; le mouvement ſembloit les calmer ; & lorſqu'elles étoient les plus violentes, un coup du plat de la main frappé bruſquement ſur la partie, les faiſoit ceſſer : les côtes qui répondoient au ſiége de la douleur furent pouſſées en dehors ; la peau qui les couvroit, devint œdémateuſe, & on ſentit de la fluctuation ſous les muſcles intercoſtaux. Un mois avant la mort de la malade, la douleur changea de place, elle paſſa du côté droit au côté gauche, & s'arrêta le quatrieme jour dans l'eſtomac, où elle ſentit les mêmes douleurs & les mêmes mouvemens que dans le foie ; il lui ſurvint des nauſées, & une toux qu'elle avoit eue dès le commencement, augmenta conſidérablement. Ces ſymptômes s'évanouirent tout à coup, & au bout de vingt-quatre heures elle rendit par bas la partie antérieure d'un ver annulaire ; ſix heures après elle rendit la queue & le reſte du corps ; toutes ces parties réunies formerent une longueur de 20 pouces ; la malade mourut quarante-huit heures après l'avoir rendu. Son cadavre ayant été ouvert, on trouva le volume du foie prodigieuſement augmenté ; il étoit ſquirrheux

en quelques endroits ; la véſicule du fiel, dont la groſſeur égaloit celle d'un œuf d'oie, étoit pleine d'une bile noire & épaiſſe. On trouva dans la partie de ce viſcere qui répondoit aux côtes déplacées, une cavité qui pouvoit contenir environ deux pintes d'une ſanie mêlée de caillots de ſang ; la ſurface de cette cavité étoit inégale, & comme ſi elle avoit été rongée ; à côté de celle-là il y en avoit une autre de deux pouces de diametre, au fond de laquelle on voyoit un paſſage qui conduiſoit dans le canal hépatique ; ayant ouvert le duodenum, on trouva l'orifice des conduits biliaires ſi dilatés, qu'on auroit pu y introduire une chandelle ordinaire.

Nous terminerons ce premier extrait par deux obſervations qui forment les articles dix & onze. La premiere, qui eſt de M. Murduck-Mackenſie, a pour objet une ſuppreſſion d'urine guérie par le quinquina. Un homme de trente ans, fort & robuſte, qui n'avoit jamais éprouvé rien qui pût indiquer de gravier ni de pierre dans les reins, ni dans la veſſie, fut attaqué tout à coup d'une ſuppreſſion totale d'urine ; les ſaignées, les lavemens, l'opium, le demi-bain, les diurétiques, les laxatifs ne purent lui faire rendre une goutte d'urine. M. Mackenſie ſoupçonnant un relâchement dans les muſcles qui ſervent à chaſſer

l'urine, lui ordonna du quinquina, qui opéra si heureusement, qu'à peine en eut-il pris trois gros, qu'il commença à uriner, & que dix gros suffirent pour le guérir parfaitement.

La seconde a été fournie par M. Cadwallader Evant, étudiant en Médecine à Philadelphie. Une fille de quatorze ans fut attaquée de mouvemens convulsifs si violens, qu'il falloit trois personnes pour la tenir, & si fréquens, qu'elle avoit jusqu'à quarante accès en vingt-quatre heures; les saignées, les véficatoires, les nervins & les anodins diminuerent ces symptômes au point qu'ils ne revenoient plus qu'une ou deux fois par jour. Comme on soupçonna que ses régles pouvoient être la cause de ces accidens, on employa tous les remedes qu'on crut capables de pouvoir les lui procurer, mais tout fut inutile; elle n'en reçut que des soulagemens momentanés: elle se détermina, au bout de dix ans, à éprouver l'électricité, qui faisoit alors beaucoup de bruit. Elle s'adressa au fameux M. Franklin, qui lui fit éprouver, soir & matin, quatre commotions électriques. La premiere lui procuroit ordinairement un accès de son mal, mais la seconde l'emportoit; les symptômes diminuerent peu à peu, & enfin disparurent entiérement au bout de quinze jours, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à se faire électriser pendant trois mois; il

ne lui reſta de tous ſes maux qu'une crampe qui diſparut auſſi très-promptement, & elle fut parfaitement guérie.

La ſuite au Journal prochain.

EXTRAIT.

L'Art d'eſſayer les mines & les métaux, publié en allemand, par M. SCHINDLERS, & traduit en françois par feu M. GEOFFROY le fils, de l'Académie Royale des Sciences. A Paris, chez Hériſſant, *Libraire, rue S. Jacques, 1. vol. in-12. Prix relié 2 livres 10 ſols.*

Si quelque contrée de l'Allemagne doit fournir d'excellens eſſayeurs, c'eſt ſans contredit la Saxe, dont tout le ſol paroît être une miniere abondante où les métaux ſont déguiſés & recelés de tant de manieres, qu'à peine la vie d'un excellent Minéralogiſte ſuffit-elle pour connoître à fond cette immenſe variété. Les Saxons ont en effet acquis la réputation d'exceller en cette partie de la minéralogie pratique, qui conſiſte à évaluer par une petite proportion, la quantité reſpective que le véritable travail fournira de métal pur, & enſuite à recon-

noître par des mêmes poids fictifs, ou le dégré de pureté du métal fin, ou la quantité de son alliage, ou même la qualité des métaux divers qui alterent son titre.

Mines à exploiter, métal produit par l'exploitation, métaux alliés pour les monnoies, pour les cloches, &c. demi-métaux mêmes, tous sont du ressort de l'essayeur. On ne peut donc trop veiller à se procurer d'excellens essayeurs, mais encore on ne peut trop multiplier les moyens de les perfectionner.

Christian-Charles Schindlers, essayeur de l'Electeur de Saxe, étoit, par son état & par ses connoissances, le premier des essayeurs de son tems. Il a composé un Traité élémentaire en langue Allemande, qu'il publia à Dresde dès 1705, & qu'on réimprima sans aucune addition en 1727, après la mort de son auteur. Son intention étoit de faire, pour ainsi dire, un Manuel facile à consulter par les personnes les moins intelligentes, & sur-tout d'abréger à ses confreres la peiue de calculer, peine qui devient souvent infinie, à cause des petites fractions qu'entraîne l'évaluation proportionnelle.

Il s'agit, par exemple, de savoir ce qu'une eau-forte, quelque bonne qu'elle soit, emporte d'une très-petite quantité

d'or, dont on fait le départ pour conclure de ce petit déchec, celui qui arrivera néceſſairement à toute une maſſe d'or qu'il faut départir. On prend pour cet effet l'or, du titre duquel on s'aſſure aiſément, en faiſant paſſer deux marcs de cet or ſur la coupelle, avec dix marcs de plomb; le cuivre qu'il contient eſt détruit: ainſi le marc ſuppoſé à vingt-trois karats cinq grains de fin, ayant perdu ſon cuivre, ſera amélioré de la quantité de cuivre détruit. L'argent y eſt encore: s'il en faut faire le départ, on fond le bouton d'or avec le double d'argent, on les réduit en feuilles qu'on roule en cornets, & on les met dans l'eau-forte; l'argent ſe diſſout, l'or reſte pur: on le fond avec un peu de borax, & on doit retrouver vingt-trois karats cinq grains, c'eſt-à-dire, que le marc étant ſuppoſé diviſé en vingt-quatre parties, doit être diminué réellement de ſon poids; mais comme par la corroſion, l'eau-forte entraîne ſouvent une portion de l'or, on trouve 19 parties d'un 24, & 19 parties du même 24 d'enlevé: c'eſt ce déchec qu'il faut évaluer & connoître; pour cela on fond un marc fictif d'or de vingt-quatre karats bien éprouvés, avec deux marcs fictifs d'argent de 12 deniers, & bien purs: on met dans l'eau-forte qui doit ſervir au départ, un cornet de ce mêlange; & ſi on ne retrouve pas ſon marc d'or après le départ

& la fonte, on conclut que l'eſpece d'eau-forte qu'on doit employer rongera ſur le total du départ préciſément la quantité reſpective qui manque au poids de marc, puiſque l'or & l'argent employés étoient l'un & l'autre au dernier dégré de pureté.

Nous nous ſommes étendus d'autant plus ſur cet exemple, que nous croyons y avoir donné une idée de ce qu'il y a de plus difficile dans l'art des eſſais, & que ces exemples ne ſont pas fréquemment expoſés dans nos livres. Ceux-ci contiennent des deſcriptions des fourneaux, des regles pour la bonne confection des coupelles, pour bien diriger le feu, pour eſſayer même les différens métaux. Notre Auteur, perſuadé que ſes confreres ne manqueroient pas de ſecours en ce genre, s'eſt borné à des deſcriptions très-peu étendues ſur tous ces objets; mais lorſqu'il s'agit d'inſtruire quelqu'un des ſoins à prendre pour ne pas s'égarer dans les calculs, c'eſt alors qu'il parle en maître qui ſait bien que perſonne avant lui n'a fait imprimer de pareils préceptes, & qui en connoît toute l'importance.

Pour épargner encore d'autres études aux eſſayeurs, M. Schindlers profitant de ſes lumieres, de ſes lectures & de ſes travaux, trace une idée générale des formes ſous

lesquelles chaque métal se déguise, & indique leurs noms & leurs caracteres.

M. Geoffroy le fils, à qui nous devons cette traduction, s'étoit fait sur l'excellence de l'art d'essayer, & sur la bonté de l'ouvrage de M. Schindlers, tous les raisonnemens qui peuvent convaincre un amateur du bien qu'il fera en le répandant parmi les Chymistes François. Son ouvrage étoit fini, lorsque la mort l'enleva, précisément dans l'âge où l'on commence à se rendre recommandable par des travaux utiles. Les Savans auroient été privés de cette production, si M. Azema, successeur des illustres Apothicaires du nom de Geoffroy, n'avoit tiré de l'obscurité le manuscrit du dernier Chymiste de ce nom.

Son zele ne s'est pas borné à désirer que cet ouvrage fût public, il a voulu qu'on n'eût rien à reprocher aux travaux chymiques de son ami ; & le respectable Auteur de l'édition françoise des essais des mines de Schulter, a veillé à la correction & à l'exactitude des calculs de Schindlers.

OBSERVATION

Sur un Ris ſardonique guéri par le quinquina, avec quelques réflexions ſur l'action de ce remede, & des vues de pratique dans les fiévres intermittentes, confirmées par l'expérience, par M. OLIVIER, Médecin à Saint-Tropez.

Mademoiſelle Raynaud, âgée de 50 ans, étoit tourmentée depuis quelque tems de maux de tête, de vertiges, tintement d'oreille, &c. Elle ſupportoit patiemment ces indiſpoſitions, juſqu'à ce qu'un matin ſon miroir lui fit appercevoir qu'elle avoit la bouche tirée du côté droit. Surpriſe de ſa figure, elle eſſaya de demander du ſecours, mais la langue ſe refuſa en partie à ſes déſirs. Je fus appellé, je la trouvai avec un ris ſardonique, bien caractériſé, difficulté de parler, ſans fiévre, plénitude ni dureté au pouls. Je débutai par l'émétique, auquel j'ajoutai quelques gouttes de teinture de caſtor, & l'eau de fleur d'orange; il opéra parfaitement bien, mais ſon effet ne ſatisfit pas la malade, qui auroit voulu avoir la bouche remiſe; je lui fis eſpérer qu'elle ſe remettroit par l'uſage des remedes que je me propoſois de lui faire prendre; remedes qui auroient manqué,

manqué, ſi le vomitif n'avoit précédé. Je lui donnai le quinquina en opiat, avec le ſyrop de racine de pivoine mâle, de quatre heures en quatre heures; les muſcles de la face ſe remirent dans le courant de la ſemaine; la parole fut ferme, les vertiges ceſſerent, & le mal de tête fut de beaucoup allegé: depuis elle eſt très-bien par l'uſage qu'elle fit de tems à autre de quelques priſes du quinquina.

On regarde le ris ſardonique comme un état convulſif des muſcles de la joue; par conſéquent, puiſque le quinquina le détruit, on eſt forcé de reconnoître en lui une vertu ſédative, calmante & tonique. C'eſt par ces qualités qu'il agit ſi efficacement dans les fievres intermittentes, dont je ſuppoſe que les principaux phénomenes ſe paſſent dans les nerfs; ce qui me détermina d'en preſcrire l'uſage pour le ris ſardonique.

Cette humeur fébrile, qui s'amaſſe peu à peu, & qui ſe développe dans un tems fixe, affecte le fluide nerveux, irrite les nerfs & met en contraction les fibriles des muſcles; ces fibriles venant à reſſerrer les calibres des petits vaiſſeaux, occaſionnent le friſſon, en mettant obſtacle à l'abord du ſang. Si cette action entraîne un plus fort reſſerrement, le froid, l'*algor febrilis* paroîtront, & tout le corps des muſcles entrera en contraction; mais à force d'agir ſur ce ſang

arrêté & sur les fibres des muscles toujours en action; les vaisseaux se débarrasseront de cette humeur qui les picote, & feront refouler le sang avec impétuosité vers le cœur, qui le poussera à son tour, par des contractions forcées & puissantes vers l'habitude extérieure, & produira la sueur qui, dans ce cas, est bien moins l'effet de la vélocité du sang, que du relâchement de la peau & des fibres qui ont perdu de leur élasticité par les secousses réitérées qu'elles ont essuyées, & par le passage subit du froid au chaud : *Animalium carnes, hyemali si obriguerint frigore, subitâ calore succedente, tenerrimæ fiunt. Unde apparet quantum frigoris & caloris reciprocæ illæ vicissitudines minuere possint solidarum partium robur. Van-Swieten.* Elles cedent plus facilement à l'abord des humeurs; les vaisseaux sudorifiques distendus par la force de la circulation, & relâchés par la diminution de leur ressort, laisseront couler plus abondamment la matiere de leur sécrétion, sans emporter la cause du mal, ni l'augmenter, lors même que cette sécrétion vient à se supprimer; (car j'ai vu des fébricitans se lever dans le chaud de la fievre, sans aucun mal;) bien loin delà ces sueurs abondantes relâcheront toujours de plus en plus les vaisseaux cutanés, détruiront la force des fibres déjà assez affoiblies par l'état de contraction où elles se trouvent dans le

froid ; les vaiſſeaux nevro-lymphatiques, les capillaires en ſouffriront ; le ſang, la lymphe, les humeurs excrémentielles de la peau ne ſeront plus travaillées comme il convient ; il en réſultera une corruption particuliere dans les humeurs qui s'accumuleront dans les vaiſſeaux lymphatiques ſubcutanés ; & dans ceux de la peau, s'y développeront quand elles ſeront en une quantité ſuffiſante, agaceront les nerfs, & renouvelleront le paroxyſme : voici comment.

Cette humeur fébrile arrêtée dans les petits vaiſſeaux lymphatiques, augmentée continuellement par l'abord ſucceſſif d'une nouvelle humeur qui s'y amaſſe peu à peu, lorſque ces vaiſſeaux en ſont entiérement gorgés, ou que, par quelque fermentation, la matiere venant à ſe développer, entre dans les vaiſſeaux ſanguins par les lymphatiques qui ſe dégorgent immédiatement dans les veines ; elle produit une irritation dans le ſyſtême vaſculeux qui le tend, occaſionne ces mal-aiſes, ces anxiétés & ces tiraillemens des membres qui précedent les friſſons : cette humeur fébrile portée dans le cerveau par la circulation, affecte le fluide nerveux, en dérange l'influx, les nerfs en ſont agacés ; ce qui doit produire néceſſairement une contraction des fibres muſculaires qui ſecoue le corps avec un ſentiment de froid, comme nous l'avons expliqué

ci-deſſus : ce ſera le plus ou moins de viſcoſité, ou d'abondance de la matiere fébrile, ou une fermentation plus ou moins vive, qui avancera ou reculera le paroxyſme.

Que le ſyſtême vaſculeux ſoit contracté dans le tems du froid, & qu'il agiſſe puiſſamment, quoique cela ne ſe faſſe pas ſentir au pouls, c'eſt ce que prouve la fievre lipyrie, dans laquelle les parties extérieures ſont affectées d'un froid conſidérable ; lorſqu'on ouvre la veine au malade, le ſang jaillit en arcade avec une impétuoſité bien plus grande que celle qu'on lui remarque ordinairement. Il eſt vrai que les malades qui ſont affectés de cette fievre, ſe plaignent d'une grande chaleur dans les viſceres. Mais n'obſerve-t-on pas auſſi dans les fievres intermittentes, que dans le tems que le froid eſt le plus grand, les malades éprouvent une ſoif exceſſive, & qu'il y en a qui ſe plaignent d'une chaleur intérieure démeſurée ? On pourroit penſer que le ſang épaiſſi ne peut pas pénétrer juſqu'aux vaiſſeaux ſécrétoires, pour y porter cette humeur qui lubréfie les viſceres & humecte la bouche. Mais pourquoi ce phénomene ne ſeroit-il pas auſſi bien l'effet d'une contraction générale qui reſſerre les tuyaux ſécrétoires, & qui, pouſſée au dernier degré, ou par ſa longue durée, ſuſpendra toutes les fonctions,

& occasionnera la mort ? Accident arrivé pendant le froid.

Ne peut-on pas conclure de ce que le quinquina agit sans évacuation sensible (*a*), & de ce que les fievres intermittentes dégénerent en continues par l'usage réitéré de purgatifs, ou de ce que ces mêmes purgatifs les rappellent quand elles ont fini ; n'en peut-on pas conclure, dis-je, qu'elles n'ont pas leur foyer dans les premieres voies ? Car si cela étoit, les purgatifs devroient nécessairement les emporter. Ces fréquens purgatifs, en désempliſſant les vaisseaux, donnent plus de facilité aux lymphatiques subcutanés de se vuider dans les sanguins. Delà vient qu'ils avancent le paroxysme, ou bien la présence de cette humeur fébrile qui coule continuellement dans le sang, agace les solides, & produit la fievre continue, qui n'est plus accompagnée de froid, parce qu'elle ne peut plus se ramasser en une certaine quantité ; il peut se faire cependant que certains lymphatiques en amassent suffisamment pour la dégorger tout à la fois, & produire quelque sentiment de froid dans des tems réglés, quoi-

(*a*) Il est à présumer que le quinquina augmente la transpiration ; dans ce cas, son action confirmeroit que c'est là qu'est le siege du mal, & que le changement qu'il y produit, est la cause de la guérison des fievres intermittentes.

que la fievre ſoit continue, ce qui lui fait garder le type des intermittentes.

Mais quand la fievre intermittente a diſparu, elle reparoît de nouveau par l'action des purgatifs, parce que le jour de médecine on tranſpire moins. *Die medicinæ parum tranſpiratur*, dit Sanctorius. » *In ſano* » *purgatio perſpirationem minuit, in ægro* » *promovere poteſt, auferendo quæ corrupta* » *ſunt.* « De Gorter. Comme la matiere corrompue qui produit les fievres intermittentes n'a pas ſon ſiege dans les inteſtins, & que la médecine porte ſur eux ſon effet, cet effet doit diminuer celui de la nature ſur la peau. La matiere de la tranſpiration ſéjournera donc dans ſes vaiſſeaux, puiſqu'elle n'eſt plus pouſſée avec aſſez de force au-dehors; par conſéquent elle refluera dans les lymphatiques ſubcutanés, les gorgera & fournira la matiere d'un nouveau paroxyſme.

Ces phénomenes ſurprenans peuvent dépendre d'une autre cauſe qui militeroit en faveur de l'irritation des nerfs dans les fievres intermittentes. Si l'on purge une femme attaquée de paſſions hyſtériques, ces jours là les accès ſont plus fréquens & plus longs; ſi elle n'en eſt pas actuellement attaquée, mais qu'elle y ſoit ſujette, les accès paroiſſent le même jour; la médecine les rappelle comme les fievres intermittentes. Les purga-

tifs peuvent donc rendre le genre nerveux plus ſuſceptible d'impreſſion ; de ſorte que le dérangement des humeurs qui ne l'affectoit pas auparavant, peut l'affecter ; & ſelon le caractere de cette humeur, & la diſpoſition du corps, il en réſultera des ſymptômes différens.

Je fus appellé pour voir la femme d'un pêcheur, au neuvieme jour d'une fievre putride ſans alcaleſcence, compliquée de vapeurs hyſtériques, avec des tremblemens dans les membres, ſans froid ni délire, ni aſſoupiſſement. Comme ces ſymptômes la fatiguoient davantage les jours qu'elle avoit pris médecine, elle réſolut de n'en plus prendre ; la fievre augmentoit cependant, ce qui la détermina à me mander. Je lui confirmai qu'elle n'avoit point d'autres ſecours à attendre que des purgatifs ; & pour l'engager à en faire uſage, je lui fis eſpérer de la purger de façon à diminuer ces ſymptômes fatigans ; je mis pour cet effet trois à quatre grains de caſtoreum dans ſes médecines ; & le ſoir, de bonne heure, je lui fis donner les pilules de cynogloſſe ; les médecines agirent ſans trouble ; la paſſion hyſtérique ceſſa, & la fievre diſparut au vingt-troiſieme jour de ſa maladie : le caſtoreum fortifioit le genre nerveux, & le mettoit à l'abri des agacemens que les humeurs miſes en action par les purgatifs pouvoient produire ; les

narcotiques donnés après leur effet, conservoient l'harmonie dans la machine, & rendoient les nerfs moins sensibles au dérangement qui s'y passoit : ceci pourra s'appliquer au traitement des fievres intermittentes.

Il convient, dans le cas de saburre, de faire précéder un cathartico-émétique pour nétoyer les premieres voies, & faciliter par là l'entrée du quinquina dans le sang, sans mêlange de mauvais suc. Il sera bon d'y ajouter quelques grains de castoreum pour les raisons déduites ci-dessus, & de le faire précéder par quelques saignées, selon le besoin ; pour lors le quinquina trouvant du vuide dans le systême vasculeux, s'y introduira plus abondamment, resserrera les vaisseaux (*a*), leur donnera le ton qu'ils ont perdu : ceux-ci fortifiés, travailleront avec succès les humeurs que le quinquina divise (*b*), & les débarrasseront par la peau où est le siege du mal, des parties corrompues qui leur sont mêlées.

Les fievres intermittentes qui sont endé-

(*a*) Si l'on injecte une décoction de quinquina dans un vaisseau artériel ou veineux d'un cadavre, après l'avoir vuidé du sang, on trouvera que son calibre se retrécit de plusieurs lignes.

(*b*) Le sang récemment tiré, & mêlé dans la poëlette avec le quinquina, conserve en partie sa fluidité.

miques dans les lieux humides & marécageux, où l'on ne parvient à les guérir qu'en faisant changer d'air aux malades ; & celles qui attaquent les personnes qui s'exposent imprudemment au serein, prouvent sans doute que dans cette espece de maladie le ressort des fibres de l'habitude du corps est plus affoibli que celui des autres parties.

Les habitans de Cogolin, petit village qui reçoit les exhalaisons de notre golfe, & des grandes mares d'eau qui sont dans la plaine, sont attaqués toutes les automnes de fievres intermittentes qui sont endémiques chez eux ; les plus sensés s'en préservent, en évitant le serein (*a*), qui pénetre & couvre dans ces endroits les habits & la terre d'une humidité excessive ; & comme la peau est plus exposée à l'action de cette humidité malfaisante, à cause de sa grande superficie, elle doit s'en ressentir plus que les poumons, quoique la somme de leur surface intérieure soit, selon M. Hales, dix-neuf fois la surface de la peau, parce que l'air qu'ils reçoivent est modifié par la cha-

(*a*) Il est plus abondant à Cogolin, que par-tout ailleurs, à cause du voisinage des forêts, dont la transpiration ajoutée aux vapeurs de la terre & des eaux, forme vers le matin en se levant, des brouillards fort épais, & qui se dissipent bien tard, ensorte que ses habitans sont presque toujours environnés d'une atmosphere très-humide.

leur de la bouche, & corrigé par celle des viſceres ; cependant les poumons peuvent bien être affectés de cette humidité, ce qui produit des maladies de poitrine, comme l'affection de la peau produit les fievres intermittentes, cela dépend de la diſpoſition du corps.

Non-ſeulement ces vapeurs humides détruiſent le reſſort de la peau, delà vient que les vents pluvieux ramenent les fievres intermittentes ; mais encore elles arrêtent la tranſpiration, en reſſerrant les vaiſſeaux exhalans par leur froideur, nouvelle cauſe qui concourt à la production de cette même maladie : auſſi voit-on qu'elle reparoît quelquefois, ou que ſes paroxyſmes ſont avancés lorſqu'on lave imprudemment ſes mains dans de l'eau froide ?

L'obſtruction des vaiſſeaux abſorbans & exhalans me paroît prouvée par la guériſon de certaines hydropiſies opérées par les frictions : s'il arrive que les abſorbans du péritoine ſoient obſtrués, la matiere de la tranſpiration abdominale s'y accumulera, & produira l'aſcite ; ſi ce ſont les exhalans, les ſéroſités s'infiltreront dans les tégumens du bas-ventre ; & ſi tous les exhalans extérieurs ſont bouchés, la leucophlegmatie occupera toute la peau. Les frictions ſeront le remede le plus efficace qu'on puiſſe employer dans ces cas ; auſſi en a-t-on vu des effets ſurpre-

nans rapportés dans ce Journal. L'on voit journellement des fievres intermittentes conduire à l'anasarque & à l'hydropisie ; ne peut-on pas soupçonner que c'est l'obstruction des vaisseaux exhalans qui peut dans la suite occasionner celle des viscères ?

On pourroit donc dans ces fievres intermittentes, rebelles & opiniâtres contre lesquelles les fébrifuges blanchissent, ou qui ne cedent que pour un tems, employer les frictions seches, ou avec un drap de laine chauffé à la fumée du succin ; ce doux frottement diviseroit les humeurs qui s'amassent dans les vaisseaux subcutanés & cutanés, & empêcheroit qu'elles ne s'y accumulent en assez grande quantité pour produire ces fréquens paroxysmes ; il augmenteroit la circulation, & détruiroit les embarras : *Ex ipso rubore & calore partium quæ fricantur, augetur motus humorum in partibus cutaneis, impelluntur stagnantia, compacta resolvuntur, & ex his causis necesse est perspirari.* Haller. Les vaisseaux fortifiés par les parties fines & nervines de la vapeur du succin, reprendroient leur ton, & se débarrasseroient de cette humeur fébrile. Il faudroit faire usage de cette méthode tous les jours, soir & matin, & même après le repas, tems où l'on transpire le moins, le chyle n'étant pas encore assez atténué : *A nonâ horâ ad decimam-sextam, à cœnâ vix libra*

perſpiratur, quum à quintâ ad nonam perſpirant libræ duæ; tribus horis à partu parum perſpiratur; à cibo quatuor horis vix libra perſpiratur, inde ad nonam libræ duæ. Sanctorius.

Les jours de l'accès il ſeroit expédient de ſe tenir aux bouillons pour pouvoir placer les remedes ſuivans, ſans déranger les digeſtions, ni en diminuer l'effet. Je voudrois donc qu'on fît prendre au malade trois ou quatre heures avant le moment du paroxyſme, & deux heures après le dernier bouillon, une décoction de quinquina & de quelque plante aſtringente, à laquelle on ajouteroit les gouttes anodines de Sydenham pour augmenter la vertu ſédative & calmante du quinquina; la tranquillité qu'elles procureroient au genre nerveux, le garantiroit des irritations que l'humeur fébrile a coutume de produire en ſe développant; cette humeur fébrile ſeroit d'ailleurs affoiblie ou domptée elle-même par le quinquina, aidé des aſtringens que j'ajoute pour remédier au relâchement qui eſt la ſuite de l'action des narcotiques. Je conſeillerois encore d'y ajouter un grain de camphre, comme un excellent anti-ſpaſmodique. Pour détruire le *viroſum quid* des narcotiques qui irrite les nerfs, ſelon les obſervations publiées dans ce Journal, il conviendroit de répéter le même remede le jour qu'on attendroit les

autre accès avec les précautions décrites, quand même il auroit arrêté le paroxyſme la premiere fois; s'il ne fait que le diminuer, c'eſt une raiſon qui doit y engager avec plus de confiance.

Comme les fievres intermittentes reviennent pour l'ordinaire après le ſeptieme ou le quatorzieme jour de leur ceſſation, ſelon ce que j'ai obſervé, je ſerois d'avis de continuer les frictions pendant tout ce tems, & aux ſeptieme & quatorzieme jours, de donner le quinquina à la maniere ci-deſſus.

Ce traitement ne doit pas avoir lieu pour les fievres intermittentes qui ne ſont pas précédées du froid: dans celles-ci, les acides mitigés ſuffiront; cela ne détruit pas la théorie que je viens d'établir: dans ce cas, il y a érétiſme dans les vaiſſeaux ſubcutanés & cutanés, les vaiſſeaux ſont trop tendus; leurs oſcillations ſont ſuſpendues par un ſpaſme qui les roidit; les fluides acrimonieux & chauds qui y coulent ne pourront plus ſe dépurer; ils y établiſſent le foyer de la fievre; ces humeurs paſſant des vaiſſeaux lymphatiques dans les veines, occaſionnent des anxiétés, des mal aiſes, de légers friſſons, des engourdiſſemens, irritent les nerfs & produiſent une fievre ſans froid, l'humeur fébrile n'étant ni ſi abondante ni ſi viſqueuſe, attendu qu'elle eſt travaillée dans ſon foyer par la contraction des fibres,

& incapable de déranger l'influx du fluide nerveux ; mais cela suppose toujours un vice dans l'habitude extérieure, que les acides joints aux narcotiques pourront vaincre. (*a*)

Sydenham s'est bien trouvé quelquefois d'employer l'émétique qu'il donnoit assez tôt pour qu'il eût fait son effet avant le paroxysme de la fievre, & son action finie, il donnoit tout de suite un narcotique ; mais c'est bien moins aux évacuations occasionnées par le vomissement, qu'il étoit redevable de ce bon effet, qu'à la moiteur qu'occasionnent les vomitifs par les secousses de la machine, & aux narcotiques qui garantissoient les nerfs du reste de l'humeur fébrile qui auroit pu se développer : ce traitement ne peut se mettre en usage dans les personnes d'un tempérament délicat, dont la poitrine est foible ; le quinquina qu'on mêle avec les narcotiques, augmentant la transpiration, comme nous l'avons observé, & affectant particuliérement l'humeur fébrile, agira avec moins de fatigue & plus de succès.

On pourroit m'objecter que la décoction

(*a*) On pourroit boire dans la journée plusieurs verres d'une tisane acidule, & le jour du paroxysme, deux ou trois heures avant son arrivée, y joindre le narcotique, observant la diette pour ce jour là.

des fleurs de camomille, avec la crême de tartre donnée avant le froid de la fievre, a la vertu d'arrêter le paroxyſme ſans narcotique ; mais l'odeur de ces fleurs les rend ſédatives & calmantes, puiſque la décoction priſe en lavement, abat les coliques, & principalement celles qui ſont occaſionnées par la paſſion hyſtérique, dont le ſiége, de l'aveu de tout le monde, eſt dans le ſyſtême nerveux ; & la crême de tartre diviſe, atténue & fond l'humeur fébrile. Je ne ſerois cependant pas éloigné de croire cette derniere capable de ramener le calme dans la machine. Voici un fait qui vient à l'appui de cette opinion.

La nommée Baille accoucha heureuſement dans le mois de Février dernier d'un garçon ſur les ſix heures du ſoir ; l'arriere-faix ſuivit auſſi-tôt ſur les neuf heures ; elle tomba en convulſion, revint de cet état quelques minutes après, pour y rentrer à dix heures. Je fus appellé pour lors ; elle avoit des mouvemens épileptiques, ſans jamais y avoir été ſujette ; il ſortoit de ſa bouche une écume ſanglante, s'étant mordu la langue & les levres dans les mouvemens de la mâchoire qui commençoient le paroxyſme : ces mouvemens étoient ſuivis de celui des membres de tout le corps ; ſon pouls étoit dur, tendu, plein, avec groſſe fievre ; les vuidanges s'étoient arrêtées, elle

revint de cet état, se plaignant d'un grand mal de tête, & de l'affoiblissement de sa vue : je lui fis donner une drachme de crême de tartre alkalisée; ses mouvemens irréguliers ne reparutent plus ; les lochies se rétablirent; je continuai de quatre en quatre heures le même remede ; elle n'eut plus de convulsions ; elle se trouve actuellement parfaitement rétablie, étant relevée de ses couches depuis plusieurs jours.

Les lochies couloient, au rapport de la Sage-Femme, & ne furent arrêtées que par les mouvemens convulsifs ; quoiqu'elles ne fussent pas la cause de ce spasme général, je craignois que leur suppression n'occasionnât quelque engorgement considérable dans le cerveau ; la fievre, le mal de tête sembloient l'annoncer ; je crus qu'il convenoit de les rappeller au plutôt : c'est pourquoi je me décidai pour la crême de tartre ; mais elles ne purent se rétablir que par la cessation des mouvemens spasmodiques, qui n'ayant plus paru après la premiere prise de crême de tatre, me font penser qu'elle est calmante. Il est vrai que je l'ordonnai avec une infusion de pavot rouge (*a*), & que je fis

(*a*) Personne n'ignore que la crême de tartre se dissout très-difficilement dans l'eau froide, & qu'il faut une chaleur assez considérable pour en accélérer la dissolution ; on peut cependant la donner sans cette précaution, bien pulvérisée, dans une cuil-

mettre une pincée de safran oriental dans ses bouillons ; mais ces secours ne me paroissent pas décisifs dans un cas si pressant : ils ont secondé la crême de tartre, qui a opéré le principal changement ; car la fievre étant considérable, le safran & le coquelicot en échaffaut, en auroient augmenté la vigueur, sans le correctif de la crême de tartre.

Les meilleurs fébrifuges ont donc une vertu sédative, calmante & tonique ; cela paroît par la guérison du ris sardonique, que je viens de rapporter. Le quinquina calma l'état convulsif des muscles de la joue, qui tiroient la bouche de côté, & redonna le ton à ses antagonistes qui l'avoient perdu ; leur action devint réciproque, & les parties reprirent leur situation. Il est donc capable de remettre le calme dans le genre nerveux, lorsqu'il aura été détruit par l'humeur fébrile ; le trouble que cette humeur produit dans les nerfs de la peau, empêche leur action sur les vaisseaux de cette partie, il n'est pas étonnant qu'ils perdent le peu de ressort qu'ils ont, & qu'ils ne doivent qu'aux nerfs ; ce qui doit nécessairement produire la stagnation des humeurs, & la fievre intermittente,

lerée de tisane ou autre liquide ; la chaleur humide de l'estomac jointe à son mouvement, la brouille & la dissout ; la salive la fond, puisqu'on sent un goût acide, si on la tient dans sa bouche.

qui cédera, quand on aura fortifié cette partie, & désobstrué les vaisseaux exhalans. On rendra par-là raison pourquoi le camphre porté en amulete, guérit ces fievres. C'est qu'outre sa qualité anti-spasmodique, il forme autour du corps un atmosphere pénétrant, qui divise l'humeur des vaisseaux exhalans, écarte l'effet de l'humidité de l'air, redonne le ton à l'habitude extérieure, & procure la transpiration; avantage qu'on retirera des frictions séches sur la peau: il seroit donc avantageux de les essayer dans ces fievres intermittentes opiniâtres qui résistent au quinquina.

Il y avoit long-tems que je cherchois à vérifier mes conjectures, lorsque le bataillon de Tarare, milice du Lyonnois, venant de Fréjus, où les fievres intermittentes sont endémiques, m'en fournit l'occasion.

Notre Hôpital fut rempli de soldats attaqués de fievre-tierce: j'en choisis cinq pour les soumettre à mon nouveau remede. Guillaume Gais, dit l'Espérance, de la compagnie de Colombier; Antoine Buisson, dit la Bonté, de la compagnie de Calvet; Claude Chabert, dit Brin-d'amour, de la compagnie de Vegle; Clément Gordon, dit Cœur-de-Roi, de la compagnie de Chazele; Jean-Claude Quetani, dit la Sageſſe, de la compagnie de Dubort.

Je leur fis faire une saignée, & le lende-

main je leur donnai l'émétique. J'attendis un nouveau paroxyſme pour m'aſſurer que le cathartico-émétique n'avoit pas emporté la cauſe de la fievre. Il parut : je fis tenir mes malades, que je trouvai aſſez dociles, aux bouillons le jour de la fievre ; & je plaçai, trois à quatre heures avant l'accès, la potion ſuivante, faite avec la décoction de deux gros de kina, d'une pincée de roſes rouges, à laquelle j'ajoutai un grain de camphre & 15 à 20 gouttes anodines.

Le froid ne parut pas ; les malades ſuerent, mais légérement ; ils furent un peu échauffés, leur pouls parut ſouple, les pulſations en étoient pleines, plus fréquentes qu'à l'ordinaire, ſans pourtant établir une fievre bien marquée. Tous ces ſymptômes étoient l'effet du remede & d'un léger ſommeil qu'il leur procura : je leur demandai s'ils avoient reſſenti quelque friſſon ; tous m'aſſurerent que non. Je répétai le même remede le jour du paroxyſme ſuivant, avec les mêmes effets. Ils prirent enſuite de loin en loin quelques priſes de quinquina, & la fievre n'a plus reparu, quoiqu'elle fût très-invétérée ; il n'y a eu que Guetani, dit la Sageſſe, qui deux mois après ſoit revenu de l'Hôpital avec la fievre. Comme il étoit d'un tempérament phlegmatique, je crus devoir le faire paſſer à l'uſage des apéritifs

joints au kina, qui arrêterent dès le troiſieme accès.

Je traitai les autres ſoldats attaqués de la même maladie, avec le ſecours du kina : ils guérirent en effet, mais plus tard que les cinq dont j'ai parlé ; pluſieurs d'eux ſont retournés à l'Hôpital. Je fus fâché de n'avoir pas employé mon nouveau remede ſur tous ; mais je voulois m'aſſurer de ſon efficacité, & combattre le même mal par les ſecours ordinaires, pour décider de la préférence.

La fievre tierce de pluſieurs autres ſe changea en erratique, après la ſaignée & la purgation : je n'y avois point fait entrer le caſtoreum, qui auroit pu les préſerver de ce changement ; mais je ne penſois pas devoir prendre cette précaution pour des ſoldats élevés parmi les gens de la campagne, qui n'ont pas le ſyſtême nerveux ſi ſuſceptible d'impreſſions ; pour ceux-ci, je ne pus employer les fébrifuges unis aux narcotiques, n'ayant point d'heure fixe ; auſſi la fievre fut-elle très-opiniâtre ? Il fallut une quantité prodigieuſe de kina, & en venir à d'autres ſecours, pour la déraciner.

J'avouerai qu'en même tems il y eut quelques-uns de ces ſoldats attaqués de fievre-tierce, qui en ont été délivrés par la ſaignée & la ſeule purgation ; mais j'attribuai cet

effet au printems, qui ramene ſouvent la ſanté avec les beaux jours ; nous étions pour lors à la fin d'Avril.

J'eſſayai le narcotique acidulé ſur Guillaume Soulier, dit Joli-cœur, compagnie de Dubort, le ſeul dont la fievre tût ſans froid ; il me réuſſit ; ce jour-là la fievre fut inſenſible : le malade ne s'apperçut pas de l'avoir eue ; mais cette fievre tierce ſe changea en erratique : je ne pus repéter le même ſecours ; le quinquina avec la crême de tartre & le ſyrop de vignaigre le guérirent.

J'ai cru devoir donner ces preuves du ſuccès du remede. Je ſouhaite qu'une ſuite d'expériences en confirme l'uſage, & qu'il puiſſe ſervir à l'utilité des malades, objet de ce Journal & de mes déſirs. Je ne mis pas en uſage les frictions, parce que la fiévre diſparut trop tôt.

OBSERVATION

Sur un Corps étranger reſté dans une plaie environ quatorze ans, avec des accidens particuliers, par M. COURREGEOLES, Chirurgien à Laparre, en Guienne.

Je fus appellé dans le mois de Juillet 1754, au Bourg de Hourtin, pour voir Marie Larue, âgée de vingt-deux ans, enceinte

de ſon ſecond enfant, à laquelle je trouvai, au bord ſupérieur de la foſſe orbitaire droite, à l'endroit du trou ſourcilier, une excroiſſance ſemblable à un porreau, ayant une ligne droite, la figure pyramidale, dont la baſe étoit adhérente à la peau; ſa longueur étoit d'environ un pouce; la groſſeur à ſa baſe étoit d'un gros tuyau de plume; maladie dont elle avoit été attaquée dans ſa premiere groſſeſſe, & qui avoit diſparu après l'accouchement: cette maladie revint dans la ſeconde groſſeſſe, avec des ſymptômes plus violens, les douleurs étant des plus vives, puiſque la malade ſe trouvoit mal lorſqu'on touchoit cette excroiſſance, ce qui l'obligea de m'envoyer chercher. J'ai obſervé qu'elle crioit très-fort dans la contraction des muſcles frontaux; elle ne voulut cependant jamais conſentir que je tentaſſe aucun remede dans le premier voyage, eſpérant que ſon prochain accouchement la délivreroit une ſeconde fois: elle ſe trompa, les douleurs augmenterent avec beaucoup plus de violence, ſur-tout lorſque les mamelles ſe trouvoient pleines; mais elles diminuoient dès qu'elle avoit alaité ſon enfant. Je fus appellé pour la ſeconde fois; la malade me dit qu'elle craignoit d'avoir un cancer, une de ſes tantes en étant morte depuis peu. Ayant de nouveau queſtionné la malade ſur les cauſes qui avoient pu

produire un pareil accident, elle me répondit qu'elle ſe rappelloit qu'étant de l'âge d'environ huit ans, une de ſes camarades lui avoit donné un coup de houſſine ſur cette partie, qui produiſit une petite plaie, laquelle guérit tout de ſuite. Sur ce rapport, je jugeai que quelque petite partie de cette houſſine avoit pu reſter dans cette plaie trop tôt cicatriſée; la malade ne voulant ſouffrir aucun remede, je donnai à ſon mari une pierre infernale, afin qu'il en touchât la baſe de l'excroiſſance pendant le ſommeil de ſa femme; ce qu'ayant fait pluſieurs fois, l'excroiſſance tomba toute entiere, & je trouvai dans ſon milieu un petit morceau de bois diſpoſé en eſpece de fourche, dont les deux branches appuyoient ſur le péricrâne, ce qui occaſionnoit les vives douleurs pendant la contraction des muſcles frontaux. Je laiſſe aux Savans l'explication des phénomenes de cette maladie. 1° Comment ce morceau de bois a pu reſter dans cette partie, depuis l'enfance de la malade, juſqu'à la premiere groſſeſſe, que parurent les premiers accidens. 2° Par quelle raiſon l'excroiſſance diſparut totalement après le premier accouchement. 3° Pourquoi la tumeur reparut avec des accidens plus violens, à la ſeconde groſſeſſe, & ne diſparut après l'accouchement, que par l'attouchement de la pierre infernale.

OBSERVATION

Sur une matrice offifiée, & une glande de même nature, trouvée dans le vagin du même ſujet le 8 Juillet 1759, par M. DES GAUX DE FOBERT, Docteur en médecine a Saint Etienne en Foretz.

Je fus invité avec M. de Servelinges, Docteur en médecine, par M. Girard, Maître Chirurgien, pour voir & examiner une matrice qu'il avoit chez lui, dont voici la deſcription.

Elle avoit vingt-quatre pouces de circonférence, quatre pouces d'épaiſſeur, applatie à ſon fond & à ſon orifice, conſervant la forme à-peu-près des os des îles; elle peſoit huit livres & demie, elle étoit enveloppée d'une membrane mince, à-peu-près comme le perioſte, qui recouvroit une ſubſtance oſſeuſe, liſſe & polie dans la partie extérieure, preſque ſemblable à celle des os du crâne; cette ſubſtance n'étoit point continue, elle paroiſſoit ſéparée par une partie tendineuſe dans ſon milieu; la partie extérieure étoit ſolide, réſiſtoit aux différens coups, & rendoit le meme ſon que les os; elle auroit ſupporté facilement la ſcie & la couronne du trépan: on eſſaya

en

en vain de l'ouvrir avec le couteau dans ſa partie latérale, qui étoit entiérement oſſifiée; on ne put pénétrer, à l'aide du biſtouri, que dans le milieu, où nous obſervâmes la ſubſtance tendineuſe, dont nous avons déjà fait mention plus haut, & qui coupoit perpendiculairement ce viſcere, de ſon fond à ſon orifice : nous n'obſervâmes aucune cavité dans la matrice; tout étoit oblitéré; ſa ſubſtance intérieure, après la croûte oſſeuſe extérieure, qui paroiſſoit être de deux lignes d'épaiſſeur, étoit une eſpece de diploé, auſſi ſolide que celui que l'on trouve dans les condylomes des os de la cuiſſe : on ne put pénétrer ce diploé, qu'à la faveur des gros couteaux de cuiſine ou de boucher; après deux pouces environ de cette ſubſtance, nous en trouvâmes une un peu plus molle, blanchâtre, tendineuſe, parſemée de petits corps ſolides ou ſquirrheux, d'autres oſſeux & quelques points rougeâtres, reſte de vaiſſeaux qui nourriſſoient ce monſtrueux viſcere. En examinant le vagin, nous obſervâmes pluſieurs glandes, une principalement près des grandes levres, dont la groſſeur nous ſurprit : l'ayant ſorti de ſon enveloppe, nous la peſâmes; elle peſoit trois gros; elle étoit groſſe comme une bonne noix, très-ſolide, réſiſtant aux coups de marteau; en la jettant à terre ou ſur une table, elle rendoit le même ſon qu'une

pierre. M. de Sevelinges la fit macérer chez lui long-tems dans l'eau, pour conſommer le reſte de ſes membranes & de ſes adhérences ; après la macération, elle parut remplie d'inégalités & de ſinuoſités, à-peu-près comme une châtaigne ſeche, & paroiſſoit plus tenir de la ſubſtance oſſeuſe, que de la pierre.

Le ſujet duquel on a tiré ce viſcere, étoit une Sœur des petites écoles, morte âgée de ſoixante-trois ans ; il y avoit trente-cinq ans qu'elle portoit ce ſquirrhe oſſifié ; elle eut dans ſa jeuneſſe les pâles-couleurs pendant deux ans ; aux pâles-couleurs ſuccéda une fievre intermittente qui dura ſix mois ; elle commença pour lors à reſſentir des coliques violentes pendant pluſieurs années, qui furent terminées par le ſquirrhe de la matrice, qui prit en peu de tems un accroiſſement aſſez prompt ; elle avoit joui depuis ce tems d'une aſſez bonne ſanté ; ſes regles ſe maintinrent ſans aucun dérangement ſenſible, juſqu'à l'âge de cinquante ans, leſquelles étant ceſſées, elle tomba dans la démence, qui fut diſſipée au bout de ſept ans, par une perte conſidérable qui lui ſurvint tout d'un coup : le volume prodigieux de la matrice avoit gêné les autres viſceres, & lui avoit occaſionné une exomphale qu'elle ſupporta long-tems ; la même compreſſion donna lieu à un bubonocele, qui a terminé ſa carriere, après dix jours de ſouffrances.

SUITE du Mémoire sur l'Amputation de la cuisse dans l'article, par M. MOUBLET, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, & Chirurgien-Major de l'hôpital de Tarascon, en Provence.

§. II.

Preuves de la possibilité de l'Amputation de la cuisse dans l'article, tirées des maladies qui la rendent indispensable.

Les maladies qui affectent les parties supérieures de la cuisse, & qui en rendent l'amputation dans l'article indispensable, sont les mêmes qui l'indiquent dans les autres articulations. Elles sont occasionnées par tout ce qui peut offenser, blesser, briser les parties propres de l'articulation, en déranger la structure, en troubler l'action, étrangler, meurtrir, déchirer les nerfs & les vaisseaux sanguins qui y portent le mouvement, le sentiment, & la vie.

Ces effets peuvent être produits par des causes internes, & par des externes.

Les internes sont un vice dans l'articulation, une fistule, une carie, un ulcere sordide qui en a rongé les ligamens & les ten-

dons. Fabrice de Hildem fournit un exemple de ces deux derniers cas. (*a*) Un anévrisme à l'artere crurale pour lequel Freind fit amputer la cuisse (*b*) ; l'atrophie du membre (*c*), la gangrene des parties molles, des dépôts, des nodosités, des tumeurs, un spina-ventosa, une exostose considérable qui comprime si fort les nerfs, gêne tellement l'articulation, & procure des douleurs si véhémentes, que le malade se résout à l'amputation pour éviter de tomber dans le marasme.

Parmi les causes externes, on compte les fractures compliquées très-considérables, le fracassement de la partie supérieure de la cuisse par des chutes, des débris de maisons, des coups de fusils, des éclats de bombes, le renversement d'un carrosse, &c.

On voit par l'exposé de ces causes, qu'elles ne sont pas mortelles par elles-mêmes, qu'elles n'attaquent point directement le principe de vie du corps, qu'elles ne tendent pas à détruire les organes essentiels qui servent aux fonctions vitales ; elles n'atteignent & ne dérangent que l'extrêmité inférieure, sans laquelle la machine subsiste. Les

(*a*) Fabr. de Hild. Cent. IV, Obs. XCI, p. 176.
(*b*) Freind. Hist. Med. p. 189.
(*c*) Chir. de Wursius.

maux affreux qui naiſſent des déſordres qui rendent l'amputation de la cuiſſe dans l'article déterminément neceſſaire, peuvent s'étendre, ſe propager dans le reſte du corps, & devenir funeſtes; mais ſi on la retranche à propos, tout ſe borne aux douleurs de l'opération, & à ſes ſuites, qui ne ſont pas ſi dangereuſes pour un homme robuſte, & d'un tempérament ſain.

Ces maladies, l'extirpation ſuppoſée poſſible, ſont donc du nombre de celles qui ne cauſent la mort que par l'atrocité de leurs accidens, qui dépendent plus de la conſtitution vicieuſe du bleſſé, que de leur caractere propre, ou ſont *lethalia neglectu, vel errore chirurgi* (a), puiſqu'il arrive que des maladies ſemblables guériſſent quelquefois avec toutes les apparences d'une mort imminente, & ſans les ſecours mêmes de l'art.

Albucaſis cite, plein de regret, & avec étonnement, une amputation à la cuiſſe qu'il avoit refuſé d'entreprendre, parce qu'il avoit jugé la perte du malade infaillible, & qu'un autre la fit avec ſuccès. (*b*)

Wan-Swieten rapporte un exemple tiré des *Miſcellanea curioſa*, *decad.* 3, *p.* 495, d'une vieille femme condamnée mille fois,

(*a*) Boerh. *aph. de cognoſc. morb.* §. 172, p. 32.
(*b*) Albuc. *cap. de ſphac.*

dont la jambe toute ſphacélée ſe ſépara heureuſement de la partie ſupérieure ſans aucun effort, & d'elle-même. (a)

Je ne veux point cependant inſinuer qu'on doive toujours tenter l'amputation de la cuiſſe dans l'article, dans tous les cas où elle eſt indiquée par le ſiege de la maladie. Les circonſtances qui l'ont précédée, celles qui l'accompagnent, & qu'on juge devoir ſuivre, & l'état actuel du malade, varient le pronoſtic, & ſont autant de lumieres qui guident & éclairent un Praticien.

Lorſque ces maladies procedent de cauſe interne, elles guériſſent rarement; ces ulceres fétides, ces caries, ces gangrenes d'un mauvais caractere ne ſe déclarent ſouvent que parce que toutes les humeurs ſont imprégnées & infectées du même vice qui circule dans la maſſe des liqueurs; il n'eſt point entiérement pour cela dépoſé dans la cuiſſe affectée; le ſang corrompu y manifeſte plutôt & y entraîne la mortification de la partie, parce qu'elle eſt plus éloignée du centre de la circulation, dont la langueur & la foibleſſe facilitent le dépôt, alors l'amputation ſeroit inutile.

On doit être très-circonſpect dans le jugement que l'on porte de ces maladies, & ne point ſoumettre le ſort du malade aux

(a) Comm. Boerh. tom. I, §. 429, p. 737.

conjectures & aux préjugés. Fabrice de Hilden & Scultet nous fourniſſent pluſieurs obſervations d'amputation à la jambe (*a*), & à l'articulation de la cuiſſe (*b*), faites heureuſement à la ſuite de la gangrene. Le principal eſt de diſtinguer les cauſes, le ſeul reproche dont un Chirurgien peut ſe rendre coupable dans ces occurrences, c'eſt d'avoir attendu que la gangrene ait fait de trop grands progrès, & ait vicié le ſang.

L'amputation de la cuiſſe dans l'article ſe trouve plus ſouvent indiquée par des cauſes externes, & doit ſur-tout ſe rencontrer dans la Chirurgie militaire. A combien de bleſſés en état de la ſuporter, à qui un coup de boulet a briſé la partie ſupérieure du fémur, auroit-on pu épargner la mort en la faiſant?

» Lorſqu'on eſt obligé de couper un mem-» bre fracaſſé, dit M. Louis dans ſon excel-» lent Mémoire ſur l'amputation des grandes » extrêmités (*c*), par quelque cauſe ſupé-» rieure que ce puiſſe être : il eſt de regle de » faire l'amputation au-deſſus; «ainſi, ſuivant même le précepte général, il eſt établi qu'il faut couper alors dans l'articulation.

Les dangers du malade dans le cas ſup-

(*a*) Scultet. Arcen. *de chir.* Obſervation XXXI, page 343.

(*b*) Fabr. Hildan. Cent. IV. Obſ. II, p. 5.

(*c*) Mémoire de l'Académie royale de Chirurgie, tome IV, *in*-12, page 430.

posé sont plus grands que ceux de l'amputation, dont les suites ne peuvent rien ajouter au péril de la blessure. Ce ne sont donc point l'hémorragie, la douleur & les autres accidens qui accompagnent l'amputation qu'on cherche à éviter, ce sont ceux que le malade souffre antérieurement.

Car il semble que les anciens ne craignoient dans les amputations des articles que les suites de l'opération (*a*), tandis qu'ils avoient tout à redouter de l'état presque désespéré où étoit réduit le blessé, à qui ils faisoient essuyer avant la mort tous les maux dont ils vouloient le garantir : *Abscissiones articulorum citrà noxam fiunt, nisi hæmorragia superveniat, & protinùs animi deliquium Prosternat.* (b)

Dans ces déplorables situations où il n'y a que cette cruelle alternative, l'amputation ou la mort, c'est une faute irréparable de trop temporiser, si le retardement peut être préjudiciable, & si en différant on ne peut se promettre de se dispenser de l'opération; plus on l'éloigne, plus les accidens symptomatiques augmentent, & plus le malade est épuisé par les douleurs insupportables qu'il ressent; il perd à chaque instant son sang &

(*a*) Schench. Obs. *lib. IV.* Sever. pag. 248. Fabr. ab Aquap. Observ. XLIX, liv. II, page 355. Mang. chir. Fabr. Hildan. Cent. IV. Obs. LVIII.

(*b*) Hippocr. Charter. tome XII, p. 447.

ſes forces; & on doit d'autant plus ſe preſſer de la faire, que ſa vie court un plus grand danger.

Car ſi quelque artere conſidérable eſt ouverte, ſi les chairs ſont beaucoup meurtrie & mutilées, ſi les capſules ligamenteuſes, les tendons à demi-coupées ſouffrent des extenſions violentes & forcés, ſi le fémur briſé en pluſieurs pieces & dans toute ſon étendue, cauſe un déchirement & un délabrement affreux dans la partie ſupérieure de la cuiſſe, ſi les corps étrangers, diviſés eux-mêmes en mille morceaux, ſont enfouis & enclavés bien avant dans les muſcles, & tourmentent encore plus le bleſſé; (car tous ces effets peuvent ſe trouver réunis, & être produits par une même cauſe) chaque moment rend les douleurs plus aiguës, le péril plus imminent, l'amputation plus néceſſaire.

Les forces s'abattent, le pouls s'affoiblit, toute la machine ſouffre, le principe vital eſt comme ſuffoqué; le pronoſtic devient toujours plus fâcheux, parce que des accidens ſi terribles peuvent amener une mort prompte.

Mais l'opération faite à propros, les ſymptômes les plus funeſtes ceſſent, parce qu'on ôte la cauſe qui les produit. Plus l'on s'éloigne du tems de l'opération, plus les maux qui en ſont les effets, s'appaiſent, & la nature doit en opérer plutôt la guériſon. Ces

accidens doivent être moindres que ceux qui surviennent quand on scie le corps de l'os, parce qu'ici l'os articulé qui reste, a été moins fatigué, le corps moins ébranlé, l'opération plutôt faite ; les muscles moteurs de l'extrêmité à demi-coupés, ne servent à aucun mouvement : toute fonction est perdue pour eux, & toutes les parties voisines se rétablissent & se fortifient par l'inaction même de l'articulation.

SCHOLIE.

Il arrive quelquefois des accidens terribles après l'amputation, qui n'en dépendent absolument pas, & qui sont les suites de ceux que le corps a soufferts avant que de la faire, qui sont d'autant plus considérables qu'on la retarde davantage. Ces considérations doivent nous rendre très-circonspects pour ménager & distinguer le tems le plus propre pous l'entreprendre.

Les spasmes, les convulsions, les douleurs, les inflammations furieuses qui surviennent & qui épouvantent, en sont souvent les indications les plus pressantes. Cet état tumultueux du corps provient de la dilacréation des nerfs érétisés, des piquures que les os brisés font aux chairs, & du désordre actuel de la partie, qu'on s'efforceroit vainement de calmer & de réprimer par d'autres moyens que par l'amputation promp-

tement exécutée; l'épuiſement, la langueur, l'abattement dans lequel ſe trouve le malade, ne déſignent point que les forces manquent, mais qu'elles ſont comme oppriméés, & qu'elles ſuccombent aux douleurs.

Toutes les fois qu'on ne peut l'éloigner ſans un danger imminent de mort, on eſt coupable de ne la pas tenter. Si le bleſſé n'eſt pas menacé d'un ſi grand péril, il eſt des circonſtances où l'on doit avoir égard aux ſymptômes, & où, pour rendre l'opération plus sûre, il eſt néceſſaire de la différer.

M. Garangeot dit ſagement, en parlant de l'amputation ordinaire, dont les regles générales s'étendent à celle-ci, qu'il y a des cas d'ébranlement fort & ſubit, où l'on ne doit pas faire tout de ſuite l'amputation.

La commotion en effet accompagne toujours ces ſortes de bleſſures, mais à différens dégrés; elle dépend de la nature & de la force du corps frappant, & de la réſiſtance de la partie fracaſſée : plus le corps frappant eſt tranchant, ſon action prompte, & l'intenſité du coup forte, plus la partie cede facilement à ſon impulſion, & plus ſa réſiſtance & la commotion diminuent; elle peut être ſi foible, qu'elle n'eſt alors que particuliere, & qu'elle ſe borne dans l'étendue de l'extrêmité affectée, & quelquefois au voiſinage de la bleſſure. Cet état n'eſt

pas assez important pour retarder l'amputation, si elle est jugée inévitable.

Mais souvent la force du corps frapant surpasse peu celle de la partie frapée; ou la direction de son mouvement est telle, qu'elle est obligée de céder plutôt à sa percussion; & la commotion qui en résulte est plus considérable, relativement au ravage de la partie, & au refoulement des fluides. Il se fait un bouleversement général dans toute la machine; le système nerveux est violemment agité, les esprits déroutés, les fonctions des organes suspendues & troublées; une commotion si considérable peut être par elle-même mortelle.

En ce cas on doit éloigner l'amputation jusqu'à ce que le blessé soit un peu rétabli, & les symptômes appaisés; ce bouleversement de la machine entraîne des mouvemens sympathiques extraordinaires; & la commotion qui en suit est d'autant plus à craindre, que les dérangemens locaux sont moindres, que la résistance du membre a été plus grande, ou que le coup a porté de façon à mutiler davantage les chairs, à réduire les os en de plus petites pieces, ou à intéresser des parties plus délicates, plus sensibles, & plus mobiles.

Il faut donc exactement distinguer si le corps souffre plus que le membre fracassé, appaiser l'organe des solides, & les douleurs

atroces, avant que d'en faire naître de nouvelles, auxquelles le malade succomberoit infailliblement.

On voit de ces commotions, si terribles dans leur principe, qui ne sont qu'un simple effet d'un ébranlement extrême & subit, produit par le choc d'une balle, que des secours ordinaires & quelques jours de repos calment avantageusement.

Cette commotion est en raison inverse du délabrement qu'a causé la balle ; toutes choses étant égales, plus la partie est fracassée, moins il y a de commotion ; l'on perd dans cette circonstance, en négligeant l'amputation, parce que le système nerveux est d'autant plus dans son état naturel, que la vitalité des organes du corps est moins menacée & moins altérée : d'ailleurs le malade est beaucoup tourmenté, ses forces diminuent, ses douleurs augmentent, & il souffre d'autant plus que le sentiment est plus vif, sa sensibilité plus grande, & que les douleurs excessives sont en raison double composées du délabrement plus grand de la partie, & de la commotion moins forte ; ainsi en faisant suivre de près l'opération à la blessure, on se sert des momens & de la situation la plus favorable où le malade puisse être ; & plus on s'en éloigne, plus les accidens deviennent dangereux.

Je pense que l'amputation de la cuisse dans

l'article préſente un avantage, par rapport à la commotion, qui ne ſe trouve point lorſque la cuiſſe eſt briſée dans ſa partie inférieure ou dans ſon milieu. Il eſt remarquable qu'un corps étranger frappant la partie ſupérieure du fémur, la violence du coup fait ſon plus grand effort vers la cavité cotyloïde, & plus elle ſe porte à l'articulation, plus il doit s'amortir & ſe perdre dans les contre-coups redoublés des os articulés, parce que, ſelon les regles de la mécanique, pluſieurs mouvemens réfléchis & obliques doivent divertir & éteindre le mouvement direct qui les produit ; d'ailleurs le déſordre de la partie ne trouble toute l'économie animale, que médiatement par la quantité & la continuité des muſcles, des nerfs & des vaiſſeaux qui aboutiſſent à la portion de l'os, d'où la commotion eſt excitée : or le coup étant à la partie la plus ſupérieure du fémur, le nombre de ceux qui ſont affectés & qui y répondent, eſt moindre que s'il arrivoit à l'inférieure ; il n'y a que ceux qui ſont ſitués entre l'articulation & la bleſſure, qui puiſſent communiquer l'ébranlement à tout le corps ; cet eſpace n'eſt pas ſi long, & n'en renferme pas une ſi grande quantité ; donc, outre que la plus grande partie de la commotion ſe diſſipe & ſe perd dans les contre-coups des os articulés, l'autre ne peut produire des effets ſi

énormes, des dérangemens si dangereux dans la masse du corps, parce que les faisceaux musculaires & les fibres nerveuses ne sont ni si nombreux, ni si considérables; donc les accidens de la commotion y sont moins à craindre.

§. III.

Preuves de la possibilité de l'amputation de la cuisse dans l'article, tirés des moyens chirurgicaux.

Les anciens redoutoient, avec juste raison, les accidens qui peuvent survenir durant & après l'amputation des membres, parce que les moyens chirurgicaux qu'ils employoient n'étoient capables ni de les prévenir, ni de leur remédier. Celse pensoit donc judicieusement, lorsqu'il défendoit d'amputer dans les articles des grandes extrêmités, parce que la perte du malade étoit presqu'inévitable, & qu'ils y auroient ajouté les horreurs d'une opération difficile & inutile.

On ne doit pas être surpris que la chirurgie des amputations se soit perfectionnée si lentement, si on fait attention qu'elle a commencé par des moyens cruels & infructueux, auxquels les malades devoient préférer la mort. Il falloit arriver jusqu'à ce siecle, pour qu'elle eût acquis toutes les connoissances utiles, qui nous permettent de

l'étendre, & de l'appliquer avec quelque apparence de ſuccès à l'articulation de la cuiſſe.

Les plus grandes difficulrés qui ſe préſentent dans cette opération, ſont de couper les muſcles, d'arrêter le ſang, & d'ouvrir la coëffe ligamenteuſe pour pénétrer dans l'articulation, & y couper le ligament interne.

Cette néceſſité de parvenir dans l'article pour en ſéparer les deux os, paroît tout-à-fait impoſſible à Lambert, qui, après avoir permis d'amputer dans les petites articulations des extrêmités, ajoute : » mais s'il fal-
» loit couper le bras à la commiſſure du
» coude, ou le fémur dans l'iſchium, l'am-
» putation ſeroit plus difficile que ſi ces os
» étoient coupés dans leur milieu, vu la dif-
» ficulté extrême qu'il y a de faire paſſer le
» raſoir ou le biſtouri dans la cavité ſyg-
» moïde, pour ſéparer le ginglime, & l'ar-
» throdie du rayon avec l'humérus ; on
» doit faire les mêmes réflexions en l'aſſem-
» blage du fémur avec l'iſchium, à càuſe
» que ces os ſont renfermés dans une cavité
» profonde, qui empêche de faire l'inciſion
» en ligne droite, & par une ſeule ſec-
» tion. (a) «

Cette diſſertation ſeroit trop longue, &

(a) Chir. de Lamb. ch. XIX, p. 431.

je m'éloignerois de mon principal objet, ſi je m'attachois à rapporter les ſentimens univoques des Auteurs, qui déduiſent & jugent tous cette impoſſibilité des mêmes difficultés que nous tâcherons de réſoudre.

Leurs manieres d'amputer ſont encore trop diſſemblable ; chacune cependant peut avoir ſes avantages dans l'endroit où elle convient le mieux. Conſidérons ſeulement celle qui paroît la plus applicable à l'articulation de la cuiſſe, pour la ſureté de l'amputation, à laquelle il me ſera permis de faire toutes les modifications néceſſaires, & que je déclare n'adopter néanmoins que pour l'opération propoſée.

De toutes les méthodes que les Praticiens ont miſes en uſage, la derniere qui a paru, & qu'on a le plus négligée, eſt l'amputation à lambeau, qui avoit d'abord entraîné tous les ſuffrages par les ſuccès ſous leſquels elle a été annoncée, & par les éloges que des grands hommes dans l'art lui ont prodigués. Quels que ſoient les inconvénieus & les défauts qui l'ont fait rejetter dans la ſuite, il me ſuffit, pour en faire choix, qu'elle ſoit dans ce cas préférable à toutes les autres.

Je dirois ſeulement en ſa faveur, que Manget, qui a inſéré dans ſa Bibliotheque chirurgique la diſſertation de M. Verduyn, & Ruiſch (*a*) qui a décrit la méthode de

(*a*) Ruiſch. *inſtit. anat. chirurg.* p. 586.

M. Sabourin, qui en a passé long-tems pour l'inventeur, la préconisent beaucoup & vantent ses succès, dont ils assurent avoir été témoins.

Le savant M. Wan-Swieten (*a*), après avoir montré les dangers de l'amputation ordinaire, insinue assez évidemment qu'il penche pour celle à lambeau.

M. Garangeot conseille de s'en servir pour en constater les avantages, & pour corriger ce qu'elle peut contenir encore de défectueux. (*b*)

M. Louis dit, » que dans un fracas d'os, » avec déchirement dans les parties molles, » où l'amputation est indiquée, si l'accident » avoit disposé les choses de façon qu'il y » eût moins de douleurs à faire ressentir au » blessé pour la formation du lambeau, qu'en » amputant, suivant l'autre méthode dans » cette circonstance, toutes choses égales » d'ailleurs, il ne balanceroit point de faire » l'amputation à lambeau. (*c*) «

A ces raisons, qui engagent M. Louis à lui donner la préférence, d'autres encore plus profitables nous portent à embrasser la même opinion. Enfin, en 1702, l'Académie des Sciences, à qui M. Sabourin la présenta,

(a) *Comm. in aph.* Boerh. tom I, p. 817.
(b) *Opérat. de chir.* tom. III, p. 413.
(c) Mém. de l'Acad. roy. de Chir. tom. IV, *in*-12, p. 412.

l'adopta, & en jugea l'invention ingénieuse & utile. M. de Fontenelle, sur le rapport avantageux de MM. Duverney & Meri, dont le témoignage est une preuve, devant qui elle fut faite, en fait valoir la supériorité sur la méthode ordinaire, & dit » qu'en » moins de deux jours la piece de chair & de » peau dont on recouvre l'os, se réunit » avec l'extrêmité des vaisseaux coupés, & » par conséquent qu'on n'est obligé ni de » lier avec du fil le bout des vaisseaux pour » les fermer, ni d'y appliquer des caustiques & des astringens, toutes pratiques » dangereuses ou incommodes; l'os si promptement recouvert, ne s'exfolie point, & » le moignon revêtu de chairs, n'est plus sensible & douloureux comme il étoit. (a) «

Sans adhérer entiérement à tous ces éloges, je pense que l'amputation à lambeau, pratiquée dans l'articulation de la cuisse, n'est pas sujette à tous les dangers qu'elle peut avoir ailleurs, & que ses avantages sont favorisés par la structure & la configuration de la partie.]

Le lambeau, en recouvrant la cavité cotyloïde, répare la grande perte de substance qui doit nécessairement s'ensuivre; il s'ajuste facilement sur une surface lisse, polie

(a) Hist. de l'Académ. Royale des Scienc. ann. 1702.

& immobile ; la réunion des chairs eſt par conſéquent plus prompte, plus parfaite & plus facile.

Elle n'encourt point le danger que lui trouve M. Heiſter. En effet, quand on ſe ſert de cette méthode, en amputant au milieu de l'os, & qu'on applique la piece des chairs ſur l'extrêmité ſupérieure de l'os ſcié, quelque fine que ſoit la ſcie, les fragmens, les aſpérités, les dentelures qui réſiſtent à l'os, doivent piquer, meurtrir les chairs, d'autant plus ſenſibles qu'elles ſont plus mutilées, & déchirer les expanſions nerveuſes & aponévrotiques ſur leſquelles il eſt appuyé, y occaſionner même des inflammations, des convulſions, des hémorragies, qui peuvent emporter le malade.

Je ne veux point par-là décider qu'elle ſoit impraticable, en appliquant le lambeau ſur l'os ſcié ; mais je penſe qu'elle peut alors produire des accidens funeſtes. Fondé ſur ces raiſons très-plauſibles, j'aſſure qu'elle eſt plus avantageuſe dans l'amputation de la cuiſſe dans l'article.

Le nombre & la totalité des puiſſans muſcles qui l'environnent, ſont très-propres à former le lambeau, que je crois devoir choiſir, lorſqu'on le peut, dans la partie interne de la cuiſſe, dont la ſituation eſt plus commode, mieux diſpoſée, & douée

de toutes les conditions requiſes. Le lambeau pratiqué dans cet endroit n'empêche point de continuer l'opération, ne porte aucun préjudice à l'articulation, favoriſe le renverſement des chairs & leur application dans la cavité cotyloïde, & eſt muni d'une quantité ſuffiſante de nerfs & de diſtributions artérielles pour les nourrir.

M. Sabourin, qui vouloit étendre la fortune de l'amputation à lambeau, l'employa pour celle de l'articulation du genou; mais il ne s'en eſt ſervi qu'autant qu'il a pu faire uſage & s'aider, durant l'opération, du tourniquet.

J'avoue que le moyen d'arrêter le ſang dans l'artere crurale, eſt ici le plus grand obſtacle qui s'offre à ſurmonter, parce qu'on ne peut, pendant l'amputation, appliquer le tourniquet au-deſſus de l'article ſur l'artere crurale; & quand on le pourroit on ne le devroit point. Il faut ici que l'agent qui remplit cet office durant l'opération, ſoit fixe & ſtable, & demeure toujours dans cette même poſition, parce que l'interception du ſang, dans cet endroit, doit durer autant que la vie du bleſſé.

Le tourniquet laiſſé long-tems ſur la partie, produiroit une immobilité, un ſentiment lourd & peſant, une ſtupeur conſidérable dans le moignon; il pince, ſerre la peau, étrangle les parties voiſines, peut y

cauſer des gonflemens, des irritations, des inflammations, des gangrenes; la ligature peut ſeule avoir lieu dans cette occaſion, elle eſt exempte de ces inconvéniens, & doit lui être préférée.

Les anciens, qui ne la connoiſſoient pas, louent beaucoup le cautere cultellaire. (*a*) Hildan fait le détail d'une amputation à la jambe dans l'article, faite avec le cautere cultellaire, à un malade exténué qui guérit. (*b*) Scultet plaçoit le membre qui devoit être amputé, ſur un tronc de bois, & il faiſoit ſauter avec un ciſeau & un maillet la partie de l'extrêmité qu'il vouloit couper; il tiroit après l'artere avec des pincette & la cautériſoit le plus ſouvent avec un fer ardent, pour arrêter l'hémorragie. (*c*) Veſale ſe ſervoit encore du cautere actuel (*d*); Gui de Chauliac, d'huile bouillante. (*e*)

Ces méthodes ſont cruelles; mais ce ſont les ſeuls moyens que les anciens avoient. Auſſi dans les hiſtoires qu'il nous ont laiſſées de leurs amputations, on lit que le plus

(*a*) Paracelſ. *lib. II*, *cap.* 8, p. 121. Galen. *lib. V. cap.* 2. Lanfr. p. 203. Gabr. Sallop. p. 234. Hervrn. p. 68. Pirotechn. de M. Aur. Sever. c. 14 p. 349.

(*b*) Fabr. Hild. Cent. IV, Obſ. XIX, p. 32.

(c) *Arcan. de chir.* p. 73.

(d) *Veſal. chirurg. magn. lib. V*, *cap.* 12, p. 1082.

(*e*) Liv. III, c. 48, p. 138.

grand nombre des malades mouroit dans l'opération même, d'hémorragie ou de douleurs ; ce qu'assure Celse, & ce qui devoit les empêcher de la pratiquer dans les articulations : *Sæpe profusione sanguinis, vel animi defectione moriuntur.* (a)

Paré, pour se faire plus d'honneur de la ligature, ne manque point de dire, *Ferro candenti multi periêre.* (b) Nous pouvons ajouter cette réflexion de M. Wan-Swieten, depuis même que la ligature des vaisseaux est connue : *Quot perierunt vulnerati hæmorragis, qui servari potuissent, si arteriarum trunci in locis ubi ferè nudi hærent, idoneâ ligaturâ compressi fuissent* (c) !

En effet cette remarque trouve sa juste application dans cette opération, où la maniere de contenir le torrent du sang dans l'artere crurale, au-dessus de l'articulation de la cuisse, est la plus grande difficulté, & où la ligature est praticable. Tous ceux qui sont morts, faute de leur avoir fait cette amputation, sont dans ce cas.

Il est néanmoins évident que l'artere crurale est ici susceptible de ligature. Cette artere, après avoir passé sous le ligament de fallope, sur l'union de l'os des îles avec le pubis, donne trois rameaux considérables

(a) Corn. Cels. *lib. VIII.*, *cap.* 33, p. 497.
(b) Par. liv. XII, ch. 35.
(c) *Comm. in aph.* Boerrh. tom. I, p. 282.

qui se répandent autour de l'articulation, & fait ensuite trois travers de doigt de chemin, où elle n'est recouverte que de simples tégumens. La ligature exécutée dans ce trajet, soutient toute la colonne supérieure du sang, & facilite l'opération; en liant ainsi la crurale à la sortie du bas-ventre, on a moins à craindre des hémorragies, parce qu'elle n'a point encore fourni beaucoup de ramifications.

Elle procure un double avantage, en enveloppant le tronc nerveux qui l'accompagne; il arrive au-dessous une pareille interception des esprits animaux; la douleur est amortie, & le sentiment aboli dans la partie inférieure.

Nous pouvons pousser plus loin ces conséquences; on sait que plus une partie renferme dans son tissu un plus grand nombre de fibrilles nerveuses, plus elle est douée de sensibilité: or en liant trois travers de doigt au-dessous du ligament tendineux], l'artere avec les nerfs, tous les faisceaux nerveux qui les composent, ne sont point encore épars, ils sont dans leur entier, & comme ramassés dans l'anse de la ligature, qui rompt toute communication entre le tronc nerveux & ses expansions, & rend toutes ses divisions inutiles, & privés de sensibilité, parce que le fluide nerveux ne peut plus y couler; ainsi en coupant au-dessous d'elle, la distraction

tion des fibres eſt moindre, leur dilacération ſe fait moins ſentir, parce que le ſentiment eſt preſqu'éteint.

Le ſang étant donc arrêté, les muſcles autour de l'articulation coupés, il ne reſte plus qu'à ouvrir la membrane ligamenteuſe de l'articulation, & à couper le ligament rond.

On ſçait qu'en donnant différens mouvemens à la cuiſſe, on relâche le ligament orbiculaire du côté où on la porte, & qu'il eſt très-aiſé de l'ouvrir dans ſon circuit par cette manœuvre. Ces ouvertures, en portant tout de ſuite la cuiſſe en-dehors, découvrent entiérement le ligament rond à la partie intérieure, & ſa ſection détache les deux os articulés.

SCHOLIE.

La piece des chairs qu'on a conſervée, appliquée tout de ſuite dans la cavité cotyloïde, recouvre l'articulation, & évite tous les inconvéniens qui pourroient traverſer la ſûreté de l'amputation.

Mais ce lambeau n'eſt-il pas lui-même le mal le plus dangereux de l'opération, étant pris au-deſſous de la ligature? Car par l'interception qu'elle cauſe du ſang & de l'influx du fluide nerveux, ce lambeau n'eſt-il pas ſans circulation, privé de ſentiment & de mouvement vital? Compoſé de vaiſſeaux

de tout genre, ne doit-il pas tomber bientôt en mortification, par le défaut des liqueurs qui y portent la nourriture & la vie.

Nous avons remarqué que l'artere crurale, dès son passage au-dessous du ligament inguinal, & au-dessus de la ligature, donnoit trois rameaux qui se distribuent aux parties voisines. L'Anatomie nous apprend que celui qui forme l'artere honteuse externe, se porte dans le muscle psoas, & se répand dans la partie interne de la cuisse; ses divisions jointes avec celles qui viennent de l'iliaque, suffisent pour vivifier le lambeau que nous avons choisi pour cette raison dans cet endroit.

Une preuve inconteſtable que ces rameaux d'arteres sont assez considérables pour nourrir le lambeau, c'est que M. Petit, cette lumiere dans la pratique de la chirurgie, imagina, pour M. le Marquis de Rothelin, à qui la ligature des vaisseaux se coupa, vingt jours après lui avoir amputé la cuisse, une machine ingénieuse (*a*) qui comprima exactement l'artere crurale, à-peu-près dans l'endroit que j'assigne pour faire la ligature; le sang, dont on ne pouvoit se rendre maître, s'arrêta par ce moyen, & le moignon ne laissa pas de vivre par la médiation des

(*a*) Mém. de l'Acad. roy. des Scienc. ann. 1731, p. 134.

distributions artérielles dont je fais mention.

Ces différentes manœuvres réunies me paroissent remplir l'objet proposé ; ainsi Hippocrate recommande, avec juste raison, de couper dans les articulations pour accélérer l'amputation. (*a*) Celle qu'on pratique au milieu de l'os, est plus longue, parce qu'elle ne peut se faire qu'en plusieurs reprises ; plus dangereuse, parce qu'elle est sujette à plus d'inconvéniens.

Car il faut bien plus de temps pour scier l'os que pour couper la capsule de l'article ; & la scie peut d'ailleurs, par son action forte, causer un ébranlement, une secousse dans tout le corps, qui ne peut que troubler les fonctions des organes ; le point d'appui n'est jamais assez ferme, & l'os peut éclater sous la scie, ce qui est arrivé plusieurs fois.

De plus, la partie supérieure de l'os, ou la cavité de l'articulation, n'est point ici touchée par la scie, qui ratisse le périoste externe, froisse, brise l'entrelacement des lames osseuses, déchire les vaisseaux qui serpentent dans sa substance, & la membrane interne du périoste qui en tapisse les cellules.

On n'a pas non plus à craindre la saillie

(*a*) Hipp. *aphor.* 35, *lib.* 4 *de articul.*

& la dénudation de l'os, qui eſt un grand défaut de la méthode ordinaire. M. Van-Swieten aſſure avoir vu, trois mois après l'amputation faite, l'os ſaillant s'abſcéder & ſe carier. Pour garantir le bleſſé de cette difformité & de ces dangers, les anciens appliquoient tout de ſuite le cautere actuel, & brûloient auſſi avant qu'ils le pouvoient; les modernes ſont obligés de recourir à la réſection de la partie d'os ſaillante, qui eſt preſque une ſeconde amputation.

Bien loin qu'il ſurvienne d'exfoliation à l'os ſupérieur de l'articulation, puiſque la partie oſſeuſe qui reſte n'eſt point expoſée à l'air, & eſt recouverte par les chairs du lambeau, & celles de la circonférence, Ruiſch remarque (*a*) qu'il arrive au lambeau ce qu'on obſerve à une plaie ſimple, qu'il bourgeonne. Il a vu, après une amputation au coude à lambeau, à tous les panſemens de laquelle il avoit intention d'aſſiſter, des petits grains charnus s'élever peu-à-peu ſur les levres du lambeau. La nature y opere une régénération qui conduit la plaie à une parfaite cicatriſation : toutes ces pieces de chairs, qui excedent l'os de tous côtés, lorſqu'elles ſont repriſes, ſemblent entées les unes ſur les autres.

Ces réflexions, qui ſont déduites d'une

(a) *Epiſtol.* problem. XIV, p. 14.

théorie exacte, fortifiées par les exemples & les obſervations que nous avons rapportés, ſemblent prouver inconteſtablement qu'on peut pratiquer l'amputation de la cuiſſe dans l'article, lorſqu'elle eſt l'unique reſſource pour ſauver la vie à un malade.

La ſuite au Journal prochain.

OBSERVATION

Sur une Hernie, avec inflammation, guérie par un vomiſſement ſpontané, par M. GIGNOUX, *Docteur en Médecine à Valence, en Agénois.*

Un enfant âgé de cinq ans, ſujet à une deſcente complette dans les bourſes, qu'on avoit retenue pendant long-temps, à l'aide d'un bandage, & dont on le croyoit entiérement guéri, tomba malade au mois de Mai 1758, d'une fievre putride-vermineuſe; maladie qui ne régnoit point à la vérité d'une maniere épidémique, mais dont je vis trois ou quatre enfans attaqués dans le même tems. Dès les premiers momens de l'invaſion de la fiévre, la hernie reparut avec tous les ſignes de l'étranglement, & bientôt avec ceux de l'inflammation : le ſcrotum devint d'une groſſeur prodigieuſe;

il étoit fort rouge, tendu & douloureux : la réduction des inteſtins avoit été tentée à différentes repriſes par la mere de l'enfant & par un Chirurgien, mais toujours ſans ſuccès ; le petit malade n'alloit plus par bas, & vomiſſoit, avec de grands efforts, tout ce qu'il prenoit, mêlé avec de la bile, des glaires & des vers. On m'appella le deuxieme jour ; je trouvai la fiévre vive, la chaleur mordicante, la langue ſeche & couverte d'une ſaburre blanchâtre, beaucoup d'altération, &c. Le bas-ventre étoit un peu météoriſé : je fis ſaigner deux fois cet enfant ; je mis en œuvre les fomentations, les cataplaſmes émolliens, les lavemens, les huileux, les relâchans, &c. On inſiſta quatre jours de ſuite dans l'uſage de ces remedes, mais ſans ſuccès : les parens pauvres, chargés de famille, & diſtraits par leurs occupations, les abandonnerent entiérement, & laiſſerent l'enfant entre les mains de la nature.

Je continuai cependant de le voir, parce que je traitois dans le voiſinage une femme attaquée d'une fluxion catarrale ; les ſymptômes perſévérerent toujours, ils devinrent même plus graves ; les vomiſſemens étoient plus fréquens : à peine cet enfant prenoit-il de loin en loin quelque cuillerée de bouillon ou de vin, qu'il le rendoit preſque ſur le champ ; le hoquet s'éveilloit par intervalles,

le pouls s'affoibliſſoit, &c. L'idée de la gangrene, qui s'emparoit de la partie, me fit regarder alors cet enfant comme perdu ſans reſſource : je me trompai ; le onzieme jour la fiévre diſparut, la tumeur devint ſouple, mollette, la hernie rentra d'elle-même, & l'enfant fut guéri ; on ne s'apperçut point d'aucune évacuation critique, ni par les ſelles, ni par les urines.

Comment une inflammation auſſi bien caractériſée que l'étoit celle des parties deſcendues dans le ſcrotum, ne tourna-t-elle pas en gangrene ? l'étranglement ne devoit-il pas l'accélérer? La fiévre, avons-nous dit, étoit de l'eſpece putride-verminеuſe, & conſéquemment de nature à ne guérir que par des évacuations réitérées : or le vomiſſement ſi ſouvent répété, évacuant la matiere putride, ne devoit-il pas emporter la fiévre, par la même raiſon qu'elle auroit cédé à l'émétique, aux purgatifs méthodiquement adminiſtrés : l'inflammation des parties tombées dans le ſcrotum, étoit une dépendance de la fiévre, & n'étoit occaſionnée, comme elle, que par la préſence des matieres hétérogenes-putrides, renfermées dans les premieres voies ; elle devoit donc ſe diſſiper, lorſque ces ſubſtances nuiſibles eurent été évacuées à l'aide des vomiſſemens ſpontanés ; c'eſt ainſi qu'on voit certaines eſpeces

de pleuréſies ſymptomatiques ſuccéder au dérangement des premieres voies, quelquefois diſparoître tout-à-coup, ou du moins diminuer très-ſenſiblement après l'action d'un émétique, ou de quelque purgatif.

Si nos conjectures ſont fondées, le vomiſſement, accident ordinairement funeſte dans les hernies avec inflammation, auroit été, dans le cas rapporté, l'inſtrument que la nature mit en uſage pour terminer la maladie.

OBSERVATION

Sur une fracture à la partie moyenne de la cuiſſe, occaſionnée par l'action ſeule des muſcles, par M. CURET, Chirurgien en ſecond ſur les vaiſſeaux du Roi, à Toulon.

La veille de Pâques, 14 Avril 1759, Vincent Ferri, âgé de dix-ſept ans, du lieu de Saint-Antoine, hameau diſtant d'une lieue & demie de Marſeille, embarqué en qualité de mouſſe, ſur un petit pinque venant d'Alexandrette, eut le malheur de ſe fracturer la cuiſſe dans ſa partie moyenne, en urinant. Le tems étoit fort gros, on avoit peine à ſe ſoutenir, par le grand

roulis du vaiſſeau; une ſecouſſe tout-à-coup inattendue obligea tout le genre muſculeux à ſe mettre en contraction : dans l'appréhenſion où il fut de tomber, il préſenta le pied droit, & dans l'inſtant fit un grand cri, & ſe ſoutint avec peine ſur ſon autre jambe, à l'aide de ſes mains. On le tranſporta à quelques pas, traînant ſa jambe; perſonne ne vouloit croire que la cuiſſe fût caſſée : on le deſcendit à la cale, où par haſard il y avoit un peu de place. Je coupai la culotte, eu égard au grand cri du bleſſé; un coup-d'œil ſeulement me fit juger de l'accident : la jambe ſe trouva raccourcie d'un grand travers de doigt, le genou de même, la pointe du pied tant ſoit peu tournée en dedans; il y avoit une grande convexité à la partie latérale externe de la cuiſſe, un petit vuide à la partie latérale interne, joint à une vive douleur que reſſentit le bleſſé, lorſque je voulus ſentir la crépitation.

Nous étions au milieu du canal de Malte, le tems étoit furieux : je fus obligé de laiſſer le bleſſé dans cet état toute la nuit, bien comprimé avec une voile; nonobſtant cela, la contraction des muſcles qui meuvent la jambe ſur la cuiſſe, tels que les vaſtes internes & externes, droit, antérieur & crural, &c. & autres,

muſcles de la cuiſſe, qui vont s'inſérer à la partie inférieur du fémur : ces muſcles, dis-je, tiroient cette portion d'os ſupérieurement, chevauchoient l'extrêmité ſupérieure, dont les pointes aiguës & tranchantes occaſionnoient des douleurs très-vives ; pour y obvier, j'attachai le pied à un point fixe, en faiſant une petite extenſion, tandis que le malade de ſon côté faiſoit la contre-extenſion, autant que le mouvement de la mer le lui permettoit : il paſſa la nuit dans cet état, en ſouffrant de vives douleurs. A huit heures du matin, bien que le tems ne fût pas trop calmé, je diſpoſai mon appareil, & ſuivis tout ce que les Auteurs preſcrivent en pareil cas. Le bleſſé fut long-tems à recouvrer la ſanté, à cauſe de ſon intempérance dans le régime, & de ſon impatience ; cependant tout a tourné ſelon mes déſirs, après des ſoins & des peines ſans nombre.

OBSERVATION

Sur un morceau de chair ſorti de la trachée-artere, par M. DAIBIS, Médecin à Millau, en Rouergue.

On lit dans les Auteurs, qu'ils ont obſervé

qu'il eſt ſorti des poumons des malades de petits calculs, des corps reſſemblants à des grains de grêle, de petites vomiques, des lambeaux de membranes, qui couvroient un abſcès, ou qui provenoient d'un kiſte; mais le fait ſuivant a quelque choſe de ſi ſingulier, que j'ai cru qu'on ne ſeroit pas fâché de le lire.

Un Cordonnier de cette ville, âgé d'environ quarante ans, d'une conſtitution ſanguine, homme qui aimoit à boire, & beaucoup à chanter, fut attaqué d'une hémophthiſie; je lui fis faire pluſieurs ſaignées & autres remedes convenables à ſon mal: un ſoir, il eut une quinte de toux ſi violente, qu'il faillit à périr; enfin après de violens efforts de toux, il expectora un gros morceau de chair, dont on jetta la moitié, & on garda l'autre pour me la faire voir: la toux s'appaiſa ſur le champ, le crachement de ſang finit, & le malade paſſa une bonne nuit. Sa femme fort alarmée, me dit le lendemain ce qui s'étoit paſſé; elle me fit voir ce reſte de chair qu'il avoit craché: comme nous étions pour lors dans les fortes chaleurs de l'été, il étoit devenu ſi noir & ſi racorni, que je ne connus point ce que c'étoit; mais pour le découvrir, je le fis macérer dans l'eau juſqu'à ma viſite du

ſoir ; je vis pour lors que c'étoit un vaiſſeau qui étoit blanc, long environ de 8 pouces, & de la groſſeur d'une plume à écrire, jettant de chaque côté, d'eſpace en eſpace, des branches paralleles, & de ces branches il partoit des rameaux : j'ouvris le tronc, les branches & les rameaux, & je trouvai dans leur cavité la même humeur que celle qu'il crachoit, & du ſang ; je vis pour lors que c'étoit un vaiſſeau aërien, & une exfoliation de la membrane interne des bronches : le malade jouit après cela, pendant près d'un an, d'une bonne ſanté ; mais ayant repris ſon premier train, il eut un retour d'hémophthiſie, ſans qu'il y ſurvînt rien de particulier ; & dix-huit mois après, il périt par une phthiſie pulmonaire.

LETTRE

De M. SANCHEZ, Docteur en Médecine, à M. VANDERMONDE, ſur la fauſſe époque des Maladies vénériennes en Europe.

MONSIEUR,

Il y a environ deux ans qu'un de mes correſpondans m'a envoyé de Rome un livre *in*-4°, très-mince, avec ce titre : » *Pacifici Maximi Poëtæ Æſculani. Flo-*

» *rentiæ anno gratiæ M. CCCC. LXXXIX.*
» *Idibus Novembris, per* ANTONIUM
» MISCOMINUM. « Dans le livre X, *De Matronâ*, on lit ces distiques :

. . . . . .
» *Ne confidatis natibus, sunt omnia ficta :*
» *Quo pœdicemus ? Dicimus ista : mares*
» *Et placet nulli vos subdere more ferarum,*
» *Sitque per amplexus ora dedisse satis.*
» *Inde calet culus, digitisque evellitur, inde*
» *Ficus habet miseras, atque marisca nates.*
» *Inde aliquem vidi tanto pallore teneri,*
» *Ut faciem credas immaduisse croco :*
» *Adde quod hinc olidas hircus celer ibit in alas,*
» *Mirandosque dabit barba molesta pilos,*
» *Et sæpe in partes centum discinditur ille,*
» *Ut sit opus sartas ustulet igne nates.*
» *Non aliter vidi nimio vel sole, vel imbre*
» *Punica disrumpi, cortice mala, suo.*

Et dans le même livre, *lib. III*, *ad Priapum*, on lit :

» *Tuque meum, si non properas sanare Priapum*
» *Decidet ; heu ! non hoc nobile robur erit.*

» *Ante, meis oculis orbatus priver, vel ante*
» *Abſciſſus fœdo naſus ab ore cadat.*
» *Non me reſpiciet, nec me volet ulla puella,*
» *In me etiam mittet triſtia ſputa puer.*
» *Lœtior, heu! toto me non erat alter in orbe!*
» *Si cadet hic, non me triſtior alter erit.*
» *Me miſerum ſordes, quas marcidus ore remittit?*
» *Ulcera, quæ fœdo marcidus ore gerit!*
» *Aſpice me miſerum, precor, ô per poma, per hortos,*
» *Per caput hoc ſacrum, per rigidamque trabem,*
» *Summe Pater, miſerere meî, miſerere dolentis,*
» *Meque tuis meritis fac, precor, uſque tuum.*
» *Hinc ego commendo totâ tibi mente, Priape,*
» *Fac valeat, fac ſit ſanus, ut ante fuit.* «

Comme ces dyſtiques ſont la plus convaincante preuve que la maladie vénérienne étoit connue en Italie quatre ans avant que Chriſtophe Colomb paſſât en Amérique, je crois, Monſieur, que vous voudrez bien les publier dans votre Journal, afin de conſerver ce monument à la poſtérité;

car autrement je ne vois pas qu'il puiſſe l'être. On a fait une ſeconde édition des Œuvres de *Pacifici Maximi*, à Parme, le ſiecle paſſé, *in* 4° : on le trouve à la Bibliotheque du Roi ; mais on y a retranché tous ces vers obſcenes, & pluſieurs autres. Dans l'édition que j'ai, & que j'ai prêtée à M. de Maizieux, Directeur de l'Ecole Militaire, il manque les premieres feuilles ; les pages ne ſont pas numérotées, & la date de l'impreſſion & du lieu où elle a été faite ſe lit à la fin. Je laiſſe à votre diſpoſition, Monſieur, à faire uſage de tout ceci, comme vous le trouverez convenable. (*)

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*) Quoique ces vers ſoient fort obſcenes, nous n'avons pas cru devoir les ſupprimer, parce qu'ils renferment une vérité importante, & qu'ils tendent à diſſiper une erreur que l'autorité de quelques Ecrivains modernes n'avoit que trop accrédîtée. Comme il pourroit ſe trouver des mécréans, qui ne reconnoîtroient pas les maladies vénériennes à ces traits, & qui croiroient encore être en droit de douter de leur exiſtence, avant la conquête du nouveau monde, nous indiquerons inceſſamment les ſources où ils pourront puiſer de nouvelles preuves inconteſtables à ce ſujet.

LIVRES NOUVEAUX.

Dictionnaire portatif de Santé, dans lequel tout le monde peut prendre une connoissance suffisante de toutes les maladies, des différens signes qui les caractérisent chacune en particulier, des moyens les plus sûrs de s'en préserver, ou des remedes les plus efficaces pour se guérir, & enfin de toutes les instructions nécessaires pour être soi-même son propre Médecin. Le tout recueilli des ouvrages, tant anciens que modernes, des Médecins les plus fameux, & augmenté d'une infinité de recettes particulieres, & de spécifiques pour toutes sortes de maladies. Par M. L*** , ancien Médecin des Armées du Roi, & M. de B*** , Médecin des Hôpitaux; deux volumes *in*-8°. Prix relié 9 livres. A Paris, chez *Vincent.*

Traité d'Ostéologie, traduit de l'Anglois de M. Monro, Professeur d'Anatomie, & de la Société Royale d'Edimbourg, où l'on a ajouté des Planches en taille-douce, qui représentent au naturel tous les os de l'adulte & du fœtus, avec leurs explications; par M. Sue, Professeur & Démonstrateur d'Anatomie aux Ecoles Royales de Chirurgie, & de l'Académie de Peinture & de Sculpture, Censeur Royal, &c. Premiere & seconde Parties, *in-folio*, en très-grand papier. A Paris, chez *Cavelier.* Prix, en feuilles, 84 livres. Nous rendrons compte incessamment de cette élégante & superbe édition.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

AOUST 1759.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 4 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
1	13	20	15	28	1	0	O. médiocre.	Beaucoup de nuages, pluie méd. à midi.
2	12	20	16		2		S-O. *id.*	Beauc. de nuag. pl. médiocre à 9 h. du s.
3	13	16	14		4		*Id.* au N-O.	*Id.* orage, tonnerre, éclairs & pluie méd. le mat.
4	11	21	17		3			Beaucoup de nuages, pet. pluie la nuit.
5	16	20	17				S-O. médiocre.	Couv. pl. méd. par int. le soir.
6	15	18	14		1	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	*Id.* petite pluie tout le matin.
7	14	19	17		4	0	O. *id.*	Beauc. de nuages.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 4 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
8	16	22	19				O. au N-O. *id.*	*Idem.*
9	15	22	19	28	2		N. *idem.*	*Idem.*
10	14	23	19 1/2				*Idem.*	Serein.
11	16	25	21			1/2	O. *idem.*	*Idem.*
12	18	26	21		3	1/2	N-O. *id.*	Beaucoup de nuages. ton. écl. & pluie méd. la nuit.
13	17	22	15		4	0	*Idem.*	Beaucoup de nuages.
14	13	20 1/2	15		3		N. *idem.*	*Idem.*
15	13	19	16				N-O. fort par intervalles.	Couvert, pet. pluie le soir.
16	15	19	17		4	1/2	N. médiocre.	Beaucoup de nuages.
17	13	21	18 1/2				N-O. *id.*	*Idem.*
18	16	20	15				*Idem.*	*Idem*, petite pluie le matin.
19	12	19	15		3	0	O. au E. *idem.*	Beauc. de nuages.
20	12	19	14		0		*Idem.*	Couv. petite pl, par interv. le matin.
21	13	19	15	27	10		S. au O. *idem.*	*Idem.*
22	12	18	11		11	1/2	S-O. *id.*	*Id.* peu de tonnerre le soir.
23	10	17	14	28	1	0	*Idem.*	Peu de nuag. pluie forte la nuit.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 4 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
24	12	18	13				S. fort par interv.	Beauc. de nuages.
25	11	20	15		0		S. au S-E. & N-E.	*Id.* pet. pl. à 9 h. du s.
26	13	19	14	28		$\frac{1}{2}$	S-E. médiocre.	Couv. p. pluie tout le jour.
27	12	20	16				O. au N-E. *id.*	Peu de nuag. écl. ton. & pl. mé. à 6 h. s.
28	14	18	14		1		O. *id.*	Couv. ton. & pl. méd. à 2 h. s.
29	12	19	$14\frac{1}{2}$		2		*Idem.*	Beauc. de nuages.
30	13	18	12		3	0	N-O. *id.*	*Id.* p. pl. le matin.
31	9	17	12		4	0	O. *idem.*	Couv. pet. pl. par int. tout le soir.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 26 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été de 9 deg. au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 15 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes : la différence entre ces deux termes est de $6\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N. 2 fois du N-E. 2 fois E. 2 fois du S-E. 3 fois du S. 7 fois du S-O. 11 fois O. 8 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems serein. 19 jours de nuag. 9 jours de couvert. 19 jours de pluie. 5 jours de tonn. 3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué un peu d'humidité vers le commencement & sur la fin du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1759. Par M. VANDERMONDE.

Il y a eu pendant ce mois des fiévres bilieuses & putrides, accompagnées de symptômes particuliers, comme des vomissemens continuels au commencement, & une diarrhée dans l'augmentation ou dans l'état de la maladie; dans les uns on observoit une douleur lancinante vers la région du foie; ces accidens n'étoient pas essentiels, & dépendoient du levain putride contenu dans les premieres voies: les saignées ne soulageoient pas les malades; les lavemens, le petit lait & les fomentations n'avoient presque point d'efficacité; les émétiques en lavage réussissoient assez bien; & pour évacuans, une décoction légere de tamarins, avec un sel approprié: les malades qui n'ont pas été évacués de bonne heure, sont tombés dans des fiévres malignes très-rebelles, & le plus souvent mortelles. Ceux qui ont été traités différemment, ont été guéris par des sueurs très-abondantes; quelques-uns essuyoient une jaunisse qui cédoit à la diete, au petit lait, aux sucs dépurés des plantes, & à l'usage des eaux apéritives & purgatives.

Il y a eu peu de maladies aiguës dans ce mois. Les rhumatismes, les attaques de goutte ont été assez fréquens. On a observé quelques dartres humides, qui se sont déclarées sur la fin du mois dans certains sujets: quelques jours de vent de Nord & de Nord-Ouest assez froid, en ont été la cause.

On a observé sur la fin du mois quelques petites-véroles confluentes, qui, en général, n'ont pas été fâcheuses.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Juillet 1759, *par M.* BOUCHER, *Médecin.*

La sécheresse a été ce mois des plus grandes, la pluie qu'il a fait quelques jours ayant été bornée à des ondées. Le baromètre a cependant été observé plus souvent au-dessous de 28 pouces, qu'au-dessus.

Il y a eu assez de variations dans les vents: du premier au 6 inclusivement, le vent a été Nord, & delà jusqu'au 12, Sud: du 12 au 20, il a varié du Sud au Nord; ensuite de quoi il est resté constamment au Nord jusqu'au 30.

Il y a eu ce mois des chaleurs très-vives. Depuis le 5 jusqu'au 31, le thermometre a été constamment observé l'après-dîner au-dessus de 20 dégrés; le 8 & le 9, il a monté à 25 dégrés, & le 10 à 26: il n'y a eu néanmoins ni tonnerre, ni éclairs.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre a été de 26 dégrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 11 dégrés au-dessus de ce terme: la différence entre ces deux termes est de 15 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 11 lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du Nord.
10 fois du Nord vers l'E.
1 fois de l'Eſt.
4 fois du Sud-Eſt.
2 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'O.
9 fois de l'Oueſt.
8 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 16 jours de tems couvert ou nuageux, & 6 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué la grande ſéchereſſe tout le mois, ſi ce n'eſt les cinq ou ſix premiers jours.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juillet 1759, *par M.* BOUCHER.

La maladie la plus commune a été la diarrhée bilieuſe, ſuite des chaleurs unies à la ſéchereſſe ; elle étoit ſouvent accompagnée de douleur vive ou gravative à la région de l'eſtomac, & de ſenſibilité au bas-ventre, & quelquefois de fiévre ; de façon que la cure devoit être bornée d'abord aux délayans & aux adouciſſans : l'ipécacuanha

s'eſt trouvé rarement bien indiqué ; les maladies aiguës avoient le plus ſouvent pour ſymptôme la diarrhée bilieuſe.

C'étoient des fiévres tierces-continues ou doubles-tierces, des fiévres continues-putrides, des fiévres péripneumoniques, des vraies pleuropneumonies, des angines, les unes phlegmoneuſes, les autres bilieuſes ou éryſipélateuſes, & d'autres gangréneuſes : ces deux dernieres eſpeces d'angines ont été très-ſouvent compliquées de fiévre rouge, & ſur-tout parmi les enfans, qu'elles ont fort moleſté ; comme elles ont régné principalement dans le petit peuple, un grand nombre d'enfans en ont été les victimes par le défaut de ſecours & par la mauvaiſe adminiſtration des remedes : la méthode curative que l'on a ſuivie avec ſuccès à l'égard de l'angine gangréneuſe, a été analogue à celle que M. Marteau propoſe dans le Journal d'Août de cette année.

Quant aux fiévres purement bilieuſes, elles n'admettoient guere la ſaignée, dont la réitération aigriſſoit ordinairement les ſymptômes ; les émétiques ne faiſoient pas de meilleur effet : la bile exaltée devoit être adoucie ou tempérée par les délayans, les aceſcens, les abſorbans nitreux, les anodins mucilagineux, &c.

Les fiévres inflammatoires ont été com-

munément mixtes ou compoſées ; le ſang tiré des veines étoit rarement coëneux, & la ſéroſité y abondoit aſſez ſouvent, & étoit jaune ; ainſi les évacuations ſanguines ne pouvoient pas être pouſſées loin : la diarrhée bilieuſe a été la criſe ordinaire de ces fievres, ainſi que des putrides & des bilieuſes pures.

Il y a eu diverſes maladies d'éruptions cutanées, la plupart éryſipélateuſes, les unes avec fiévre, & les autres ſans fiévre. La petite-vérole a commencé à ſe manifeſter ce mois dans des enfans du petit peuple ; elle n'étoit pas de la meilleure eſpece, quoiqu'elle parût bénigne dans ſon éruption & dans ſon progrès : dans pluſieurs, les puſtules ſe ſont deſſéchées au commencement de la ſuppuration, ou ſe ſont affaiſſées tout à coup ; circonſtances qui en ont fait périr quelques-uns, & ont fait tomber d'autres dans la langueur.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1, v. 63. 64.

NOVEMBRE 1759.

TOME XI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1759.

SECOND EXTRAIT.

Médical Obſervations and inquiries by a Society of Phyſicians in London, *vol.* I ; c'eſt-à-dire, *Recherches & Obſervations de médecine, par une Société de Médecins de la ville de Londres, tome premier.*

LEs maladies convulſives que les Médecins connoiſſent ſous le nom d'*Opiſtotonos* & de *Tetanos*, & qui ſont ſi rares en Europe & dans preſque tous les climats tempérés, ſont endémiques dans la Caroline méridionale, où on les obſerve dans toutes

les saisons, mais sur tout pendant l'été. Elles attaquent principalement les Negres qui travaillent des journées entieres, exposés à la chaleur brûlante du soleil, & à des ondées qui surviennent tout-à-coup, & changent entiérement la température de l'air. Il y en a qui en sont saisis, en dormant les fenêtres ouvertes pour jouir de la fraîcheur de la nuit. Ce n'est point, comme en Europe, le symptôme de quelqu'autre maladie, mais une maladie essentielle qui a ses dégrés & sa marche particuliere. En voici la description, telle que M. Lionel-Chalmers, Médecin à Charles-Town, l'a envoyée à M. Fothergill.

Dans le premier dégré de l'opistotonos, le malade se plaint d'une roideur dans la partie postérieure du col & dans les épaules, accompagnée d'une lassitude générale; cette roideur augmente peu-à-peu au point qu'il ne peut plus tourner la tête; il n'ouvre la bouche qu'avec peine, & il avale si difficilement, qu'il n'ose plus manger; il sent de tems en tems sous le cartilage xiphoïde un tiraillement douloureux qui répond à son dos, augmente la roideur du cou & des épaules, & retire un peu la tête en arriere; le malade refuse alors tous les alimens, parce que les tentatives qu'il fait pour avaler, réveillant les spasmes qui s'étendent le long de l'épine, & jusqu'aux extrêmités

inférieures, ne pouvant plus ſe ſoutenir, il eſt obligé de ſe mettre au lit. On prend aſſez ſouvent ce premier dégré de la maladie pour un rhumatiſme : il dure quelquefois trois ou quatre jours, mais quelquefois auſſi il eſt parcouru en deux ou trois heures ; alors le malade meurt au bout de vingt-quatre, trente-ſix ou quarante-huit heures : pendant tout ce tems, le pouls eſt petit & très-dur, le ventre très-reſſerré.

Dans le ſecond dégré, le ſpaſme du ſternum, qui eſt le ſymptôme pathognomonique de cette maladie, devient plus violent, & ſe fait ſentir tous les quarts d'heure ; il eſt immédiatement ſuivi d'une rétraction de la tête, d'une roideur douloureuſe du col, de l'épine & des parties inférieures qui ſe retirent tout-à-coup : les mâchoires s'appliquent fortement l'une contre l'autre, & on ne peut preſque plus les ouvrir ; tous les muſcles de la déglutition entrent en convulſion, les épaules ſont portées en avant, les bras ſe croiſent, il n'y a que les poignets & les mains qui ne paroiſſent pas affectés : ces attaques ne durent que quelques minutes ; les parties ſe détendent, mais elles ne reprennent plus leur premier état, elles conſervent toujours quelque roideur, le malade ne ſauroit ſe mouvoir : au ſortir du paroxyſme, la reſpiration eſt gênée pendant quelque tems ; le pouls eſt petit, foible &

irrégulier; le ventre eſt reſſerré; les urines, lorſqu'on peut en avoir, (car elles ſortent quelquefois avec violence dans l'accès, ou bien le malade les rend dans le bain) ſont très-colorées; on y remarque un nuage léger de couleur brune, qui ne ſe précipite pas; la langue eſt épaiſſe & embarraſſée; le malade paroît fort abattu & fort effrayé; ſon viſage eſt tantôt pâle, & tantôt rouge.

Dans le troiſieme période, les ſpaſmes reviennent toutes les minutes, ſont plus violens & durent plus long-tems, de ſorte que le malade n'a preſque plus de relâche: les muſcles antérieurs de tout le corps ſont en contraction; mais ceux des parties poſtérieures vainquent leur réſiſtance, & courbent le corps en arc, n'étant ſoutenu que ſur le derriere de la tête & ſur les talons: le ventre eſt applati, & ſes muſcles ſont ſi fort contractés, qu'ils ne cedent à aucune preſſion: quoique les extrêmités inférieures ſoient toujours extrêmement roides, cependant, dans le tems du ſpaſme, elles s'étendent avec tant de violence, que ſi les aſſiſtans n'y prenoient garde, le malade ſe jetteroit hors du lit; quelquefois il y remonte avec tant de force, que ſa tête frape contre tout ce qu'elle rencontre: il darde ſa langue hors de la bouche; ce qui l'expoſe à être cruellement déchirée par la contraction des mâchoires, qui ſe fait en même-tems: on

eſt obligé, pour prévenir cet accident, de tenir la bouche ouverte, avec le manche d'une cuiller qu'on enveloppe avec un morceau de linge : les mouvemens du cœur ſont ſi violens, qu'on les apperçoit à la vue ; pendant toute cette ſcene le malade eſt dans le délire, il ne réſiſte pas long-tems à tant de maux, & la tragédie finit le plus ſouvent par une convulſion générale ; cependant tout ſe relâche à l'inſtant de la mort.

Le tétanos eſt accompagné preſque des mêmes ſymptômes que l'opiſtotonos, à cela près que les muſcles antérieurs ſouffrent la même contraction que les poſtérieurs, & que les bras deviennent roides comme les jambes.

D'un grand nombre de remedes que M. Chalmers a eſſayés, il n'y a eu que l'opium à grandes doſes & les bains qui ayent paru avoir quelque effet ; les ſaignées & les évacuans n'ont rien produit, les anti-ſpaſmodiques les plus vantés n'ont pas été plus efficaces ; il n'y a que le muſc qu'il n'a pas tenté.

M. Samuel Pye rapporte dans l'article ſuivant, qui eſt le 13e du Recueil, l'hiſtoire d'un homme qui pendant deux mois perdoit la vue preſque tous les ſoirs, & la recouvroit le lendemain matin au lever du ſoleil ; ce ſymptôme n'étoit accompagné que d'une légere douleur dans les yeux, &

d'une espece de bourdonnement dans les oreilles, comme s'il y eût coulé de l'eau : il fut ensuite six mois sans rien éprouver de semblable ; les trois mois suivans, il perdit la vue à trois différentes reprises, mais pour une nuit seulement : il n'y eut que la derniere fois que sa cécité revint pendant près de huit jours consécutifs ; dans ce tems-là, M. Pye le mit à l'usage du quinquina, mais il survint une diarrhée & une fievre qui l'emporterent le 14e jour, sans cependant que sa vue se perdît pendant tout ce tems.

Nous ne nous arrêterons point aux recherches que le Docteur Cléphane a faites sur l'origine de la poudre contre la goutte, du fameux Pic de la Mirandole, connue en Angleterre sous le nom de *poudre du Duc de Portland*, & qu'on trouve décrite dans le *Codex* de la Faculté de Paris, sous celui de *Pulvis arthriticus amarus*. Il suffira que nous fassions remarquer qu'il l'a fait remonter jusqu'aux Médecins Grecs, & qu'il prétend qu'elle est la même que le *Diacentaureon* de Cælius Aurelianus, & que l'*Antidotos ex duobus centaureæ generibus* d'Ætius.

M. Fordyce, Chirurgien du troisieme régiment des Gardes à pied de S. M. B. prouve par un grand nombre d'observations rapportées dans l'article (coté 17e, quoique dans le fait ce ne soit que le 16e,) 1° Que la salsepareille calme en très-peu de tems

les maux de tête véroliques & les douleurs nocturnes : il penſe qu'elle pourroit les guérir radicalement, ſi on en continuoit l'uſage. 2° Que rien n'eſt plus propre à rétablir l'appétit, l'embonpoint, la force & la vigueur dans les conſomptions qui proviennent de cauſe vénérienne. 3° Que pourvu qu'on en continue l'uſage, & que l'on ait fait précéder les frictions mercurielles, elle acheve d'emporter les ulceres & les caries qui ſurviennent à la gorge, au nez, au palais, & en général dans tous les os ſpongieux. 4° Qu'elle accélere la cure des puſtules & des ulceres vénériens, quoiqu'ils ſoient ſujets à revenir, ſi on n'y joint pas le mercure. 5° Que par elle ſeule elle ne produit pas un grand effet ſur les chancres ni ſur les bubons, mais qu'elle acheve de les guérir, lorſqu'ils réſiſtent à l'action du mercure. 6° Qu'elle réuſſit ſouvent, lorſque le mercure & la décoction de gayac ont été ſans effet. 7° Qu'elle ne réuſſit jamais ſeule, à moins qu'on n'ait fait précéder l'uſage du mercure. 8° Enfin il réſulte de tout cela que le mercure & la ſalſepareille combinés enſemble, ſont les plus puiſſans anti-vénériens qu'on puiſſe employer, & qu'il n'y a point de maladie vénérienne qui leur réſiſte. Après avoir fait des recherches ſur l'eſpece de plante qui la produit, ſur les pays dont elle nous vient, & ſur l'idée que les premiers

Auteurs qui ont traité des maladies vénériennes, en avoient eu, il donne la maniere de la préparer; il veut qu'on en faſſe bouillir trois onces dans trois pintes d'eau, & qu'on les réduiſe à une, qu'il fait prendre dans les vingt-quatre heures au malade, recommandant d'en préparer de nouvelle tous les jours.

On a pu voir dans le Journal du mois de Septembre dernier l'uſage que M. de Haen a fait du quinquina dans les fievres malignes. Nous donnerons inceſſamment de nouvelles obſervations qu'il a faites ſur l'efficacité de ce remede dans pluſieurs maladies chroniques. Le même M. Fordyec, qui a donné l'article précédent, rapporte dans celui-ci pluſieurs obſervations qui tendent à prouver qu'on peut l'employer avec ſuccès dans les écrouelles, dans les diſpoſitions ſcorbutiques invétérées, & dans pluſieurs autres cas non moins difficiles à guérir. L'importance de la matiere nous oblige à parcourir chacune de ces obſervations, le plus ſuccinctement qu'il nous ſera poſſible.

I. OBSERV. Une fille de ſeize ans, grande, mince, qui n'étoit pas encore réglée, fut inoculée avec ſuccès; cependant au bout de quelques ſemaines, ſes plaies s'ouvrient, & il lui ſurvint une tumeur à la parotide droite, accompagnée d'un gonflement de toutes les glandes jugulaires de l'un & de

l'autre côté : le quinquina qu'on lui donna à la dose de demi-gros, après l'avoir purgée deux fois avec le calomelas, non-seulement emporta les ulceres, mais encore fit disparoître les tumeurs sans suppuration ; ses régles lui vinrent ; elle prit de l'embonpoint & de la couleur.

II. OBSERV. Il survint à une femme de trente ans, qui relevoit de couches, précisément dans le tems qu'elle perdoit son lait, plusieurs tumeurs dures sur la mamelle gauche, & sous l'aisselle du même côté : ces tumeurs, qui avoient paru précédemment à la suite d'une premiere couche, & qui s'étoient dissipées, s'ouvrirent & rendirent beaucoup de pus, conservant toujours une dureté presque cartilagineuse ; c'étoit évidemment une affection scrophuleuse, ses narines étant ulcérées, & sa lévre supérieure étant gonflée : on tenta plusieurs fondans sans succès, mais enfin le quinquina la guérit parfaitement.

III. OBSERV. Ce remede produisit le même effet sur une petite fille de quatre ans, à qui il étoit survenu, au-dessous de l'oreille gauche, une tumeur très-dure qui s'étendoit tout le long de ce côté de la mâchoire.

IV. OBSERV. Une jeune femme, maigre, bien réglée, qui jouissoit d'une bonne santé, & qui ne vivoit presque que de végétaux, fut sujette pendant trois ans à des

boutons au visage, qui sortoient tout-à-coup, s'enflammoient & suppuroient en partie; mais à peine étoient-ils disparus, qu'il en revenoit d'autres : elle essaya toute sorte de remedes sans succès; les mercurielles augmentoient le mal, bien loin de le diminuer; enfin M. Fordyec lui conseilla de prendre deux fois le jour un demi-gros de quinquina; à peine en eut-elle pris une demi-once, que l'inflammation diminua; les boutons qui commençoient à paroître, se dissiperent sans suppurer; il n'en sortit plus de nouveaux; elle n'en eut pas pris trois onces qu'ils furent tous guéris, & que son visage parut absolument uni.

V. OBSERV. Un enfant de cinq ans, avoit les deux yeux attaqués d'une inflammation scrophuleuse, qui avoit produit deux ulceres sur la cornée de l'œil gauche; on le saigna, le purgea, lui appliqua des vésicatoires, sans lui procurer de soulagement; le mal céda cependant à un séton qu'on lui mit à la nuque; mais il revint au bout de deux ans, malgré un cautere qu'on lui avoit fait au bras; cette fois-ci il s'étoit formé un ulcere considérable sur la cornée transparente de l'œil gauche : le quinquina donné deux fois le jour, avec une cuillerée de bon vin rouge, & l'eau ophthalmique de la pharmacopée d'Edimbourg le guérirent parfaitement : en un mois de tems l'ulcere fut

cicatrisé ; & l'inflammation entiérement dissipée.

VI. OBSERV. Une femme de soixante-quatre ans, qui avoit joui jusqu'alors de la meilleure santé, ayant perdu un fils unique qu'elle aimoit beaucoup, tomba dans une espece de mélancolie ; il lui survint sur les jambes & sur les cuisses des tumeurs d'abord indolentes, mais qui s'enflammerent peu-à-peu, & vinrent à suppuration : elle devint pâle, maigre, foible ; ses jambes devinrent œdémateuses, & se couvrirent presqu'entiérement d'ulceres d'un mauvais caractere. Après avoir tenté plusieurs remedes, qui ne produisirent aucun effet, elle eut recours au quinquina combiné avec les anti-scorbutiques ; il lui procura du soulagement ; plusieurs de ses ulceres guérirent ; la matiere qui sortoit des autres devint plus louable ; les froids qui survinrent ayant fait suspendre l'usage du quinquina, on s'apperçut bientôt que c'étoit à lui qu'on devoit tous les bons effets qu'on observoit : elle le reprit donc ; la jambe droite guérit entiérement ; il fut plus difficile de cicatriser les ulceres de la gauche : on en vint cependant à bout, & elle fut parfaitement guérie, après avoir fait usage du quinquina pendant neuf mois : ces ulceres revinrent au bout de deux ans ; le même remede les fit disparoître une seconde fois.

Si nous obſervons aujourd'hui des maladies qui étoient inconnues aux anciens, en récompenſe ils nous en ont décrit quelques-unes que nous ne voyons plus : de ce nombre eſt la lépre ; cependant cette maladie n'a pas tellement diſparu, qu'on ne l'obſerve encore en quelques endroits. M. Joannis, célebre Médecin d'Aix, décrit ici celle qui regne aux Martigues, en Provence. Elle commence ordinairement par une enflure du gras des jambes, qui s'étend le long du tendon d'Achille ; peu de tems après ſes parties deviennent inſenſibles ; l'enflure s'étend le long de toute la jambe ; les veines groſſiſſent & deviennent variqueuſes ; la peau ſe couvre d'écailles ; il s'y forme des tubercules ſquirrheuſes, de la groſſeur d'une noix, ſur-tout au viſage, ce qui donne un aſpect hideux aux malheureuſes victimes de cette cruelle maladie. Cet état dure quelquefois des années entieres, ſans que le malade ſouffre beaucoup. Après ce premier degré la voix devient rauque : ce ſymptôme eſt toujours accompagné d'un ulcere dans le goſier, qui ronge le palais & tout l'intérieur du nez ; leur haleine eſt inſoutenable ; les tubercules s'ulcerent, & rendent un pus ſéreux & très-puant ; les os qui ſe trouvent au-deſſous de ces ulceres ſe carient ; il s'en détache de grandes écailles ; quelquefois les doigts leur tombent, mais ce ſymptôme eſt très-rare ;

à la fin la fievre ſe met de la partie, le malade tombe dans le maraſme, & il finit une vie qu'il ne déſire guere de voir prolongée. Cette maladie eſt héréditaire, & les habitans du pays croient que la peur la donne ; mais M. Joannis eſt perſuadé qu'elle ne fait qu'en accélérer l'apparition : tous les remedes qu'on a employés juſqu'ici ont été ſans effets, ils n'ont pas même pu en adoucir les ſymptômes.

M. Cadwallader Colden a envoyé à M. Fothergill, la deſcription d'une eſpece de mal de gorge qui a régné pendant longtems dans les Colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale. Cette maladie parut pour la premiere fois en 1735, à Kingſtone, ville ſituée dans l'intérieur des terres, & peu commerçante ; ce qui peut faire préſumer qu'elle n'y fût pas apportée d'ailleurs : elle s'étendit peu-à-peu vers l'Oueſt, & deux ans ſe paſſerent avant qu'elle ne fût parvenue juſqu'à la riviere d'Hudſon ; elle ne paſſa même qu'au bout de quelque tems ſur la rive occidentale de cette riviere ; mais enſuite elle s'étendit dans toutes les colonies Angloiſes. Cette maladie s'annonce ſouvent avant d'être décidée ; on voit les enfans languir, & s'ils ont quelque cautere ou quelqu'autre ulcere, le pus qui en ſort devient rongeant : lorſqu'elle vient à ſe déclarer, elle a les mêmes ſymptômes que

les fievres ordinaires, à cela près qu'elle eſt rarement accompagnée de vomiſſement ou de nauſée ; la peau eſt humide, le pouls eſt très-bas, fréquent & irrégulier ; le malade paroît accablé ; ſes eſprits ſont abattus ; il n'a pas grande ſoif ; ſa langue eſt chargée, & la croûte qui l'enveloppe s'étend juſques ſur les amygdales ; quelquefois on ne remarque qu'un peu de gonflement, & quelques taches blanches ſur ces glandes : ces eſpeces d'eſcarres ſe détachent quelquefois, & alors les amygdales paroiſſent profondément ulcérées. Il y a des tems où cette maladie eſt accompagnée d'une éruption miliaire, pour lors elle eſt ſans danger : on a vu des malades avoir derriere les oreilles, & quelquefois aux parties naturelles, des ulceres ſemblables à ceux des amygdales, & ces glandes dans leur état naturel. Les remedes qui ont le mieux réuſſi dans cette maladie, ſont les légers diaphorétiques, pris en infuſion, ſur-tout la ſauge & la ſerpentaire, les gargariſmes avec les bayes de ſumac & la ſerpentaire ; on y ajoutoit même un peu d'alun. Dans la ſuite de ſa Lettre, M. Colden aſſure avoir guéri ou prévenu la fievre nerveuſe, par l'uſage ſeul du vin de Madere. Il prétend auſſi qu'un de ſes négres lui avoit aſſuré que l'uſage de l'inoculation étoit établi de tems immémorial en Afrique, où il avoit pris naiſſance.

Il n'y a point de maladie qui prenne tant de formes différentes que la paſſion hyſtérique ; c'eſt un vrai protée qui ſe préſente toujours ſous quelque nouvelle face. Une fille de treize ans, fort vive & d'une bonne complexion, quoique pâle, après avoir mangé à ſon dîner du bœuf froid, un concombre, & bu un grand verre d'eau froide, fut attaquée tout-à-coup de vertiges & d'un mal d'eſtomac qu'elle garda toute la nuit ; le lendemain au matin on la fit vomir avec de l'ipécacuanha, ce qui ne la ſoulagea point ; deux jours après ſa main & ſon bras droit commencerent à ſe mouvoir involontairement, & ſon mal d'eſtomac ceſſa : ce bras s'écartoit & ſe rapprochoit alternativement de ſon corps, à ſix pouces de diſtance, ce qui s'exécutoit avec une rapidité étonnante pendant qu'elle dormoit, comme pendant qu'elle étoit éveillée. M. Macaulay, à qui on doit cette obſervation, étant parvenu à arrêter cette main, en la retenant avec force, l'autre commença à ſe mouvoir de la même maniere ; les deux mains ayant été arrêtées, le mouvement paſſa dans les jambes, & enfin dans le corps lorſqu'on voulut l'empêcher de mouvoir ſes extrêmités : on répéta l'expérience pluſieurs fois, & toujours avec le même ſuccès. Cet état dura quinze jours, pendant leſquels elle dormit & mangea bien ; il n'y eut que la

viande pour laquelle elle ſentit une répugnance abſolue ; tous les remedes qu'on put lui faire furent ſans effet. Le quinzieme jour la maladie changea de face ; elle s'évanouit : le feu ayant pris par malheur dans une maiſon voiſine, elle fut effrayée des larmes d'une tante qu'elle apperçut en reprenant ſes ſens ; elle tomba bientôt après dans les convulſions les plus violentes, qui augmenterent même les jours ſuivans, au point que trois hommes ne pouvoient pas la tenir, & quoiqu'elle fût naturellement douce, elle cherchoit à mordre lorſqu'elle étoit dans ces accès : cet état dura quinze jours pendant leſquels elle prit peu de nourriture, & elle ne dormit qu'avec le ſecours de l'opium : on lui raſa la tête, & on y appliqua un large véſicatoire ; on la mit à l'uſage des anti-hyſtériques. La ſcene changea encore au bout de ces quinze jours ; ſes jambes & ſes pieds perdoient tout ſentiment ; on avoit beau la piquer, la pincer, elle ne ſentoit rien ; cependant ſon appétit revenoit, elle reprenoit ſes forces ; on employa tout ce qu'on crut de plus propre à rappeller le ſentiment dans ces parties ; on y réuſſit à la fin par le moyen des remedes volatils & des ſynapiſmes, mais cela fut fort long ; il ne lui reſtoit qu'un foible mouvement dans ſon bras, qui ſe termina de la maniere ſuivante. Ayant eu froid en voyant la revue du

Lord-Major, elle sentit dans l'épaule du bras affecté une douleur qui dura tout le jour ; le soir, étant auprès du feu, son bras se leva tout-à-coup, & sa main s'appliqua sur son épaule, où elle resta immobile ; à force de la frotter avec des remedes spiritueux, on parvint à relâcher les muscles & à remettre le bras dans sa position : depuis ce tems-là, le mouvement involontaire a cessé ; il se réveille cependant encore quelquefois, mais foiblement, lorsque cette fille a fait beaucoup de mouvement, ou qu'elle éprouve quelque frayeur.

La nature semble souvent indiquer les vomitifs dans des circonstances où l'on peut craindre que le malade ne soit pas en état d'en soutenir l'action : quelque doux que soit l'ipécacuanha, ses effets sont quelquefois très-violens. Il seroit donc à souhaiter qu'on trouvât le moyen de le doser, de maniere qu'il agît toujours doucement, & sans causer de grands efforts : c'est ce que M. Pye a entrepris avec succès. Il démontre par une table de plus de trois cens expériences, que l'ipécacuanha, à la dose de deux grains, produit aussi sûrement le vomissement, qu'à de plus fortes doses ; en effet sur ce nombre prodigieux de personnes auxquelles il l'a donné à cette dose, & tout au plus à celle de quatre, six ou huit grains, il n'a pas manqué plus de trente fois de produire quelque

effet, & il a toujours agi si doucement, qu'il l'a donné à des enfans de huit jours, & à des femmes enceintes, sans qu'il lui soit jamais arrivé aucun accident.

La suite au Journal prochain.

EXTRAIT.

TRAITÉ d'Ostéologie, traduit de l'Anglois de M. MONRO, *Professeur d'Anatomie à Edimbourg, où l'on a ajouté des Planches en taille-douce, qui représentent au naturel tous les os de l'adulte & du fœtus, avec leurs explications; par M. SUE, de l'Academie Royale de Chirurgie, &c. A Paris, chez* Cavelier, *Libraire, rue S. Jacques. Prix relié 84 l.*

L'anatomie est la base de la médecine, comme l'ostéologie est le fondement de l'anatomie; & si on ne peut pas être anatomiste sans l'une & sans l'autre, on ne peut faire aucun progrès dans la médecine & la Chirurgie. L'ostéologie est donc la partie de l'anatomie qu'il importe le plus de savoir; c'est, pour ainsi dire, la clef de toutes les autres, puisqu'elle en facilite l'intelligence. Plusieurs Savans, pénétrés de cette vérité importante, ont travaillé à la perfectionner,

& ont donné d'excellens Traités ſur cette matiere. MM. Winſlow & Bertin, Médecins de la Faculté de Paris, ont produit chacun un chef-d'œuvre en ce genre.

M. Sue cependant a cru devoir ſe décider en faveur de l'oſtéologie de M. Monro, cet Anatomiſte ſi fameux par pluſieurs autres ouvrages qui font honneur à ſa nation & à ſes talens. C'eſt en effet une des oſtéologies les plus exactes, que les Anatomiſtes connoiſſent; elle a eu le ſuffrage de toutes les nations ſavantes, & méritoit par conſéquent d'être traduite en notre langue.

M. Sue a ajouté au Traité de M. Monro, pluſieurs notes ſur des ſingularités qu'il a obſervées lui-même, ou dont on lui a fait part. On ſait que l'Editeur a dans ſon cabinet une collection des plus belles pieces anatomiques curieuſes & utiles, ce qui l'a mis à portée de rendre ſon travail encore plus intéreſſant.

MM. Albinus & Cheſelden ont donné au public des planches concernant l'oſtéologie; les ſavans & les connoiſſeurs en font beaucoup de cas. M. Sue s'eſt piqué d'émulation, & a voulu mieux faire: il y a réuſſi; car il a ſu réunir dans ces nouvelles planches la correction & l'exactitude d'Albinus pour le deſſin, & l'élégance & la beauté du burin de Cheſelden; ce qui rend le nouvel ouvrage ſupérieur aux deux autres.

On ne ſauroit imaginer combien il en a coûté à M. Sue de peines & de ſoins pour avoir produit un ouvrage dans un ſi grand point de perfection. Tous les deſſins ont été faits ſous ſes yeux ; & quoiqu'ils fuſſent de la main des plus habiles Artiſtes, il y en a quelque-uns qui ont été recommencés pluſieurs fois, pour y corriger des défauts très-légers, qui euſſent peut-être échappé aux yeux même des plus habiles. C'eſt une preuve complette de l'exactitude & du ſcrupule avec leſquels l'Editeur a conduit l'exécution de ſon ouvrage.

On s'eſt aſſujetti à faire graver chaque piece ſéparée dans ſa grandeur naturelle ; & l'on ne s'eſt écarté de cette régle, que quand le volume des choſes repréſentées auroit excédé l'étendue de la planche : il en eſt de même quand il y a pluſieurs objets renfermés dans la même planche.

Les figures ſont plus ou moins inclinées, ſelon la ſituation & l'expreſſion qu'il étoit à propos de leur donner. Il y a par conſéquent certaines parties d'os qui ſont très-bien développées, tandis que leurs correſpondantes ſont dans l'ombre : ce défaut naît de l'eſſence même de la choſe, & non de la gravure ou du deſſin.

Outre les planches qui ſe trouvent dans Albinus, que M. Sue a réunies ici, il en a ajouté deux qui ſont neuves ; la XVI & la 1re

fig. de la XXXI. On y voit auſſi les deux cornets ſphénoïdaux dont M. Bertin communiqua la découverte à l'Académie des Sciences en 1744.

On peut juger par ce détail très-court, que cet ouvrage devient une piéce unique en ce genre, qui convient à la plupart des Médecins & des Chirurgiens, & à tous les Anatomiſtes de profeſſion. Les Amateurs, les perſonnes curieuſes de ſe connoître elles-mêmes, ne peuvent pas faire une acquiſition plus belle & plus utile.

M. Sue s'étoit propoſé de donner immédiatement après l'oſtéologie fraîche, & toutes les autres parties de l'anatomie ; mais les frais de cette entrepriſe ont été ſi conſidérables, que l'Editeur y trouve un obſtacle invincible pour l'exécution de ſon projet, à moins que le public ne conſente à faire par ſouſcription une partie des avances. Nous publierons inceſſamment la forme & les conditions de cette ſouſcription.

OBSERVATION

Sur quelques Maladies incurables.

S'il y a des maladies qui ſoient ſoumiſes à la médecine, & que l'on puiſſe combattre avec avantage, il y en a d'autres auſſi qui ſemblent éluder tous les remedes, & être

décidément incurables. Ce Journal n'eſt pas ſeulement conſacré à publier toutes les maladies que l'Art à pu ſurmonter ; il doit auſſi faire mention de celles où l'adminiſtration méthodique des remedes les mieux appropriés a échoué ; ſi les obſervations qu'on fait ſur cette partie ne ſervent pas à jetter un jour ſur le traitement, elles éclairciſſent au moins le pronoſtic, & par-là font un bien réel à la médecine pratique.

On peut ranger parmi les maladies incurables l'obſtruction du pylore, qui, en interceptant le paſſage des alimens, prive notre corps de nourriture, & détruit phyſiquement notre exiſtence. Nous avons eu occaſion de faire trois obſervations de cette nature, dans le cours de notre pratique ; la mort a toujours été le terme de la maladie, & l'ouverture des cadavres ne nous a fait voir qu'un deſſéchement, une eſpece de conſolidation des membranes du pylore, qui étoient ſi étroitement unies, qu'à peine donnoient-elles la liberté du paſſage à un fil de laiton que l'on y introduiſoit. Les remedes qui nous ont paru donner quelque ſoulagement, & éloigner les accès du vomiſſement, ſont les ſtomachiques, les abſorbans, les mucilagineux combinés enſemble, & ſuivis des délayans unis avec les inciſifs. Au reſte tous ces remedes ne font que prolonger la vie, & ce mal tôt

ou

ou tard enleve les malades, comme on peut en juger par les obſervations ſuivantes.

OBSERVATION *ſur un vomiſſement qui a duré par intervalles pendant pluſieurs années, produit par l'oſſification & l'exulcération du pylore, par M. ODOTANT DESNOZ, Docteur en Médecine à Alençon.*

Je fus appellé en 1754, pour donner mes ſoins à la dame Lemaire, affligée d'un vomiſſement habituel depuis plus de deux mois. Je trouvai une femme, âgée d'environ quarante-cinq ans, maigre & exténuée, qui ſe plaignoit d'une légere douleur d'eſtomac : elle ne pouvoit prendre aucune nourriture, qu'elle ne fît des efforts pour vomir, & qu'elle ne vomît en effet des eaux le plus ſouvent pures, quelquefois verdâtres, qui lui laiſſoient la bouche fort amere, & dans leſquelles on diſtinguoit quelques matieres glaireuſes : je ne découvris cependant ni par le tact, ni par aucun autre ſigne, ni inflammation, ni obſtruction : elle avoit naturellement le ventre pareſſeux, & depuis long-tems elle étoit aſſez mal réglée ; ſon pouls étoit petit & foible : on me dit que le régime qu'elle avoit obſervé juſqu'alors avoit été aſſez mauvais.

Je commençai par lui faire faire deux ſaignées ; je la mis à l'eau de poulet pour toute

nourriture : je lui fis prendre chaque jour deux lavemens, & afin d'arrêter, s'il étoit poſſible, le vomiſſement, je la mis à l'uſage d'une potion, dans laquelle j'avois uni les calmans aux ſtomachiques : en effet elle ceſſa de vomir au bout de huit jours ; mais la douleur perſiſtoit encore, & les digeſtions ſe faiſoient lentement : je ſoupçonnai des obſtructions, ce qui me détermina à lui faire faire uſage d'un opiat apéritif & ſtomachique, dont les martiaux faiſoient la baſe : je lui preſcrivis en même tems de l'eau ferrée pour ſa boiſſon ordinaire ; les maux d'eſtomac diminuerent, & la malade ſe porta bien pendant ſept à huit mois ; mais elle retomba dans ſes premiers accidens, qui céderent aux mêmes remedes.

Ces accidens ſe renouvellerent trois ou quatre fois dans l'eſpace de deux ou trois ans : enfin elle m'envoya chercher le premier du mois de Juillet 1758 ; je la trouvai qui vomiſſoit depuis deux ou trois jours : entre les accidens ordinaires, elle ſe plaignoit d'une douleur très-vive auprès du nombril ; je tâchai de ramener le calme par des lavemens & des potions appropriés ; & comme le vomiſſement avoit continué toute la nuit, je fis paſſer le matin deux verres d'eau de caſſe, avec un grain & demi de tartre ſtibié ; le premier verre fit évacuer la malade par haut & par bas : les envies de

vomir devinrent moins fréquentes, & elle alla de mieux en mieux, juſqu'au 8, qu'on vint me chercher précipitamment à neuf heures du ſoir: je la trouvai couverte d'une ſueur froide; elle avoit le viſage pâle & retiré; le pouls extrêmement petit, fréquent, mais régulier: ſa voix étoit ſi foible, qu'on avoit peine à l'entendre; elle revint un peu de cet état de foibleſſe, mais elle fit des efforts horribles pour vomir: cela dura juſqu'à cinq heures du matin, malgré tous les ſecours que je pus employer: elle dormit alors une heure; à ſon réveil, elle ſe plaignit de douleurs dans le nombril: je lui fis donner un lavement, mais tout fut inutile: elle expira à ſix heures du ſoir. J'avois d'abord ſoupçonné que ce nouvel accident, & par conſéquent ſa mort, avoit été occaſionnée par quelque faute dans le régime: on m'aſſura qu'elle ne s'étoit écartée en rien de celui que je lui avois preſcrit.

Ayant obtenu, quoiqu'avec peine, la permiſſion de faire ouvrir ſon cadavre, nous trouvâmes dans la capacité du bas-ventre, environ trois chopines d'une liqueur épanchée, qui reſſembloit aſſez à l'eau de poulet, dont la malade faiſoit ſa nourriture: la capacité de l'eſtomac étoit beaucoup plus petite qu'elle ne l'eſt naturellement dans un adulte: nous trouvâmes à la partie anté-

rieure ſupérieure du pylore, du côté de l'eſtomac, un petit trou en demi-cercle, qui avoit environ trois lignes de diametre; les tuniques de l'eſtomac avoient en cet endroit environ deux lignes & demie d'épaiſſeur; on appercevoit autour de ce trou un repli de la tunique veloutée, qui formoit comme une eſpece de cicatrice: le pylore étoit dur, & repréſentoit un véritable cercle cartilagineux, dont la partie inférieure étoit entiérement oſſeuſe: c'eſt dans ce cartilage qu'étoit placé le trou dont nous venons de parler: le paſſage de l'eſtomac au duodenum étoit extrêmement rétréci; il avoit à peine trois lignes de diametre; le duodenum lui-même avoit perdu la plus grande partie de ſa capacité; le reſte des viſceres du bas-ventre & de la poitrine étoit en bon état, à l'exception des poumons, dont les deux lobes étoient un peu flétris.

Ne pourroit-on pas ſoupçonner que tout ce déſordre avoit été produit originairement par une inflammation du pylore, qui aura ſuppuré, & ſe ſera ulcéré; cela aura ſuffi pour faire perdre peu-à-peu à cette partie ſa flexibilité, elle ſera devenue cartilagineuſe, & enfin oſſeuſe. On peut ſuppoſer encore que l'ouverture du petit ulcere aura été fermée par quelque matiere glaireuſe, qui aura fait une eſpece de tampon, qui vraiſemblable-

ment se sera détaché dans les derniers efforts qu'elle fit, ce qui aura produit l'épanchement; en effet l'estomac étoit entiérement vuide.

Nota. M. Thienot, Médecin de l'Hôtel-Dieu d'Auxerre, nous a communiqué une observation de la même espece, qu'il a faite sur un homme de soixante-huit ans. Cet homme qui jusques-là avoit joui de la meilleure santé, fut attaqué à la suite d'un souper, où il avoit surchargé son estomac d'un vomissement qui devint habituel; de sorte que sur la fin de sa vie il rendoit quelquefois tous les jours, quelquefois de deux ou de trois jours l'un, tous les alimens qu'il avoit pris depuis le dernier vomissement, sans en excepter même l'eau; aussi mourut-il dans un état de marasme parfait: son cadavre ayant été ouvert par M. Lesséré, Chirurgien très-habile, on trouva que le pylore étoit entiérement obstrué.

OBSERVATION *sur une espece d'obstruction de l'œsophage, par M.* BRIEU *le fils, Médecin à Draguignan.*

Un homme de quarante-cinq ans, d'une constitution robuste, & d'un tempérament mélancolique, m'envoya chercher vers la mi-Février de l'année 1757. Il y avoit six mois qu'il éprouvoit dans l'hypocondre droit des douleurs violentes de coliques, qui s'étendoient jusqu'aux épaules: elles

étoient produites par des acides qui séjournoient sans doute dans le duodenum : il avoit très-souvent des rapports aigres, après avoir mangé. A cette maladie en succéda peu-à-peu une autre ; il ne pouvoit plus faire descendre les alimens solides jusques dans son estomac, sans le secours de quelque boisson ; il avaloit facilement tout ce qui étoit liquide ou extrêmement mou, comme les bouillons, les œufs frais, les crêmes de toute espece, &c. Mais dès qu'il vouloit manger du pain ou de la viande, quelque soin qu'il eût de les mâcher, ils s'arrêtoient à l'entrée de l'estomac, où il les sentoit ; & il ne pouvoit les faire descendre plus bas, qu'à force de boissons, qui, sans doute les délayoient, ou du moins leur frayoient le passage.

Je soupçonnai d'abord qu'il y avoit quelque tumeur qui comprimoit l'œsophage ; en effet tout sembloit indiquer chez cet homme un épaississement de la lymphe : il avoit un squirrhe gros comme la moitié d'un œuf, à chaque mamelle ; son pouls étoit petit, & un peu intermittent, ce qui dénotoit une grande viscosité dans le sang. D'ailleurs cet homme, qui étoit bâtier de son métier, étoit exposé à avaler une grande quantité de poussiere & de bourre : il avoit même un peu bu ; mais ces causes étoient insuffisantes

pour produire tout le désordre que je voyois: je soupçonnai donc quelque vice vénérien, qu'il avoit peut-être sucé avec le lait de sa nourrice, ou dont il avoit pu être infecté par la laine de quelque matelas qu'il avoit employée; car quelques questions que je lui fisse, je ne pus jamais le faire convenir qu'il se fût exposé à prendre ce mal par quelque autre voie; je fus confirmé dans cette idée par des douleurs nocturnes, qu'il éprouva les deux derniers mois de sa vie.

Quoi qu'il en soit, il lui survint une petite toux & une difficulté de respirer, qui augmenterent insensiblement, sans fiévre cependant; ses crachats furent cruds jusqu'au mois d'Avril, qu'il rendit, après une toux violente, un petit corps de la grosseur d'un poids, jaune, glanduleux, demi-pourri & très-puant, qui faisoit sans doute partie de la tumeur qui obstruoit l'œsophage; car aussi-tôt après il commença à pouvoir avaler des alimens solides; mais peu de tems après il fut attaqué d'une fiévre lente, de sueurs nocturnes; la difficulté de respirer augmenta, il perdit l'appétit; en un mot, il eut tous les symptômes d'une phthisie aiguë: enfin il mourut suffoqué & presque subitement le 20 du mois de Mai.

Son cadavre ayant été ouvert par M. Anglade, Chirurgien & excellent Anatomiste,

il ſortit de ſa poitrine environ une pinte d'une ſéroſité limpide & jaunâtre : les glandes de la trachée-artere étoient d'un volume extraordinaire : le lobe droit du poumon étoit couvert, à ſa partie convexe, de tubercules, dont les uns étoient de la groſſeur d'une noix, les autres de celle d'une aveline ; il y en avoit qui avoient ſuppuré, d'autres qui étoient encore dans un état de crudité. Ayant enlevé les poumons, nous nous hâtâmes de chercher la cauſe qui avoit paru s'oppoſer au paſſage des alimens ſolides : nous trouvâmes en effet dans l'œſophage, auprès de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, quelques tubercules liés enſemble & ſuppurés. C'eſt cette ſuppuration qui, ayant diminué leur volume, avoit ſans doute permis, dans le dernier tems de la vie de cet homme, que les alimens ſolides paſſaſſent librement juſques dans l'eſtomac ; mais le pus qui ſortoit de ces tubercules, ainſi que de ceux des poumons, ayant paſſé dans le ſang, produiſit la fiévre lente & tous les autres ſymptômes de la phthiſie qui le mit au tombeau.

OBSERVATION

Sur une Fille couverte de puſtules de petite-vérole, quoiqu'elle eût eu cette maladie depuis long-tems, par M. OLIVIER, Médecin à Saint-Tropez.

Le retour de la petite-vérole qui trouble la tranquillité des inoculés, peut être quelquefois occaſionné par imprudence. La nommée Lucie Porre, âgée de vingt ans, portant ſur le viſage des cicatrices bien marquées de la petite-vérole, & ſe rappellant fort bien l'avoir eue, fut attaquée de la fiévre: elle ſe coucha dans les draps qui avoient ſervi à un enfant de la maiſon où elle eſt domeſtique: dans les divers états de ſa petite-vérole elle fut ſaignée, la fiévre diſparut; mais elle fut couverte dans le jour de boutons, qui dégénérerent en puſtules vraiment varioliques, ſuivant le même progrès & le même ordre que ceux des petites-véroles diſcretes, toutefois ſans fiévre.

Nous n'obſervons point en Provence qu'on ait deux fois la petite-vérole; celle que nous appellons petite-vérole volante, attaque quelquefois ceux qui ont eu la véritable; & s'il arrive que quelques perſonnes ſoient

atteintes des boutons qui la caractériſent, ils ſont ordinairement exempts de fiévre.

Cette fille ſortoit, faiſoit les affaires de la maiſon, quoique couverte de boutons, & vivoit à ſa fantaiſie, en s'expoſant à toutes les variations de l'air, ſans avoir ſouffert le moindre inconvénient.

La fiévre qui précéda les boutons, étoit une fiévre éphémere, & a fini dans les vingt-quatre heures, & n'auroit eu aucune ſuite, ſi elle n'avoit pas abſorbé par ſa peau l'infection des draps.

M. Huxam, dans ſon Eſſai ſur les fiévres, dit que le pus vérolique affecte ſouvent la peau des perſonnes qui ont eu la petite-vérole, & produit un grand nombre de boutons entiérement ſemblables à ceux de la petite-vérole, tant par rapport à la durée, que par rapport à la maniere dont ils viennent à maturité, ſans cependant leur cauſer la moindre fiévre; c'eſt ce qui arrive fort ſouvent à ceux qui ſoignent ces ſortes de malades, ſur-tout lorſqu'ils ont la peau tendre & délicate. La contagion n'affecte ici que les glandes cutanées; le ſang ne s'en reſſent point, & l'altération qu'il a ſouffert la premiere fois qu'on a eu la petite-vérole, fait qu'il n'en eſt plus ſuſceptible.

Je me rappelle avoir lu, je ne ſais plus où, qu'un malade qui avoit la petite-vérole, étant en phrénéſie, & faiſant des efforts

pour ſortir de ſon lit, fut ſerré entre les bras de ſa garde, qui ſe trouva le ſein couvert de puſtules varioliques, par l'application du viſage du varioleux.

Si les marques du viſage de la fille qui fait le ſujet de l'obſervation, n'euſſent pas été des preuves de la petite-vérole qu'elle avoit eſſuyée, j'aurois pris ces puſtules pour une petite-vérole véritable; & je ne ſavois à quoi attribuer cette éruption, lorſque la fille me tira de perplexité, en me faiſant l'aveu de l'uſage qu'elle avoit fait des draps du lit de l'enfant.

Il peut ſurvenir une fiévre putride ou une inflammation lors de l'apparition de ces boutons, totalement indépendante de leur préſence, & qui peut faire prendre le change. On ſentira donc combien il importe, quand on ne peut douter qu'on a eu une fois la petite-vérole, de ne point ſuivre le traitement attaché à cette maladie, quand on en a gagné les apparences par l'uſage des linges des varioleux.

Comme la fiévre n'eſt point ſurvenue, les marques des boutons ne ſont pas beaucoup ſenſibles, & ne laiſſeront dans la ſuite aucune trace de leur ſéjour ſur le corps de la malade; mais il en auroit été autrement, ſi une fiévre acceſſoire avoit alkaliſé les humeurs, le pus altéré auroit fait impreſſion ſur la peau.

Je ne publie pas cette obſervation pour éloigner les gens qui entreprennent de ſecourir ces ſortes de malades, mais pour leur faire ſentir qu'ils doivent le faire avec précaution, ſe laver ſouvent, & principalement avec une eau acidule, c'eſt-à-dire, à laquelle on ajoutera du vinaigre ou quelque eſprit acide, qui s'oppoſera à l'acrimonie du pus variolique.

Nota. Cette obſervation paroît prouver que l'on a rarement, pour ne pas dire preſque jamais, deux fois la petite-vérole bien caractériſée. On ne ſauroit cependant conteſter qu'il n'y en ait des exemples. Celui qui eſt rapporté par M. Macquart, dans le Journal de Médecine, volume VIII, page 49, en eſt une preuve. Nous ſavons qu'un fameux praticien de cette ville a eu occaſion de faire une obſervation de la même eſpece; mais ces faits ſont ſi rares, que la cauſe de l'inoculation n'en eſt pas moins bonne. Nous profitons de cette occaſion pour prévenir le public que c'eſt à tort que l'on déclare que nous ſommes contraires à l'inoculation. Comme Journaliſte, nous avons cru juſqu'à préſent ne devoir prendre aucun parti, afin de laiſſer la liberté à tout le monde d'éclaircir la matiere; comme Médecin, nous croyons cette opération utile au genre humain; comme citoyen, nous déſirons ſincérement qu'elle puiſſe s'accréditer en France. Si quelqu'un doit être l'apologiſte de l'inoculation, c'eſt aſſurément celui qui lui doit la vie: c'eſt le cas préciſément dans lequel nous ſommes.

OBSERVATION

Sur une Hydropisie de poitrine & du péricarde, par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, Médecin d Aumale.

Il est désagréable de ne marcher qu'à tâtons dans la pratique ; cependant il est des circonstances où le praticien ne peut éviter l'incertitude dans laquelle le jettent des symptômes équivoques. Quel doit être son embarras, quand une maladie ne présente pas même ces signes qui pourroient faire naître des doutes ; l'hydropisie de poitrine est souvent de cette espece : on la méconnoît presque toujours, parce que rien n'est si incertain que son diagnostic. Schenchius a rassemblé plusieurs observations. Il paroît que ce n'est que par l'ouverture des cadavres qu'il a reconnu le vrai caractere de cette maladie. Il seroit à souhaiter qu'on pût découvrir quelque signe pathognomonique qui rendît la mépriſe impossible ou moins rare. Pour moi j'ai eu le sort de Schenchius, dans l'observation dont je vais rendre compte. Comment n'aurois-je pas été trompé par l'absence des signes sur lesquels Hip-

pocrate, établit le diagnoſtic de cette maladie * ?

Une pauvre femme, âgée de quarante-huit ans, maigre & délicate, fut environ deux mois avant ſa mort attaquée d'une oppreſſion très-forte à l'eſtomac; elle étoit ſans fiévre, mais travaillée de maux de cœur : elle craignoit une indigeſtion; j'adoptai ſes idées, n'appercevant rien de plus vraiſemblable : le thé & quelques lavemens la rétablirent; elle fut guérie d'une nouvelle attaque par les mêmes ſecours.

Le 22 Mars elle fut ſaiſie d'un friſſon avec la même oppreſſion, fiévre, naufées; elle rendit par les ſelles quelques portions indigeſtes des nourritures qu'elle avoit priſes deux jours auparavant : je la vis le ſecond jour; l'oppreſſion ſubſiſtoit malgré la molleſſe de l'épigaſtre, & la fiévre ſe ſoutenoit : je lui fis tirer deux poëlettes de ſang; la nuit ſuivante elle tomba en paralyſie du côté droit : elle fut toute la nuit ſans connoiſſance, avec une reſpiration égale; mais

* Febris & tuſſis *tenet*, & acervatim *reſpirat*, & *pedes* tument, & *ungues contrahuntur*.... & *ſi multo tempore*, *aure ad latera adhibitâ*, *audire tentaveris*, *ebullit intùs velut acetum*..... *progreſſu temporis alvus intenditur*.... *aliqui etiam intumeſcunt ventre*, *ſcroto* & *facie*. Hipp. lib. 2 de morbis.

très-foible ; la fiévre baiſſa : je la revis le lendemain rendue à elle-même, mais avec un pouls débile, ne répondant que par ſignes, & articulant à peine un monoſyllade d'une voix éteinte ; la langue déclinoit fortement du côté droit * ; l'œil étoit morne & languiſſant : l'oppreſſion étoit tranſportée à la poitrine ; cependant la reſpiration étoit libre, & je ne remarquois qu'un peu de ſifflement dans la trachée-artere ; elle touſſoit peu, & d'ailleurs elle n'en avoit pas la force : je la fis tranſporter le 26 à l'Hôpital ; le ſifflement ſe convertit en ſterteur ; elle tomba enſuite dans un aſſoupiſſement léthargique : je la fis vomir, & j'appliquai un véſicatoire à la nuque ; le râle diminua pour reparoître les jours ſuivants : le véſicatoire procura pendant quatre à cinq jours une ſuppuration louable ; une fébricule ne reparut que par intervalles : la malade expectora quelques crachats verts & puriformes, qui me donnerent lieu de craindre une effuſion de mauvais pus ſur le diaphragme : la miſere de cette femme & ſes aſſoupiſſemens me firent auſſi ſoupçonner la préſence des matieres vermineuſes : je la purgeai avec un cathartique vermifuge, dont elle ne tira aucun

* Ce phénomene m'a paru étrange, quoique ce ne ſoit pas la ſeule fois que je l'aie remarqué : les muſcles paralyſés doivent céder à leurs antagoniſtes.

ſoulagement : le 31 Mars elle rendit pluſieurs crachats ſanguinolens ; le râle augmenta, mais le pouls étoit ſi foible, que je m'abſtins de la ſaignée : elle prit des infuſions de vulnéraires & de balauſtes ; la ſterteur ſe diſſipa, mais la reſpiration commença à devenir plus laborieuſe par intervalles : le crachement de ſang continua juſqu'au 3 Avril, qu'elle mourut tranquillement & preſque ſans embarras de la poitrine ; elle avoit ſeulement, dix à douze heures avant ſa mort, eſſuyé des vomiſſemens bruns, & de très-mauvaiſe odeur, qui ſe répétoient chaque fois qu'elle prenoit des boiſſons.

Je fis l'ouverture de ce cadavre : les poumons étoient deſſéchés au point de ne pas rendre une goutte de ſang ; à peine en trouvai-je quelques caillots dans les plus gros troncs : le lobe droit étoit taché de pluſieurs tubercules noirs, très-durs, très-ſemblables à la ſubſtance d'une rate ſquirrheuſe ; deux étoient gros comme des œufs : la cavité droite de la poitrine contenoit environ une pinte de ſéroſité ; le cœur nageoit dans un bon verre de ſéroſité épanchée dans le péricarde ; elle étoit ſurmontée de bulles d'air, dont l'enſemble occupoit l'eſpace d'une groſſe aveline : le cœur étoit de la tiſſure la plus molle, & plus que double de l'état naturel : l'oreillette droite capable de contenir

un gros œuf d'oie, étoit remplie par une concrétion jaune adhérente à la cloiſon & à une partie des parois de ce ſac * ; ce n'étoit autre choſe qu'une lymphe coagulée, qui reſſembloit aſſez à une graiſſe molle : le ventricule droit étoit vuide ; l'oreillette gauche étoit dans l'état naturel, capable de recevoir une noix : le ventricule poſtérieur étoit rempli de grumeaux de ſang noir, ſans une goutte de fluide : le lobe gauche des poumons étoit ſain, mais adhérent par la moitié de ſa ſurface à la plévre ; il n'y avoit pas une goutte d'eau dans cette cavité : le foie n'avoit rien contre nature ; la véſicule contenoit peu de fiel, d'un vilain brun tirant ſur le noir, & très-épais : il y avoit, à environ huit lignes de ſon fond, un étranglement circulaire, au moyen duquel le fond formoit un cul de ſac, du double plus large que le canal formé par cet étranglement : le col de la véſicule, à l'endroit de ſa courbure, pour s'aboucher avec le canal cyſtique, étoit rempli par un corps noir, demi-pierreux, de la groſſeur & de la figure d'une framboiſe ; le canal cyſtique me parut dilaté : la membrane externe de la véſicule, & le tiſſu cellulaire qu'elle recouvre, étoient

* Quoique l'oreillette droite ſoit toujours plus grande que la gauche, je n'ai jamais obſervé de diſproportion ſi monſtrueuſe.

épaiſſis d'une ligne au moins, & d'une texture mollaſſe : la rate, de groſſeur naturelle, étoit ſquirrheuſe, & auſſi ferme que la ſubſtance du foie : il y avoit quelques verres de ſéroſités épanchées dans le bas-ventre : je n'en avois jamais eu le moindre ſoupçon, tant le ventre étoit plat ; les pieds & les jambes n'étoient rien moins qu'œdémateux.

EXTRAIT

Des Theſes chymiques, ſoutenues à Montpellier, pour le concours de la chaire vacante de Médecine.

Indépendamment des examens particuliers, auxquels ſont ſoumis tous les Docteurs qui veulent obtenir une chaire dans l'Univerſité de Montpellier, ils ſont encore tenus de répondre chacun à un certain nombre de queſtions, ou de réſoudre un nombre de problêmes, ſur l'objet qu'ils aſpirent d'enſeigner. Ce ſont les queſtions propoſées à quatre Docteurs concurrens pour remplir la chaire de Profeſſeur en Chymie, vacante depuis un an environ, que nous communiquons au public, avec le précis des moyens que chacun d'eux a employé pour les réſoudre.

MM. Venel, Leroy, Eſteve & Brouſſonet

ont eu chacun douze points chymiques à discuter, dans le choix desquels nous admirons le discernement des Savans prépoſés à aſſigner ces divers points, & à apprécier le mérite des diſputans : le plus grand nombre roule ſur l'examen de pluſieurs produits animaux, de leurs humeurs, ou des moyens chymiques de connoître, guérir, ou prévenir leurs altérations, leurs maladies. Dans l'idée de ces Savans, la Chymie n'eſt donc digne de l'attention du Médecin, qu'autant qu'elle lui fournit plus de moyens d'être utile au genre humain; & nous ſerions bien fâchés de nous écarter d'une idée auſſi ſage & auſſi vraie.

Les animaux contiennent naturellement diverſes humeurs; entr'autres, l'urine & la bile, ont été donnés à examiner à M. Venel. Il obſerve donc d'abord que l'urine fraîche épaiſſit juſqu'à diminution de trente-neuf quarantiemes, puis rediſſoute ou délayée dans trente-neuf parties d'eau, eſt vraiment remiſe dans ſon premier état, & reſſemble en tout point à l'urine fraîche; enſuite il fait l'analyſe de ce magma, qui ne fait que le quarantieme du poids de l'urine, & il y trouve les mêmes produits que ceux des autres animaux, qui tous, comme l'urine, donne du flegme, un eſprit volatil, de l'huile fétide, du ſel volatil & même du phoſphore. Il entre enſuite dans le détail

des moyens proposés pour obtenir le fameux sel d'urine, ce sel dont la nature paroît à M. Brousſounet, amoniacal, & dont l'acide combiné avec le phlogistique donne le phosphore, matiere qui, s'il en faut croire M. Brousſounet, n'y pouvoit bien régner qu'en forme d'atmosphere autour des animaux. M. Venel termine par une remarque essentielle sur la nature du dépôt que font les urines en vieillissant : c'est, dit-il, une terre subtile, calcaire, animable, enduite d'un peu de gluten lymphatique, & qui est la matiere des concrétions pierreuses, que l'on ne peut sans risque dissoudre dans la vessie, par des menstrues chymiques.

Quant à la bile, M. Venel s'en tient à l'analyse de Verrheyen ; & se livrant ensuite à la pathologie & à la physiologie, il avance quatre opinions qu'il doit appuyer lors de la dispute. Les théories sur l'origine, & la sécrétion de la bile, sont toutes incertaines, s'il faut l'en croire ; la même incertitude regne sur les théories qui expliquent ici comment se fait l'épanchement de la bile dans les hystériques ; la bile est encore l'origine, la cause qui produit & entretient certaines maladies de la peau, des éryſipeles & des ophthalmies chroniques ; qu'on ne peut guérir que par les fondans, l'aloës, le mercure, &c. Enfin il est possible de voir des toux hépatiques qui n'alterent en rien

le poumon, & que les fondans ſeuls peuvent faire évanouir ; & M. Leroy ajoute que dans les concrétions bilieuſes, les ſavons & les ſaponacées ne ſont pas des remedes ſuffiſans pour les réſoudre.

Nous ne ſommes ici, ni pour diſputer avec M. Venel, ni pour apprécier ſes ſentimens ; on nous diſpenſera donc à ſon ſujet, comme vis-à-vis de ſes autres concurrens, d'aucune diſcuſſion. Nous nous bornons à expoſer leurs opinions.

Les humeurs des animaux en pourriſſant, exhalent des vapeurs qui concourent à la production du nitre. Exiſteroit-il donc dans ces mêmes humeurs du nitre ? La queſtion eſt délicate. Il paroît bien douteux à M. Venel que cela puiſſe être. On trouve du nitre pur dans les végétaux, on n'en trouve pas dans les animaux ; ſi les végétaux pris comme aliment, portent ce ſel dans l'eſtomac, il paroît vraiſemblable qu'il s'échappe par la voie de l'excrétion, ou qu'il eſt altéré pendant la circulation.

Les animaux ſe nourriſſent ; mais quelle que ſoit la nature de leurs alimens, la plus grande partie s'en ſépare, & ne concourt pour rien à la nutrition ; mais il eſt, dans ces divers alimens, une gelée plus ou moins abondante, analogue au ſuc des animaux, & cette gelée eſt leur partie nutritive, puiſque les corps ſe trouvent être alimenteux,

en proportion de la quantité qu'ils contiennent de cette gelée : tel eſt le ſyſtême de M. Venel, qui a développé antérieurement dans un Mémoire préſenté à l'Académie des Sciences, où il examine la partie des végétaux qui reſſemble à la gelée des animaux.

Puiſque cette partie alimenteuſe n'eſt pas la portion la plus abondante dans les corps dont les animaux ſe nourriſſent, il eſt poſſible qu'un corps ſoit en même-tems alimenteux par ſa gelée, & médicamenteux par ſes ſels & autres parties; auſſi M. Brouſſounet ne ſoutient-il cette opinion qu'en mettant dans la queſtion ſuivante une reſtriction très-grande : il regarde les vertus attribuées à la chair de vipere & à la corne de cerf comme des préjugés abſurdes, puiſque la plus grande partie de ces ſubſtances n'eſt qu'une gelée & de la terre, & que les ſels volatils qui pourroient bien avoir ces vertus, ne ſont que les produits de leurs diſtillations, & n'y préexiſtent pas ſous la forme de ſels.

Quelle que ſoit la nature actuelle des humeurs des animaux, leur production, leur altération naturelle, leur atténuation accidentelle, ſont-elles des effets ou chymiques, ou analogues à quelque opération chymique? M. Leroy, qui examine pluſieurs de ces altérations, y voit un ſi grand rap-

port avec les opérations chymiques, qu'il n'héſite pas à décider que pour la plupart ces opérations naturelles ont des altérations chymiques. Peut-être ſoupçonneroit-on qu'à l'aide de la fermentation toute l'économie animale, dans laquelle entre pour beaucoup la production des humeurs, eſt facile à découvrir, & qu'on tient le ſecret de la nature; mais M. Eſteve aſſure préciſément le contraire, & fait voir à quelles abſurdités entraîne l'exiſtence de la fermentation appliquée à l'écomomie animale. Néanmoins il eſt certain par le détail qu'en donne M. Brouſſounet, que la chymie aide de beaucoup au Médecin dans la connoiſſance des maladies, ſur-tout lorſqu'il doit tirer ſon indication des altérations ſenſibles, ou de leurs phénomenes ſurvenus dans les liquides.

Des produits chymiques que les animaux ou leurs parties fourniſſent, les ſels volatils & leurs huiles ont, & pour les effets, & pour les propriétés phyſiques, la préférence ſur le flegme & la terre. Auſſi MM. les Docteurs concurrens à la chaire de chymie ont-ils eu de quoi s'exercer à leur égard? Les ſels des animaux ſont concrets; cette qualité ſuppoſe un acide qui les neutraliſe, & cet acide peut être de diverſe nature. M. Brouſſounet répond que ſi quelques inſectes donnent d'abord un acide; ſi M. Pott a trouvé

de l'acide dans la plupart des produits animaux, il n'en eſt pas moins vrai que cet acide ne conſtitue pas un ſel neutre dans les ſels volatils ; mais ces ſels ſont concrets par leur propre nature, & doivent d'autant moins leur concrétion à un acide, qu'il eſt très-poſſible de les rendre fluants, ſans altérer leur nature.

Les ſels volatils peuvent ſe retirer de différens corps. Les différentes parties des animaux en fourniſſent toutes: certains alkalis fixes ſont convertis par l'art; mais chacun des corps qui fournit un ſel volatil, doit influer ſur ſa nature, & faire par conſéquent autant d'eſpeces de ſels volatils, qu'il y a de corps capables d'en donner par l'analyſe. Ce préjugé tombe ſous les raiſons de M. Eſteve, qui démontre que chaque corps ne devient propre à donner du ſel volatil, que par quelqu'une de ſes parties qui ſe combine avec une autre, & que la nature de ces parties des corps eſt préciſément la même dans tous, ſur-tout dans l'état d'atténuation néceſſaire pour la production d'un alkali volatil ; ce ſel eſt donc le même en ſoi, quelle que ſoit ſon origine.

Suivant le même M. Eſteve, & ſuivant la raiſon, il n'eſt pas conſéquent de cet axiôme, que les différentes parties des animaux qui fourniſſent toutes du ſel volatil, en donnent auſſi toutes une égale quantité.

La

La quantité de ſel volatil produite par une ſubſtance animale quelconque, eſt proportionnelle à la quantité de terre calcaire, aſſez atténuée pour ſe combiner avec un peu de phlogiſtique : or cette quantité eſt bien moindre dans le ſang que dans les os.

Quant à la converſion des alkalis fixes en volatils, M. Brouſſounet n'héſite pas à la reconnoître poſſible, ſoit par l'art chymique, ſoit par les voies de la digeſtion, & cette converſion conſiſte ſinguliérement dans l'atténuation ultérieure de la baſe terreſtre du ſel fixe ; atténuation qui la rend plus facile à ſe combiner avec une ſurabondance de phlogiſtique, d'où naît le volatil.

Ces mêmes ſels volatils, qui ſont le produit de la putréfaction, jouiſſent d'une propriété ſinguliere, que le Docteur Pringle a obſervée le premier, & que M. Eſteve met dans un beau jour : ils s'oppoſent à la putréfaction des corps, quand on les y plonge ; & cette propriété eſt telle, qu'elle eſt d'un ſecours merveilleux dans la guériſon des gangrenes internes. On peut conſulter à ce ſujet l'obſervation de M. Majault, inſérée dans notre Journal de..... année..... page.....

Dippel, Chymiſte célebre, & perſécuté, a beaucoup vanté les vertus de l'huile animale, préparée comme il l'indique, & rendue

limpide, ſuave & légere : après lui, on a beaucoup cherché les moyens d'abréger ſon procédé. M. Venel, qui en paſſe beaucoup ſous ſilence, adopte le procédé de M. Modell, Apothicaire de Peterſbourg, qui, dans le *Commercium Norimbergenſe*, indique de ſéparer la premiere huile qui diſtille, juſqu'à ce qu'il paroiſſe des gouttes blanchâtres & troubles, qui en tombant dans cette premiere, en alterent la tranſparence ; & M. Venel, en adoptant ce procédé, a ſoin d'ajouter qu'il n'eſt pas hors de propos de pouſſer les rectifications un plus grand nombre de fois que ne l'indique le Chymiſte Moſcovite : cette altération en bien d'une huile empyreumatique, peut ſans doute ſervir à confirmer l'opinion que ſoutient le même M. Venel, que la chymie, en exerçant avec le feu les corps naturels, en améliore les vertus médicinales ; & M. Brouſſounet a pu s'en appuyer pour ſoutenir que la chymie peut en corriger avec utilité les médicamens.

Si les animaux ſoumis à la diſtillation, fourniſſent indiſtinctement une huile noire empyreumatique, qu'on a beaucoup de peine à rectifier, lorſqu'on les conſidere ſans les détruire, on apperçoit qu'ils contiennent diverſes eſpeces d'huiles que l'analyſe confond, & chacune a ſes caracteres. La graiſſe,

le gluten, la mucosité ont toutes des attributs particuliers, & ne sont constitués tels que par la nature ou la quantité d'huile qui les accompagne; du moins tel est le système de M. Leroy.

Peut-être demandera-t-on en quoi les huiles végétales different des huiles animales, & si l'art peut les confondre au point de se ressembler parfaitement. M. Broussonet assigne pour point de différence l'acide dans les huiles végétales, & l'alkali volatil dans les huiles animales; & il conclut que puisqu'il est possible de détruire cet acide & cet alkali volatil dans les unes & les autres, il est possible aussi de réduire ces huiles à une ressemblance parfaite.

On voit par le détail précédent combien les soins des Docteurs de Montpellier se sont étendus à faire discuter ce qui est le plus utile dans la chymie, relativement à la guérison des infirmités humaines; les autres questions roulent sur l'efficacité ou la préparation de certains médicamens; & nous nous ferons un devoir d'en rendre compte dans le prochain Journal.

SUITE du Mémoire ſur l'Amputation de la cuiſſe dans l'article, par M. MOUBLET, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, & Chirurgien-Major de l'hôpital de Taraſcon, en Provence.

SECTION SECONDE.

De l'Amputation de la cuiſſe dans l'article.

Ce n'eſt qu'après avoir été pénétré de la vérité de ces connoiſſances, que j'ai été convaincu de la poſſibilité de l'amputation de la cuiſſe dans l'article. L'état déſeſpéré auquel le malade eſt réduit, & l'inutilité des autres ſecours, rendent celui-ci plus grand, & ſont comme autant de degrés d'aſſentiment. A meſure que j'ai plus approfondi mon ſujet, j'ai étayé davantage mes idées; & la ſolution de toutes ces difficultés a réformé & rectifié ma manœuvre, toutes les fois que je l'ai exécutée ſur le cadavre. Je me ſuis enfin fixé à celle que je vais expoſer, qui me paroît avoir toutes les conditions néceſſaires pour remplir nos vues.

J'ai tâché de ne me point écarter du plan qui regne dans ce diſcours, & de réduire en pratique dans cette ſeconde partie les principes & les regles que j'ai établis dans

la premiere. Pour mieux ſuivre cet ordre, & en faire concevoir toute la liaiſon dans les deux paragraphes ſuivans qui compoſent cette ſeconde ſection, je commencerai par décrire la méthode d'opérer, qui me paroît la plus avantageuſe pour faire l'amputation de la cuiſſe dans l'article; & je rendrai enſuite raiſon de ma conduite & des principales circonſtances de ma manœuvre.

§. I.

De la méthode d'amputer la cuiſſe dans l'article.

Dans les amputations des grandes extrémités, un Chirurgien verſé dans ſon art, ne doit pas s'attacher au plus ou moins de douleurs que le malade ſouffre; c'eſt la durée & la longueur de l'opération qu'il faut conſidérer, parce qu'elles les redoublent, & rendent les accidens plus dangereux.

J'ai eu occaſion de pratiquer pluſieurs fois ſur le vivant, la méthode de l'amputation ordinaire; j'ai toujours trouvé celle-ci moins longue, toutes les fois que je m'en ſuis aſſuré ſur le cadavre. Je penſe, pour ne pas traîner en longueur cette diſſertation, qu'il n'eſt pas néceſſaire que je commence par décrire l'anatomie des parties qui entourent & garniſſent l'articulation de la cuiſſe. On ſe repréſentera beaucoup mieux que je

ne le ferai, leur ſtructure & leur poſition, à meſure que je les nommerai, & que l'inſtrument les coupera.

Suppoſé donc qu'un coup de feu ait briſé & fracaſſé l'os & les parties ſupérieures de la cuiſſe droite, & qu'il ſoit décidé que l'amputation de l'article eſt le ſeul moyen pour ſauver la vie du bleſſé, voici comme je l'entreprendrai.

Avant de procéder au manuel de l'opération, il convient, autant que les accidens le permettent, de préparer l'appareil pour la célérité de l'opération, & la commodité de l'Opérateur; cependant ſi l'éclat de la bombe avoit en même-tems ouvert l'artere crurale, & que le malade perdît beaucoup de ſang, il s'agit de ne point ſe déconcerter, il faut arrêter tout de ſuite l'hémorragie, faire la ligature de l'artere & l'opération; & quand toutes les chairs ſont remiſes & contenues en leur place, on prépare & on applique l'appareil, qui ne demande pas de longs apprêts.

Il convient d'aſſortir ſur deux baſſins tout ce qui eſt néceſſaire pendant & après l'opération : ſur le premier je prépare un biſtouri droit, une longue aiguille courbe, fort évaſée, à deux tranchans bien aigus, & des plus groſſes de celles qu'on emploie dans les amputations; elle doit être enfilée d'un ruban ciré, compoſé de huit à dix brins de

fils, d'une petite compreſſe, d'un couteau droit, dont la lame ait environ huit pouces de long & un de large, & ſoit aſſujettie dans ſon manche, d'un biſtouri courbe, un peu plus long que ceux dont on eſt en uſage de ſe ſervir, d'une petite compreſſe quarrée, un peu épaiſſe, pour mettre ſur la ligature.

On doit ajouter par précaution, comme des ſecours acceſſoires, deux aiguilles moyennes, enfilées d'un ruban ordinaire, quelques boutons de vitriol, deux ou trois morceaux de champignon préparé, & quelques petites compreſſes quarrées; toutes ces choſes peuvent avoir leur utilité.

L'appareil du ſecond doit être fort ſimple; il conſiſte en un peloton de charpie brut, de deux grands plumaſſeaux un peu plus épais, une compreſſe quarrée, pliée en huit doubles, de la grandeur du moignon; une compreſſe fort épaiſſe d'environ trois pouces de long ſur un de large; une autre grande compreſſe quarrée, pliée en quatre doubles, coupée en croix de Malte, ſeulement à deux de ſes angles du même côté; deux longuettes, & deux bandes larges d'environ trois ou quatre travers de doigt, & longues d'environ ſix à huit aunes chacune.

Je mettrai une table couverte d'un matelas au pied, & au niveau du lit, dans un endroit clair & bien expoſé au jour; j'y

ferai coucher le malade, le corps tourné & appuyé ſur la feſſe gauche, la tête & la poitrine ſeront relevées par des oreillers; je diſpoſerai mes aides de maniere à tenir & à aſſujettir le malade immobile dans cette ſituation, & je réſerverai, pour ſoutenir la cuiſſe, le mieux entendu, que j'inſtruirai par avance des différentes attitudes & de tous les mouvemens qu'il faut qu'il faſſe exécuter à la cuiſſe, pour faciliter ma manœuvre.

Cette opération eſt comme diviſée en trois temps, diſtingués par le changement des trois principaux inſtrumens dont le Chirurgien a beſoin pour l'accomplir.

Premier tems.

Tout étant ainſi diſpoſé, je me place, ceint d'un tabelier pour eſſuyer mes mains, de la façon la plus commode, afin de n'être point gêné à la partie extérieure de la cuiſſe bleſſée; je la plie à demi, de ſorte qu'elle fait encore un angle obtus avec le tronc: je fais pincer & élever par un aide, autant qu'il eſt poſſible, les tégumens directs ſur la ligne de l'artere crurale, du côté de la partie interne, deux ou trois travers de doigt au-deſſous du ligament de fallope; je fais du côté de la partie externe la même manœuvre. Si on ne peut pincer la peau, je fais avec le biſtouri droit ſur les tégumens une inciſion longitudinale de

quatre à cinq travers de doigt, que je croiſe par une tranſverſale d'égale longueur, à la hauteur du petit trochanter : je prends ma groſſe aiguille, la pointe éloignée d'environ un pouce & demi de l'artere crurale, que j'enfonce profondément dans le bras externe de la croix des tégumens inciſés, ſans atteindre & ſans racler l'os, de crainte de couper cette ligature, en ſéparant les chairs après, avec le couteau : je perce par-deſſous l'artere, le grêle antérieur, & l'aiguille ſort du côté oppoſé, par le muſcle pectinæus, dans le bras interne de la croix : je coupe le ruban près de l'aiguille, & en joignant les deux bouts que je paſſe l'un ſur l'autre, je fais le nœud du Chirurgien, que je ſerre médiocrement, afin d'envelopper & de comprimer également de toute part l'artere crurale dans le trouſſeau de toutes les parties que comprend l'anſe de la ligature, qui doit être diſtante de deux à trois travers de doigt, de la ſortie de l'artere du bas-ventre; je mets par-deſſus ce premier nœud une petite compreſſe de linge, ſur laquelle je pratique encore un ſecond nœud ſimple, que je fortifie par un troiſieme, ou par une petite roſette.

L'artere liée, l'hémorragie eſt arrêtée, & la colonne de ſang ſuſpendu, porte ſur la ligature, par le moyen de laquelle le Chirurgien eſt à couvert de tous les accidens

qui peuvent interrompre & troubler l'opération. Cette circonſtance eſt ſi importante, qu'il examine en reconnoiſſant avec le doigt, immédiatement au-deſſous de la ligature, s'il ne ſent point de battement; par cette sûreté il agit avec plus de clair-voyance, & ſes yeux éclairent & conduiſent ſes inſtrumens.

Second tems.

Pour exécuter avec art l'extirpation de la cuiſſe, je la fais étendre un peu, & écarter de la gauche, & je dirige ma manœuvre de façon à ménager les tégumens, à conſerver autour de l'article beaucoup de chairs, & à former un lambeau aſſez ample : armé du couteau droit, je le porte à la partie interne de la cuiſſe, la pointe tournée en bas; je l'applique environ un pouce au-deſſous du petit trochanter, que je prends pour mon point fixe, afin que la coupe ſoit oblique, je veux dire, afin que la coupe des tégumens ſoit plus longue que celle des muſcles : j'enfonce la lame en l'inclinant, & tenant le dos du couteau un peu relevé, de ſorte qu'il faſſe le plus grand angle obtus qu'il puiſſe, avec le plan ſupérieur des muſcles, que je coupe en montant, & en ratiſſant preſque l'os, prenant garde néanmoins de ne pas trop appuyer ſur le fémur, de crainte d'en émouſſer le tranchant : je forme en élevant, & pourſuivant ma coupe, le lambeau com-

posé des muscles qui rempliſſent la concavité interne du col du fémur, & principalement du triceps, postérieurement du demi-membraneux, & quelquefois antérieurement de celle du pectinæus, ſuivant que le couteau biaiſe plus ou moins de côté.

Le couteau parvenu au rebord du cartilage de la cavité cotyloïde, qui fait la jonction du pubis avec l'ilæum, juſqu'à celui qui répond à l'éminence de l'iſchium, & qui ſe trouve à la partie inférieure & poſtérieure de l'échancrure; je retire le lambeau latéralement vers la cuiſſe gauche, & un aide le ſoutient; ainſi ce lambeau, d'une figure conique, a ſa baſe plus large que ſon extrêmité, ou que ſa pointe pyramidale, qui doit être mouſſe, & les tégumens excedent des deux côtés les muſcles dans toute ſon étendue.

Le lambeau écarté, je coupe avec le même couteau, ſans mettre aucun intervalle, au-deſſus, & depuis la partie ſupérieure du petit trochanter, demi-circulairement, les tégumens & les muſcles poſtérieurs de la cuiſſe, juſqu'au grand trochanter, & les tendons des muſcles pectinæus, pſoas & iliaque, ſuppoſé qu'ils ne ſoient pas en partie enveloppés dans le lambeau: arrivé à la partie antérieure de la cuiſſe, en déviant le couteau en bas, ſans l'incliner, je coupe ſoigneuſement, & immédiatement

au-dessous de la ligature (que je prends garde de ne pas endommager) toutes les graisses & les muscles jusqu'à l'os.

Troisieme tems.

Je quitte alors le couteau, & je prends le bistouri à demi-courbe, la cuisse étant à demi-fléchie, & un peu portée en dedans, pour relâcher la partie interne de la coëffe articulaire, que je coupe pour débrider tout autour ; l'indicateur de la main gauche me sert en cette occasion de conducteur : j'ouvre également l'échancrure cotyloïdienne, en coupant le ligament transversal, qui joint ses deux angles ; ensuite je fais écarter la cuisse en sens contraire, toujours à demi-fléchie, en la dirigeant en dehors, autant qu'il se peut, pour faire paroître le ligament rond, qui attache la tête de l'os dans la cavité cotyloïdienne, que je coupe très-aisément ; je continue de couper le contour de la membrane ligamenteuse dans toute sa circonférence, toujours de dedans en dehors, en commençant du côté de sa partie postérieure, jusqu'à l'antérieure ; j'ai l'attention de fléchir la cuisse du côté que je la coupe, & je releve la tête du fémur du côté opposé, en l'éloignant de la cavité cotyloïde.

La tête du fémur n'est plus attachée intérieurement dans la cavité cotyloïde, & la cuisse ne tient plus à l'os innominé, que

par le petit lambeau antérieur de la ligature, la portion de la capsule ligamenteuse qu'il couvre, & le tendon des fessiers. Je fais étendre la cuisse horizontalement, de sorte qu'elle fait un plus grand angle obtus, parce qu'elle n'est point sur le même plan du corps, dont le tronc est un peu relevé; je coupe avec le même bistouri toutes les chairs qui auroient pu échapper au couteau, à l'entour de l'articulation : j'introduis mon bistouri dans l'intérieur de la cavité cotyloïde; je le fais passer par-dessus la tête du fémur, & je coupe de dedans en dehors, de haut en bas, le plus près de l'os qu'il est possible, les chairs antérieures (dans lesquelles sont enfouies l'artere, & comprise la ligature, qu'on observe de ne pas léser,) qu'on coupe jusqu'à l'incision transversale qu'a fait le couteau; il ne reste plus désormais que les muscles fessiers, dont je coupe le tendon de dedans en dehors & au-dessus du grand trochanter; la cuisse est enfin entiérement détachée du tronc dans son articulation, & l'amputation achevée.

J'ai la précaution de ne point remuer le malade; j'essuie tout de suite la plaie avec des morceaux de linge fin; je replie, & j'applique le lambeau sur la cavité cotyloïda; je rapproche & je rassemble toutes les chairs & les tégumens que j'ai conservés aux environs de l'articulation; je les arrange

au tour de ſa circonférence, ſans rien mettre entre deux, & on a la ſatisfaction de voir ce vuide fermé, & cette grande déperdition de ſubſtance exactement remplie; j'applique deſſus la ligature une petite compreſſe quarrée, pour réſiſter à l'impulſion du ſang; je couvre les tégumens de charpie brute & de deux plumaſſeaux épais, qu'on ſoutient par une compreſſe quarrée, pliée en huit doubles, d'une largeur appropriée. Pour obvier à tous les inconvéniens qui peuvent ſurvenir, il faut mettre une petite compreſſe quarrée, pliée en pluſieurs doubles, de la longueur de trois travers de doigt, à l'aîne droite, appuyant préciſément ſur l'axe de l'artere crurale; cette compreſſion amortit la fougue & la force avec laquelle le torrent du ſang s'y porte; je mets enſuite par-deſſus la compreſſe du moignon une ſeconde compreſſe faite en demi-croix de Malte : on paſſe les chefs les uns ſur les autres, & on place deux longuettes qui ſe croiſent par-deſſus, & je contiens le tout par une bande large de trois ou quatre travers de doigt, longue de quatre à cinq aunes, que je roule deux ou trois fois autour du moignon, en forme de ſpica deſcendant; j'en fais deux ou trois circulaires autour du corps, au-deſſus des aînes, & enfin je paſſe une ſeconde bande pour mieux raffermir le bandage, qui doit reſte

quelques jours ſans être touché, ſur l'épaule gauche, & toujours du côté oppoſé à celui de la cuiſſe amputée ; je la deſcends au-deſſus du moignon, & je l'attache à ſa partie poſtérieure, que je ſerre médiocrement.

On couche le malade, & on met un oreiller ſous la feſſe du moignon, pour le relever un peu ; il faut qu'on ait la précation qu'un aide appuie la main ſous le moignon, pour y maintenir une compreſſion égale & modérée.

SCHOLIE.

J'ai accoutumé de donner au malade, dans toutes les grandes opérations, une heure avant de les entreprendre, un grain d'opium, comme le preſcrit Boerhaave (*a*), pour ſtupéfier les ſens, relâcher le genre nerveux, & diminuer ſa ſenſibilité ; cette attention eſt néceſſaire dans celle-ci. On peut encore, ſelon les indications & l'exigence des cas, lui faire prendre une potion cordiale au milieu de l'amputation, ſi les forces & le pouls s'affaiſſent & ſemblent abattus.

Si, après avoir coupé le lambeau, quelque rameau d'artere conſidérable ouverte fourniſſoit beaucoup de ſang, l'on feroit mettre deſſus ſon embouchure le doigt de la perſonne qui eſt la plus à portée, & dès que

(*a*) Boerh. *aphor. de cur. morb.* §. 469, *p.* 76.

l'opération eſt finie, ſelon que le diametre du vaiſſeau eſt plus ou moins grand, l'on applique ſur ſon orifice un peu de champignon préparé, ou un petit bouton de vitriol, ſi on n'aime mieux en faire la ligature ; car il eſt de fait, toutes réflexions faites, que le tronc de la crurale étant lié deux travers de doigt au-deſſous du ligament tendineux, de toutes les ramifications qu'on eſt obligé de couper dans cette opération, qui naiſſent de cette artere, ou qui viennent de l'iliaque, & ſe répandent autour de l'articulation, il n'en eſt aucune aſſez conſidérable dont l'ouverture puiſſe être ſuivie de quelque danger, & préjudicier à cette amputation, & dont on ne vienne facilement à bout d'arrêter le ſang par ces moyens : lorſque toutes les hémorragies ſont arrêtées, on diſpoſe le lambeau & les chairs qui débordent l'articulation ſur la cavité cotyloïde.

M. Garangeot dit que pour les tenir fermes dans la ſituation où l'on les place, on peut leur faire quelques points de ſuture (*a*). Paré, dans la même vue, recommande, pour les mieux rapprocher, de coudre en forme de croix les extrêmités oppoſées, avec quatre points de ſuture (*b*) ; mais je penſe que ce moyen très-douloureux, & ſujet

(*a*) Traité des Opér. tome II, ch. 49, p. 337.
(*b*) Ambr. Par. liv. 12, ch. 22, p. 307.

à des déchirures par la diſtraction des parties muſculeuſes, eſt fort inutile ici, où la maſſe charnue conſervée eſt très-conſidérable : on pourroit plutôt ſoutenir le renverſement des chairs par des bandelettes d'emplâtres aglutinatifs, miſes avec art & avec précaution ; ce moyen peut n'être encore d'aucune utilité, & leur ſimple diſpoſition de la maniere décrite dans le panſement, ſuffit ſans aucun autre ſecours.

Pluſieurs Auteurs ſont d'avis, dès que la cuiſſe eſt ſéparée du tronc, de laver les chairs qui dépaſſent le rebord de l'article, avec l'eau tiede. M. Verduyn, qui ſe ſervoit à cet effet d'une éponge, a compliqué & chargé ſon appareil d'un détail inutile & embarraſſant, & quelquefois très-préjudiciable à un malade qui a eſſuyé des douleurs ſi violentes.

Pendant que j'ouvre la capſule ligamenteuſe, & le tems qu'abſorbe le reſte de l'opération, les petits vaiſſeaux ouverts ſe dégorgent du ſang qu'ils contiennent, & les fibres de leurs parois, dans leur contraction ſimultanée & uniforme, ſe concentrent, ſe retirent vers l'axe du tuyau, & obliterent le canal ; il ſuffit, avant de couvrir les chairs, de les eſſuyer avec un linge fin.

Ce ne ſeroit pas même un inconvénient, quand il reſteroit quelques grumeaux de ſang, qui, par la chaleur du lieu & l'action

des vaiſſeaux, croupiroient & dégénéreroient en pus.

Des Auteurs reſpectables conſeillent, pour éviter cette ſuppuration, de tremper les compreſſes que l'on applique ſur le moignon, dans l'eau-de-vie, qui pourra véritablement l'empêcher en répercutant & figeant les liqueurs ; mais en roidiſſant & irritant les trames des fibres ſolides, on peut faire naître des criſpations, des contractions ſpaſmodiques, des engorgemens & des inflammations funeſtes ; ainſi il vaut mieux laiſſer agir la nature. Quelquefois une légere ſuppuration eſt avantageuſe pour nétoyer la plaie, & ſi la conſtitution du malade & l'état des chairs ſont tels qu'elle ne doive point arriver, tous les lambeaux ſe colleront ſi bien enſemble, que leur adhérence, qui n'aura point été forcée, mais naturellement contractée, ſera aſſez intime & aſſez forte pour la détourner, parce que toutes ces chairs ſont coupées d'un ſeul trait, que leurs vaiſſeaux ne ſont point meurtris, mais ſont entiers, & que leurs ſurfaces unies & exactement garanties des impreſſions de l'air, ſont abouchées parfaitement les unes ſur les autres : circonſtances qui ne ſe trouvent point raſſemblées dans les amputations ordinaires : *Recentia vulnera acuto telo inflicta poſſunt ſine ſuppuratione curari.* (a)

(*a*) Hipp. Charter. tome II, pag. 131.

Il faut ſuivre ſimplement le conſeil d'Arétée (*a*), qui ordonne de faire des fomentations émollientes, des embrocations huileuſes, des lotions calmantes ſur toute la circonférence des parties tendues & enflammées qui ont beaucoup ſouffert.

Les ſuites & les accidens qui peuvent ſurvenir à cette amputation, les ſoins & les précautions qu'elle exige, ne different point de ceux de la méthode ordinaire.

(*a*) Aret. Cappad. *lib. II.*

La fin pour le Journal prochain.

OBSERVATION

Sur une Loupe de dix-huit pouces de long, placée ſur le fémur d'une femme, extirpée par M. DAUCHI, Chirurgien à Molliens en Beauvoiſis.

Pourquoi n'oſe-t-on toucher aux anciennes loupes, ſur-tout lorſqu'elles ſont conſidérables ? Parce qu'on imagine que l'humeur va ſe porter ſur quelqu'autre partie, & y créer de nouveaux dépôts & de nouveaux accidens. Ces craintes le plus ſouvent ne ſont-elles pas frivoles? La main du Chirurgien doit-elle s'arrêter pour une trop

timide prudence, quand, par un examen suffisant, il est assuré que le vice local n'est point entretenu par une discrasie universelle. Combien de malheureux qu'on ménage par un excès de précaution qui leur devient funeste ? La femme qui fait l'objet de cette observation auroit été la victime d'une crainte mal fondée. L'opération l'a sauvée. Son exemple peut encourager d'autres malades à soutenir une opération, dont le succès est souvent moins douteux qu'on ne le pense.

Marguerite Bourdon, de la paroisse de Molliens en Beauvoisis, âgée de soixante-deux ans, portoit au genou une loupe depuis vingt-trois ans. Cette tumeur partoit de la partie inférieure du fémur, occupoit toute l'articulation du genou, & se terminoit à la tubérosité qui se rencontre à la partie moyenne & supérieure du tibia ; elle avoit dix-sept à dix-huit pouces de longueur ; il y avoit vingt ans qu'elle ne marchoit qu'avec la plus grande peine : elle fit une chute sur les genoux ; la contusion lui fit de la douleur ; mais accoutumée à souffrir depuis si long-tems, elle négligea tous secours pendant près de deux mois.

Le 22 Janvier 1758 elle me fit appeller : j'y fus, & trouvai un appareil épouvantable. Après avoir fait différentes impressions

autour de la tumeur, qui pour lors étoit creuſe, & reſſembloit à une gourde ; j'en fis ſortir un pus des plus âcre & mordicant, d'une odeur des plus inſuportable. Je crus être obligé de me ſervir de la teinture de myrrhe, & je couvris l'ulcere d'un plumaſſeau, chargé d'un digeſtif animé de ſtyrax liquide. Je continuai ce panſement pendant quinze jours ſans que le pus changeât en bien ; au contraire il n'en devint que plus clair & plus puant. Le peu de ſuccès de ces panſemens, & la crainte, tant d'une carie très-prochaine à la rotule, que de la deſtruction des ligamens capſulaires, je crus être obligé d'en faire l'extirpation : je m'y reſolus d'autant plus que je ne voyois d'autre parti à prendre dans un danger ſi imminent, & qu'à cette incommodité près, la malade étoit d'un aſſez bon tempérament.

Je fis l'opération le 18 Mars, elle dura quatre minutes, ſans aucun accident dangereux. Le premier panſement ſe fit à l'ordinaire, & je ne levai l'appareil que le troiſieme jour. La plaie, autant belle que je la pouvois ſouhaiter, fut couverte d'un plumaſſeau chargé de digeſtif ſimple. Deux heures après on vint m'avertir que la malade perdoit tout ſon ſang ; l'hémorragie étoit ſi grande, que je ne pus voir d'où elle procédoit. J'appliquai le tourniquet à la partie inférieure de la cuiſſe, dans l'eſpoir

qu'il me ſeroit poſſible de pratiquer la ligature d'un vaiſſeau ; mais la choſe étoit impraticable ; l'élévation de la rotule ne permettant pas de ſaiſir les tibiales, les ſeules arteres qui puſſent verſer une ſi grande quantité de ſang ; je n'avois pas de champignon de chêne : j'enveloppai dans la charpie, de l'alun calciné, & je tamponnai le plus fort qu'il me fut poſſible ; je lâchai une heure après mon tourniquet, & je continuai de demi-heure en demi-heure, juſqu'à ce que je puſſe l'ôter tout-à-fait. Pour donner le tems au vaiſſeau de ſe contracter par ſon extrêmité, & au caillot de s'y conſolider, je ne levai l'apareil qu'au bout de quatre jours, & je ſaignai la malade deux fois au bras. Je trouvai la plaie belle & vive ; je panſai pendant huit jours avec un digeſtif ſimple ; je purgeai le neuvieme ; le pus devint louable : je continuai les mêmes panſemens & la purgation, à quatre ou cinq jours d'intervalle. Le cinquieme dimanche elle fut en état d'aller à l'égliſe ; & le ſixieme dimanche, ſe tranſporter à une lieue de diſtance, pour ſatisfaire à ſa dévotion. Depuis ce tems elle ſe porte très-bien.

OBSERVATION

Sur une Hydatide ſurvenue à la ſuite d'un Circocele, adreſſée à M. GILET, *Chirurgien de la Marine du département de Nantes, par M.* BISSON, *ſon éleve, Maître-ès-Arts, & Chirurgien réſidant a Paris.*

La ſingularité de la maladie, les cauſes qui l'ont produite, la façon dont on l'auroit pu prévenir, en obviant à ces cauſes; les réflexions ſur ces mêmes cauſes, enfin l'opération par laquelle on a enlevé cette maladie, pouvant être de quelque utilité dans la pratique, on s'eſt déterminé à en donner la deſcription.

Un jeune homme de vingt-ſix ans, d'un tempérament bilieux, mélancolique, intérieur, inquiet, preſque toujours ſans raiſon; ingénieux, comme il le dit lui-même, à ſe forger de la peine, adonné à une étude ſérieuſe, ſujet à des ſéchereſſes d'entrailles & à des conſtipations, fut attaqué, il y a deux ans, d'un circocele.

L'érétiſme habituel & naturel qui conſtitue ce tempérament, en conſéquence un ſang fouetté, & preſqu'à ſec, ont été les cauſes antécédentes & conjointes de cette

maladie ; ſi elles produiſent les autres engorgemens hémorrhoïdaux, hypocondriaques, combien mieux ont-elles pu faire naître des embarras dans les vaiſſeaux du cordon ſpermatique, autant foibles qu'ils ſont délicats, longs & dénués de point d'appui ? La conſtipation, ſuite néceſſaire des cauſes ſuſdites, n'y a pas peu contribué : elle auroit même été ſeule capable de les produire ; c'eſt ce que l'on peut aiſément appercevoir, en conſidérant le rapport qu'il y a des teſticules avec les inteſtins.

Perſonne n'ignore que les vaiſſeaux ſpermatiques, artere & veine, paſſent ſous l'inteſtin colon, à l'endroit de ſon repli, dans la région iliaque gauche. Si cet (*a*) inteſtin eſt diſtendu par les flatuoſités, ou farci par les excrémens, il eſt de néceſſité qu'il porte une compreſſion ſur ces vaiſſeaux. La

(*a*) Quand on cite les ventoſités pour cauſe de compreſſion, on n'avance rien que de vrai, & que l'expérience n'ait confirmé. M. Rufel ouvrit le corps d'un homme mort, à la ſuite d'une œdématie conſidérable des extrêmités inférieures. Il trouva le cœcum, de la groſſeur de la cuiſſe, diſtendu à ce point par de l'air, qui y étoit exactement empriſonné. L'œdeme, dans ce cas, étoit occaſionnée par la compreſſion de la tumeur ſur les veines iliaques : ici elle produit un engorgement ſanguin : la mécanique de la production de l'un & l'autre effet n'en eſt pas moins la même.

veine

veine, dans laquelle la marche du ſang eſt naturellement lente, & qui n'a point d'action, étant ainſi comprimée, devra donc ſouffrir un engorgement qui augmentera plus ou moins par le ſang qu'elle reçoit ſucceſſivement, & auquel il ne lui eſt plus permis de livrer un libre cours. Ne ſeroit-ce pas de cette compreſſion, plus douce à la vérité, mais continuelle, puiſque les excrémens tiennent toujours la même route, que dépendroit un phénomene, autant ſingulier, qu'il eſt peu remarqué & paroît moins digne d'attention : je veux dire la groſſeur d'un teſticule plus conſidérable d'un côté que de l'autre? Il n'y a aucun lieu d'en douter ; & l'infaillibilité de cette induction eſt prouvée par cette diſproportion qui ſe trouve conſtamment au teſticule gauche, auquel elle n'eſt généralement reſpective que (*a*) parce qu'il eſt ſeul ſujet à la com-

(*a*) Cette obſervation eſt preſqu'invariable dans les ſujets du tempérament qui vient d'être décrit : j'en ai pluſieurs exemples. Je pourrois dire plus : que les cauſes mentionnées, non-ſeulement ſont capables de produire le circocele, &c. mais encore donner lieu à la hernie inguinale. Je connois un jeune homme, dont la région iliaque gauche, par une ſuite de conſtipations & de ventoſités, a été diſtendue de façon que l'anneau eſt dilaté & ouvert au point de faire appercevoir des diſpoſitions très-prochaines à cette maladie, qui arriveroit infailliblement par la moindre cauſe déterminante.

preſſion du colon, qui ne peut avoir lieu que de ce côté-là. C'eſt donc par ce moyen que cette varice, qu'on nomme ici circocele, par rapport aux vaiſſeaux où elle ſe trouve, a été produite.

Mais comme une maladie ne ſauroit ſubſiſter quelque-tems, en troublant l'économie de la machine, ſans attirer des accidens, il a donc dû néceſſairement arriver des déſordres ſecondaires. On ne devoit s'attendre qu'à l'œdeme, puiſque c'eſt le ſort des veines comprimées : on vient de le voir. L'hydrocele par infiltration ou par épanchement, en eût ſans doute été une ſuite, ſi la texture très-ſerrée des ſolides n'avoit préſenté des mailles trop étroites, pour favoriſer la tranſudation de la ſéroſité : il en eſt arrivé autrement; car il falloit qu'il réſultât un effet; les vaiſſeaux lymphatiques recevant continuellement de l'artere ſanguine, ſans pouvoir ſe décharger dans les veines du même genre obſtruées, ont été engorgés à leur tour. La rupture, ni l'exudation n'ayant pas lieu, il s'eſt fait une dilatation de ces vaiſſeaux, une hydatide, que l'on pourroit nommer varice, comme aux vaiſſeaux ſanguins-veineux, & qui peut-être étoit un anévriſme vrai d'une artere lymphatique.

Les accidens qui accompagnerent cette maladie compliquée, ne furent pas violens :

la fievre étoit légere, la douleur ſupportable; une ſorte d'engourdiſſement plus important que douloureux, qui partoit du teſticule, après s'être étendu juſqu'à la région lombaire, ſe répandoit dans toute l'extrêmité inférieure du même côté. On diſtinguoit aſſez facilement au toucher le circocele, comme un nœud, de la groſſeur d'une noiſette, au milieu du cordon des vaiſſeaux ſpermatiques. Des deux tumeurs dont on vient de parler, le circocele étoit alors le ſeul connu; la petiteſſe de l'autre, empêchant qu'elle ſe manifeſtât, ne la faiſoit pas même ſoupçonner.

Le malade effrayé, en jugeant avec raiſon de la conſéquence de la maladie par ſon ſiege, ne tarda pas à demander du ſecours. Un célebre Chirurgien qui le vit d'abord, lui preſcrivit les délayans en abondance : pour tout topique, il lui fit faire de légeres frictions mercurielles, ſouvent répétées ſur la tumeur, & les ſeconda d'un ſuſpenſoire pour ſupporter le teſticule, qui, abandonné à lui-même par la flaccité du ſcrotum, fatiguoit conſidérablement le cordon par des tiraillemens : il recommanda ſur-tout l'uſage des lavemens adouciſſans & leur répétition.

Ce ne fut pas ce dernier ſecours qui eut le moins de part à la guériſon du circocele; car à peine le malade s'en fût-il ſervi qu'il

commença à appercevoir de la diminution. La facilité avec laquelle la nature ſeconda l'effet de ce remede, ne prouve-t-elle pas qu'on a été fondé à reconnoître, comme cauſe éloignée de cette maladie, la conſtipation & la ſéchereſſe des inteſtins? Auſſi cette réflexion paroît-elle venir tout naturellement. Que ſi les lavemens ont été de quelque utilité dans la cure radicale, ils auroient bien pu opérer la prophylactique, & exempter le malade de cette indiſpoſition, qui eſt une ſuite de l'indifférence pour ces petits ſecours, dans un tems de beſoin. Après quinze jours d'uſage de ces différens remedes, la tumeur avoit fait des progrès preſque accomplis vers la réſolution : alors on ne mit ſur la partie qu'un emplâtre fondant; & quelque-tems après, la diſſipation de l'engorgement étant parfaite, le malade fut regardé comme guéri.

Il l'eût été en effet, ſi cette maladie avoit été ſeule; mais comme il en reſtoit une autre, il ne fut affranchi que d'une partie des accidens. La douleur ſourde ou fourmillement dans la cuiſſe & la région lombaire, continua à ſe faire ſentir. Cette légere incommodité, que ce jeune homme imputoit à la ſenſibilité que les parties affectées pouvoient avoir réſervée, ne lui parut pas digne de ſon attention. Cependant, au bout de quelque-tems, la perſévérance de ces ſymp-

tômes l'étonna : il en chercha la cauſe, & la découvrit, en obſervant le teſticule, dans une petite tumeur de figure & de groſſeur lenticulaire, qui étoit attachée à la baſe de l'épididime, par un pédicule étroit, & de la longueur d'une ligne. Lorſqu'il eut reconnu cette tumeur, il ſe détermina à ſe remettre à l'uſage des remedes, pour la faire diſſiper comme la précédente. Ce jeune homme ayant quitté l'endroit où il étoit, dans le tems de ſa premiere cure, & ne pouvant pas ſe procurer les ſecours de ſon Chirurgien, me fit appeller : un haſard qui me fit connoître à lui, me fournit l'occaſion de le traiter de ſa maladie ultérieure.

Lorſque j'eus été inſtruit de toutes les circonſtances qui l'avoient précédée, & que j'eus touché la tumeur, je ne pus que conjecturer qu'elle étoit un ſarcocele ou une hydatide. J'opinai ſur-tout pour la derniere : ſa forme, le même volume qu'elle conſervoit depuis très-long-tems, ſa rénitence, la liberté qu'elle avoit de flotter en tout ſens, par la longueur de ſon pédicule, furent les diagnoſtics qui m'appuyerent dans cette idée. Quelle qu'elle dût être, n'étant pas de nature à ſuppurer, l'indication ne fut pas difficile à ſaiſir : la réſolution étoit le ſeul parti qu'il y eût à prendre. Pour cet effet, j'appliquai ſur tout le ſcrotum un emplâtre fondant, & fis ſoutenir la partie

par le ſuſpenſoire. Je conſeillai au malade de ſe tenir le ventre libre, & je le purgeai de tems en tems avec des purgatifs propres à la même fin : ces remedes furent continués long-tems, mais infructueuſement. La petite tumeur réſiſta toujours, ſans dégénérer de ſon état, ni par diminution, ni par augmentation. La réſolution à la vérité étoit alors impoſſible : l'épaiſſeur des parois du kiſte formé par le vaiſſeau, étoit, comme on le verra, trop conſidérable, & en conſéquence ſon action organique trop affoiblie, pour qu'il fût ſenſible à l'impreſſion des remedes qui auroient pu l'opérer. Le malade, après pluſieurs mois de ce traitement, ſans apparence de mieux, s'en ennuya, & découragé, il reſta pendant quelques autres jours ſans ſe rien faire; mais les fourmillemens ou douleurs ſourdes, dont on a fait mention, retraçant ſans ceſſe abſolument l'idée d'une maladie exiſtante; les inquiétudes qui en réſultoient, & qu'il étoit enclin à aggraver, l'obſéderent au point de mettre ſa patience à bout, & de lui faire prendre la réſolution de s'en faire délivrer, à quelque prix que ce fût. Il me demanda donc ce qui reſtoit de plus à faire pour y parvenir. Je lui répondis que je connoiſſois encore un moyen, mais violent, & qui alloit peut-être l'effrayer; que c'étoit l'extirpation par l'inſtrument tranchant : il n'en

fut point ébranlé. Il ſouſcrivit fermement à ce parti, comme l'unique, dans la vue d'en obtenir ſa guériſon, & nous aſſignâmes un jour pour l'opération.

Quoique je fuſſe bien perſuadé que l'expédient que je lui propoſois étoit le ſeul, l'incertitude de ſa juſteſſe & de ſon ſuccès fixa ma réflexion : je n'oſai pas le mettre en exécution trop légérement, & ſans me faire étayer dans le jugement que j'en avois porté. La nature de la maladie, le voiſinage de parties délicates, & qu'on ne ſçauroit trop ménager, valoient bien la peine que je priſſe des ſûretés. J'appellai en conſultation M. Louis. Après lui avoir fait l'expoſé de la maladie, des circonſtances qui y avoient donné lieu, & lui avoir communiqué le deſſein où j'étois d'extirper cette petite tumeur, à la ſollicitation du malade, il conſeilla de débuter par l'uſage des emplâtres fondans, & expoſa qu'on pouvoit gagner beaucoup en les employant d'abord; mais lorſque je lui eus appris qu'on s'en étoit ſervi pendant long-tems, qu'ils avoient été ſecondés par d'autres remedes, & que la maladie, dont je lui indiquai la date, avoit toujours éludé leur efficacité, il dit que puiſqu'elle étoit de nature à ne reconnoître aucun autre remede que l'extirpation, le malade y étant réſigné, on pouvoit la faire avec ſûreté, là, comme en toutes autres parties.

Je ne dus pas peu me féliciter de me trouver d'accord avec ce célebre maître, ſur l'indication que préſentoit alors cette maladie. Le jugement qu'il porta ſur ſa nature favoriſa auſſi amplement mes conjectures ſur ce même ſujet ; car il aſſura que la tumeur ne pouvoit être qu'une hydatide : ce qui fut confirmé par l'inſpection qu'on en fit, après qu'elle fût extirpée.

Appuyé de ſon avis, je n'héſitai plus à me déterminer à l'opération ; je n'eus pas beſoin de beaucoup d'inſtrumens pour l'exécuter. Une lancette armée d'une bandelette, à la façon du lithotome ordinaire, des pincettes & des ciſeaux, furent ceux dont je me munis : je fis reſter le malade dans le lit ; car l'en ayant voulu faire ſortir, afin d'être moins gêné, le ſcrotum ſe contractoit tellement par le contact de l'air, & je crois bien par un peu de crainte, qu'il n'étoit plus poſſible de diſtinguer & de ſaiſir la petite tumeur : ce que la chaleur du lit, & la moiteur qu'elle procure, permit très-bien.

Pour faire l'opération, je fixai entre le pouce & le doigt indice, la tumeur ; & ſur ce dernier doigt, poſé deſſous l'autre, en le débordant de quelques lignes, afin de prêter un point d'apui & de jetter le teſticule en dehors, en le laiſſant un peu pendre, pour allonger l'eſpace intermédiaire de la tumeur à l'épididime, je fis une inciſion

avec la lancette, au ſcrotum & au dartos : je ne tardai pas à arriver à l'enveloppe de la tumeur, qui lui étoit fournie par ſes tuniques, vaginale & albuginée : à peine fut-elle ouverte, qu'il en ſortit une ſérosité très-limpide, & en petite quantité. Je crus que ce dégorgement venoit de la tumeur, & qu'il ſe faiſoit par une ouverture que je pouvois avoir faite à ſa baſe; mais la ſentant encore integre entre mes doigts, je ne conſervai pas long-tems cette idée : l'eſſentiel de l'opération reſtoit encore à faire. Je continuai donc en portant plus profondément les coups d'inſtrument, & je ſentis qu'il rencontroit un petit corps, qui étoit tendu & qui réſiſtoit; c'étoit le pédicule : auſſi-tôt qu'il fut coupé entiérement, le teſticule qu'il ſoutenoit avant ſa ſection, tomba plus bas par ſon poids, & la tumeur qui n'avoit point d'adhérence dans la poche qui la contenoit, ſe préſenta facilement à l'ouverture des tégumens : il ſuffit de la preſſer modérément entre les deux doigts. Au premier examen, on l'auroit priſe volontiers pour être de nature cartilagineuſe : ſa poliſſure, ſa blancheur, & la dureté par le fluide comprimé qu'elle renfermoit, paroiſſoient l'indiquer : indépendamment on inſiſta pour l'hydatide, & bientôt on vit qu'on ne s'étoit pas trompé; car, après l'avoir ouverte, elle laiſſa échapper une eau très-claire, &

s'affaiſſa. Le kiſte qui étoit formé par le vaiſſeau lymphatique, étoit beaucoup plus épais que dans l'état naturel : la cauſe qui épaiſſit tous les kiſtes des ſtéatomes, athéromes, &c. avoit contribué à l'épaiſſeur de celui-ci.

La plaie donna peu de ſang : on jetta ſur le ſcrotum de l'eau froide, pour le relever de ſa flaccité, & afin qu'il ne ſe fît pas un épanchement ou une infiltration de ſang dans ſa capacité, par l'ouverture de quelque petit vaiſſeau intérieur. Un plumaſſeau couvert de baume d'Arcæus, & des compreſſes trempées dans un défenſif de vin aiguiſé de ſel ammoniac, & ſoutenues par le ſuſpenſoire, firent tous les frais de l'appareil. On continua le même traitement par la ſuite, & le malade guérit en quelques jours, ſans qu'il ſurvînt d'accidens, ni même de ſuppuration bien ſenſible.

VERTUS

De la Plante appellée Sibadilla *par quelques-uns*, Cevadilla Mexicanorum, planta Mexicana hordeolum, *par M. LOTTINGER, Docteur en médecine à Sarbourg.*

Cette plante vient du Mexique, comme le porte ſon nom ; les Eſpagnols en font

commerce, & c'eſt d'eux que nous la tenons. Je n'ai point vu ſa tige, mais ſeulement les gouſſes ou capſules qui renferment une petite ſemence noire, aſſez ſemblable à celle du cerfeuil ; elle tient à une plante qui porte un épi ſemblable à celui de l'orge. Ces capſules miſes en poudre fine, outre pluſieurs vertus, comme celle de faire éternuer avec violence, ainſi que je l'ai ſouvent obſervé, ont éminemment celle de faire mourir ou d'extirper la vermine & ſa ſemence. J'en ai fait l'expérience ſur plus de cent perſonnes : je l'ai donnée dans les écoles où il ſe trouvoit beaucoup de pauvres ; je m'en ſuis ſervi pour ceux de l'hôpital de cette ville, & je puis aſſurer qu'elle n'a jamais manqué ſon effet. Je connois nombre de familles à qui je l'ai donnée, & qui, pour en avoir fait uſage une fois ou deux, n'ont plus connu cette incommodité ; une pincée ou deux ont d'ordinaire ſuffi, non-ſeulement pour quelques mois, mais encore pour pluſieurs années.

Un effet auſſi ſûr, auſſi prompt & auſſi conſtant, la modicité du prix de cette poudre, l'uſage univerſel dont elle pourroit être, la facilité d'en avoir & de la conſerver, m'ont fait depuis long-tems ſouhaiter qu'elle fût plus connue qu'elle ne l'eſt aux pauvres pour leurs beſoins, aux riches pour en faire la charité aux malheureux, dans

les hôpitaux pour les malades convaleſcens, & dans les armées pour le ſoldat.

Je ne dirai rien pour faire voir de quelle utilité elle y ſeroit, je prie ſeulement de faire attention aux incommodités qui réſultent de la mal-propreté.

Celle dont je parle, ſi commune dans les armées & dans les hôpitaux, après la plupart des maladies, eſt ſans contredit une des choſes qui afflige le plus le ſoldat, & qui met les uns hors de ſervice, & retarde la convaleſcence des autres.

L'on en conviendra ſi l'on réfléchit ſur l'utilité d'un ſommeil doux & tranquille, & ſur les inconvéniens & ſur les ſuites fâcheuſes d'un ſommeil preſque ſans ceſſe interrompu. Dix ou douze deniers (*a*), peut-être moins, doivent ſuffire pour mettre à couvert des incommodités dont je viens de parler; il n'eſt queſtion que d'appliquer, ſoit ſur la tête, ſoit ſur d'autres parties, cette poudre ſpécifique.

Une attention que l'on doit avoir, c'eſt de bien envelopper la poudre, crainte qu'elle ne s'évente; car dans ce cas elle ne feroit

(*a*) La livre de Cévadille ſe vend dans cette province trois livres douze ſols. Je penſe que dans les villes maritimes ou méridionales elle ne coûte pas plus de trois livres, & peut-être moins : à trois livres, ce ſeroit moins de ſix deniers, attendu qu'un gros doit ſuffire pour une perſonne.

aucun effet ; pour parer à cet inconvénient, il conviendroit de ne la mettre en poudre qu'à meſure que l'on voudroit s'en ſervir. Cette poudre eſt extrêmement cauſtique & brûlante ; on ne s'en ſert jamais intérieurement, mais on en applique ſur les ulceres putrides, pour ronger les chairs baveuſes ; ſur les parties attaquées de gangrene, elle produit le même effet que le ſublimé : on la tempere avec l'eau de plantain.

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail ; je crois celui-ci propre à faire pénétrer dans mes vues, & à remplir l'objet que je me ſuis propoſé.

AVIS

Sur la poudre du ſieur AILLHAUD.

Depuis que M. Thierry, notre Confrere, a fait part au public de ſes réflexions ſur l'uſage dangereux de la poudre d'Aillhaud, il a reçu différentes lettres de la Province, où on lui détaille les effets funeſtes que cette poudre a produits dans pluſieurs occaſions. M. Rochard, Chirurgien-Major de l'Hôpital de Belle-Iſle-en-mer, a été témoin d'une mort inopinée, occaſionnée par cette poudre. M. de la Forcade, Bachelier de Sorbonne, Chanoine de la Collégiale

de S. Martin de Meaux, mourut le 16 Janvier 1751, après avoir pris de la poudre d'Aillhaud, dans un délire & un érétiſme conſidérables, & des convulſions affreuſes. Ce fait, réuni à bien d'autres, nous oblige de conſeiller aux perſonnes crédules qui ſe livrent trop facilement à un pareil remede, de ſe tenir en garde contre ſes effets, ſi elles aiment à jouir de la vie. Voici la recette de cette poudre, telle qu'on l'a envoyée de Province à M. Thierry.

Recette des poudres d'Aillhaud, telle qu'on l'a envoyée à M. Thierry, par une Lettre datée du 12 Août 1759.

℞. De l'Auréole paſſée au vinaigre, une liv.
Des fleurs de Sureau,
D'Abſinthe,
De Véronique,
De Verveine,
De Pervenche, de chaque une livre & demie.
De la Menthe de jardin, quatre onces.
Du Diagrede ſulfuré,
De l'Aloës hépatique,
De la Gomme-gutte, de chaque une livre & demie.
De la manne deſſéchée, deux livres.

Faites une poudre. La doſe eſt de 12 grains pour les enfans d'un an, & d'un gros pour les adultes.

AVIS

Sur une Jambe de Bois d'une nouvelle invention.

M. Beaulaton, Avocat au Parlement, demeurant à Montaigu-lez-Combrailles, près Monluçon, a été obligé de se faire amputer une jambe à l'âge de dix-sept ans : il ne put marcher qu'à l'aide d'une jambe de bois, fort mal construite, ce qui le gênoit beaucoup. Il essaya inutilement d'en faire faire d'autres par les plus habiles Sculpteurs ; elles ne lui furent pas plus avantageuses. La nécessité lui donna de l'industrie : il en imagina & fit exécuter une dont il se sert à présent avec beaucoup d'aisance. Cette jambe est conformée comme la naturelle ; elle ne fait point de bruit en marchant, elle ne gêne pas le mouvement du genou, ni celui de la rotule ; on peut descendre & monter facilement, & faire, en un mot, tous les mouvemens que l'on fait avec les jambes : elle est facile à mettre & à quitter ; il ne faut qu'une espece de ceinture pour la porter ; elle ne produit aucune difformité : cette jambe artificielle est d'un prix & d'un entretien modiques.

M. Beaulaton, en homme de bien, s'offre à faire part de sa découverte, & à procurer les mêmes avantages que ceux dont il jouit, à ceux qui ont eu le malheur de perdre une jambe, soit pour la patrie, soit par accident ou par maladie.

LIVRES NOUVEAUX.

Œuvres métallurgiques de Chrétien-J. Orſchall, Inſpecteur-Général des Mines & Fonderies du Landgrave de Heſſe, 1 vol. *in*-12. A Paris, chez *Hardi*, Libraire, rue S. Jaeques. Prix, relié, 3 livres.

Obſervations médicinales, par M. Charles Peyroux, Maître en chirurgie, premiere partie. A Paris, chez *Boudet*, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques. Prix, broché, 1 l. 4 ſ.

Eloges de MM. Baſſuel, Malaval & Verdier, Chirurgiens de Paris, prononcés aux Ecoles de chirurgie, par M. Louis, Chirurgien-Major-Adjoint de la Charité, Cenſeur royal, &c. A Paris, chez *Cavelier*, Libraire, rue S. Jacques. Prix, broché, 1 liv. 4 ſ.

M. Louis a ſu réunir dans ces Eloges le talent d'inſtruire à celui de plaire. On y trouve des détails vrais & utiles, des réflexions juſtes, des traits hiſtoriques & intéreſſans, des préceptes judicieux, & des diſcuſſions très-importantes ſur pluſieurs points de la chirurgie théorique & pratique, de façon qu'on peut dire que l'Auteur n'a pas ſeulement le mérite d'avoir fait briller les ſujets qu'il a traités, mais même de s'être rendu très-inſtructif à tous les Chirurgiens.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

SEPTEMBRE 1759.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
1	10	16	11	28	1	0	O. médiocre.	Serein le mat. couv. à midi.
2	11	17	13				S. très-fort par intervalles.	Beauc. de nuages.
3	10	18	16				S-E. médiocre.	Serein le mat. couv. le soir.
4	12	18	14		3		O. *idem.*	Beauc. de nuages.
5	12	14	15				S-S-E. *idem.*	Couv. pet. pl. presque tout le j.
6	14	20	15			$\frac{1}{2}$	O. *idem.*	Beauc. de nuages.
7	14	20	16		4		*Idem.*	*Idem.*
8	14	21	16				O. au N-E. *idem.*	*Idem.*
9	13	21	16		3	0	E. méd.	Serein.
10	13	22	18		2	$\frac{1}{2}$	E. au O. *idem.*	*Id.* petit brouillard à 8 h. du s.
11	15						O. *idem.*	*Idem.*
12							*Idem.*	B. de nuag.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
13		22	19	28	3	0	*Idem.*	*Idem.*
14	16	23	15			$\frac{1}{2}$	S-O. *id.*	*Idem.*
15	14	19	13		4		N. *idem.*	*Idem.*
16	11	17	13		5		N-O. au N-E. *id.*	*Idem.*
17	10	18	14		4	0	N. au E. *idem.*	Peu de nuages.
18	10	19	14		3		O. *id.*	Beaucoup de nuages.
19	12	17	$11\frac{1}{2}$			$\frac{1}{2}$	O. au N. *idem.*	*Idem.*
20	8	16	11		2	0	E. fort le soir.	*Idem.*
21	8	16	11				*Idem.*	*Idem.*
22	8	15	10				N. très-fort le soir.	*Idem.*
23	8						N. méd.	*Idem.*
24	9	15	11		1	$\frac{1}{2}$	N. au O. *idem.*	*Id.* p. pl. fine par intervalles le mat. & le soir.
25	10	15	12		2	0	O. *idem.*	*Id.* pl. *Id.* un p. coup de tonnerre le soir.
26	10	15	12			$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Beauc. de nuag. qu. gouttes de pluie le s.
27	10	13	11			0	O. au E. & au S. *id.*	Couv. pl. méd. par interv. tout le jour.
28	9	17	13	28	1	$\frac{1}{2}$	S. au E. *idem.*	Beaucoup de nuages.
29	10	18	13				*Idem.*	*Idem.*
30	9	16	10		2	0	N. *idem.*	*Idem.*

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 23 degrés au-deſſus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-deſſus du même point : la différence entre ces deux termes eſt de 15 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 lignes, & ſon plus grand abaiſſement de 28 pouces 1 ligne : la différence entre ces deux termes eſt de 4 lig.

Le vent a ſoufflé 7 fois du N.
2 fois du N-E.
7 fois E.
2 fois du S-E.
3 fois du S.
1 fois du S-O.
15 fois O.
1 fois du N-O.

Il y a eu 3 jours de tems ſerein.
25 jours de nuages.
2 jours de couvert.
5 jours de pluie.
1 jour de tonnerre.
2 jours de brouillard.

Les hygrometres ont marqué une ſéchereſſe qui n'eſt pas ordinaire au mois de Septembre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1759, *par M.* VANDERMONDE.

La petite-vérole, qui avoit été assez bénigne le mois précédent, est devenue pendant celui-ci funeste. Il a régné quelques confluentes; l'ébullition étoit fougueuse & accompagnée d'une fiévre considérable, que ni les saignées répétées, ni les délayans, ni les anti-phlogistiques ne pouvoient calmer; l'éruption étoit tardive, les grains étoient petits, légérement élevés, quelquefois d'un rouge noirâtre: les émétiques soulageoient les malades, quand ils étoient placés à petite dose, comme fondans dans le période de la maladie. La suppuration étoit précédée pour l'ordinaire de violens maux de tête, de délire, & les boutons contenoient rarement un pus louable; c'est dans ce tems où les malades périssoient pour la plupart. Nous nous sommes bien trouvés d'une décoction légere de quinquina pour boisson, avec un peu de sel de nitre; cette espece de tisane sembloit favoriser la suppuration. Au reste il paroît que la gravité des accidens venoit du levain des premieres voies, qui traversoit la nature dans le travail qu'elle faisoit de celui de la petite-vérole.

Il y a eu quelques maux de gorge de peu de conséquence, quelques attaques de rhumatismes, & des dévoiemens séreux assez considérables. Ces derniers maux cédoient au régime, aux purgations, aux stomachiques

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Août 1759, par M. BOUCHER, Médecin.

Le retour des pluies, dès le commencement de ce mois, n'a pu déranger les travaux de la moisson, que la sécheresse antérieure avoit fort avancés. Il a plu par intervalles ou par grosses ondées les sept premiers jours du mois : delà jusqu'au 19 il n'y a eu que deux jours de pluie ; mais il a plu tous les jours depuis le 19 jusqu'au 25, & le reste du mois il y a eu une alternative de pluie & de jours sereins.

Le barometre a été observé, les trois quarts du mois, au-dessous du terme de 28 pouces ; mais il n'a descendu au-dessous que de peu de chose, si ce n'est un seul jour. Nous avons eu encore ce mois des chaleurs assez vives, mais qui n'ont point été de durée. Du 9 au 13 le thermometre a été observé, dans le point de la plus grande chaleur du jour, au-dessus de 20 degrés; le 11 & le 12 il a monté à 24 degrés : delà jusqu'à la fin du mois il ne s'est pas élevé au-dessus de 20 degrés, & il n'a été observé que trois jours à ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congé-

lation, & la moindre chaleur a été de 10 degrés : la différence entre ces deux termes eſt de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 1 ligne, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 7½ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 5½ lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du Nord,
7 fois du Nord vers l'E.
2 fois de l'Eſt.
2 fois du Sud-Eſt.
5 fois du Sud.
7 fois du Sud vers l'O.
9 fois de l'Oueſt.
9 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux, & 19 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de la ſéchereſſe tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Août 1759, par M. BOUCHER.

La diarrhée bilieuſe a été encore bien commune tout ce mois ; le *cholera-morbus* s'y eſt joint ; mais cette derniere maladie a été moins générale : les aſtringens & les cordiaux ont été, dans l'une & l'autre maladie, le plus ſouvent pernicieux.

La petite-vérole ne s'eſt guere étendue, & n'a pas été meurtriere : il n'en a pas été

de même de la fievre rouge & de l'eſquinancie grangréneuſe, qui ont fait beaucoup de ravage parmi les enfans.

La fievre putride maligne a attaqué certains quartiers de la ville, ainſi que la campagne. Elle s'eſt emparée, tout au commencement du mois, des demoiſelles penſionnaires d'une communauté conſidérable de cette ville : cette fievre n'a pas été du genre des fievres à éruptions. Une demoiſelle de ſept à huit ans, par laquelle elle a commencé, a eu une éruption miliaire rouge ; mais elle étoit vermineuſe : le pouls petit & fréquent, même dans le premier période de la maladie, n'a pas permis de pouſſer les ſaignées au-delà de deux, ſi ce n'eſt dans une ou deux demoiſelles à qui on en a fait une troiſieme, quoiqu'il y eût le plus ſouvent oppreſſion à la poitrine ou à la région épigaſtrique. On a tiré un parti conſidérable des épiſpaſtiques appliqués aux extrêmités inférieures, & gradués ſelon la violence des ſymptômes & l'abattement ou l'affaiſſement : dans ce dernier cas l'application des cantharides aux jambes a très-bien réuſſi ; on s'eſt encore bien trouvé en pareil cas des émétiques, lorſqu'une langue chargée en a d'ailleurs indiqué l'uſage. La criſe a eu communément lieu par les ſelles. La maladie, dans une ſeule demoiſelle, s'eſt terminée par une parotide critique, qui a beaucoup ſuppuré ;

& il y a eu le plus ſouvent une expectoration purulente & ſalutaire dans celles qui avoient de l'oppreſſion à la poitrine. De vingt malades au moins que j'ai traitées dans cette maiſon, pas une n'a ſuccombé, quoique pluſieurs aient été très-mal ; ce qui prouve que la malignité n'étoit pas du plus haut degré.

Il a régné auſſi pendant ce mois, tant à la campagne qu'à la ville, des fievres intermittentes malignes, les unes tierces, les autres doubles-tierces ou hémitritées, dont les accès étoient longs & orageux, avec délire ou aſſoupiſſement comateux, & ſuivis de ſueurs colliquatiques ; il y avoit ſouvent des ſelles ſéreuſes & fétides, & quelques-unes rendoient des vers ; il ſe faiſoit dans certains malades, pendant les accès, une éruption miliaire rouge, qui diſparoiſſoit dans les intervalles de la fievre. On a été obligé, pour mitiger la fougue ou la violence de ces accès, d'avoir recours de bonne heure aux décoctions de quinquina, rendues aigrelettes avec quelqu'acide végétal.

JOURNAL

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal & Membre de l'Institut de Bologne.

. . . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . .
Marc. Manil. Astronom. lib. 1, v. 63. 64.

DECEMBRE 1759.

TOME XI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DECEMBRE 1759.

IIIe ET DERNIER EXTRAIT.

Medical Obſervations and inquiries by à ſociety of Phyſicians in London, *vol.* 1 ; c'eſt-à-dire, *Recherches & Obſervations de Médecine, par une Société de Médecins de la ville de Londres, tome premier.*

LE premier des articles dont il nous reſte à rendre compte dans ce dernier extrait, contient l'hiſtoire d'une femme des environs de Mons en Hainault, qui, depuis près de dix-huit ans, dormoit réguliérement dix-ſept ou dix-huit heures par jour ; dans tout

cet intervalle, elle n'avoit joui d'un ſommeil naturel que pendant quatre mois; & une autre fois elle eut ſept accès de fiévre tierce, qui la tinrent ſi bien éveillée, qu'elle dormoit à peine deux ou trois heures par jour: dans tout le reſte de ce long eſpace de tems, ſon ſommeil étoit ſi profond, que rien n'étoit capable de l'éveiller; les ſons les plus aigus, & les douleurs les plus vives étoient ſans effet: ce qu'il y avoit de ſingulier, c'eſt que ſi on lui mettoit quelque liquide dans la bouche, par le moyen d'un entonnoir, elle l'avaloit, comme ſi elle eût été éveillée; mais tous ſes membres étoient roides & immobiles: ce ſommeil avoit encore cela d'extraordinaire, qu'il commençoit tous les jours à deux ou trois heures du matin, & duroit juſqu'à ſept ou huit heures du ſoir, de ſorte que cette malheureuſe femme n'avoit pas vu la lumiere du ſoleil depuis très long-tems. Cette lumiere avoit-elle quelque influence ſur ſes organes? Peut-on lui attribuer ce ſommeil extraordinaire? C'eſt ce que nous n'oſerions décider.

Dans l'article ſuivant, un Eccléſiaſtique, d'un tempérament robuſte, & d'une vivacité extraordinaire, mais qui menoit une vie ſédentaire, étant très-appliqué à l'étude, rend compte à M. Graham d'une affection ſcorbutique, qu'il avoit portée à la

jambe pendant plus de vingt ans ; affection qui avoit réſiſté à toute ſorte de remedes, dont il n'avoit ceſſé de faire uſage pendant tous ce tems, & qui céda enfin à l'eau de chaux, priſe à la doſe de trois chopines par jour.

Il y a peu d'exemples de paralyſies guéries par la cauſe même qui les produit ; en voici cependant un que M. Ruſſel a obſervé à Alep. Un jeune homme de vingt-ſix ans, grand, mince, & d'un tempérament atrabilaire, fut attaqué tout-à-coup d'un violent mal de tête, qui le laiſſa ſans mouvement & ſans ſentiment ; il revint cependant de cet état au bout de quelques heures ; mais le mal de tête perſiſta, & il retomba bientôt dans un accès ſemblable au premier. Pendant l'accès, il avoit tout le côté gauche du viſage auſſi rouge que de l'écarlate : la cornée opaque ne l'étoit pas moins que le reſte ; le pouls & la reſpiration étoient aſſez naturels ; en un mot, il avoit l'air d'un homme plongé dans un profond ſommeil : la rougeur du viſage & de l'œil diminuoit conſidérablement avec l'accès ; les ſaignées, les ventouſes, les véſicatoires, les lavemens irritans furent employés preſque ſans ſuccès, & cet homme eut pendant quinze jours deux accès par jour : dans l'intervalle des accès, ſon côté gauche tomboit en paralyſie ; mais cette paralyſie étoit diſſipée par

l'accès ſuivant ; cependant il lui reſta une hemiplégie qui affectoit tout le côté gauche : les remedes qu'on lui fit rétablirent le mouvement dans ce côté ; il n'y eut que la jambe qui reſta toujours paralytique. Au bout d'un an & un jour, qu'il s'étoit aſſis dans ſa boutique, il ſentit qu'il pouvoit remuer ſa jambe ; il ſe ſoutint même deſſus, ce qui ne dura qu'un inſtant : la nuit ſuivante il eût un accès d'apoplexie, pendant lequel ſa jambe fut agitée de fortes convulſions ; cet accès revint le lendemain, & la nuit ſuivante, le dernier emporta entiérement la paralyſie ; & il y a huit ans que cet homme jouit du mouvement de cette jambe comme de l'autre.

A ce ſujet, M. Ruſſel rapporte l'hiſtoire d'une autre paralyſie, qui eut cela de ſingulier, que le mouvement du bras recommença par les doigts, s'étendit & enſuite par dégrés à tout le bras, tandis que celui de la cuiſſe & de la jambe commença par les muſcles les plus voiſins du tronc, & s'étendit enſuite à la cuiſſe & au pied, en ſens contraire du bras.

On a pu voir dans notre ſecond extrait, que M. Fordye avoit employé, avec le plus grand ſuccès, le quinquina dans les affections écrouelleuſes. M. Fothergill donne ici de nouvelles obſervations qui confirment cette doctrine. En général, il réſulte de ſes

obſervations qu'on peut employer ce remede non-ſeulement avec sûreté, mais même avec avantage, dans pluſieurs affections ſcrophuleuſes; qu'il emporte ordinairement les ophthalmies invétérées; qu'il réſout fréquemment les tumeurs de ce genre, lorſqu'elles ne ſont pas trop anciennes, ou du moins qu'il en arrête le progrès; qu'il guérit l'enflure des lévres, les gales produites par cette cauſe, & qu'il corrige les diſpoſitions ſcrophuleuſes. M. Fothergill prend occaſion de ſes obſervations, pour faire quelques remarques ſur l'action des remedes qu'on a employés juſqu'ici contre cette maladie; ces remedes ſont ordinairement de nature ſaline: or tous les ſels étant expoſés à ſouffrir du dérangement dans l'eſtomac, on peut rarement ſe promettre qu'ils portent toute leur vertu juſques dans le ſang; d'ailleurs l'affection écrouelleuſe étant toujours accompagnée d'un relâchement général de tous les ſolides, & d'un épaiſſiſſement des humeurs, ſur-tout de celles qui ſont contenues dans un certain ordre de vaiſſeaux, on ne peut guere ſe promettre que les ſubſtances ſalines conſervent leur vertu irritante & tonique, au-delà des premieres voies. M. Fothergill penſe donc que, quelque éloigné que ſoit de l'eſtomac le ſiége des maladies chroniques, on ne réuſſit jamais plus sûrement à les déraciner,

qu'en rétabliſſant l'eſtomac ; en effet, ſi les digeſtions ſe font bien, le chyle eſt bien conditionné : le ſang produit de ce chyle eſt naturel ; les ſécrétions, la nutrition & les excrétions ſe font réguliérement, d'où doivent s'enſuivre la ſanté, la vigueur & l'activité ; par conſéquent la maladie doit ceſſer néceſſairement : le contraire doit arriver, ſi les digeſtions ſe font mal, malgré tous les ſpécifiques qu'on pourroit employer, à moins qu'une partie de leur action ne ſervît à corriger les vices de l'eſtomac, d'où il eſt aiſé de conclure que le quinquina étant par ſon amertume & par l'adſtriction qu'il produit, un des remedes les plus efficaces pour rétablir les digeſtions, il doit produire de très-bons effets dans la plupart des maladies chroniques. On m'objectera, continue M. Fothergill, que les écrouelles ſont produites par l'obſtruction des glandes lymphatiques, & qu'il eſt reconnu de tous les médécins, que le quinquina augmente les obſtructions. Il eſt vrai que Sydenham croyoit que ce remede étoit capable de produire des rhumatiſmes, n'ayant pas fait attention ſans doute, que les perſonnes ſujettes aux fiévres intermittentes, le ſont auſſi aux rhumatiſmes, & qu'elles paſſent aiſément de l'une de ces maladies à l'autre ; mais il y a bien de l'apparence que ſi on eût continué l'uſage du quiquina, on auroit emporté le

rhumatiſme, ou on en auroit prévenu le retour. Boerhaave n'a pas moins contribué que Sydenham à entretenir ce préjugé ; comme le quinquina qu'on débite en Hollande eſt ordinairement de la plus mauvaiſe eſpece, il n'eſt pas étonnant qu'il ſe ſoit prévenu contre un remede dont il n'avoit pu éprouver l'efficacité. Les expériences de M. Fothergill ſont bien propres à faire revenir de cette prévention. Il eſt conſtant qu'il n'a jamais obſervé que le quinquina produisît aucun mauvais effet, lors même que la maladie trop invétérée, reſiſtoit à ſon action ; cependant on auroit tort d'eſpérer qu'il réuſſira toujours ; par exemple, il n'a paru produire aucun effet, lorſque les os ont été affectés, ou lorſque les tumeurs ſcrophuleuſes ont été accompagnées de beaucoup de douleur, comme lorſqu'elles ſont ſituées dans les articulations ou dans quelque partie membraneuſe, parce qu'alors le périoſte eſt toujours de la partie. Ici le quinquina eſt ſans effet : il y a plus ; il ſemble augmenter les progrès du mal. M. Fothergill préfere de le donner en décoction, parce que c'eſt la forme la moins dégoûtante.

Nous allons rendre compte maintenant de l'hiſtoire d'un anévriſme de l'aorte, & des remarques de M. Hunter ſur cette maladie : un homme d'ailleurs bien conſtitué,

portoit depuis trois ans une tumeur oblongue entre les cartilages de la seconde & de la troisieme côte du côté droit; la peau qui la recouvroit avoit sa couleur naturelle: la tumeur étoit très-dure, mais elle disparoissoit lorsqu'on la pressoit, & pour lors le malade éprouvoit une vive douleur: on y sentoit & on y appercevoit même une pulsation très-sensible qui répondoit à celle du pouls; cette tumeur augmenta peu-à-peu, & trois mois avant sa mort, elle étoit de la grandeur de la main: alors la couleur de la peau sembloit indiquer le lieu où elle devoit percer; elle étoit pâle & œdémateuse; cette couleur devint de plus en plus foncée, & sa mollesse augmenta jusqu'environ six semaines avant sa mort, qu'on sentit un fluide prêt à s'échapper au travers d'une peau morte, de la grandeur d'une piece de douze sols. En effet, au bout de deux jours, il sortit d'abord une grande quantité d'eau, & ensuite un sang aqueux: on arrêta le sang par des compresses, mais il revint de tems en tems; la tumeur n'en fut point diminuée, & on appercevoit à peine l'ouverture par où cet écoulement s'étoit fait: la peau de cette partie devint séche & cornée, semblable à l'escarre produite par un cautere. Quinze jours avant sa mort cette peau morte commença à se détacher; il suintoit un peu de sang par la fente, suintement qui augmenta à mesure qu'elle s'agrandissoit.

La veille de ſa mort, cette eſcarre étoit entiérement détachée, & ne tenoit plus qu'au ſang coagulé qui rempliſſoit le ſac, & qu'on voyoit s'efforcer de vouloir ſortir à chaque pulſation du cœur: enfin il ſurvint une toux qui fit partir ce bouchon, & termina ſa vie.

Cette tumeur ayant été ouverte, on trouva l'intérieur du ſac, liſſe & poli; il étoit plein de ſang coagulé, & paroiſſoit formé par l'épaiſſiſſement du tiſſu cellulaire: au fond de ce ſac on voyoit le ſternum & les cartilages des côtes dépouillés de leur périoſte & de leur péricondre, & laiſſant une ouverture par où le ſac communiquoit avec l'aorte, qui étoit prodigieuſement dilatée: outre cette ouverture, il y en avoit une autre à la partie poſtérieure de cette artere, dans l'endroit où elle porte ſur les vertebres, qui étoient à nud, & même détruites en partie; le périoſte & les tuniques de l'artere étant entiérement détruites en cet endroit, les dernieres adhéroient fortement au périoſte: outre cela, la partie de cette artere qui répondoit à la trachée-artere, étoit mince & prête à crever, ſi le malade eût vécu plus long-tems.

M. Hunter voudroit qu'on diſtinguât trois eſpeces d'anévriſmes: l'anévriſme vrai, produit par la ſimple dilatation de l'artere, l'anévriſme faux, occaſionné par le déchire-

ment de ſes tuniques, & l'anévriſme mixte, produit par l'une & par l'autre de ces cauſes; l'anévriſme vrai ſe fait reconnoître par ſa figure oblongue, la force de ſes pulſations, & parce qu'il diſparoît entiérement, quand on le comprime. On peut diſtinguer deux eſpeces d'anévriſmes faux; l'un qu'on peut appeller *épanchement*, lorſque le ſang s'extravaſe dans le tiſſu cellulaire, il fait des progrès très-rapides, s'étend plus que tous les autres, & n'a preſque pas de pulſation; l'autre, qu'on peut déſigner par le nom d'*anévriſme circonſcrit*, reſſemble en tout à l'anévriſme vrai, dont on ne le diſtingue bien qu'après la mort, par la diſſection du ſujet: il eſt compoſé d'un ſac formé par le tiſſu cellulaire qui communique par une ouverture avec l'artere; la troiſieme eſpece ou l'anévriſme mixte ne ſçauroit être diſtingué, pendant la vie, de l'eſpece d'anévriſme faux, que nous avons appellé circonſcrit, ni de l'anévriſme vrai. Il peut ſe faire que ce ſoit la tunique externe de l'artere qui ſoit percée, & que l'interne ne faſſe que ſe dilater, ou que l'interne ſoit percée, & que l'externe forme le ſac; du moins cela paroît-il s'accorder avec la deſcription que les Auteurs nous ont donnée de ces tuniques.

M. Hunter demande s'il ne peut pas arriver, lorſqu'on pique l'artere au travers d'une veine, qu'il ſe conſerve une véritable anaſtomoſe entre ces deux vaiſſeaux; il croit du

moins en avoir vu un exemple. Les veines du pli du bras, & ſur-tout la baſilique, qui étoit celle qui avoit été ouverte, étoient conſidérablement dilatées, un pouce au-deſſus & un pouce au-deſſous de ce pli; lorſqu'on les vuidoit par la preſſion, elles ſe rempliſſoient de nouveau avec une promptitude étonnante, lors même qu'on appliquoit une forte ligature à l'avant-bras; mais elles reſtoient vuides, lorſqu'on appliquoit la ligature ſur l'ouverture de l'artere, ou qu'on continuoit la compreſſion: l'artere paroiſſoit battre avec plus de force, & on ſentoit dans la veine une eſpece de frémiſſement, qui diminuoit à meſure qu'on s'éloignoit de l'ouverture.

Quelques écrivains ont nié qu'il y eût d'anévriſme vrai; mais M. Hunter en a vu cinq exemples, dans leſquels les tuniques de l'artere étoient évidemment diſtendues; & celui qui fait le ſujet de ſon obſervation en eſt une preuve convaincante. Il a remarqué que dans les anévriſmes de l'aorte, les tuniques de cette artere étoient plus diſtendues, & formoient plus ſouvent des cellules du côté où la réſiſtance étoit la plus grande, que de celui où elle étoit moindre en apparence, ſans doute, parce que ces tuniques ſont affoiblies par la preſſion qu'elles ſouffrent entre l'impulſion du cœur, d'une part, & la réſiſtance de l'autre: le déſordre du

ſternum & du corps des vertebres n'avoit rien qui reſſemblât à une carie ; ils paroiſſoient plutôt uſés, comme ſi le ſang les eût diſſous peu-à-peu. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les cartilages des côtes n'avoient point du tout été affectés. M. Hunter fait obſerver à ce ſujet que les cartilages ſont de toutes les parties de notre corps, celles que la compreſſion dérange le moins, & il en donne pour preuve les cartilages articulaires.

L'obſervation que nous venons de rapporter prouve que les compreſſions peuvent être très-dangereuſes dans les anévriſmes de l'aorte, dont la tumeur s'étend au dehors ; car par-là on peut accélérer la rupture de l'artere dans l'intérieur ; on pourroit ſeulement, lorſqu'on verroit que les tégumens ne ſeroient plus en état de réſiſter à l'impulſion du ſang, avoir recours à un bandage approprié, qui pourroit prolonger la vie pendant quelque tems. Dans les anévriſmes qui demandent l'opération, on fait bien d'avoir d'abord recours à la compreſſion, parce qu'elle détermine le ſang à paſſer dans les vaiſſeaux collatéraux, & à les charger ; mais il ne faut pas inſiſter trop long-tems, parce qu'elle peut avoir des ſuites fâcheuſes ; encore faut-il qu'elle ſe borne uniquement à la partie affectée, afin que le ſang trouve un paſſage libre dans les vaiſſeaux

qui ſervent à l'anaſtomoſe des arteres. Il peut arriver que l'artere brachiale ſe diviſe en deux branches au-deſſus du pli du bras, pour lors il peut ſe faire qu'on lie ces deux branches, au lieu d'une; mais un accident encore plus ordinaire, c'eſt de lier le nerf avec l'artere. M. Hunter conſeille, pour éviter ces inconvéniens, de faire tenir le bras plié, & de ſoulever l'artere avec une errhine ou avec une ſonde, qu'on introduira dans l'ouverture. Il conſeille encore de faire une ligature au-deſſous de cette ouverture, comme au-deſſus.

On trouve à la ſuite de ces remarques, une Lettre de M. Fothergill, dans laquelle il donne la deſcription d'une gomme aſtringente qu'on trouve en Afrique. » Elle eſt, » dit-il, dure & caſſante, d'un rouge foncé » tirant ſur le noir, & opaque; mais quand » on la caſſe en petits morceaux, elle eſt » tranſparente, & reſſemble à des fragmens » de grenats: elle n'a point d'odeur; lorſ- » qu'on la met ſur la langue, on y remarque » un goût aſtringent: elle ſe diſſout en par- » tie dans la bouche, ſous la forme d'un » mucilage, dont la douceur, jointe à ſa » ſtipticité, la rend très-agréable; réduite » en poudre groſſiere, & miſe dans un peu » plus que parties égales d'eau, elle s'y » diſſout en partie, donne une teinture rou- » ge, & un goût aſtringent à l'eau; ce qui

» reſte ſans ſe diſſoudre, paroît réſineux : » cette gomme differe de la gomme du Séné- » gal, parce qu'elle eſt plus caſſante ; & du » ſang de dragon, par ſa ſolubilité dans » l'eau ; de l'un & de l'autre, par ſon » goût aſtringent. «

Le ſeul Auteur qui ait parlé de cette gomme, eſt Moore, dans ſon *Voyage de l'intérieur de l'Afrique*, où il dit qu'elle découle des inciſions qu'on fait à un arbre dont l'écorce eſt raboteuſe & rouge, & que les naturels du pays appellent *Pau de ſangue*, ſans doute par corruption du mot Portugais *Palo-bois*, c'eſt-à-dire, *bois de ſang*. M. Fothergill croit que cette gomme, ſi on pouvoit en avoir aſſez pour en faire uſage, pourroit convenir dans les diarrhées & les fleurs blanches habituelles, dans les pertes des femmes, en un mot, dans toutes les maladies produites par le relâchement & l'acrimonie.

Les troupes Angloiſes ayant formé en 1756 divers camps dans l'intérieur de l'Angleterre, M. Pringle, qui avoit la direction de l'Hôpital de celui de Schroton, dans le comté de Dorſet, profita de cette occaſion pour faire l'épreuve du ſublimé corroſif, adminiſtré à la façon de M. le Baron de Van-Swieten, pour la guériſon des maladies vénériennes ; ce camp, qui étoit compoſé de ſix régimens d'infanterie, & de deux régimens de dragons, lui fournit

ſoixante ſoldats attaqués de cette maladie ; le remede leur ayant été adminiſtré par les Chirurgiens de chaque régiment, ils guérirent tous, à l'exception de trois ou quatre, dont la maladie étoit apparemment plus invétérée, c'eſt ce qu'atteſtent les lettres des Chirurgiens des ſix régimens d'infanterie, qu'on a inſérées en entier dans ce Recueil. Il réſulte de leurs obſervations, que le ſublimé corroſif convient principalement dans les maladies vénériennes récentes, qu'il opere très-rarement par la ſalivation, mais plus ordinairement par la ſueur & les urines ; il ne demande d'autre préparation que quelques ſaignées, lorſque le ſujet eſt pléthorique, ou qu'il y a de l'inflammation. On le donnoit d'abord dans la proportion d'un grain, par deux onces d'eau-de-vie de ſucre, de France, ou celle de grain, dont on faiſoit prendre une demi-once deux fois le jour ; mais enſuite on augmenta cette doſe juſqu'à une once, deux fois le jour. Il y eut même un Chirurgien qui employa 16 grains de ſublimé, ſur 14 onces d'eau-de-vie, de ſorte qu'il donnoit un grain de ſublimé chaque jour, ſans que cela produiſît aucun mauvais effet : le régime qu'on faiſoit obſerver à ces malades étoit exact, & on leur faiſoit boire une grande quantité d'eau d'orge dans la journée.

Nous allons terminer cet Extrait en

rendant compte des expériences de M. Boyle French, Apothicaire à Londres, sur le mêlange des huiles, des résines & des substances grasses avec l'eau, par le moyen des mucilages. M. Fothergill, conjecturant que l'ambre n'étoit qu'une résine végétale imprégnée d'acide vitriolique, chercha à s'en assurer, en mêlant l'acide vitriolique avec différentes huiles essentielles; mais il trouva que l'huile de vitriol, pour peu qu'elle fût concentrée, agissoit si fort sur ces huiles, qu'elle les décomposoit, & que lorsqu'on l'étendoit jusqu'à un certain point, elle n'avoit plus aucune action : il chercha donc à tempérer l'action de cet acide, sans la détruire, & c'est ce qu'il obtint par le moyen du mucilage de la gomme Arabique : cela lui fit présumer que ce mucilage pourroit être un moyen d'union entre les huiles, les résines & l'eau, & l'engagea à prier M. Boyle French d'en faire l'expérience. En effet, cet industrieux Apothicaire trouva le moyen de mêler avec l'eau non-seulement les huiles essentielles, mais encore les huiles par expression, les baumes, les résines solides, le musc, le camphre, le blanc de baleine, &c. par le moyen de la gomme arabique, soit en les agitant dans un matras, soit en les battant ensemble dans un mortier; il éprouva aussi la gomme adragan, le mucilage de semences de coing, les syrops, l'empois, &c.

mais rien ne lui réuſſit comme la gomme arabique, ſur-tout lorſqu'on y joignoit un peu de quelque ſyrop & d'eſprit de vin. Voilà donc un nouveau moyen d'adminiſtrer toutes ces ſubſtances ſous une forme liquide : il eſt bien vrai que les émulſions ne ſont qu'un mêlange d'une huile avec l'eau, par le moyen d'un mucilage ; mais on avoit fait peu d'attention au rôle que le mucilage joue dans cette opération : il eſt vrai encore qu'on fait entrer tous les jours des huiles eſſentielles, des baumes & des réſines dans les loochs, & qu'on triture les réſines dans les émulſions ; mais il ſemble qu'on n'avoit pas encore regardé les gommes comme un moyen d'union auſſi prompt, auſſi facile, ni auſſi sûr que le ſucre & les jaunes d'œufs : on ne ſauroit donc qu'être obligé à ceux qui prennent le ſoin de conſtater ces ſortes de vérités.

OBSERVATION

Sur un Squirrhe invétéré dans les inteſtins, guéri par l'uſage de la Bella-donna, priſe intérieurement, par M. DARLUC, Docteur en Médecine à Caillan.

Un homme d'un moyen âge, d'un tempérament mélancolique, ayant l'habitude

du corps maigre & délicate, attaché par état à l'étude, & d'une vie sédentaire, fut attaqué, il y aura bientôt quatre ans, d'une douleur fixe au côté droit du bas-ventre, immédiatement à la région du colon; cette douleur augmentoit constamment après les repas, avec une tension, des tiraillemens, des irritations marquées dans les parties, & ne se dissipoit que par la chaleur du lit, ou par la situation horizontale que le malade gardoit plus volontiers pendant le paroxisme: la sécheresse des déjections, une constipation opiniâtre s'étant jointes à cette affection, on la traita comme une colique spasmodique & venteuse.

Il paroissoit en effet que le gonflement douloureux du colon devoit son origine à un resserrement inégal & spasmodique du canal intestinal, moyennant quoi l'air arrêté & condensé dans la cavité du colon, venant à se raréfier par la chaleur du lieu, & le trop long séjour des matieres fécales, amenoit les tranchées, l'anxiété, les vives souffrances qui accompagnoient cette colique. On en accusoit d'autant plus volontiers cette cause, que le malade, naturellement fort venteux, avoit l'estomac affoibli, & les digestions souvent dérangées: le soulagement qu'il éprouvoit presque toujours dans le plus fort de ses douleurs, après s'être couché, ne faisoit pas imaginer d'autre

explication à cet effet, que la chaleur du lit, ou la ſituation horizontale relâchant la tenſion des tuniques inteſtinales, & diminuant leur érétiſme, permettoit à l'air arrêté d'en parcourir librement leur cavité; d'autant mieux que ſi le malade preſſoit alors la région du colon, & ſurmontoit forcément la réſiſtance de l'air condenſé entre ſes parois, on entendoit des borborygmes, ſuivis très-ſouvent d'une exploſion des vents par bas : telle étoit la cauſe qu'on aſſignoit à cette colique, ſans que ſon état local, & nullement affecté aux autres parties du bas-ventre, fît ſoupçonner encore quelque vice organique antérieur.

Le malade fut mis conſéquemment à l'uſage des carminatifs anti-ſpaſmodiques; les relâchans, les anodins, les calmans, la ſaignée, les doux minoratifs, les délayans nitreux, les fomentations, les lavemens appropriés, le petit lait chalibé, le lait d'âneſſe n'amenerent que des ſoulagemens momentanés, pendant plus de ſix mois qu'il fit uſage de tous ces remedes, avec un régime convenable. L'ayant viſité dans ces circonſtances, & examiné les parties affectées avec beaucoup d'attention, & à diverſes repriſes, le matin ſur-tout, que le relâchement du colon, toujours en ſpaſme dans la journée, & moins douloureux alors, en permettoit la recherche avec beaucoup plus de facilité : je

ſentis échapper ſous mes doigts quelque choſe de dur & de rénitent, qui ſe cachoit ſous les replis des inteſtins, lorſque je les preſſois, & où le malade ſe plaignoit d'une vive douleur. Invité lui-même à faire cet examen, après diverſes poſtures les plus commodes, il découvrit une traînée de glandes ſquirrheuſes, dont la plus groſſe excédoit le volume d'un œuf, & qui s'étendoit dans le colon même, depuis ſon inſertion avec l'iléum, juſqu'à ſa courbure ſupérieure: un autre ſquirrhe beaucoup plus conſidérable ſembloit partir du méſentere, & occuper la membrane inférieure du colon: l'on ne pouvoit bien le reconnoître qu'en faiſant plier tout le corps au malade, ce que les gonflemens habituels du colon ne lui avoient pas permis de faire juſqu'alors, quoiqu'il y portât pluſieurs fois la main dans la journée, pour en faire ſortir les vents arrêtés dans les replis de ſes cellules.

La vraie cauſe du mal mieux connue, il fut queſtion de mettre en uſage des remedes plus actifs. Les apéritifs, les ſels neutres, les fondans de toute eſpece, les emplâtres diſcuſſifs furent employés pendant tout l'hiver, ſans aucun ſuccès apparent: le malade maigriſſoit à vue d'œil; il étoit foible, languiſſant, avoit des retours de fiévre, & ſes douleurs ne trouvoient du ſoulagement que

par un régime exact, & par l'exercice à cheval. Au mois de Janvier ayant lu dans le Journal des Savans, l'Extrait du livre de M. Alston, Médecin Anglois, sur la vertu de l'eau de chaux, pour le calcul de la vessie, il s'imagina qu'elle pourroit fondre également ses squirrhes, & voulut en faire usage, contre mon avis; mais il fut obligé de l'abandonner bientôt, parce qu'il en perdoit l'appétit, qu'il maigrissoit encore plus, & que les constipations devenues plus opiniâtres, amenoient des tranchées & des douleurs plus considérables.

En Mai, je l'envoyai aux eaux thermales de Gréoux, dont il prit long-tems les bains, la douche & la boisson, sans autre amendement, que de lui donner un peu plus d'appétit. En Août, ayant rapporté une consultation faite par un vieux Médecin, qui lui conseilloit l'usage de l'élixir de Paracelle, où il falloit dissoudre quelque peu de borax & d'un alkali fixe, il voulut le mettre en œuvre tout de suite: vainement lui fis-je observer que cette recette incendiaire & caustique n'étoit point relative à son tempérament, que les chaleurs considérables de l'atmosphere lui interdisoient également un fondant aussi actif; d'autant mieux que l'alkali fixe, dont l'usage fait dégénérer souvent les humeurs en dissolution putride, secondé par l'action de l'air, qui causoit actuellement une

fâcheuſe dyſſenterie dans tous les environs, pourroit bien lui occaſionner une pareille incommodité, ſi même il ne lui arrivoit quelque choſe de pis. Il ne fut point ébranlé par mes raiſons ; & plein de l'envie de guérir, il voulut du moins faire l'eſſai d'un remede qu'on lui donnoit pour efficace. Quinze jours après, l'ayant viſité, il vint à moi avec un empreſſement des plus vifs. Il me dit de le féliciter d'être délivré enfin d'une maladie auſſi rebelle que celle-là ; qu'il devoit ſa guériſon à une diarrhée glaireuſe, qui depuis huit jours lui avoit fondu & emporté entiérement toutes les glandes ſquirrheuſes : ayant examiné bientôt ſes déjections, j'obſervai en effet qu'il rendoit à chaque ſelle, un amas de colles, ou d'eſpeces de glaires ſanguinolentes, & que je reconnus être la mucoſité des inteſtins, ou cette humeur qui enduit la ſuperficie interne de leurs parois. Je dis alors au malade que cette diarrhée n'étoit qu'un effet de l'alkali fixe, dont l'action s'étoit portée principalement ſur les vaiſſeaux excrétoires des glandes inteſtinales, dont elle avoit rongé l'orifice, & emporté l'humeur muqueuſe, qu'ils ſéparent plutôt que d'attaquer le corps des ſquirrhes : il n'en voulut rien croire juſqu'au matin, qu'ayant examiné le colon, il tâta encore ſes glandes, dont le ſentiment lui parut plus vif & plus douloureux, ſans doute par l'irritation

l'irritation de l'alkali fixe : il m'avoua alors qu'il s'étoit trompé, & parut vouloir redoubler de confiance à mon égard.

Il fallut quelque tems pour réparer ce déſordre : le lait prudemment adminiſtré, ramenoit déjà les choſes au premier état ; mais le malade, extrême en tout, ayant paſſé, ſans trop de ménagement, à la diete lactée, il fut pris au bout de quinze jours, d'une colique violente, dont la douleur ſe communiquoit par ſympathie, du colon habituellement en ſouffrance, juſqu'aux autres parties de l'abdomen ; les ſquirrhes augmenterent en volume : la fievre ſe déclara, & après s'en être délivré par un minoratif & la diete, il fut quelque tems avec des courbatures, ſans pouvoir marcher & fléchir le tronc, qu'avec des épreintes & de vives douleurs au colon : les fomentations, les anodins, les calmans, &c. ramenerent encore la maladie dans le même état, à cela près que les ſquirrhes ſe montroient plus conſidérables au tact.

En Octobre, le malade prit les eaux minérales acidules de Vals, avec plus de ſuccès que tout autre remede : les inteſtins acquirent un peu plus de reſſort ; les digeſtions s'opérerent avec moins de trouble, & les douleurs, qui étoient continuelles, devinrent ſouvent périodiques : delà juſqu'au printems de l'année ſuivante, je lui

fis prendre diverſes préparations martiales, dont ſon eſtomac s'accommodoit mieux que de tout autre fondant tonique & diſcuſſif; leur uſage diſſipa quelque peu le gonflement & la tenſion flatueuſe du colon. En Mai, il reprit les eaux de Vals, avec le même ſuccès, & continua encore quelques jours les préparations du mars, après quoi, s'étant apperçu que les glandes ſquirrheuſes n'avoient pas diminué; que les gonflemens n'étoient que relatifs à l'état actuel de ſes douleurs, variant du plus au moins, ſuivant qu'il étoit en ſouffrance, devenu plus inquiet & mélancolique, déſeſpérant de ſon état, il eut recours aux Charlatans, & employa tous les remedes qu'on luit offrit, ſans choix & ſans diſcernement: il fit uſage, à mon inſçu, des frictions mercurielles ſur la partie tendue du colon, y appliqua l'emplâtre de Nicotiane, & prit deux mois de ſuite une poudre qu'un Moine d'une Province éloignée, qui ſe faiſoit afficher depuis long-tems dans les Gazetes, débitoit dans le public, pour une recette ſpécifique & nouvellement découverte par lui, contre toute ſorte de glandes ſquirrheuſes, avec un emplâtre fondant, de ſa compoſition. En examinant ce prétendu ſpécifique, je reconnus que ce n'étoit autre choſe que l'éponge calcinée, dont tout Médecin connoît aſſez la vertu contre les glandes ſcrophuleuſes;

mais il s'en faut bien que ce ſoit-là un ſpécifique aſſuré, & qu'on doive le donner pour tel au public, qui, toujours dupe de pareilles aſſertions, blâme ſouvent les Médecins éclairés qui cherchent à le détromper : il en étoit de même de l'emplâtre, qui ne me parut être que le ſuc d'un végétal, tel que la ciguë, ou la grande ſcrophulaire, faiſant corps avec des gommes férulacées, & déguiſé avec des aromates.

L'obſervation de M. Lambergen, ſur un cancer à la mamelle, guéri par l'uſage des feuilles de la bella-dona en infuſion, ayant paru dans le Journal de Médecine du mois de Mars de cette année, je jugeai que ſi ce végétal avoit eu la vertu d'amener une ſuppuration louable dans un cancer ouvert, & de réſoudre le reſtant de la tumeur ſquirrheuſe de la mamelle, je pourrois bien attaquer avec le même ſuccès celles de mon malade : convaincu par moi-même de l'inutilité de tout autre remede, & ſachant combien il eſt dangereux & contraire à la ſaine pratique, de s'obſtiner à vouloir fondre les vieux ſquirrhes ; le voyant d'ailleurs prêt à devenir la victime de ſa confiance aux Charlatans, je lui montrai l'obſervation de M. Lambergen, comme l'unique reſſource qui lui reſtoit à mettre en œuvre, après quoi il ne falloit plus s'en tenir qu'à la cure palliative, s'il ne vouloit bientôt accélérer

la putréfaction de la lymphe arrêtée dans les glandes ſquirrheuſes, & les changer en autant de cancers, ce que de vifs élancemens, une augmentation de chaleur & de ſenſibilité ſembloient déjà lui préſager : le malade conſentit de bonne grace à prendre l'infuſion de la bella-dona; mais ſans doute effrayé des ménagemens qu'il falloit obſerver pendant ſon adminiſtration, ou des ſuites inévitables que pouvoit avoir un poiſon auſſi redoutable que celui-là, il chercha à raſſurer ſon imagination trop alarmée par le récit de M. Lambergen; il me pria d'en faire également l'eſſai moi-même pendant dix à douze jours, afin qu'enhardi par la façon dont j'en ménagerois la doſe ſur moi, il pût le prendre avec confiance; plein du déſir à mon tour d'accréditer un remede nouveau, dans un cas ſur-tout où la médecine eſt dénuée de tout ſecours, je voulus bien me prêter à ſes inſtances, & je procédai à mon eſſai, dans le même goût de ſon inventeur.

Comme la bella-dona ne vient que dans les plus hautes montagnes de la Provence, telles que les Alpes, la Sainte-Baume, je ne pus me ſervir de ſes feuilles auſſi ſéches & gardées auſſi long-tems qu'avoit fait M. Lambergen; m'en étant procuré heureuſement par le moyen de M. de Selles, jeune Seigneur de Graſſe, qui cultive la

botanique avec ſuccès, j'eus ſoin de les expoſer tous les jours pendant plus d'un mois au ſoleil, afin de les délivrer de leur viſcoſité, & d'une odeur virulente & narcotique qu'elles exhalent ; mais malgré ces attentions, je ne pus les dépouiller entiérement de leur odeur ; & gardées encore aujourd'hui dans un bocal de verre fermé, elles font à-peu-près la même impreſſion ſur le nez, que le tabac : je mis dix taſſes d'eau ſur un ſcrupule de ces feuilles, que je laiſſai infuſer toute la nuit ſur les cendres chaudes ; mais n'ayant pu donner à l'eau qu'une teinte très-foible, je fus obligé de la réduire à cinq verres, qui me parurent ſuffiſans pour en obtenir une infuſion médiocrement colorée : j'en pris le matin un demi-verre devant mon malade ; une heure après, je ſentis à peine une légere ſéchereſſe dans la bouche, & qui s'évanouit en peu de tems : le lendemain & les jours ſuivans, je pris le verre entier, qui ne me cauſa qu'un peu plus de ſéchereſſe au goſier, juſqu'à l'heure du dîner : enhardi par ce ſuccès, je fis une décoction de la plante, que je pouſſai preſqu'à l'ébullition, & en pris un peu plus du verre cette matinée-là ; peu de minutes après, une très-grande ſéchereſſe ſe fit ſentir à la bouche, & tout le long du canal de la déglutition ; ma langue devint blanche, aride,

& se colloit contre les parois du gosier, lorsque je voulois avaler la salive, ayant peine à parler, & n'articulant que d'une maniere très-rauque & sombre : j'eus recours à quelques boissons acides, pour dissiper cette séchereſſe qui me devenoit de plus en plus incommode ; tant que je tenois ces liqueurs dans la bouche, & que j'en humectois les papilles de la langue, j'étois légérement affecté de la séchereſſe ; mais lorsque je les avalois, une âcreté vive & piquante sembloit m'excorier le gosier. Il n'en étoit pas de même des alimens solides, que je ne pouvois avaler par le défaut de véhicule & de soupleſſe dans cet organe qui paroissoit frappé d'une atonie paralytique ; je passai de la sorte jusqu'à midi, affectant bonne contenance devant mon malade, que je visitai un instant : de retour chez moi, je m'apperçus que j'avois tout le corps vacillant, ne pouvant demeurer stable sur mes pieds, sans vertige pourtant, ni que les objets me tournaſſent : le cours des urines totalement suspendu, ne me permettoit dans le besoin, que de les rendre goutte à goutte ; ma vue me servoit difficilement, & j'avois peine à déchiffrer les lettres, étant obligé de tenir le papier plus éloigné qu'à l'ordinaire, ainsi qu'on l'observe dans la vue sénile ; tous ces symptômes durerent jusqu'au soir,

& ce fut ſans appétit & ſans trouver du goût aux alimens, que je pris ma réfection ordinaire; le lendemain, je modérai la doſe de mon infuſion, moyennant quoi tous les accidens furent moindres, ma vue ſeule en étoit plus affectée; & tandis que tous les autres ſymptômes s'évanouiſſoient, après midi, j'avois peine à lire juſques bien avant dans la nuit: cette manœuvre ayant enhardi le malade, & voyant par lui-même que je n'avois point diſcontinué de vaquer à mes affaires, il prit avec confiance l'infuſion de la bella-dona: les ſymptômes qu'il éprouva furent à-peu-près ſemblables aux miens; & comme il eſt d'un tempérament plus tranquille, il les ſupporta avec plus de patience: il n'obſerva même plus en peu de tems de peſer ſcrupuleuſement la doſe de ces feuilles, dont il employa juſqu'à demi gros & plus, ſur les quatre à cinq verres d'eau, ſans en être plus ſenſiblement affecté; la diminution de ſa vue lui faiſoit le plus de peine; la ſéchereſſe du goſier, la perte du goût, le défaut d'appétit, les vertiges paſſagers, l'engourdiſſement paralytique du canal de la déglutition; la ſuſpenſion des évacuations ne lui paroiſſant rien en comparaiſon de ce ſymptôme-là; ce qui devenoit plus conſidérable, lorſqu'il ne faiſoit infuſer les feuilles qu'à froid, perdant ſans

doute de leur vertu par l'ébullition, ou par la chaleur de l'eau.

Deux mois après les gonflemens du colon, les douleurs, les tiraillemens parurent s'évanouir, & cette partie revenue à son ton naturel, permettoit aisément de reconnoître les squirrhes. Encouragé par cette lueur de succès, le malade continua jusqu'au quatrieme mois, qu'ayant été obligé de faire un petit voyage & de quitter son régime ordinaire, de vives tranchées se firent sentir aussi-tôt dans les intestins : il crut d'abord que c'étoit une colique d'indigestion, parce que les tranchées s'étoient déclarées à la région de l'estomac ; mais ayant porté sa main sur la partie ordinairement affectée, il reconnut le colon attaqué d'une contraction spasmodique, si différente de l'ordinaire, que ses douleurs s'étendoient sympathiquement jusqu'à l'estomac, tandis que les autres fois elles étoient comme circonscrites aux environs des squirrhes : la fievre s'étant mise de la partie, nous fûmes obligés de recourir à la saignée, aux lavemens, aux fomentations, qui dissiperent peu-à-peu ces nouveaux symptômes ; mais les douleurs durerent beaucop plus de tems, & trois semaines après, à peine pouvoit-il marcher & fléchir le tronc, sans une extrême sensibilité : nous avions suspendu l'usage de la

bella-dona ; les squirrhes se montroient très-grossis & augmentés du double pendant ce tems d'irritation ; & ce ne fut que plusieurs jours après qu'ils revinrent à leur état ordinaire.

Nous reprîmes la bella-dona : mêmes symptômes que la premiere fois ; les gonflemens étoient disparus : les squirrhes essuyoient de deux en deux mois une alternative de vives douleurs, de tension, de spasme accompagné de fievre & de rémission ; ce trouble duroit quelques jours : le malade gardoit la diete seulement, en suspendant tout remede, & reprenoit bientôt la bella-dona ; insensiblement ce tems de trouble fut de moindre durée : l'on avoit plus de peine à reconnoître les squirrhes, dont le volume, si considérable dès le commencement, se faisoit sentir à la moindre pression ; tout cela augmentoit merveilleusement l'espoir du malade : il s'arma de constance, & ne discontinuant plus son infusion, lors même que la nature amenoit réguliérement la révolution périodique dont j'ai parlé, il eut la consolation de voir enfin tous ses squirrhes dissipés ; & après vingt mois d'usage de la bella-dona, je reconnus avec lui la partie du colon, & tout l'abdomen aussi flexible, aussi souple que dans l'état naturel ; nulles douleurs se sont fait sentir dans cette partie, depuis le mois d'Avril dernier que

nous avons fini le traitement, & le malade en a acquis même plus d'embonpoint.

Cette observation, d'après les faits annoncés par M. Lambergen, prouve que l'on peut user de la bella-dona un très-long-tems, sans aucune suite fâcheuse ; que sa vertu amene constamment les mêmes effets ; bien différente de l'opium, qui, pour s'accoutumer insensiblement, ne laisse pas que d'être dangereux par sa continuité, & de jetter le genre nerveux dans l'atonie & le relâchement : la bella-dona, semblable à la plupart des poisons, agit directement sur les nerfs de l'estomac ; à peine en a-t-on avalé la décoction, que la foule des symptômes anomales décrits ci-dessus, s'annonce aussitôt. Cette plante est analogue au solanum, aux pavots, à la jusquiame, à la ciguë, & fournit à-peu-près les mêmes principes ; un esprit volatil huileux, & un sel volatil & concret, qui, par la quantité de l'huile fétide dont elle abonde (*a*), sembleroit approcher de la nature de l'alkali volatil. Que ce soit par l'action de ces sels âcres, dont l'art ne peut apprécier au juste la combinaison avec les autres principes, ou par quelque vapeur

a) Cette plante est si chargée de suc, que ses feuilles cueillies avant la pousse des fleurs, n'ont pas laissé que de végéter encore, & de faire des fleurs & des baies, dont les graines mêmes ont levé l'année d'après.

analogue à ces exhalaisons dangereuses qu'on appelle moufetes, ainsi que le pensent quelques Praticiens: que cette plante excite les troubles qu'on observe dans l'économie animale, il nous suffit de sçavoir que par le moyen de plusieurs spasmes lents, presque insensibles, & réitérés journellement, on voit naître tout-à-coup les vives douleurs, les irritations, la fievre, d'où les mouvemens des liqueurs accélérés, & l'oscillation des fibres redoublée, amenent peu-à-peu la fluidité des premieres, la soupleſſe & l'élasticité naturelle des autres.

L'on sait combien les tumeurs dures, indolentes, tels que les ganglions, les tubercules, les squirrhes invétérés, éludent l'action de tout remede, combien elles triomphent des ressources de l'art: ces tumeurs arrachées des cadavres humains, n'ont montré le plus souvent qu'une lymphe épaissie, & qui avoit acquis par la coalescence de ses globules une densité & une consistance semblable à la corne (*a*), & les vaisseaux sécrétoires des glandes où elles prennent naissance ordinairement, entiérement oblitérés, & faisant corps avec elle; les lessives alkalines, les fondans savonneux, le sel ammoniac, qui agissent si bien sur les

(a) *Voyez* le premier volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie.

humeurs muqueuſes concretes, le ſuc des végétaux les mieux appropriés, les gommes férulacées, les préparations métalliques, les acides minéraux & végétaux préparés, modifiés & combinés avec d'autres corps, &c. ne mordent point, ou difficilement ſur cette lymphe épaiſſie, & malgré cette foule de Charlatans & d'Empyriques qu'on trouve toujours prêts à nous donner un ſpécifique aſſuré contre ces ſortes de maux, l'on eſt malheureuſement réduit encore à leur cure palliative, tirée des remedes les plus doux, & les moins propres à accélérer les mouvemens des fluides. Combien d'événemens funeſtes ne préviendra-t-on pas, ſi l'effet de la bella-dona eſt invariable? Il y a tout lieu de préſumer qu'en la donnant à bonne heure, qu'en augmentant ſon activité par l'application topique de cette même plante en emplâtre, ou en lotion, l'on accélérera plutôt la réſolution de la lymphe épaiſſie. Mais que ſeroit-ce, ſi, mettant à profit cette heureuſe découverte, l'on tiroit de la bella-dona un remede applicable à pluſieurs ſortes de maux analogues entr'eux, & qu'après lui avoir aſſuré par des épreuves ſuffiſantes la vertu anti-cancéreuſe qu'on lui attribue récemment, l'on parvînt à combattre avec le même ſuccès d'autres affections également rebelles? Chercher à étendre la ſphere des

nouvelles découvertes par le ſceau de l'expérience, & rectifier ce que l'empyriſme & le hazard produiſent le plus ſouvent ; c'eſt un travail digne d'un vrai citoyen.

Avant M. Lambergen, pluſieurs praticiens ont fait des recherches ſur le virus cancéreux (*a*). Les uns conſeillent l'uſage de l'alun. M. Queſnay (*b*) s'eſt très-bien trouvé du ſuc du ſedum âcre lutheum. Riviere vante l'onguent des grenouilles vertes. M. Norford (*c*) a fait un heureux eſſai du ſuc de cataputia, &c. De tous ces ſecours & de leurs combinaiſons reſpectives, l'on parviendra quelque jour à combattre plus sûrement un mal auſſi terrible que le virus cancéreux, lequel tantôt iſolé dans les recoins d'une glande ſquirrheuſe, ſemble n'emprunter ſon dégré d'acrimonie & de contagion, que de l'épaiſſiſſement local & de la putréfaction de la lymphe dans la glande obſtruée, ſans infecter autrement la maſſe des humeurs ; ce que l'emploi heureux des cauſtiques ou du fer, en détruiſant la glande entiere, & la guériſon ſubſéquente, prouvent aiſément, ou bien tirer ſon origine d'un vice caché & d'une dépravation totale de la lymphe, contre leſquels les ſe-

(*a*) Recherches ſur le Cancer, par M. Louis.
(*b*) Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tome III.
(*c*) Journal de Médecine, tome VII, p. 446.

cours de la chirurgie les mieux appliqués ne ſont ſouvent que des palliatifs auſſi peu aſſurés que les autres.

Dans l'obſervation de M. Lambergen, la bella-dona procure une ſuppuration louable dans un cancer ouvert : cela ne pouvoit être autrement ; la tumeur ſquirrheuſe ne pouvoit ſe réſoudre, qu'en ſéparant des parties ſaines les fibres putréfiées, & l'humeur âcre & ſanieuſe qui les corrodoit ; ouvrage d'une bonne ſuppuration : dans notre malade, nulle évacuation ſpontanée, nulle excrétion d'humeurs au dehors ; ce n'eſt qu'au moyen des vives douleurs, des ſpaſmes réitérés, que ces ſquirrhes, qu'on pouvoit regarder comme autant de cancers occultes, ſouffrent une altération viſible dans leur parenchyme, ſe gonflent, ſe tuméfient, s'élevent ; que leurs fibres vaſculaires & le ſyſtême nerveux, froncés, irrités, paſſent de l'état d'inertie, dans celui d'érétiſme, & qu'à la faveur de leur oſcillation redoublée, la lymphe ſe réſout & reprend le canal de la circulation ; mais ces deux effets ſont produits par la même cauſe ; & les douleurs périodiques, les ſpaſmes réitérés ſont également annoncés par M. Lambergen, ce qui prouve l'uniformité d'action dans ce remede.

Le relâchement des fibres inteſtinales de notre malade ayant donné lieu à la collection

d'air accumulé dans la cavité du colon, à ſes gonflemens douloureux, à l'engorgement des glandes inteſtinales & méſentériques, & à leur endurciſſement, ainſi que l'on voit bien ſouvent la paſſion flatueuſe & rebelle, la tympanite, amener les épanchemens lymphatiques, les hydatides, les collections ſéreuſes enkiſtées, l'hydropiſie aſcite: l'on a pu remarquer que l'action de la bella-dona ſe porta d'abord ſur le premier vice qu'il détruiſit en peu de tems, auparavant de réſoudre les ſquirrhes. Ces conſidérations me font préſumer avec fondement, qu'on pourra appliquer avec ſuccès de la bella dona contre pluſieurs ſortes d'affections ſpaſmodiques, telles que les tenſions abdominales, les coliques hypocondriaques, la paſſion flatueuſe, la tympanite même, qui dépendent bien plus ſouvent d'un vice organique des ſolides & des nerfs, que d'une altération dans les humeurs. Je puis citer là-deſſus une expérience qui, ſi elle n'eſt pas totalement déciſive, du moins ſert beaucoup à appuyer mes vues.

Une femme attaquée depuis long tems d'une tympanite que j'ai cru juſqu'ici être vraiment abdominale, où elle eſt tombée par quantité de ſquirrhes & de tumeurs dures, répandues dans tout le corps du péritoine, dans quelques-unes deſquelles on

ſentoit, en preſſant les tégumens du bas-ventre, un mouvement d'ondulation, & dans les autres une eſpece de frémiſſement & de crépitation, & qu'on pouvoit regarder les unes comme autant d'hydatides, & les autres comme des tumeurs venteuſes, de vrais emphyſemes du tiſſu cellulaire du péritoine; ayant toute la partie inférieure de l'abdomen auſſi dure & rénitente que la peau d'un tambour, avec de vives tranchées depuis plus d'un an, la fievre lente, perte d'appétit & maraſme: après une foule de remedes inutiles ou contraires, cette femme s'eſt déterminée à prendre l'infuſion de la bella-dona, par mon conſeil. Depuis plus de trois mois qu'elle en uſe, le ventre eſt devenu plus ſouple, plus mol, ſans aucune exploſion des vents par haut & bas; les tumeurs ſe tâtent avec plus de facilité, la fievre, les douleurs ſont évanouies; & cette femme qui étoit un vrai ſquélette, a recouvré ſon appétit; elle ſort, & commence à s'acquitter de ſes fonctions ordinaires. Je n'oſerois prononcer que ce remede-là dût la guérir totalement; mais c'eſt ici que la maxime de Celſe eſt principalement applicable: *Melius eſt anceps experiri remedium quàm nullum;* c'eſt à l'expérience, encore un coup, à confirmer ces eſſais innocens, & aux Médecins éclairés à les mettre en œuvre, lorſqu'ils n'auront pas des ſecours plus efficaces

à oppoſer à des maladies auſſi rebelles, & le plus ſouvent incurables.

Nota. Nous ne ſçaurions trop marquer notre reconnoiſſance en particulier à M. Darluc, des ſoins généreux qu'il a pris pour conſtater de plus en plus l'efficacité de la bella-dona. La cure qu'il vient de faire par l'uſage continué de cette plante, prouve que la vertu que M. Lambergen lui a attribuée de guérir du cancer, n'eſt pas imaginaire, & que ſi elle ne réuſſit pas toujours, c'eſt qu'il faut, outre les circonſtances favorables, avoir beaucoup de lumieres, de prudence & de conſtance, pour en faire l'application.

Nous fûmes appellés l'année derniere, conjointement avec MM. Bouvart & Pibrac, pour viſiter une dame attaquée d'un cancer conſidérable à la mamelle : nous lui preſcrivîmes l'uſage intérieur de la bella-dona; elle le continua plus de trois mois, & nous n'apperçûmes aucun changement ſenſible en bien, dans l'état de la maladie. M. Bouvart nous dit cependant que la bella-dona lui avoit réuſſi quelquefois dans le cancer. On peut bien s'en rapporter à la bonne foi de ce grand praticien. Nous avons eu quelques autres occaſions de preſcrire l'uſage de ce remede : nous n'avons pas eu la conſolation de le voir couronné d'un ſuccès complet ; mais nous avons preſque toujours obſervé

que cette infusion calmoit les douleurs, qu'elle diminuoit le volume du squirrhe, & qu'elle excitoit un travail utile dans toute la machine. La longueur du tems nécessaire pour que ce remede produise un soulagement ou une guérison constante, le dégoût des malades, la fausse terreur que l'usage intérieur de cette plante inspire, la persuasion où l'on est, que le cancer est incurable, sont des obstacles continuels qui retardent la notoriété des effets salutaires qu'on a tout lieu d'en attendre. Il faut avoir été aussi amis de l'humanité, aussi attachés aux progrès de la Médecine & à l'honneur de cette profession, que l'ont été MM. Lambergen & Darluc, pour avoir osé franchir tous ces obstacles, en éprouvant d'abord sur eux-mêmes les propriétés d'une plante aussi dangereuse. Nous croyons qu'on ne sçauroit trop s'attacher à suivre de près un objet si intéressant pour les malades, & si digne de recherches pour les Médecins. Voilà des expériences bien constatées, des succès qui ne sont pas équivoques : nous espérons que le tems & de nouvelles expériences fixeront nos doutes, dirigeront nos vues, & nous apprendront à connoître toute l'efficacité de ce remede, fait pour détruire le plus cruel & le plus funeste de tous les maux.

LETTRE

De M. SUAU, Médecin à Grenade-sur-Garonne, à M. VANDERMONDE, *sur la barbe d'un épi d'orge rendu par les urines.*

MONSIEUR,

L'observation que je prends la liberté de vous adresser, m'a paru mériter que vous lui accordassiez une place dans votre Journal, étant également propre à exercer le Médecin & l'Anatomiste.

Le nommé Jean-Baptiste Demons, du lieu de Saint-Rustice, en Languedoc, près Grizoles-sur-Garonne, âgé d'environ vingt ans, fut attaqué, il y a trois ans, d'une douleur aux reins, accompagnée de difficulté d'uriner, qui l'obligea d'avoir recours à M. Deltit, Chirurgien & Apothicaire de Grizoles. Après l'avoir examiné, M. Deltit jugeant que c'étoit une colique néphrétique, lui fit deux saignées au bras, afin de désemplir les vaisseaux, & par-là faciliter la circulation dans les reins : la douleur persistant malgré cela avec une certaine violence, il le fit mettre dans un bain émollient, qui le soulagea en effet, au point qu'il fut six mois

ſans rien ſentir, quoiqu'il fût livré à des travaux pénibles.

Au bout de ce tems, le ſieur Demons fut affligé d'une ardeur d'urine qui l'obligeoit à ſe préſenter ſans ceſſe pour uriner; ſes urines ne venoient que par goutte, & chaque fois en petite quantité; elles étoient tantôt rouges, tantôt de couleur naturelle: quoiqu'il eût quelques intervalles où il ſouffroit moins; cependant, comme il craignoit pour les ſuites, il vint me conſulter à Grenade. Il me rapporta que les urines qu'il rendoit après avoir fatigué, étoient fort chaudes & fort colorées; que dans tout autre tems elles avoient leur couleur naturelle, quoiqu'il les rendît toujours avec beaucoup de douleur & goutte à goutte; que jamais il n'avoit rendu de ſable; qu'il ne ſentoit aucun poids ni dans le bas-ventre, ni au périnée; qu'il n'éprouvoit aucun chatouillement au gland.

Sur ce récit, je jugeai qu'il n'y avoit ni ſable, ni pierre, ni glaire dans la veſſie; que ſa maladie n'étoit cauſée que par l'acrimonie des ſels de l'urine, qui produiſoient de fortes irritations ſur les fibres de la veſſie & de l'uretre. Je lui ordonnai en conſéquence une ſaignée, l'uſage des délayans, des adouciſſans, des narcotiques, les bains émolliens, &c. ces remedes le ſoulagerent tellement, qu'il a été près d'un an ſans rien ſentir; mais au mois de Mai dernier, ſa

dyſurie l'ayant repris, il fut obligé de venir me conſulter une ſeconde fois. Je lui conſeillai, avant d'entreprendre de nouveaux remedes, de ſe tranſporter à Toulouſe, pour ſe faire ſonder. A ſon retour, il me rapporta que les deux Lithotomiſtes qui l'avoient ſondé, l'avoient aſſuré qu'il n'avoit point la pierre. Je lui preſcrivis donc une ou deux ſaignées, un minoratif en lavage, une tiſane adouciſſante & rafraîchiſſante, des bouillons de même eſpece, le petit lait matin & ſoir, des eaux minérales appropriées, & enfin l'uſage des bains.

Lorſqu'il eut fait uſage quinze jours de ces remedes, M. Deltit qui les dirigeoit, s'apperçut que les urines que cet homme rendoit, étoient épaiſſes & blanchâtres; les ayant laiſſé repoſer, il y obſerva, parmi beaucoup de matieres glaireuſes, un peu de pus, ce qui lui fit juger qu'il devoit y avoir quelque ulcere dans le canal de l'uretre. Pour s'en convaincre, il introduiſit une ſonde qui s'arrêta vers le milieu du canal, où il ſentit de la réſiſtance; il crut, tant pour conſerver la liberté du canal, que pour déterger & conſolider l'ulcere, devoir employer des bougies; ces bougies, toutes les fois qu'on les retiroit, étoient chargées de pus. Dix jours après qu'il eut commencé à en faire uſage, le malade preſſé d'une forte envie d'uriner, ayant voulu retirer

celle qu'il avoit actuellement dans le conduit, s'apperçut qu'elle avoit entraîné après elle un corps étranger qui lui causoit les plus vives douleurs; ayant voulu examiner ce que c'étoit, il apperçut à l'extrêmité du gland, un corps mince & rond qu'il s'efforça de saisir avec le bout de ses doigts. La tentative lui ayant réussi, il en fit l'extraction, non sans éprouver les douleurs les plus cruelles. Après avoir bien examiné ce corps étranger, on reconnut que c'étoit une barbe d'épi d'orge, d'environ deux travers de doigt de longueur.

Depuis l'extraction de cette barbe d'épi, la douleur a considérablement diminué; les envies d'uriner ne sont plus si fréquentes; on fit des injections adoucissantes & détersives, qui ont à la fin consolidé les parties. Le malade croit avoir avalé cette barbe d'épi, en buvant à la régalade d'une eau chargée d'ordure dans le temps de la moisson.

Quelle foule de difficultés n'offre point à un Médecin-Anatomiste l'observation que je viens de rapporter, dont on ne trouve pas d'exemple dans aucun Auteur (*a*). Cette barbe d'épi, en supposant que le sieur Demons

(*a*) On trouve dans la Collection de Theses de M. le Baron de Haller, tome 3, pag. 216, de l'édition Françoise, l'histoire d'un enfant qui, ayant avalé un épi de bled, eut un abscès dans l'hypocondre droit, par où il sortit.

l'ait avalée, s'eſt-elle portée au rein, & delà à la veſſie, par la voie de la circulation? Ou a-t-elle paſſé avec la partie la plus groſſiere du chyle, dans les gros inteſtins, & a-t-elle enfilé les prétendus vaiſſeaux de communication que certains Auteurs ſuppoſent entre eux & la veſſie, & dont ils ſe glorifient même d'avoir fait la découverte? L'eſpece de colique néphrétique que cet homme a éprouvée trois ans, avant d'avoir été attaqué de ſa dyſurie, ſemble indiquer que cette barbe a été portée dans le rein, avant de parvenir à la veſſie: mais eſt-il concevable que ce corps ait pu parcourir le nombre infini de vaiſſeaux qui font la communication de l'eſtomac ou des inteſtins avec les reins, en ſuivant la voie ordinaire de la circulation? Ne pourroit-on pas imaginer avec plus de vraiſemblance, que cette barbe d'épi étant deſcendue avec le chyle, dans les gros inteſtins, s'eſt arrêtée dans le colon, en a écarté peu-à-peu les fibres; que ces fibres arrêtées par cet écartement, ont pouſſé ce corps étranger, & l'ont forcé de s'inſinuer entre les fibres muſculeuſes du rein, d'où, par le même mécaniſme, elle a été portée dans le baſſinet, ou bien que cette barbe d'épi retenue dans le anfractuoſités de l'iléon, avoit pénétré au travers de ſes tuniques, du péritoine, & juſques dans l'uretere.

Le fait qu'on trouve dans votre Journal du mois de Juillet 1757, d'une épingle retirée d'une tumeur qui s'étoit formée au-dessous de l'ombilic de la femme d'un nommé Houset, & celui que je vais rapporter ci-après, me paroissent autoriser ces conjectures.

Une demoiselle qui habite dans une ville voisine de Grenade, m'a raconté que dix ans après avoir essuyé une vive attaque de colique néphrétique, dont elle fut guérie par les remedes ordinaires, il lui survint une petite tumeur dans l'aîne droite; cette tumeur ayant grossi peu-à-peu, son Chirurgien fit tout ce qu'il put pour la résoudre ou l'amener à suppuration. Il s'y forma en effet une espece d'abscès, que le Chirurgien ouvrit: il apperçut dans le fond une pierre grosse comme une noix muscade, qu'il arracha assez aisément; la plaie fut guérie en peu de jours.

N'est-il pas vraisemblable que la femme de Houset avoit par mégarde avalé l'épingle; qu'elle étoit descendue dans les intestins, s'y étoit fichée, en avoit écarté les fibres, pénétré peu-à-peu entre les muscles abdominaux, & formé ladite tumeur? N'est-il pas de même probable que la pierre qui avoit occasionné la vive douleur de colique néphrétique à la demoiselle dont j'ai parlé ci-dessus, ayant enfilé l'uretere, s'y engagea, & y occasionna une suppuration; que cette

cette ſuppuration s'étant communiquée aux muſcles voiſins, facilita l'iſſue de la pierre vers l'habitude du corps? Eſt-il en effet de voie plus courte? & peut-on concevoir que l'un & l'autre de ces corps ſe ſoient portés vers l'habitude du corps, par la voie de la circulation?

J'ai l'honneur d'être, &c.

MARQUE SINGULIERE

De la groſſeſſe du ſexe, par M. GODART, Docteur en médecine à Vervier, pays de Liége.

Si les marques de la groſſeſſe ſont incertaines au commencement, & laiſſent quelquefois encore bien de l'équivoque dans le progrès, & même juſqu'à la fin du terme, celles du ſexe du fruit que porte une femme, ſeront encore moins fidelles; cependant des Auteurs, tels que *Cardan, l. 12 de la Subtilité; Albert le Grand, Chap. VIII de ſes Secrets*, & leurs échos, n'ont pas héſité de nous tranſmettre des ſignes qu'ils diſent aſſurés, pour reconnoître ſi une femme eſt enceinte d'un garçon ou d'une fille.

Un lait ſéreux ou épais, la mamelle gauche ou droite plus replette, le viſage pâle ou vermeil; le poids, le volume de la groſſeſſe, incliné du côté gauche ou droit, & en

conſéquence plus ou moins de gêne dans les mouvemens d'une jambe, que dans ceux de l'autre, &c. établiſſent, ſelon eux, la regle par laquelle on reconnoît le ſexe du fœtus renfermé dans la matrice; en ſorte que la femme en qui ſe rencontrent une ou pluſieurs des premieres marques, eſt groſſe d'une fille, & l'eſt d'un garçon, ſi les ſecondes ont lieu.

Il ſeroit à ſouhaiter, ne fût-ce que pour contenter la curioſité humaine, que l'événement répondît aux prophéties fondées ſur de pareils indices : la phyſiologie en auroit bientôt fait des regles sûres. Ce ſeroit un problême bien digne d'être propoſé en phyſique : *Pourquoi tels ſymptômes accompagnent une groſſeſſe maſculine ? pourquoi tels autres, une feminine ;* & celui qui auroit le bonheur de le réſoudre, éclaireroit ſans doute beaucoup le myſtere ténébreux de la génération ; mais, par malheur, l'obſervation a ſi ſouvent trouvé de la diſcordance entre les marques données, & le ſexe qu'elles doivent indiquer, que toutes ces prédictions ſont enfin tombées dans un diſcrédit abſolu, & qu'il n'y a plus qu'une populace ignorante, & quelques perſonnes préſomptueuſes & d'une crédulité groſſiere, qui daignent y prêter quelque attention : néanmoins je ne voudrois pas en inférer que les diſpoſitions d'une femme enceinte ſont

abſolument les mêmes, lorſqu'elle porte un enfant mâle, que lorſqu'elle a conçu une femelle, & que la différence du ſexe de ſon fruit n'eût pas la moindre influence ſur ſon corps, vu qu'il arrive certainement à quelques-unes d'avoir des ſymptômes conſtans d'une eſpece, dans une ſorte de groſſeſſe, qui ne ſe retrouvent plus, ou qui ſont remplacées par des contraires dans d'autres; ce qui, ſans établir des loix d'un diagnoſtic général, ſuffit au moins pour faire ſentir qu'il y a un fond réel de différence de la groſſeſſe maſculine à la féminine, & par conſéquent que, quoique cette différence ſoit preſque toujours abſorbée ou troublée par de nombreux aſſemblage des phénomenes qui accompagnent les groſſeſſes en général, on ne doit pas moins ramaſſer les cas particuliers, où, par un heureux hazard & le concours fortuit de certaines circonſtances, cette différence s'éleve aſſez ſur la ſomme des autres ſymptômes, pour ſe laiſſer ſaiſir, dans l'eſpoir qu'ayant raſſemblé un nombre ſuffiſant de ces faits, on pourra peut-être parvenir à trouver des marques plus sûres que celles des Anciens, ou des modifications qui donneront à celles-ci le dégré de certitude qui leur manque. C'eſt dans cette vue que j'ai cru devoir publier l'obſervation ſuivante.

Une dame, étant la premiere fois groſſe,

ſe trouve conſtipée, de façon qu'elle reſtoit quelquefois deux & même trois jours, ſans aller par bas. Elle accouche à terme d'une fille. La même choſe lui arrive à ſa ſeconde groſſeſſe, & elle accouche encore d'une fille : au contraire, pendant ſa troiſieme groſſeſſe, elle a le ventre ſi libre, qu'elle va ſouvent deux fois par jour; elle accouche à terme d'un garçon : ſe trouvant groſſe la quatrieme fois, avec égale liberté de ventre, elle ſoupçonne qu'elle porte un garçon, ce qui s'eſt trouvé vrai ; & la même liberté de ventre ayant lieu pendant ſa cinquieme groſſeſſe, elle prédit qu'elle accouchera d'un garçon, & le fait en effet. Enfin, enceinte pour la ſixieme & derniere fois, & ſe trouvant conſtipée, comme pendant la premiere & ſeconde, elle infere qu'elle donnera le jour à une fille, & ſa prédiction a été juſte.

CONTINUATION de l'Extrait des quatre Diſſertations chymiques, qui ont été préſentées pour le concours des deux chaires de Profeſſeur en chymie, à Montpellier.

Nous reprenons notre Extrait avec ſatisfaction ; & comme il ne nous eſt plus poſſible de réunir, pour ainſi dire, en un ſeul corps, les propoſitions ſoutenues par nos quatre athletes, nous rangerons ce qui nous reſte

à examiner, le plus méthodiquement qu'il nous sera possible.

Les plantes ont chacune un sel particulier; le sel nitreux y est le plus communément: lorsqu'on brûle une plante, ce sel nitreux déflagre & forme l'alkali fixe qui résulte de l'incinération; mais les autres sels ne se décomposant pas si facilement, conservent après cette incinération leur nature, & ne sont pas alkalisés. Tachenius, qui regardoit cette alkalisation complette comme une destruction, vouloit, en étouffant la flamme & en brûlant les plantes dans des vaisseaux fermés, remédier à cette destruction & conserver aux sels tous les principes de la plante: il est aisé de sentir, & en quel état ces principes sont conservés, & combien il gâtent les sels quelconques des végétaux; le nitre n'est jamais complétement alkalisé: le peu d'alkali formé y est imbu d'huile empyreumatique, &c. C'est de toutes ces considérations que M. Venel conclut, & que les sels préparés à la façon de Tachenius, ne sont pas les meilleurs, & que les sels lixiviels ne sont pas les mêmes dans toutes les cendres. Pour bien saisir cette derniere conclusion, il faut se rappeller qu'il s'agit des sels lixiviels, c'est-à-dire, de tout ce que l'eau peut enlever d'une cendre végétale, & non pas des sels alkalis fixes de cette même cendre qu'elle contient; car ces alkalis étant tous les débris du nitre

contenu dans les plantes, se ressemblent tous, & ne peuvent avoir de différences que par les hétérogénéités qui les peuvent accompagner, hétérogénéités dont on sçait les débarrasser si complétement, qu'ils acquierent tous le même dégré de pureté, & une identité parfaite.

Le même M. Venel prouve dans une autre question, que cette huile, qui jette de la fumée dans le charbon éternel de Vanhelmont, est le phlogistique contenu dans le charbon quelconque, qui, comme on sçait, se conserve dans les vaisseaux fermés sans altération, quelque violemment qu'on le chauffe.

Ces différens sels des plantes, connus sous le nom de sels essentiels, ont été déguisés de nos jours par un Gentilhomme, qui a cru faire cette découverte en préparant les extraits des plantes avec un mousoir, & en les faisant sécher sur des assiettes. On a prétendu que Langelot, Kunckel, avoient tous deux donné l'idée du mousoir, & que M. Geofroy, l'Apothicaire, démontra que sans tant d'appareil on pouvoit préparer ces sortes d'extraits, qui au fond ne sont qu'une manipulation plus dispendieuse. M. Leroy prétend au contraire que personne n'a imaginé avant M. de la Garaye, le mousoir dont il se sert; que ses extraits sont une chose nouvelle & utile en chymie, & qu'on a eu tort de vouloir déprimer cette invention.

L'atmoſphere eſt, comme on le ſçait, une eſpece de regne formé des débris ou des émanations des trois autres : or, puiſque les trois regnes tiennent ou produiſent différens ſels, il eſt néceſſaire qu'il s'en trouve de toute eſpece dans l'atmoſphere ; néanmoins, comme ces ſels ſubiſſent, avant d'y arriver, une eſpece de décompoſition, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe dégagent de ce qui les conſtituoit de telle ou telle nature, il eſt très-probable que la plupart ſe trouvent dans l'atmoſphere dans leur premier dégré de ſimplicité ; & en effet l'acide vitriolique eſt celui qu'on trouve le plus univerſellement répandu dans l'atmoſphere ; c'eſt tout ce que M. Eſteve recueille des expériences déjà faites, & on n'exigeoit pas de lui qu'il portât plus loin ſes vues pour le préſent : cet acide vitriolique eſt tellement capable de ſe déguiſer, que c'eſt celui des trois qui ſe combine avec le plus de ſubſtances terreſtres ou métalliques : il eſt vrai que ſi la nature de ces ſubſtances met plus ou moins d'obſtacles à ce qu'on l'en retire, ces difficultés n'influent pas ſur ſa nature ; qu'il ſoit tiré du ſoufre, de l'alun, des différens vitriols, il eſt toujours le même acide. M. Leroy le prouve d'une maniere très-ſatisfaiſante.

Détailler maintenant les moyens de reconnoître l'état de l'atmoſphere, pour en tirer des conjectures dans les cas d'épidémie, ou pour procurer tout le ſoulagement qu'on

peut espérer d'un air sain, renouvellé, suffisamment élastique & bien dépuré, si l'on peut s'exprimer ainsi; c'est une tâche que M. Broussounet a rempli supérieurement; moyens physiques, moyens chymiques de découvrir la nature de l'air; expériences de Haller; machines de Gauger; ventilateur de Desaguilliers: on trouve, dans le petit nombre des pages que contient cette discussion, tous les éclaircissemens qu'on peut désirer. Le même M. Broussounet avoit aussi démontré plus haut, que la chymie fournit plus d'un moyen de découvrir les vertus des médicamens.

Ange Sala, célebre Chymiste, croyoit que le vitriol pouvoit servir de médecine universelle, & avoit imaginé mille moyens de préparer cette substance: non-seulement M. Leroy prouve l'absurdité qu'il y a à espérer jamais une médecine universelle, mais encore il apprécie ce nombre de préparations d'Ange Sala; & en démontrant l'inutilité ou le danger de la plupart, il fixe son attention sur quelques-unes qui peuvent être salutaires: enfin c'est l'examen critique de tout ce qu'Ange Sala a pu dire sur le vitriol & ses préparations, dans trois Dissertations qu'il a faites à ce sujet. Non content d'avoir prouvé le ridicule d'une médecine universelle, il va jusqu'à combattre la spéculation d'un spécifique pour chaque maladie: il

s'appuie, entr'autres, sur l'expérience journaliere, qui fait décheoir du titre de spécifique des médicamens qu'un succès hazardeux avoit fait préconiser avec enthousiasme : ce n'est pas qu'il n'y ait des maladies auxquelles le spécifique soit très-aisé à rencontrer ; mais on auroit tort d'en conclure trop universellement, qu'on en trouvera autant pour chaque maladie, sans exception.

Le fer a été traité de plusieurs manieres, & sur-tout sous la forme de teinture ; il s'agit toujours de diviser tellement le fer, qu'il puisse passer dans les humeurs. Ludovic, en traitant le vitriol martial ; Sthall, en traitant le fer par la dissolution dans un alkali, ont formé chacun une teinture, qui porte leur nom ; & M. Venel, qui examine scrupuleusement leur mérite particulier, donne la préférence à la teinture de Sthall, sur celle de Ludovic. En effet, le sel est dissoluble par tant de moyens, que l'eau seule le peut dissoudre, & c'est ce qu'on apperçoit aisément dans les eaux minérales, dont la plupart sont martiales : cependant cette dissolution s'opere à l'aide d'un accide vitriolique, c'est pour cela que plusieurs eaux minérales laissent déposer leur fer si aisément ; c'est ce qu'expose M. Broussonet, en faisant néanmoins mention du système de M. Venel, qui croit que l'air seul tient le fer en suspension dans les eaux minérales,

& que c'eſt lorſque cet air ſe dégage, que le mars ſe précipite. M. Eſteve, d'autre part, remarque que le phlogiſtique ſe ſépare très-aiſément du fer, & que c'eſt ce qui fait qu'il n'y a aucun rapport entre le fer & l'acier, & les ſafrans martiaux quelconques, même le ſafran préparé à l'eau, ſuivant la méthode de Lemery, puiſque le phlogiſtique eſt ſéparé de ſa baſe.

L'antimoine ouvre un vaſte champ à la chymie médicinale, puiſqu'il fournit lui ſeul le plus grand nombre des médicamens tirés du regne minéral; nous les paſſerons légérement en revue. Le ſoufre d'antimoine ſe précipite à diverſes repriſes, & ce n'eſt qu'à la douzieme précipitation qu'il eſt jaune; chaque précipitation fournit donc un ſoufre différent, & la différence conſiſte dans la proportion de régule qui ſe précipite avec le ſoufre; c'eſt cette obſervation qui peut faire croire que tout l'antimoine peut être converti en kermès; & M. Eſteve ajoute que, quoiqu'on ne puiſſe abſolument pas appercevoir de différence entre les kermès préparé par différens ſels alkalis, il faut néanmoins préférer l'alkali du nitre. C'eſt encore M. Eſteve qui donne le meilleur moyen de préparer le tartre émétique, en remarquant qu'il ne l'emporte pas ſur les autres émétiques connus; c'eſt lui qui blâme abſolument le prétendu adouciſſement du

mercure de vitriol : c'eſt encore lui qui indique la préparation du verre d'antimoine, & le moyen de l'adoucir ; mais il le bannit abſolument du traitement de la colique de Poitou, en aſſurant qu'on peut ôter à l'antimoine ſa vertu émétique, & lui laiſſer une vertu catartique ; il ſe tait ſur le procédé.

Enfin M. Leroy, en indiquant comme il croit qu'on doit préparer le ſublimé corroſif, l'admet pour la cure des maladies vénériennes, & le regarde comme très-efficace, quoi qu'en diſent quelques Médecins, pourvu qu'on l'adminiſtre avec prudence. Le ſentiment de M. Leroy eſt confirmé, comme on le voit, par les expériences répétées de M. Pringle, qui ſont citées au commencement de ce Journal. M. Leroy prouve que tel dépuré que ſoit le mercure, il excite toujours le ptyaliſme, & qu'on a obſervé que le mercure uni au camphre, n'excitoit pas ſi certainement la ſalivation.

Nous regrettons de n'avoir pu nous étendre autant que nous l'euſſions deſiré, & d'avoir été obligés d'indiquer ſeulement bien des queſtions ; la carriere étoit remplie par de brillans athletes ; & dans pareilles diſputes on ſçait que les eſſais ſont des coups de maître. Nous nous ſommes trompés, en n'annonçant qu'une chaire vacante, il y en avoit deux : elles ſont aujourd'hui remplies par MM. Venel & Leroy, dont on a couronné les travaux & les talens.

OBSERVATION

Sur les diverſités anatomiques, par M. MOREL, Démonſtrateur en chirurgie, anatomie & en l'art des accouchemens, à Colmar, adreſſée à M. VANDERMONDE, *Docteur en médecine & Auteur du Journal.*

MONSIEUR,

Il eſt inutile d'inſiſter ſur les avantages que procureroit à ceux qui profeſſent l'art de guérir, une collection ſuivie & raiſonnée des variétés qui s'obſervent dans le corps humain. Ces variétés ſont plus fréquentes qu'on ne le penſe d'ordinaire ; & il eſt très-rare de trouver deux ſujets dont la conformation ſoit exactement uniforme. Il eſt donc important de mettre les perſonnes de l'art à portée de connoître quelles ſont les variations les plus ordinaires. Je me borne aujourd'hui à donner celles que j'ai obſervées l'hiver dernier dans la myologie.

J'ai remarqué dans un même ſujet, 1° que le muſcle ſternoyoïdien avoit ſon point fixe dans la face interne, & partie moyenne de la clavicule, conſéquemment devoit ſe nommer cléïdo-hyoïdien.

2° Que le muſcle coſto ou omo-hyoïdien prenoit naiſſance par deux portions

charnues : la premiere étoit attachée dans la face interne de l'extrêmité ſcapulaire de la clavicule : la ſeconde portion partoit à l'ordinaire de la côte ſupérieure de l'omoplate.

3° Que le troiſieme des muſcles lombricaux étoit bifurqué : une portion (l'interne) ſe terminoit au tendon de l'extenteur commun, qui va au doigt annulaire : l'autre (l'externe & ſurnuméraire) au contraire alloit ſe terminer au tendon de l'extenſeur commun, qui va au doigt du milieu ; ainſi ce doigt étoit pourvu de deux lombricaux.

4° Que le muſcle petit pſoas, dans ſa fin produiſoit une large aponévroſe, qui s'inſéroit, d'une part, au-deſſous de l'épine antérieure & ſupérieure de l'os iléum, face interne, & de l'autre alloit aboutir à l'épine de l'os pubis ; au moyen de ces deux attaches, cette aponévroſe formoit un pont, ſous lequel paſſoient l'artere, la veine & le nerf crural, ainſi que les tendons du grand pſoas & du muſcle iliaque.

5° Que le tendon du péronier antérieur étoit double ; que le plus grand s'implantoit dans l'os cuboïde & la baſe du cinquieme os du métatarſe, tandis que le plus grêle s'avançoit vers le petit orteil, ſe joignoit au tendon long de l'extenſeur, & alloit finir à la baſe de la troiſieme phalange ; ce tendon ſupplée au défaut de celui du court

extenſeur, dont cet orteil eſt privé. J'ai maintefois fait cette obſervation, & notamment dans le ſujet qui ſuit.

Dans un ſquélette charnu que j'ai préparé en Février dernier, & que je conſerve dans mon cabinet, j'ai obſervé,

1° Que le muſcle grand dorſal ſe confond & s'identifie en partie avec le muſcle grand rond, & qu'ils vont conjointement s'inſérer à la ligne qui part de la petite tubéroſité de l'humerus, tandis que ce même muſcle fournit un trouſſeau conſidérable de fibres charnues, qui va ſe perdre dans le coraco-brachial.

2° Le muſcle biceps, dans ce ſujet, eſt un vrai triceps; la troiſieme tête ou la ſurnuméraire, toute charnue & fort conſidérable, part de la partie moyenne & ſupérieure de l'humerus, au-deſſous de l'inſertion du muſcle deltoïde, fait environ un pouce de chemin, & ſe confond enſuite avec le corps charnu.

3° Un trouſſeau de fibres charnues aſſez conſidérable dans le ſujet frais, pour mériter le nom de muſcle; il ſe trouve ſitué entre le long ſupinateur & le brachial interne, duquel il ſemble naître : ce petit muſcle qu'on pourroit appeller brachio radial, après avoir côtoyé le tendon du biceps, s'implante en partie dans la tubéroſité du radius, & ſe perd en partie dans le muſcle ſublime.

4° Un muſcle ſurnuméraire, que j'appelle palmaire moyen, ſitué dans la face interne de l'avant-bras; il naît du tendon du rond pronateur par un principe tendineux, & ſe termine au ligament annulaire, interne & commun.

5° Que le radial externe ou bicornis, eſt formé de trois muſcles; qu'ainſi il peut être ſurnommé tricornis : le muſcle ſurnuméraire, placé entre le long ſupinateur & le long radial externe, a le même point fixe que celui-ci, mais plus inférieurement; il forme un tendon grêle & long, qui va s'inſérer ſous le tendon du court radial externe, à la baſe du ſecond os du métacarpe.

6° Un autre petit muſcle ſurnuméraire, que je nomme radio-ſyndeſmoïdien; il prend ſon origine extérieurement à la partie moyenne & inférieure du radius, & s'inſere au ligament annulaire, externe & commun, au-deſſus de la gaîne du tendon du long radial externe, dont il paroît être un auxiliaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin du Mémoire sur l'Amputation de la cuisse dans l'article, par M. MOUBLET, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, & Chirurgien-Major de l'hôpital de Tarascon, en Provence.

§. II.

Explication & avantages de la méthode décrite.

Les circonstances qui accompagnent cette amputation semblent demander, de la part de l'opérateur, plus d'attention, plus de prudence, & même une plus grande industrie, que pour la méthode ordinaire.

On ne doit rien négliger de ce qui peut contribuer à sa sûreté. Il est d'une nécessité absolue dans les grandes opérations, de situer le malade commodément, la tête & la poitrine un peu élevées, pour qu'il ne soit point suffoqué, que sa respiration soit aisée, & que les fonctions vitales s'exécutent sans peine.

Ces soins généraux influent sur le succès de l'opération; je fais après pincer & relever les tégumens, afin que l'artere ne risque point d'être ouverte; d'ailleurs cette incision relâche la peau, & facilite la transversale, qui coupe dans son milieu la longitudi-

nale. On pourroit pratiquer cette incision en forme de T ; mais peut-être que la ligature placée dans les deux bras du T, gêneroit & distendroit trop la peau : cette seule raison m'engage à ne point embrasser la peau dans l'anse de la ligature, dont l'étranglement produiroit des douleurs considérables, des éry sipeles & des inflammations.

Je me sers avec avantage du bistouri droit pour ces incisions, parce que je puis, avec plus de liberté, en dégager & débrider l'ouverture des lambeaux, les mettre au large, les séparer des cellules graisseuses, & prendre la distance convenable qui doit être entre l'artere & les fils, & les assujettir parfaitement.

J'ensévelis l'artere crurale dans les chairs voisines, selon la méthode de Paré ; plusieurs recommandent de faire la ligature double, & de passer par-dessous l'artere deux fils en croix, & on lie les opposés les uns sur les autres : outre que cette pratique est longue & dangereuse, elle n'est d'aucune utilité en ce cas, puisque je fortifie la ligature, & que je place immédiatement & supérieurement au-dessus d'elle une petite compresse, & le nœud qui devient moins exposé à la pulsation de l'artere, est moins sujet à se lâcher : cette compression est le moyen le plus simple & le plus avantageux ; la ligature est le plus sûr ici, & l'un & l'autre

réunis ne peuvent être que d'un grand secours, & s'entr'aider mutuellement.

Cette ligature faite deux ou trois travers de doigt au-dessous du ligament de fallope, a au-dessus d'elle trois arteres libres qui naissent de la crurale, dont les divisions éparses & disséminées autour de la circonférence de l'article, suffisent pour nourrir toutes les parties du moignon; tous les petits capillaires collatéraux, distendus dans la suite par la force de la circulation, s'enflent, se développent, & leurs parois acquérant un plus grand diametre, il y passe plus de sang; l'artere crurale, liée au-dessous de ces trois principales ramifications, se trouve matelassée par les chairs comprises dans la ligature, qui compriment également le nerf de tout côté, sans crainte de déchirure.

On a, par ce moyen, une grande avance dans le manuel de l'opération, & on est dispensé de travailler sur le moignon découvert, pour chercher à sa surface l'artere, afin de la lier, comme on est obligé de faire ordinairement, & on ne risque point de voir arriver des hémorragies considérables, en se fiant sur la seule compression du lambeau, ainsi que le pratiquoient MM. Verduyn & Sabourin, qui ne faisoient point de ligature.

Le premier tems de l'opération fini, je prends le couteau droit : celui dont je me

ſuis ſervi dans tous mes eſſais, a huit pouces de long, & un de large; il me paroît très-convenable, & très-facile à manier : placé à la partie externe de la cuiſſe, je la fais écarter pour avoir plus de force & voir mieux tout ce que je fais.

Le petit trochanter eſt un point fixe qui me guide, & que je prends pour m'orienter : je commence à couper un travers de doigt au-deſſous le lambeau qui doit s'ajuſter à la plaie, parce que dans cet endroit je puis couper les muſcles d'un ſeul trait, qu'ils ſont d'un volume conſidérable, qu'ils ont leur origine ſupérieurement, qu'ils adherent parfaitement enſemble, qu'il leur reſte des rameaux d'artere ſuffiſans pour nourrir leur ſubſtance, & parce que je puis continuer de couper antérieurement juſqu'à la jonction de l'ileum avec le pubis, & poſtérieurement juſqu'à l'éminence poſtérieure de l'échancrure de la cavité cotyloïde, où le lambeau aboutit; ſa baſe eſt ainſi large, & d'une grande étendue.

Quelque grande que ſoit la perte de ſubſtance que cauſe cette amputation, on conçoit aſſez que ce lambeau joint à toutes les chairs qu'on conſerve, forme une maſſe charnue, aſſez conſidérable pour remplir le vuide de la cavité de l'article : il n'eſt donc pas néceſſaire, dans cette amputation de faire les deux lambeaux que conſervoient, un à

chaque côté, MM. Ravaton & Vermale dans les leurs qu'ils prolongeoient par ce moyen; ainſi le ſecond tems de l'amputation eſt beaucoup plus court.

Dans le troiſieme, après avoir coupé d'un ſeul trait, & non par une double inciſion, la peau & les muſcles poſtérieurs & antérieurs de la cuiſſe, que j'écarte, je quitte le couteau, & je ſaiſis un biſtouri demi-courbe, que je choiſis des plus longs, & dont la lame ſoit un peu large, pour agir avec plus d'aiſance: je débride toutes les aponévroſes, en pliant un peu la cuiſſe, & la relâchant dans toute l'étendue de la circonférence de la capſule ligamenteuſe; à meſure que je l'ouvre, dès que la tête du fémur eſt découverte du côté de l'échancrure latérale de la cavité, qui me donne jour pour y pénétrer intérieurement, en portant la cuiſſe en dehors, je coupe dans cette attitude le ligament interne qui ſe préſente de lui-même.

La cuiſſe ramenée horizontalement, j'enleve avec circonſpection les muſcles qui occupent la partie antérieure & ſupérieure du fémur qui contiennent la ligature, en ſuivant de haut en bas, & raclant avec le biſtouri le long du col de l'os; & avec cette attention je ne crains point de l'endommager.

Le tendon des feſſiers étant coupé, la cuiſſe eſt extirpée, je rapproche tout de

suite toutes les chairs ménagées autour de l'article, sans leur faire aucun point de suture, parce qu'on occasionneroit de nouvelles dilacérations : l'amputation achevée, les douleurs que le blessé ressent ne viennent plus de la section des parties, mais de leur distraction spontanée & consécutive, qu'on augmenteroit par les points de suture.

Je suis le sentiment de M. Heister, qui pense qu'il faut appliquer immédiatement après le lambeau, & sur lui, des plumasseaux secs, sans rien mettre entre deux, afin que les chairs se réunissent plutôt : la charpie brute que l'on applique sur le moignon, n'est que pour le comprimer avec plus d'exactitude, & s'imbiber du sang qui peut s'écouler de la plaie.

Cette compression est très-bien exécutée par les compresses graduées, & le bandage qui contient toutes les parties renversées dans la situation où elles sont arrangées; je ne coupe la compresse quarrée, pliée en quatre, qui soutient l'appareil, que d'un côté, parce que les angles de celui qui regarde la partie interne ou la verge, doit rester dans son intégrité : les bandes doivent être fort longues, pour faire différentes circonvolutions autour du corps; & afin de lui donner plus de force, & un point d'appui fixe, j'en fais passer une sur l'épaule gauche, & descendre en forme d'écharpe

vers le moignon de la cuisse droite, elle l'embrasse plus sûrement, & assujettit tout le bandange.

SCHOLIE.

L'art de cette amputation consiste à faire adroitement les différentes inflexions & les mouvemens combinés de la cuisse, pour en couper plus facilement les muscles & la capsule ligamenteuse, sur-tout le ligament interne de l'articulation : en pliant la cuisse à propos, on conserve plus de peau, & on cause moins de douleur ; points importans qu'il ne faut point négliger

Je suis porté à croire avec M. Verduyn, que l'amputation à lambeau étant faite à l'articulation du membre, la cicatrice est moins difforme, parce que le moignon a une surface large, plane, que les os, les nerfs, les tendons & les muscles sont recouverts de leurs propres tégumens, que les accidens symptomatiques sont moins dangereux, & que la suppuration est plus facile.

Cette méthode préserve ainsi l'os d'une exfoliation, & il n'y a pas à craindre, quoiqu'il y ait une masse charnue si considérable, que la suppuration soit abondante, & excessive à un point à épuiser & à faire tomber le malade dans un marasme & une fievre lente, puisque nous avons vu qu'il est constant par les expériences de Ruisch, que

l'adoſſement & la réunion des chairs vives s'operent ſi promptement, que leur régénération & leur cicatriſation ſuivent de près.

Cette ſuppuration eſt douce & louable, parce que toutes les chairs ſont ſaines & jouiſſent de leur organiſation; que leurs vaiſſeaux qui ont tout leur ton & leur élaſticité, exécutent des oſcillations égales & modérées : elle eſt produite inſenſiblement par les grumeaux de ſang épanchés par la fonte des graiſſes des muſcles coupés, & par les extrêmités des fibres & des vaiſſeaux qui ſe pourriſſent, & ſe convertiſſent en pus; c'eſt ainſi que les gonflemens cauſés par l'effuſion & la ſtagnation des liqueurs arrêtées & embarraſſées dans le tiſſu cellulaire, forment des dépôts qui ſe diſſipent peu-à-peu par la force de la nature, & le ſeul mouvement de la circulation augmenté, & de la fievre : les chairs s'affaiſſent & ſe dépriment; les fibres muſculaires à leur extrêmité ſe flétriſſent, ſe reſſerrent & ſe collent enſemble par un mécaniſme naturel : la cure en eſt prompte, le panſement ſimple, ſuivant l'état du malade & les ſymptômes qui ſurviennent.

M. Garangeot ajoute à la deſcription qu'il fait de l'amputation de l'humerus dans l'article, que pratiqua M. le Dran, que le malade fut rétabli en peu de tems, mais

qu'il mourut ſix mois après, de trop de ſang.

Cette remarque, qui n'eſt pas particuliere à cette opération, & qui regarde toutes les amputations des grandes extrêmités, eſt très-utile dans celle-ci, parce que la partie amputée eſt la plus conſidérable qu'elle puiſſe être du corps, & que dans ſon intégrité elle doit abſorber beaucoup de chyle & de ſang.

Pluſieurs Auteurs ont tiré delà l'indication & la néceſſité de laiſſer dégorger les vaiſſeaux d'abord après l'amputation : ils ont cru que la maſſe du ſang du corps étoit tout de ſuite augmentée de toute celle de la partie tronquée, & étoit d'autant plus conſidérable, que la ſomme des vaiſſeaux eſt moindre : ils ont penſé que cette révolution & cette différence étoit d'autant plus à craindre, que l'arrangement ou l'irruption de la circulation dans le moignon, devoit être inſtantané & ſubit, & ſe faiſoit comme un orage, dont on ne pouvoit arrêter la fougue & les efforts qu'en évacuant abondamment le ſyſtême vaſculeux, en laiſſant couler pendant quelques inſtans le ſang de tous les vaiſſeaux ouverts, à la ſurface du moignon, avant que d'y appliquer l'appareil.

Pour détruire ce préjugé, il ſuffit de faire attention qu'en ſuppoſant l'amputation pratiquée

tiquée à la ſuite du fracas de la cuiſſe par un boulet, l'inſtant même avant la bleſſure, l'état du corps étant ſain, la quantité du ſang qui y circule répond exactement au nombre & au diametre de ſes vaiſſeaux, & que par conſéquent le rapport de celui que contient la cuiſſe, eſt en même raiſon avec la maſſe totale, comme le diametre du tronc de l'artere crurale ſous le ligament inguinal eſt avec le tronc de l'aorte à ſa ſortie du cœur, & en même proportion que leurs diviſions le ſont entr'elles.

Toutes ces choſes ſont égales, la combinaiſon & la relation du ſang & des vaiſſeaux de la cuiſſe ſont pour conſerver l'équilibre avec tout le genre vaſculeux du corps, comme la cuiſſe eſt au tronc, plus les autres extrêmités ; de ſorte qu'en amputant la cuiſſe, on emporte également les vaiſſeaux qui lui ſont propres & la quantité de ſang proportionnelle à ces vaiſſeaux.

Il ne reſte donc au corps que la quantité préciſe & reſpective aux vaiſſeaux des parties exiſtantes ; donc ſi l'inſtant après la ſection du membre, il y a une égalité & une liberté parfaite dans la circulation du corps, s'il eſt quelque diſtinction à remarquer, nous pouvons aſſurer que le ſang reſpectif manque, & que la ſomme & le calibre des vaiſſeaux lui eſt ſupérieure, parce que le malade a perdu beaucoup de ſang pendant

l'opération, appartenant à la masse totale du corps, dont la diminution doit causer un vuide dans ses vaisseaux.

On pourroit m'objecter que l'artere crurale reçoit dans son principe autant de sang après qu'avant la section de la cuisse, proportion gardée à celui qui reste, & que son calibre, qui étoit quelques instans auparavant en même raison que le diametre de toutes ses ramifications prises ensemble, ne conserve plus aucune proportion avec elles, puisque les principales ramifications sont coupées, & qu'ainsi la portion de sang qui leur étoit destinée & qui excede si fort le petit nombre de celles qui restent, doit produire une révolution prompte & un désordre subit dans les vaisseaux entiers du moignon, jusqu'à ce que la circulation y soit entiérement uniforme & rétablie.

Cette question demanderoit d'être discutée & d'être traitée dans une plus grande étendue ; mais ce n'est ici ni le tems ni le lieu de le faire : je me contenterai de dire que puisque la quantité du sang du corps, après l'extirpation du membre, est en équilibre avec les vaisseaux qui le contiennent, il n'est point de manque d'égalité dans le calibre respectif du tronc & des branches : le sang qui remplit la portion de l'artere crurale restante, est en proportion avec son diametre & ses divisions actuelles ; & sa

force & ſa quantité parvenues à la ligature, ſe réduiſent à rien, puiſqu'on a emporté avec la partie amputée le ſang de ſes vaiſſeaux ; & en ſuivant cet axiôme, quand des choſes égales on ôte des choſes égales, les reſtes ſont égaux.

Ainſi la nature n'a tout de ſuite, l'opération achevée, aucun nouvel arrangement à faire dans la circulation du moignon ; donc l'ordre phyſique n'eſt point dérangé, ni ſon mécaniſme interrompu : le ſang n'y trouve aucun obſtacle dans ſon cours, par rapport aux canaux entiers du moignon ; les vaiſſeaux & le ſang de la partie qui manque deviennent comme zéro.

Les premiers jours après l'amputation, l'action des viſcères eſt affoiblie, la quantité du ſang n'augmente point ; donc la circulation eſt la même : la nature n'a encore aucun changement à opérer dans le moignon, parce que les veines congénérées ſont en proportion par le nombre & le diametre de leurs tuyaux avec les arteres qui leur tranſmettent le ſang qui y roule aiſément.

Donc pendant tout ce tems les vaiſſeaux collatéraux de l'artere crurale ne s'enflent point & ne reçoivent pas plus de ſang qu'auparavant, parce que la maſſe totale du ſang n'eſt point augmentée, & que la capacité des vaiſſeaux ſuffit & eſt dans l'ordre natu-

rel, proportionné pour contenir le ſang & entretenir la liberté de ſon cours.

Donc il n'arrive aucun changement ſubit dans le moignon dépendant du mécaniſme & du reflux de la circulation, puiſqu'il ne reſte dans le corps que la maſſe du ſang reſpective aux parties, & qui ſe trouve encore diminuée par les hémorragies que le malade a ſouffert pendant l'opération.

Donc la fiévre qui s'allume, les gonflemens, les arrêts inflammatoires qui ſurviennent, ne ſont pas les effets de la gêne, de la plénitude des vaiſſeaux, du regorgement du ſang dans les vaiſſeaux du moignon & du nouvel ordre de circulation que la nature cherche d'y établir, mais plutôt de l'effuſion des liqueurs épanchées ou arrêtées dans des vaiſſeaux coupés, liés & comprimés, de l'érétiſme des nerfs, des douleurs, de l'irritation, des mouvemens ſpaſmodiques, du déchirement des chairs, du délâbrement total de la partie.

Donc, pour calmer ces accidens, il ne faut point, l'opération terminée & le moignon découvert, laiſſer dégorger les vaiſſeaux, en laiſſant couler, ſans regle & ſans meſure, un ſang néceſſaire, dont le malade n'a que trop perdu durant l'opération, ce qui l'épuiſeroit & lui cauſeroit de plus grandes douleurs; mais il vaux mieux répéter plus ſouvent les ſaignées, qu'on regle ſelon ſes for-

ces, la nature des ſymptômes & l'exigence des cas.

Quand les accidens de l'amputation ſont appaiſés & que les organes ont repris leurs fonctions, les ſucs abondent inſenſiblement, comme on voit dans l'exemple cité, parce que l'énergie des organes digeſtifs & la faculté génératrice du ſang qui n'ont point été altérées, mais ſeulement affoiblies & ſuſpendues, ſe remettent, ſe fortifient; elles ſont égales au mécaniſme général du corps entier: elles élaborent, & produiſent la quantité du ſang néceſſaire à l'entretien & à la vie des parties exiſtantes, & plus de la partie tronquée.

Cette quantité de ſang, propre au membre amputé, eſt un ſuperflu, qui, ramaſſé, ſurpaſſe tous les jours d'autant la maſſe proportionnelle du ſang; elle ſurcharge la circulation: la nature oppreſſée fait un effort dans les diviſions reſtantes de l'artere crurale où elle ſe porte, & où la force du ſang eſt en même raiſon que ſa quantité; il y arrive une pléthore particuliere, alors les capillaires collatéraux, répandus dans l'étendue du moignon, s'étendent, ſe gonflent peu-à-peu; à meſure que le ſang y aborde en plus grande quantité, leur calibre augmente juſqu'à un terme limité par la ſoupleſſe, & l'action tonique & muſculaire de leurs parois; c'eſt-là le changement lent & ſucceſſif

de la circulation qui arrive dans les vaisseaux du moignon, après l'amputation, déduit selon les regles ordinaires du mécanisme de la nature.

Pour prévenir cette accumulation & ce trop de sang, il faut que le Chirurgien ne soit pas trop indulgent, qu'il réduise le malade au commencement à une diete sévere, & qu'il continue, long-tems après l'amputation, à le tenir à un régime exact, approprié à son tempérament & à l'état de ses forces, qu'il seroit dangereux de rétablir trop tôt; parce que si le blessé mangeoit beaucoup, & que la masse des humeurs augmentât trop vîte, il en naîtroit bientôt une pléthore générale qui opprimeroit les vaisseaux, forceroit leur jeu & leur ressort par une distension excessive, formeroit des stases, produiroit des hémorragies, des engorgemens & des embarras funestes, & suffoqueroit les forces vitales.

Le Chirurgien pourroit saigner le malade par intervalle, & même par précaution, une fois le mois pendant la premiere année après l'amputation: il faudroit tâcher de diminuer la trop grande énergie des organes, soit en ne lui donnant que des alimens qui affoiblissent légérement leur ton, relativement à la perte qu'a faite le corps, soit en ne lui accordant que peu de nourriture à la fois, & la moins analeptique, afin

que le corps revenu dans ſon état naturel, n'abonde point en trop de ſucs, & ne travaille dans ſes vaiſſeaux qu'autant de chyle & de ſang qu'il en faut pour la nutrition de ſes parties.

Eſt prudentis hominis primùm eum qui ſervari non poteſt non attingere, nec ſubire ſpeciem occiſi quem ſors ipſius interemit; ſed ubi gravis metus ſine certâ tamen deſperatione eſt, indicare neceſſariis periclitantis in difficile rem eſſe, ne ſi victa ars malo fuerit, vel ignoraſſe, vel fefelliſſe videatur..... & tentare dubia, & arctiora artis. Cornel. Celſ. Medic. lib. V, cap. 26.

Incerta ſpes certâ deſperatione potior habenda eſt. Id. lib. VII, cap. 33.

LIVRES NOUVEAUX.

Ornithologie, ou Méthode contenant la division des Oiseaux en ordres, sections, genres, especes & variétés; à laquelle on a joint une Description exacte de chaque espece, avec les citations des Auteurs qui en ont traité: les noms qu'ils leur ont donné; ceux que leur ont donné les différentes nations, & les noms vulgaires, en latin & en françois, par M. Brisson, ci-devant Démonstrateur du cabinet de M. de Reaumur; avec 220 Planches gravées en taille-douce, six volumes *in*-4°, proposés par souscription. A Paris, chez *Claude-Jean-Baptiste Bauche*, Libraire, Quai des Augustins.

Conditions de la Souscription.

Cet ouvrage composera six volumes *in*-4°, & sera enrichi de 220 Planches gravées en taille-douce & très-bien exécutées. Le Libraire offre aux Souscripteurs qui voudront voir l'exécution du dessin & de la gravure, de leur montrer environ la moitié des Planches actuellement gravées.

Le prix des six volumes en feuilles sera de 90 liv. pour les Souscripteurs, qu'ils paieront de la maniere suivante. En se faisant inscrire, 33 livres; en recevant les deux premiers volumes, avec les 80 Planches dont ces deux volumes seront ornés, en Décembre 1759, 24 livres; en recevant les tomes III & IV, avec 76 Planches, en Avril 1760, 18 l.; en recevant les tomes V & VI, avec 64 Planches, en Juillet 1760, 15 liv. Total 90 l.

L'on ne recevra des assurances que jusqu'au premier Janvier prochain. Ceux qui n'auront point souscrit, paieront les six volumes en feuilles, 120 liv., sans aucune espérance de remise.

Le Libraire chargé de cette entrepriſe, & à qui elle coûte beaucoup, par la grande quantité de gravures, ne recevra que cinq cens ſouſcriptions à ce prix.

Les ſouſcripteurs qui ne retireront point leurs exemplaires dans le courant de l'année 1761, perdront leurs avances; condition expreſſe de la ſouſcription, & ſans laquelle le Libraire ne propoſeroit point un ſi grand avantage.

Mémoire ſur l'air, la terre & les eaux de Boulogne-ſur-mer, & des environs, par M. Deſmars, Médecin-Penſionnaire de la ville. A Amiens, chez la veuve *Godard*. Cette brochure, qui eſt intéreſſante, eſt dédiée à Monſeigneur le Duc d'Aumont, premier Gentilhomme de la Chambre.

Lettre d'un ancien Profeſſeur en médecine de la Faculté de Paris, à M. Vandermonde, Auteur du Journal de médecine, Cenſeur royal, &c. pour ſervir de réponſe à une Lettre contenue dans une brochure qui a pour titre, Recueil de pluſieurs pieces concernant le traité des Tumeurs, &c. On en trouve des exemplaires en Province, chez tous les Libraires qui diſtribuent le Journal, & à Paris, chez *Vincent*.

Rapport de MM. les Commiſſaires nommés par la Faculté de médecine de Paris, pour l'examen des nouvelles Eaux de Paſſy. A Paris, chez la veuve *Quillau*, Imprimeur, rue Gallande.

COURS PUBLIC.

Le Jeudi 15 du mois dernier, M. *Bomare de Valmont*, Démonſtrateur en Hiſtoire naturel, & Membre de l'Académie des Belles-Lettres, beaux Arts & Sciences de Clermont-Ferrand, a fait l'ouverture de ſon Cours dans ſon nouveau Cabinet, ſitué rue du Coq, à la Roſe blanche, attenant la rue de la Verrerie. Il expoſe toute la Collection d'Hiſtoire naturelle qui a coutume de ſervir à ſes démonſtrations. Ce ſavant Naturaliſte ne néglige aucune occaſion de multiplier les morceaux de cette Collection; il fait tous les ans des acquitions conſidérables & curieuſes.

On aſſure que le Cours que nous annonçons eſt très-intéreſſant par la grande quantité d'objets que M. *Bomare* ſe propoſe d'y expoſer & d'y développer relativement aux trois regnes.

Les Séances ordinaires ſeront à trois heures préciſes après midi. M. *Bomare* fera en outre des Conférences publiques & gratuites les Dimanches & Fêtes, vers le ſoir. Il préparera auſſi, comme il l'a fait les années précédentes, des Collections aſſorties, dans chacun des trois regnes, pour ceux qui voudront ſe former un cabinet en petit ou en échantillon.

Z

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1759.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du soir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
1	6	13	9	28	1	$\frac{1}{2}$	N. méd.	Peu de nuages.
2	6	14	10		3	0	E. *idem.*	*Idem.*
3	8	15	10		4		N. au O. *idem.*	*Id.* pl. fine le soir.
4	13	15	11		3		O. au N. *idem.*	Couv. pet. pl. dès le m. jusqu'à 3 h. du s.
5	8	14	10		4	$\frac{1}{2}$	N. *idem.*	Peu de n.
6	6	$14\frac{1}{2}$	10		5	0	S-E. *id.*	Brouillard ép. le mat.
7	8	15	11		4	$\frac{1}{2}$	N-E. au E. *idem.*	Serein.
8	8	16	11		5	0	E. *idem.*	*Idem.*
9	8	17	11		4	$\frac{1}{3}$	E. au S. *idem.*	*Idem.*
10	8	15	13		2	0	N. *idem.*	Peu de n.
11	12	16	14		0		S. *idem.*	B. de nua.
12	13	16	$13\frac{1}{2}$	27	9	$\frac{1}{2}$	*Id.* très-fort.	*Idem.*
13	$11\frac{1}{2}$	14	11		10	0	S-O. *id.*	*Id.* pluie méd. par int. tout le jour.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pouces.	lignes.	parties.		
14	8	13	10	27	10	0	S. *id.*	Peu de n.
15	8			28	0		S-O. *id.*	*Idem.*
16							*Idem.*	Beauc. de nuag. qu. gouttes de pl. le soir.
17			13		1		*Idem.*	*Idem.*
18	9	$8\frac{1}{2}$	7	27	9		S-O. au N-E. méd.	Couv. pet. pl. tout le jour.
19	5	9	7	28	2		S-S-O. *idem.*	Beauc. de nuages.
20	4	10	$5\frac{1}{2}$		3		N. au N. E. *id.*	Peu de nuages.
21	$3\frac{2}{3}$	9	7			$\frac{1}{2}$	N. *idem.*	Brouillard ép beauc. de nuages.
22	6	11	10		2		S. au O. *idem.*	*Id.* bruine le matin
23	$9\frac{1}{2}$	$11\frac{1}{2}$	$7\frac{1}{2}$		3		N-E. foible.	Beauc. de nuages.
24	$3\frac{1}{2}$	$9\frac{1}{2}$	9		1		*Id.* méd.	Peu de nuages.
25	7	11	9	27	11	0	S-E. au S. *idem.*	Beaucoup nuag. pluie méd. le s.
26	8	$11\frac{1}{2}$	8	28	1		S-O. médiocre.	Beaucoup nuageux.
27	$8\frac{1}{2}$	9	10	27	8	$\frac{1}{2}$	S-S-E. *idem.*	Couv. pl. méd. le s.
28	7	8	$8\frac{1}{2}$		10	0	S. *id.*	Couv. pl. méd. tout le jour.
29	9	11	$10\frac{1}{2}$	28	1	$\frac{1}{2}$	S-S-E. *idem.*	Couvert, bruin. le m.
30	$9\frac{1}{2}$	10	$8\frac{1}{2}$		4		O-N-O. *idem.*	Couv. pet. pl. le soir,
31	5	8	6		5	0	E. méd.	Peu de n.

La plus grande chaleur marquée au thermometre pendant ce mois a été de 17 deg. au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & son plus grand abaissement a été de 3 ½ degrés au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 13 ½ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 ½ lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 ½ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.
5 fois du N-E.
5 fois E.
4 fois du S-E.
7 fois du S.
7 fois du S-O.
4 fois O.

Il y a eu 3 jours de tems serein.
22 jours de nuages.
6 jours de couvert.
2 jours de bruine.
9 jours de pluie.
3 jours de brouillard.

Les hygrometres ont marqué une humidité moyenne pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Octobre 1759, par M. VANDERMONDE.

Les petites-véroles ont été assez communes pendant ce mois ; elles n'ont cependant pas été aussi funeste qu'elles l'avoient été dans le mois précédent ; l'éruption paroissoit moins lente & moins tumultueuse, la suppuration plus abondante & plus parfaite. On a observé des diarrhées séreuses dans quelques sujets, qui se déclaroient au milieu de la suppuration, & qui duroient pendant quelques jours ; elles cédoient aux purgations, aux décoctions de quinquina & au régime.

On a également observé des fiévres putrides qui se manifestoient par une langue très-chargée, des déjections fétides, un pouls vif & serré, une respiration entrecoupée : malgré les saignées, les fondans, les purgatifs, ces sortes de fiévres dégénéroient pour la plupart en fiévres malignes ; ce qui s'annonçoit par un pouls petit & très-vif, un délire opiniâtre, des mouvemens convulsifs, un ventre boufe, & des évacuations de matiere crue & très-fétide : les émétiques unis aux purgatifs légers, les véficatoires & la saignée au pied, étoient les remedes les mieux indiqués, quoiqu'ils ne fussent pas toujours aussi heureux qu'on auroit pu le désirer.

Les fiévres intermittentes ont été assez fréquentes, & sur-tout les tierces ; les apéritifs unis aux purgatifs, réussissoient assez bien : les émétiques n'apportoient aucun soulagement sensible, la nature sembloit se débarrasser par la voie des urines.

OBSERVATIONS

Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Septembre 1759, par M. BOUCHER, Médecin.

Il y a eu ce mois une sorte d'alternative de jours de pluie & de tems sec : la pluie cependant n'a guere été continue, que la moitié de la journée du 5, la nuit du 25, & la matinée du 26.

Le vent, pendant la moitié du mois, a été le plus souvent au Sud & à l'Oüest ; & il a été presque toujours *Nord* l'autre moitié.

Je n'ai guere observé moins de variations dans le barometre, que ce mois ; le mercure s'est soutenu constamment dans le voisinage de 28 pouces.

L'air a été presque toujours à une température moyenne. La liqueur du thermometre n'a monté qu'à 20 dégrés ou un peu au-dessus, que le 9, le 10, le 11 & le 13. Il y a eu plusieurs matinées froides vers la fin du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 $\frac{1}{2}$ dégrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 5 $\frac{1}{2}$ dé-

grés au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 16 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.
10 fois du Nord vers l'E.
3 fois de l'Est.
2 fois du Sud-Est.
5 fois du Sud.
7 fois du Sud-Ouest.
3 fois de l'Ouest.
2 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.
9 jours de brouillards.
1 jour de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Septembre 1759, par M. BOUCHER.

Un grand nombre d'enfans ont succombé ce mois à la fiévre rouge, compliquée d'esquinancie gangreneuse. Des tumeurs glanduleuses, soit des parotides, soit des maxil-

laires, en quelque tems que ce fût de la maladie, étoient ordinairement de bon augure : il en a été de même de quelques pointes de suppuration franche, qui, dans quelques sujets, se sont établies immédiatement sous l'épiderme en diverses parties du corps. La plupart des malades ayant été des enfans au-dessous de dix ans, il n'a guere été possible d'employer pour les ulceres ou escarres de la gorge, les injections & gargarismes recommandés par les Auteurs; & néanmoins nous n'avons pas observé, toutes choses d'ailleurs égales, que l'omission de ces topiques ait apporté de changement sensible à l'état de la maladie : au reste nous nous sommes bien trouvés, pour la cure, des demi-bains, des cataplasmes émolliens & attractifs appliqués aux extrêmités inférieures, & par-dessus tout, des épipastiques ou vésicatoires : une prise d'ipécacuanha ou de syrop émétique a aussi produit quelquefois de bons effets.

La petite-vérole, qui faisoit du ravage dans quelques cantons de la Nord-Flandre, a été jusqu'à présent, dans notre ville & dans les environs, bornée à un petit nombre de sujets. Une jeune demoiselle, confiée à mes soins, & qui étoit affectée de la poitrine, en a été bien guérie par une diete humectante, anodine & absorbante, quoique tout son corps, &

ſur-tout le viſage, en aient été couverts, & qu'elle ait eſſuyé des ſymptômes fâcheux, tels que la diarrhée, le contre-tems des régles dans la ſuppuration, &c.

Il y a eu encore ce mois, dans le peuple, des fiévres malignes, du genre des doubles-tierces ou des fiévres hémitritées, mais ſans éruption cutanée dans les adultes : elles ont commencé, dans quelques ſujets, par les ſymptômes de la vraie péripneumonie.

Fin du Tome XI.

TABLE
GÉNÉRALE
DES MATIERES
Contenues dans les six derniers mois de 1759.

EXTRAITS DE LIVRES NOUVEAUX.

MEDECINE.

PRÉCIS de la Médecine-pratique. Par M. Lieutaud, Médecin de Monseigneur le Duc de Bourgogne, &c., page 16
Tableau des maladies, traduit du latin de Lommius, 106
Recherches & observations de médecine. Par une Société de Médecins établis à Londres, 291
Suite des recherches & observations de Médecine, 387
Fin des recherches & observations de Médecine, 484

CHIRURGIE.

Recueil de pieces pour le prix de l'Académie de chirurgie, 195

CHYMIE.

Traités de physique, d'histoire naturelle, &c. Par M. Lehman, 3
Dissertations chymiques de M. Pott, traduites par M. de Machy, 99

OBSERVATIONS.

MEDECINE.

Sur une hydropisie ascite, terminée par les saignées & l'opium. Par M. Porte, 20
Sur quelques effets du tonnerre. Par M. Marteau, 26
Sur une fille cataleptique, guérie par les bains des pieds, & les frictions mercurielles. Par M. Michel, 109
Sur deux phénomenes très-singuliers. Par M. Dumoncheau, 117
Sur les effets de la morelle. Par M. Dumoulin, 119
Sur les fiévres malignes. Par M. de Haen, 221
Sur les effets de la momie d'Egypte. Par M. de Sevelinges, 224
Sur un ris sardonique, guéri par le quinquina. Par M. Olivier, 312
Sur quelques maladies incurables. Par M. Odotant Desnoz. Par M. Brieu. Par M. Thiénot, 407
Sur une fille couverte de pustules de la petite-vérole, après avoir eu cette maladie. Par M. Olivier, 417
Sur une hydropisie de poitrine. Par M. Marteau, 421
Sur un squirrhe invétéré dans les intestins, détruit par l'usage de la bella-dona. Par M. Darluc, 499

Sur la barbe d'un épi d'orge rendu par les urines. Par M. Suau, 523
Marque ſinguliere de la groſſeſſe du ſexe. Par M. Godart, 529

CHIRURGIE.

Sur quelques pierres ſorties de la matrice. Par M. Gaubius, 32
Sur une amputation ſpontanée de la cuiſſe. Par M. Gignoux, 37
Sur des concrétions polypeuſes ſorties de la poitrine. Par M. Dalby, 43
Sur une exfoliation, cinquante-ſept ans après un coup reçu à la tête. Par M. Chevalier, 130
Guériſon d'un coup de fuſil à la poitrine. Par M. Laugier, 136
Sur un os avalé par une femme, & rendu par les urines. Par M. Dionis, 140
Sur l'ouverture ſpontanée d'un abſcès. Par M. Gignoux, 227
Sur l'amputation de la cuiſſe dans l'article. Par M. Moublet, 240
Sur un corps étranger reſté dans une plaie quatorze ans. Par M. Courregeoles, 333
Sur une matrice oſſifiée. Par M. des Gaux de Fobert, 336
Suite de l'amputation de la cuiſſe dans l'article. Par M. Moublet, 339
Sur une hernie avec inflammation, guérie par un vomiſſement ſpontané. Par M. Gignoux, 345
Sur une fracture à la cuiſſe, par l'effort ſeul des muſcles. Par M. Curet, 363
Sur un morceau de chair ſorti de la trachée-artere,

Par M. Dalby, 370
Suite de l'amputation de la cuisse dans l'article. Par M. Moublet, 436
Sur une loupe sur le fémur. Par M. Danchy, 451
Sur une hydatide à la suite d'un circocele. Par M. Bisson, 455
Diversités anatomiques. Par M. Morel, 540
Fin de l'amputation de la cuisse dans l'article. Par M. Moublet, 545

Chymie.

Sur le sel anti-épileptique de M. Weismann. Par M. Lechandelier, 45
Lettre sur les alkalis volatils. Par M. Esteve, 124
Dissertation sur les eaux d'Aumale. Par M. Marteau, 231
Theses soutenues à Montpellier pour le concours de deux chaires vacantes, 427
Suite de l'extrait des Theses soutenues à Montpellier, 532

Maladies épidemiques.

Sur la maladie contagieuse qui a régné en 1757 *à Plénée-Jugon.* Par M. Moucet, 57
Sur les maux de gorge gangréneux qui ont régné en Picardie. Par M. Marteau, 145

Academies.

Séance de l'Académie de chirurgie, 74
Extrait des Registres de l'Académie des Sciences de Paris, 274

LETTRES.

Lettre de M. Thiéry *sur les poudres* d'Aillaud, 163 & 166
Lettre sur le Salop, 264
Lettre de M. Sanchez *à l'Auteur du Journal, sur la fausse époque des maladies vénériennes en Europe*, 352

AVIS.

Avis sur les annonces des livres, 87
*Sur la poudre d'*Aillaud, 469
Sur une jambe de bois, de nouvelle invention, 470

RAPPORT.

Rapport de l'ouverture du corps du fils cadet de M. de Caze, 177

REMEDES.

Sur la Cévadille. Par M. Lottinger, 466

COURS PUBLIC.

Cours public de M. Bomare de Valmont, 562

LIVRES NOUVEAUX.

Livres nouveaux, 85, 184, 279, 376, 472, 560.

OBSERV. METEOR. FAITES A PARIS.

Observat. météor. 89, 185, 281, 377, 453, 563.

MALADIES REGNANTES A PARIS.

Maladies de Paris, 92, 188, 284, 380, 476, 566.

OBSERV. METEOR. FAITES A LILLE.

Obs. mét. de Lille, 93, 189, 285, 381, 477, 567.

MALADIES REGNANTES A LILLE.

Maladies de Lille, 94, 190, 287, 382, 478, 568.

Fin de la Table des Matieres.